BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

Nouvelle Edition rectifiée & augmentée.

TOME II.



A LA HAYE,

Et se débite à GENEVE,

Chez les Fr. Cramer & Cl. Philibert.

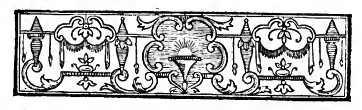
M. DCC. XLIX.

INES

DE

CORDOUE,

NOUVELLE ESPAGNOLE.



INES DE CORDOUE,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

IL y avoit peu de temps que Philippe II. étoit marié à Elizabeth de France; & quoique ce Prince fût d'une humeur auſtére, l'amour, qu'il avoit pour la Reine ſon épouſe, lui avoit ôté une partie de ſa ſévérité. Sa Cour étoit devenue galante, & les divertiſſemens n'en étoient pas bannis.

Comme on avoit renvoyé preſque toutes les filles qui étoient venuës de France avec la Reine, on lui en avoit donné beaucoup d'Eſpagnoles, moins pour lui faire honneur, que pour veiller

ſur ſa conduite ; mais comme cette Princeſſe étoit aimable, elles s'attachoient plus à lui plaire, qu'à ſuivre les intentions du Roi. Entre celles qu'elle conſideroit le plus, Inès de Cordoue, & Leonor de Silva, tenoient le premier rang. Elles étoient toutes deux belles ; & la faveur de la Reine qu'elles partageoient, jointe à la concurrence de beauté, leur donnoit de l'éloignement l'une pour l'autre : cependant il n'en paroiſſoit encore rien au dehors, lorſque le jeune Marquis de Lerme, fils du Duc de ce même nom, revint de la Guerre de Flandres, où il s'étoit ſignalé par des actions éclatantes.

Ce jeune Seigneur étoit né pour plaire, & ſes plus belles qualités n'étoient pas d'être l'homme de la Cour le mieux fait & le plus ſpirituel. Une grandeur de courage déja diſtinguée à vingt-deux ans, & une ame la plus tendre & la plus paſſionnée qui fut jamais, lui attiroient encore d'autres ſentimens que l'approbation univerſelle. Leonor de Silva fut la premiére perſonne avec qui il entra en quelque commerce, à cauſe du Baron de Silva ſon frére, qui étoit revenu avec lui de Flandres : quoique ce Baron eût peu de mérite, & que par cette raiſon ils ne pûſſent être

être dans une liaison parfaite, une longue habitude de se voir leur tenoit en quelque façon lieu d'amitié. Silva le présenta à sa sœur chez la Reine, où les Dames ont la liberté de parler aux Cavaliers, lorsqu'elle tient le cercle. Comme le Marquis de Lerme étoit galant, & que Leonor étoit belle, il lui disoit sans cesse des choses flateuses, qu'elle expliquoit si favorablement, que par avance elle prit les sentimens qu'elle désiroit de lui inspirer.

Une legére indisposition, qu'avoit Inès de Cordoue, fit que, pendant quelque tems, elle ne se montra point à la Cour : c'étoit une faveur, que la fortune faisoit à Leonor, mais qui dura trop peu. Inès parut enfin dans une occasion, où son esprit seconda si bien sa beauté, qu'il n'étoit pas possible de résister à la fois aux charmes de l'un & de l'autre.

La Reine qui étoit Françoise, avoit conservé le goût de la conversation; elle avoit même quelque chose de passionné dans l'ame, qui lui faisoit aimer les Vers, la Musique, & tout ce qui avoit du raport à la Galanterie. Les après-dinées, elle se retiroit quatre ou cinq heures dans son cabinet avec les Dames de la Cour qu'elle choisissoit pour cette sorte de retraite.

Elle propofa, pour fe faire un amufement nouveau, d'imaginer des Contes galans ; l'ordre fut reçû avec plaifir de toutes les Dames qui compofoient cette petite Cour; on convint de faire des régles pour ces fortes d'Hiftoires,dont voici les deux principales.

Que les Avantures fuffent toûjours contre la vrai-femblance, & les fentimens toûjours naturels ; on jugea que l'agrément de ces Contes ne confiftoit qu'à faire voir ce qui fe paffe dans le cœur, & que du refte il y avoit une forte de mérite dans le merveilleux des imaginations qui n'étoient point retenuës par les apparences de la vérité.

On tira au fort pour voir laquelle de fes Dames parleroit la premiére; & le fort étant tombé fur Inès, le Prince Dom Carlos arriva, à qui la Reine conta le projet : il fouhaita d'être préfent au recit que feroit Inès; ce que la Reine ne put lui refufer, & l'on donna à Inès le refte du jour pour inventer le Conte qu'elle devoit faire le lendemain.

Dom Carlos étoit affidu chez la Reine fa belle-mére. Comme il lui avoit été deftiné pour mari avant que le Roi eût fongé lui-même à l'époufer, il ne pouvoit s'empêcher en la voyant de regretter

ce

ce qu'il avoit perdu; & il la cherchoit ſans ceſſe, quoique ce fût augmenter ſes douleurs.

La Princeſſe d'Eboli, femme du premier Miniſtre, ne quittoit point la Reine; par un intérêt ſecret qu'elle prenoit à Dom Carlos, & qui depuis ne fut pas moins funeſte à la Reine qu'à lui.

Le jour deſtiné pour entendre Inès arriva. Le Marquis de Lerme, qui avoit ouï parler de ſa beauté, ſupplia Dom Carlos de ſouffrir qu'il le ſuivit chez la Reine, & ce Prince le lui permit. Leonor ſe flatta en le voyant, qu'il venoit la chercher en ce lieu où étoient les favorites de la Reine; mais, ſi-tôt qu'il eût vû Inès, il détrompa Leonor, dont le ſeul bonheur avoit été d'être trompée.

Le Prince Dom Carlos, la Princeſſe d'Eboli, & deux ou trois Dames de la Cour s'aſſirent, & la Reine ayant ordonné après de parler, elle commença ainſi ſon recit.

LE PRINCE ROSIER.

LA Reine d'un Royaume qui ne ſe trouve point ſur la Carte, étant veuve d'un Roi qu'elle avoit tendrement ai-

mé, vivoit dans une douleur proportionnée à l'amour qu'elle avoit eu : une fille, unique fruit de leur mariage, lui donnoit une ſorte d'occupation capable de diſſiper ſes chagrins ; mais Florinde (c'étoit le nom de cette fille) lui en devoit cauſer à ſon tour.

Un jour, que toutes les femmes de la Reine étoient dans ſa chambre avec la Princeſſe, il parut un petit Char d'yvoire trainé par ſix papillons, dont les aîles étoient peintes de mille couleurs: une perſonne dont la taille répondoit à l'équipage, & qu'on ſoupçonna être une Fée, après avoir fait pluſieurs tours avec le Char, jetta ce Billet:

Florinde eſt née avec beaucoup d'appas;
Mais ſon malheur doit être extrême,
S'il faut qu'un jour elle aime
L'amant qu'elle ne verra pas.

La Fée diſparut, & laiſſa une grande ſurpriſe dans les eſprits : la Reine en fut plus émuë que raiſonnablement elle ne le devoit être ; la bizarerie, & même l'impoſſibilité apparente de ce malheur ne la raſſuroit point contre les caprices de l'amour, & ceux du deſtin, joints enſemble : elle ſongea à les prévenir, & elle n'attendit pas que Florinde eût atteint

teint l'âge d'aimer, pour lui faire connoître tous ceux qui pouvoient prétendre à l'épouser. Entre les Princes ses voisins, il y en avoit un caché aux yeux du monde : mais le portrait de Florinde ne laissa pas d'aller jusqu'à lui par le moyen des Fées, à qui rien n'étoit impossible ; le Roi son pere, étant veuf d'une femme qui lui avoit fait souffrir toutes les horreurs de la jalousie, en épousa une seconde peu propre à en inspirer, mais née pour en prendre. Elle porta si loin les caprices de sa passion, que le Prince connut qu'il n'avoit fait que changer de peine, & qu'il douta lequel de ses maux étoit le plus grand ; dans cette incertitude, il conclut que le mariage étoit un lien affreux, & il résolut de tenir loin du commerce de toutes les femmes, un fils unique qu'il avoit ; il le fit élever dans un magnifique Château, & le livra à tous les divertissemens de son âge. On lui apprit toutes les sciences, qui ne pouvoient l'instruire de ce qu'on lui vouloit cacher; enfin, on lui prodigua tous les amusemens, hors le seul pour qui il étoit né : mais l'amour ne laisse rien échaper.

Ce Prince, qui trouva le portrait de Florinde sous ses pas, le regarda d'abord avec surprise. L'admiration suivit de près,

accompagnée d'un trouble inconnu à un jeune homme, accoûtumé à des exercices, & à des reflexions, qui n'avoient rien de commun avec ces sentimens.

Son premier desir fut de voir l'original de ce portrait; c'étoit un visage plus délicat que ceux qu'il avoit vûs jusques-là; & soit l'instinct d'un mystére naturel à l'amour, soit qu'il jugeât qu'on lui cachoit quelque chose, il ne communiqua à personne le dessein qu'il avoit de quitter un lieu qui lui avoit toûjours paru agréable, mais qu'il commença de regarder comme sa prison, dès qu'il en voulut sortir.

Il sçut se dérober à ses surveillans, & il se mit en chemin sans sçavoir où il alloit; à peine avoit-il fait quelques pas, qu'il rencontra la Fée dont nous avons déjà parlé. Où vas-tu, Prince malheureux? lui dit-elle: tu cours à toutes les infortunes qu'on t'a voulu faire éviter; mais tu ne peux échaper à ta destinée.

Cependant, la mére de Florinde ordonna un magnifique tournoi, qui attira à la Cour tous les Princes des Royaumes voisins; ils voulurent à l'envi faire éclater leur bonne mine & leur adresse; mais si Florinde ne put se défendre de les estimer, l'amour ne lui fit point faire de choix,

choix, & une pitié cruelle pour tous l'empêcha de se déterminer en faveur d'aucun. Ils avoient pris pour elles les sentimens que sa beauté devoit inspirer; elle auroit fait trop de misérables, si elle en avoit fait un heureux.

La Reine congédia ces Princes avec douleur; sa fille n'aimoit point ce qu'elle avoit vû; la moitié de la Prophétie s'accomplissoit, & le reste étoit à craindre.

A quelque temps de-là, Florinde, lassée de la Cour, & n'ayant rien qui l'y arrêtât, obtint de sa mére la permission de se retirer à une maison de campagne; c'étoit un lieu agréable & propre à amuser une personne libre des soins de l'amour. Un jour qu'elle s'y promenoit dans un parterre, elle apperçut un rosier plus vert & plus fleuri que les autres, qui, courbant ses petites branches à son approche, sembloit lui donner de l'approbation à sa maniére. Une action si nouvelle dans un rosier, surprit la Princesse; ce prodige, qui se faisoit en sa faveur, lui plut; c'étoit une espéce d'hommage dont elle fut touchée; elle fit plusieurs tours dans le parterre; le rosier se courba autant de fois qu'elle passa; elle voulut cueillir une rose qui lui sembloit fort vermeille; & elle se piqua vive-

ment;

ment ; cette piquure l'empêcha de dormir la nuit, & le lendemain elle se leva plus matin qu'à l'ordinaire, & se vint promener dans le parterre : le rosier redoubla ses reverences avec un empressement, qui réjouit la Princesse, & qui lui fit oublier la piquure pour ne songer qu'à cette merveille ; enfin en rêvant, elle s'approcha trop du rosier, & elle s'y trouva accrochée sans pouvoir se débarasser. Comme elle vouloit se retirer, elle sentit une résistance extraordinaire ; elle se débarrassa cependant, mais elle entendit un son qui sortoit de ses feuilles, & qui ressembloit à des soupirs. Quoi ! s'écria-t-elle, un rosier soupire ? Il fait plus, Madame, lui dit-il, & vous avez le pouvoir de le faire parler ; souffrez qu'il vous conte sa triste Histoire.

Je suis Prince, ajoûta-t-il. On m'avoit caché ce qu'il y avoit de plus précieux dans le monde. J'ai vécu sans vous voir ; & voici ce qu'il m'en coûte, pour être venu vous chercher. Une Fée m'a donné cette figure, & m'a prédit que je la garderois jusqu'au jour que je serois aimé de la plus belle personne du monde ; mais ce que je vois ici doit être reservé pour les Dieux, & je cours risque d'être toûjours rosier. La Princesse ne lui répon-

pondit point. Je ne ſçai quoi de ſérieux prit la place de la joie que lui avoient donnée les revérences du roſier; elle le trouva même trop hardi, de l'avoir oſé embarraſſer dans ſes branches ; elle le quitta, mais non ſans regarder plus d'une fois vers le parterre. Son eſprit fut agité de ſentimens aſſez ſemblables, quoiqu'elle les crût différens. Le roſier animé lui donnoit de l'étonnement; le Prince qu'il cachoit lui donnoit de la pitié; elle avoit quelque ſorte de colére de ce qu'il avoit eu l'audace de lui parler d'amour; mais enfin elle pardonnoit à l'Amant en faveur de l'arbuſte; & le moyen de ſe fâcher contre un roſier?

La Princeſſe retourna encore le lendemain dans le parterre; elle prit ſoin à la vérité de ſe tenir loin du roſier, mais elle en pouvoit être apperçûë, & pouvoit même entendre ſes plaintes; après pluſieurs tours, elle s'en approcha, & tâcha de le conſoler ſur ſa métamorphoſe, ſans lui répondre ſur le reſte.

Peu de jours après, le voyant trop expoſé aux injures de l'air, elle lui fit bâtir un petit cabinet de marbre, ſoutenu par des pilaſtres, où elle l'alloit viſiter ſouvent; inſenſiblement elle s'accoûtumoit à lui donner dans ſon eſprit une figure humaine, & même une figure ai-

mable ; peu à peu, elle souffrit qu'il lui parlât d'amour. Il lui sembloit que les discours d'un arbre ne pouvoient être dangereux. Le rosier sçut se prévaloir de cette disposition favorable ; il en disoit beaucoup, mais il faisoit entendre qu'il en supprimoit encore davantage ; & par un désordre au dessus de l'éloquence, il la persuadoit qu'elle étoit très-tendrement aimée.

La Princesse songeoit si souvent au prodige du rosier, qu'enfin elle ne pensa plus à autre chose. Le Cabinet de marbre étoit le lieu où ses pas la conduisoient naturellement ; il lui échapoit même de dire des choses trop tendres au Prince, qui lui donnoit une grande compassion ; mais l'Oracle menaçant de la Fée ne pouvoit s'éfacer de son esprit : elle aimoit peut-être déja ce qu'elle n'avoit point vû ; cependant elle en doutoit, tant qu'elle ne voyoit qu'un arbre ; elle avoit peur de lui rendre sa premiére figure, & quelquefois malgré elle, elle le souhaitoit. Le rosier de son côté trouvoit lieu à des plaintes au travers des paroles les plus flateuses que lui disoit la Princesse. Si j'en crois, lui disoit-il, vos discours & vos soins, j'excite vôtre pitié, mais vous n'en avez point assez, si vous

ne me donnez rien davantage ; & ce doux sentiment de la plus belle personne du monde ne me redonne pas ma figure.

La Reine, cependant, ne put supporter plus long-tems l'absence de sa fille, & lui donna ordre de revenir incessamment ; ce fut un coup de foudre pour la Princesse ; il falloit se séparer du rosier, pour qui dans le moment elle se trouva avoir une véritable passion. Elle versa quantité de larmes sur ses feuilles, qui ne purent en être arrosées sans en ressentir la vertu. Aussi-tôt le rosier disparut, & Florinde ne vit plus à ses pieds qu'un Prince charmant. Il lui embrassa les genoux avec toute la certitude d'être aimé. Plaisir, qui n'est presque jamais sûr pour les autres Amans ; toutes les marques ordinaires sont suspectes en comparaison de cet évenement merveilleux : aussi l'idée de son bonheur le transporta à tel point, qu'il perdit, pour ainsi dire, l'usage de ses sens, à mesure qu'il les recouvroit ; il sembloit par son immobilité, tenir encore quelque chose de l'arbre qui l'avoit caché.

Florinde, à la vûë d'un Prince si aimable, sentit augmenter son amour ; mais sa pudeur augmenta à proportion : elle regretta les voiles qui lui cachoient

à

à elle-même ses propres sentimens; elle revint à la Cour, le Prince l'y suivit. La Reine, qui ne sçavoit rien de l'avanture du Rosier, & qui connoissoit seulement la naissance du Prince, lui permit de prétendre à sa fille. Il voyoit tous les jours sa maîtresse, mais ce n'étoit plus sans témoin; il regrettoit souvent son écorce d'arbre; elle l'avoit moins contraint que toutes les bienséances que l'on éxigeoit de lui.

Le Prince pressoit son mariage; mais Florinde, épouvantée par le prodige de son amour, qui lui donnoit lieu de craindre l'Oracle de la Fée, engagea la Reine à souffrir qu'elle éloignât cet Amant pour s'assurer de sa constance avant que de se donner à lui. Elle le fit venir: Prince, lui dit-elle, vous sçavez que je vous aime, & après ce mot je suis en droit de disposer de vous. La prédiction de mes malheurs m'éfraye; tout ce qui me les doit faire craindre n'est que trop arrivé. Quand vous ne seriez pas sûr d'être infiniment aimé, mes allarmes pourroient vous en convaincre; si vous l'êtiez moins, je préviendrois ma disgrace en rompant avec vous; mais malgré mes terreurs, je ne le puis; & il vaut mieux, qu'en me donnant des marques certaines de

de vôtre fidélité, vous démentiez l'Oracle. Vous n'aviez vû que moi, lorſque vous m'avez aimée. Je n'ai peut-être ſçû vous plaire que par la grace de la nouveauté ; il faut vous éprouver ; allez demeurer dans l'Iſle de la Jeuneſſe, juſqu'au jour que je vous rappellerai. Partez, je veux bien me flatter, que plus le ſéjour en eſt charmant, plus le voyage vous afflige. Quelle propoſition pour un Amant aimé ! Depuis qu'il connoiſſoit l'amour, il avoit toûjours vû ce qu'il aimoit, & il n'avoit jamais eu l'idée de l'abſence. Vivre éloigné de Florinde, lui parût ſi terrible, qu'il crut être à ſon dernier moment ; il n'avoit pas la force de ſe plaindre ; ſes larmes couloient ſans qu'il le ſentit : & ſon action marquoit un ſi grand amour, que la Princeſſe jugeant, qu'elle ne pourroit réſiſter à tant de paſſion, s'enfuit dans l'appartement de la Reine, & de-là manda à ſon Amant qu'il obéït ſans la revoir, qu'il partit ſeulement, qu'elle auroit le ſoin d'adoucir ſes maux.

Le Prince ſe mit en chemin avec une ſoumiſſion dont on n'a point vû d'exemples après lui. Il arrive malade dans l'Iſle de la Jeuneſſe, & il crut y trouver des Médecins ; mais il n'y en avoit jamais eu dans une Iſle de ce nom. Les Ris, les Jeux,

Jeux, & les Amours, le reçurent, en lui jettant des roses; il y respira d'abord un air qui lui rendit la santé, & en même tems tous les charmes que la douleur lui avoit fait perdre. On le conduit au Palais de la Reine du lieu, par un chemin couvert de ces fleurs qui naissent dans le commencement du Printems: il voit une personne qui avoit toutes les graces de la beauté, avec toute la naïveté & toute la joie de l'enfance; elle n'avoit que quatorze ans; elle étoit assise sur un Trône de Jasmin; mille Amours folâtroient autour d'elle; les uns l'enchaînoient avec des fleurs d'orange, les autres en répandoient sur sa tête, les autres la décoëffoient, & laissoient tomber ses cheveux sur une gorge naissante; elle badinoit avec ses femmes, & leur jettoit des fleurs avec une grace merveilleuse. Ce spectacle avoit bien de quoi le distraire de ses sentimens pour Florinde. La Reine de la Jeunesse n'étoit point mariée, parce qu'elle vouloit un mari de son âge, & galant, & cela n'avoit pû se rencontrer. Le Prince avoit vingt-quatre ans, c'étoit un barbon. Quelques-unes des suivantes de la jeunesse lui demandérent des nouvelles des siécles passés. Mais la Reine commença à le regarder favorablement.

Ce

Ce siécle de dix années, qui distinguoit leur âge, disparoissoit par tous les agrémens dont le Prince étoit rempli. Cette Reine n'oublia rien pour l'engager, les paroles flateuses, de petites actions badines, dont le sens est très-sérieux, tout fut mis en usage, & tout fut entendu, quoique le Prince, plus fin qu'elle, feignit de n'y pas faire attention ; elle s'expliqua plus ouvertement, elle fit faire des propositions de mariage avec les avantages qui pouvoient le plus toucher un homme aimable, comme de l'être toûjours, de posséder à jamais, & sans interruption, tous les biens, sans lesquels les autres ne sont rien, toutes les graces, tous les plaisirs. Il étoit difficile que ce Prince refusât cette dot qu'elle offroit de lui apporter. Il oublioit peu à peu Florinde, & il étoit tems qu'elle le forçât de se souvenir qu'elle étoit encore au monde. A peine avoit-elle été un jour sans voir le Prince, qu'elle sentit l'horreur de vivre sans ce qu'on aime: cependant, elle s'éforça de vaincre ses sentimens ; elle avoit déja aimé sans voir, vouloit-elle encore épouser sans connoître si elle étoit aimée constamment? Quinze jours se passérent dans ces agitations; mais elle alloit y succomber ; la crainte & la jalousie vinrent se joindre aux dou-
leurs

leurs de l'abſence. Il falut ſacrifier les réflexions à l'amour ; elle envoya vers le Prince, à qui l'on donna cette Lettre de ſa part.

Si vous ſouffrez autant que moi, que vous êtes à plaindre ! Je ne puis ſupporter mes douleurs & les vôtres ; je ne veux point riſquer de vous perdre, pour vouloir trop m'aſſurer de vous ; c'eſt aſſez, vous êtes déja digne d'être récompenſé pour avoir obéï au plus cruel de tous les ordres. Helas ! je n'en connoiſſois pas bien la rigueur ; mais je l'ai ſentie, & je juge que vous ne la pouvez ſoûtenir ; partez & revenez ; que n'êtes-vous ici !

Ce Billet arriva fort à propos ; le Prince, à qui dans ſa ſolitude on avoit donné une éducation ſévére, n'avoit pas encore eu le loiſir de ſe gâter dans le monde ; il crut qu'il n'y étoit pas permis d'être inconſtant ; & malgré le goût qu'il avoit pour la Reine de la Jeuneſſe, il ſortit de l'Iſle : mais comme il s'éloignoit lentement d'un lieu qui avoit des charmes pour lui, il lût ſa proſcription dans quelques Placarts qu'il rencontra en ſon chemin. La Reine promettoit, à ceux qui lui livreroient vif ou mort ſon fugitif, les mêmes faveurs qu'elle lui avoit offertes.

Il n'en faloit pas davantage pour guérir le Prince. Il précipita ſa fuite ; & il arriva aux pieds de Florinde, qui le voyant revenu, n'eut pas la force d'examiner s'il avoit été fidéle. Ils s'épouſérent ; & le Prince étant devenu Roi par la mort de ſon pére, il emmena ſon Epouſe dans ſes Etats, où le mariage, ſelon la coûtume, finit tous les agrémens de leur vie. Heureux s'ils en étoient demeurés à une honnête indifférence ! mais les gens accoûtumés à aimer ne ſont pas ſi raiſonnables que les autres, & ne ſont guére l'exemple des bons ménages. Le Prince, par oiſiveté, conta à Florinde qu'il avoit eu quelque foibleſſe légére pour la Reine de la Jeuneſſe. Florinde lui fit autant de reproches, que ſi elle n'avoit pas été ſa femme ; il en fut choqué, importuné ; il voulut s'en plaindre, & s'en conſoler avec les Dames de ſa Cour ; elle l'épia, le ſurprit, l'accabla d'injures ; enfin perſécuté de ſes fureurs, il demanda aux Fées de redevenir roſier, & il l'obtint comme une faveur. De ſon côté, Florinde jalouſe avoit la tête ſi foible, qu'elle ne pouvoit ſouffrir l'odeur d'une fleur qui la faiſoit reſſouvenir de ſon amour. C'eſt depuis ce temps-là que les roſes ont toûjours donné des vapeurs.

La Reine applaudit au recit d'Inès ; Dom Carlos lui donna des loüanges excessives ; & le Marquis de Lerme, par l'air dont il gardoit le silence, fit juger qu'il pensoit quelque chose au-dessus des loüanges. Leonor, qui avoit crû attirer seule ses regards, s'apperçut qu'ils alloient d'un autre côté : elle fit à Inès plusieurs questions sur ce Conte avec autant de malice que d'aigreur. Inès y répondit avec une douceur qui acheva de la faire paroître une personne parfaite.

Le lendemain, Leonor se prépara à conter une Fable, & n'oublia rien pour l'emporter s'il se pouvoit sur Inès. Son recit commença de la sorte.

RIQUET A LA HOUPPE.

UN grand Seigneur de Grenade, possédant des richesses dignes de sa naissance, avoit un chagrin domestique qui empoisonnoit tous les biens dont le combloit la fortune. Sa fille unique, née avec tous les traits qui font la beauté, étoit si stupide que la beauté même ne servoit qu'à la rendre désagréable. Ses actions n'avoient rien de ce qui fait la grace ; sa taille, quoique déliée, étoit

étoit lourde, parce qu'il manquoit une ame à ſon corps.

Mama (c'étoit le nom de cette fille) n'avoit pas aſſez d'eſprit pour ſçavoir qu'elle n'en avoit point ; mais elle ne laiſſoit pas de ſentir qu'elle étoit dédaignée, quoiqu'elle ne démêlât pas pourquoi. Un jour qu'elle ſe promenoit ſeule, (ce qui lui étoit ordinaire) elle vit ſortir de la terre un homme aſſez hideux pour paroître un monſtre ; ſa vûë donnoit envie de fuïr, mais ſes diſcours rappellérent Mama : Arrêtez, lui dit-il, j'ai des choſes fâcheuſes à vous apprendre, mais j'en ai d'agréables à vous promettre.

Avec vôtre beauté, vous avez je ne ſçai quoi qui fait qu'on ne vous regarde pas : c'eſt que vous ne penſez rien ; & ſans me faire valoir, ce défaut vous met infiniment au-deſſous de moi, qui ne ſuis que par le corps ce que vous êtes par l'eſprit. Voilà ce que j'avois de cruel à vous dire : mais à la maniére ſtupide dont vous me regardez, je juge que je vous ai fait trop d'honneur, lorſque j'ai craint de vous offenſer ; c'eſt ce qui me fait déſeſpérer du ſujet de mes propoſitions : cependant je hazarde de vous les faire. Voulez-vous avoir de l'eſprit ? Oui, lui répondit Mama, de l'air dont elle auroit

dit,

dit, non. Hé bien, ajoûta-t-il, en voici les moyens. Il faut aimer Riquet à la Houppe, c'eſt mon nom; il faut m'épouſer dans un an, c'eſt la condition que je vous impoſe; ſongez-y ſi vous pouvez: ſinon, répétez ſouvent les paroles que je vais vous dire, elles vous apprendront enfin à penſer. Adieu pour un an. Voici les paroles qui vont chaſſer vôtre indolence, & en même tems guérir vôtre imbécillité.

Toi, qui peus tout animer,
Amour, ſi pour n'être plus bête
Il ne faut que ſçavoir aimer,
Me voila prête.

A meſure que Mama prononçoit ces Vers, ſa taille ſe dégageoit, ſon air devenoit plus vif, ſa démarche plus libre: elle les répéta. Elle va chez ſon pére, lui dit des choſes ſuivies, peu après de ſenſées, & enfin de ſpirituelles. Une ſi grande & ſi prompte métamorphoſe ne pouvoit être ignorée de ceux qu'elle intéreſſoit davantage. Les Amans vinrent en foule: Mama ne fut plus ſolitaire, ni au bal, ni à la promenade; elle fit bien-tôt des infidéles & des jaloux: il n'étoit bruit que d'elle, & que pour elle.

Parmi

Parmi tous ceux qui la trouvérent aimable, il n'étoit pas possible qu'elle ne trouvât rien de mieux fait que Riquet à la Houppe : l'esprit qu'il lui avoit donné rendit de mauvais offices à son Bienfaiteur. Les paroles qu'elle répétoit fidélement, lui inspiroit de l'amour ; mais par un effet contraire aux intentions de l'Auteur, ce n'étoit pas pour lui.

Le mieux fait de ceux qui soupirérent pour elle eut la préférence. Ce n'étoit pas le plus heureux du côté de la fortune: ainsi son pére & sa mére, voyant qu'ils avoient souhaité le malheur de leur fille en lui souhaitant de l'esprit, & ne pouvant le lui ôter, lui firent au moins des leçons contre l'amour : mais défendre d'aimer à une jeune & jolie personne, ce seroit défendre à un arbre de porter des feuilles au mois de Mai ; elle n'en aima qu'un peu davantage Arada, c'étoit le nom de son amant.

Elle s'étoit bien gardée de dire à personne par quelle avanture la raison lui étoit venuë. Sa vanité étoit intéressée à garder le secret : elle avoit alors assez d'esprit pour comprendre l'importance de cacher par quel mystére il lui étoit venu.

Cependant, l'année que lui avoit lais-

ſée Riquet à la Houppe, pour apprendre à penſer, & pour ſe réſoudre à l'épouſer, étoit preſque expirée ; elle en voyoit le terme avec une douleur extrême ; ſon eſprit, qui lui devenoit un préſent funeſte, ne lui laiſſoit échaper aucune circonſtance affligeante : perdre ſon Amant pour jamais, être au pouvoir de quelqu'un dont elle ne connoiſſoit que la difformité, ce qui étoit peut-être ſon moindre défaut, enfin quelqu'un qu'elle s'étoit engagée à épouſer en acceptant ſes dons qu'elle ne vouloit pas lui rendre. Voilà ſes réflexions.

Un jour, que rêvant à ſa cruelle deſtinée, elle s'étoit écartée ſeule, elle entendit un grand bruit, & des voix souterraines qui chantoient les paroles que Riquet à la Houppe lui avoit fait apprendre : elle en frémit ; c'étoit le ſignal de ſon malheur. Auſſi-tôt la terre s'ouvre ; elle y deſcend inſenſiblement, & elle y voit Riquet à la Houppe, environné d'hommes difformes comme lui, Quel ſpectacle pour une perſonne qui avoit été ſuivie de tout ce qu'il y avoit de plus aimable dans ſon païs ! Sa douleur fut encore plus grande que ſa ſurpriſe ; elle verſa un torrent de larmes ſans parler : ce fut le ſeul uſage qu'elle

fit

fit alors de l'eſprit que Riquet à la Houppe lui avoit donné.

Il la regarda triſtement à ſon tour: Madame, lui dit-il, il ne m'eſt pas difficile de voir que je vous ſuis plus déſagréable que la premiére fois que j'ai paru à vos yeux: je me ſuis perdu moi-même, en vous donnant de l'eſprit; mais, enfin, vous êtes encore libre, & vous avez le choix de m'épouſer, ou de retomber dans vôtre premier état; je vous remettrai chez vôtre pére, telle que je vous ai trouvée, ou je vous rendrai maîtreſſe de ce Royaume. Je ſuis le Roi des Gnomes: vous en ſerez la Reine; & ſi vous voulez me pardonner ma figure, & ſacrifier le plaiſir de vos yeux, tous les autres plaiſirs vous ſeront prodigués. Je poſſéde les tréſors renfermés dans la terre; vous en ſerez la maîtreſſe; & avec de l'or & de l'eſprit, qui peut être malheureux, mérite de l'être. J'ai peur que vous n'ayez quelque fauſſe délicateſſe; j'ai peur qu'au milieu de tous mes biens je ne vous paroiſſe de trop; mais ſi mes tréſors avec moi ne vous conviennent pas, parlez, je vous conduirai loin d'ici, où je ne veux rien qui puiſſe troubler mon bonheur. Vous avez deux jours pour connoître ce lieu, & pour décider de ma fortune & de la vôtre.

Riquet à la Houppe la laiſſa, après l'avoir conduite dans un appartement magnifique; elle y fut ſervie par des Gnomes de ſon ſexe, dont la laideur la bleſſa moins que celle des hommes. On lui ſervit un repas où il ne manquoit que la bonne compagnie. L'après-dinée, elle vit la Comédie, dont les Acteurs difformes l'empêchérent de s'intéreſſer au ſujet. Le ſoir on lui donna le Bal; mais elle y étoit ſans le déſir de plaire; ainſi elle ſentit un mortel dégoût, qui ne l'auroit pas laiſſée balancer à remercier Riquet à la Houppe, de ſes richeſſes, comme de ſes plaiſirs, ſi la menace de la ſotiſe ne l'eût arrêtée.

Pour ſe délivrer d'un époux odieux, elle auroit repris ſans peine la ſtupidité, ſi elle n'avoit eu un Amant; mais, ç'auroit été perdre cet Amant de la maniére la plus cruelle. Il eſt vrai qu'elle étoit perduë pour lui en épouſant le Gnome; elle ne pouvoit jamais voir Arada, ni lui parler, ni même lui donner de ſes nouvelles; il pouvoit la ſoupçonner d'infidélité. Enfin, elle alloit être à un mari, qui, en l'ôtant à ce qu'elle aimoit, lui auroit toûjours été odieux, même quand il eût été aimable; mais de plus c'étoit un monſtre. Auſſi la réſolution étoit difficile à prendre.

Quand

Quand les deux jours furent passés, elle n'en étoit pas moins incertaine; elle dit au Gnome qu'il ne lui étoit pas possible de faire un choix. C'est décider contre moi, lui dit-il; ainsi je vais vous rendre vôtre premier état que vous n'osez choisir. Elle trembla; l'idée de perdre son Amant, par le mépris qu'il auroit pour elle, la toucha assez vivement pour la faire renoncer à lui. Hé bien, dit-elle au Gnome, vous l'avez décidé, il faut être à vous.

Riquet à la Houppe ne fit point le difficile; il l'épousa; & l'esprit de Mama augmenta encore par ce mariage; mais son malheur augmenta à proportion de son esprit: elle fut effrayée de s'être donnée à un monstre, & à tous momens elle ne comprenoit pas qu'elle pût passer encore un moment avec lui.

Le Gnome s'appercevoit bien de la haine de sa femme, & il en étoit blessé, quoiqu'il se picquât de force d'esprit. Cette aversion lui reprochoit sans cesse sa difformité, & lui faisoit détester les femmes, le mariage, & la curiosité qui l'avoit conduit hors de chez lui. Il laissoit souvent Mama; & comme elle étoit reduite à penser, elle pensa qu'il falloit convaincre Arada par ses propres yeux, qu'elle n'é-

toit pas inconſtante. Il pouvoit aborder dans ce lieu, puiſqu'elle y étoit bien arrivée ; il faloit du moins lui donner de ſes nouvelles, & s'excuſer de ſon abſence ſur le Gnome qui l'avoit enlevée, & dont la vûë lui répondroit de ſa fidélité. Il n'eſt rien d'impoſſible à une femme d'eſprit qui aime. Elle gagna un Gnome, qui porta de ſes nouvelles à Arada. Par bonheur, le temps des Amans fidéles duroit encore. Il ſe deſeſpéroit de l'oubli de Mama, ſans en être aigri ; les ſoupçons injurieux n'entroient point dans ſon eſprit ; il ſe plaignoit ; il mouroit, ſans avoir une penſée qui pût offenſer ſa Maitreſſe, & ſans chercher à ſe guerir : il n'eſt pas difficile de croire qu'avec ces ſentimens il alla trouver Mama au péril de ſes jours, ſi-tôt qu'il ſçut le lieu où elle étoit, & qu'elle ne lui deffendoit pas d'y venir.

Il arriva dans les lieux ſouterrains où vivoit Mama. Il la vit, il ſe jetta à ſes pieds, elle lui dit des choſes plus tendres encore que ſpirituelles. Il obtint d'elle la permiſſion de renoncer au monde pour vivre ſous la terre, & elle s'en fit beaucoup prier, quoiqu'elle n'eût point d'autre déſir que de l'engager à prendre ce parti.

La gayeté de Mama revint peu à peu, & ſa beauté en fut plus parfaite : mais l'a-

mour du Gnome en fut allarmé ; il avoit trop d'esprit, & il connoissoit trop le dégoût de Mama, pour croire que l'habitude d'être à lui pût adoucir sa peine. Mama avoit l'imprudence de se parer ; il se faisoit trop de justice pour croire qu'il en fût digne: il chercha tant, qu'il démêla qu'il y avoit dans son Palais un homme bien fait qui se tenoit caché; il n'en falut pas davantage. Il médita une vengeance plus fine que celle de s'en défaire. Il fit venir Mama: Je ne m'amuse point à faire des plaintes, & des reproches, lui dit-il ; je les laisse en partage aux hommes: quand je vous ai donné de l'esprit, je prétendois en jouïr. Vous en avez fait usage contre moi; cependant, je ne puis vous l'ôter absolument; vous avez subi la Loi qui vous étoit imposée. Mais, si vous n'avez pas rompu nôtre Traité, vous ne l'avez pas observé à la rigueur. Partageons le différend; vous aurez de l'esprit la nuit, je ne veux point d'une femme stupide ; mais vous le serez le jour pour qui il vous plaira. Mama dans ce moment sentit une pesanteur d'esprit, que bien-tôt elle ne sentit même plus. La nuit, ses idées se réveillérent; elle fit réflexion sur son malheur : elle pleura, & ne put se résoudre à se consoler, ni à chercher les expédiens

que ſes lumiéres lui pouvoient fournir.

La nuit ſuivante, elle s'aperçût que ſon mari dormoit profondément; elle lui mit ſous le nés une herbe qui augmenta ſon ſommeil, & qui le fit durer autant qu'elle voulut; elle ſe leva pour s'éloigner de l'objet de ſon courroux. Conduite par ſes rêveries, elle alla du côté où logeoit Arada, non pas pour le chercher, mais peut-être qu'elle ſe flata qu'il la chercheroit : elle le trouva dans une allée, où ils s'étoient ſouvent entretenus, & où il la demandoit à toute la nature. Mama lui fit le récit de ſes malheurs, & ils furent adoucis par le plaiſir qu'elle eut de les lui conter.

La nuit ſuivante, ils ſe rencontrérent dans le même lieu ſans ſe l'être marqué; & ces rendez-vous tacites continuérent ſi long-tems, que leur diſgrace ne ſervoit qu'à leur faire goûter une nouvelle ſorte de bonheur; l'eſprit & l'amour de Mama lui fourniſſoient mille expédiens pour être agréable, & pour faire oublier à Arada qu'elle manquoit d'eſprit la moitié du tems.

Lorſque les Amans ſentoient venir le jour, Mama alloit éveiller le Gnome; elle prenoit ſoin de lui ôter les herbes aſſoupiſſantes, ſi-tôt qu'elle étoit auprès de lui.

Le

Le jour arrivoit,elle redevenoit imbécille, mais elle employoit le tems à dormir.

Un état paſſablement heureux ne ſçauroit durer toûjours; la feuille, qui faiſoit dormir, faiſoit auſſi ronfler. Un Gnome domeſtique, qui n'étoit ni bien endormi, ni bien éveillé, crut que ſon maître ſe plaignoit; il court à lui, apperçoit les herbes qu'on avoit miſes ſous ſon nés,&leſôte, croyant qu'elles l'incommodoient; Soin, qui fit trois malheureux à la fois. Le Gnome ſe vit ſeul; il cherche ſa femme en furieux; le hazard, ou ſon mauvais deſtin, le conduiſit au lieu où les deux amans ne ſe laſſoient pas de ſe jurer un éternel amour: il ne dit rien, mais il toucha l'Amant d'une baguette qui le rendit d'une figure ſemblable à la ſienne; & ayant fait pluſieurs tours avec lui, Mama ne le diſtingua plus de ſon Epoux. Elle ſe vit deux maris au lieu d'un, & ne ſçut jamais à qui adreſſer ſes plaintes,de peur de prendre l'objet de ſa haine pour l'objet de ſon amour. Mais, peut-être qu'elle n'y perdit guére: les Amans à la longue deviennent des maris.

Leonor acheva ainſi ſon Conte;& quoiqu'il ne fût pas ſans art, & que ſa Narration ne fût pas ſans eſprit, le Prince Roſier l'emportoit de beaucoup auprès du

Maquis de Lerme; peu s'en faloit qu'il ne trouvât celui-ci ridicule, pour s'exempter de le comparer. Aucune loüange ne sortit de sa bouche; il sembloit qu'il les dût toutes à Inès, & qu'il lui auroit dérobé celles qu'il auroit données justement à d'autres.

Leonor, outragée de son silence, avec quelque sorte de raison, résolut de se venger de lui, en l'empêchant de parler à Inès; elle y réussit par son application; il la trouvoit par-tout; si-tôt qu'il commençoit à parler à Inès, elle s'aprochoit d'eux, & les interrompoit. La passion de Lerme s'augmentoit cependant par l'obstacle qu'il trouvoit à la déclarer; & quoiqu'Inès en dût la premiére impression à ses charmes, au moins devoit-elle une partie de cette ardeur aux importunités de sa rivale.

Il n'étoit pas possible qu'une passion aussi violente fût ignorée de celle qui l'inspiroit. Le Marquis de Lerme venoit tous les jours chez la Reine; ses yeux & son empressement marquoient sa passion, même à ceux qui n'y prenoient pas d'intérêt: il étoit aimable; ils étoient de condition à être l'un à l'autre; on les empêchoit de s'expliquer leurs pensées, & ils se dédommagoient de leur silence par la vivacité de leurs sentimens.

Ils furent long-tems dans cette con-

trainte; mais enfin, Dom Louïs de Cordoüe, Pére d'Inès, arriva à la Cour; & ce fut une ſorte de ſoulagement à Lerme, de penſer qu'il pourroit au moins s'expliquer à lui. Mais le hazard lui donna bientôt le moyen de parler à Inès même, quoique ce fût dans une occaſion fâcheuſe.

Dom Louïs de Cordoüe, que le Roi avoit envoyé en Portugal, en revenoit avec la Reine, ſœur de Philippe II.; elle n'avoit point d'autre deſſein, que de voir ſon frére, & la Reine Eliſabeth, dont la beauté faiſoit beaucoup de bruit. Le Roi reçut la Reine ſa ſœur, avec une magnificence extraordinaire, & il ajoûta les plaiſirs aux honneurs qu'il lui fit rendre. Il lui donna une magnifique fête à Aranjuès, où toute la Cour fut invitée; les Dames y allérent très-galamment habillées, dans des caroſſes traînés par des chevaux de Naples. Leonor & Inès étoient, avec leur gouvernante, dans un de ces caroſſes: les Cavaliers étoient à cheval, & entretenoient les Dames aux portiéres des caroſſes. Lerme, voyant d'un côté un Cavalier qui parloit à Leonor, alla de l'autre pour parler à Inès; mais Leonor, plus appliquée aux diſcours de ſa compagne, qu'à ce que lui diſoit le Cavalier, faiſoit un embarras dans la converſation, qui les

empêcha tous de ſonger qu'ils étoient proche de la riviére qui méne à Aranjuès, & que les chevaux, malgré l'adreſſe du cocher, y étoient déja entrés par un autre endroit que celui qui étoit guéable. Inès en fut ſi troublée, qu'elle ſe mit dans le péril qu'elle vouloit éviter; & faiſant un cri, elle s'élança hors du caroſſe, & tomba dans la riviére; mais Lerme promt à la ſecourir, ſe jetta après elle, & l'en retira.

Le Cocher, cependant, ſçut manier les rénes des chevaux avec tant d'habileté, qu'il les détourna de la riviére; mais, quand ils en furent ſortis, ils coururent d'une telle fureur, qu'il n'en fut plus le maître, & que Leonor, qui étoit dans le caroſſe, ſe trouva dans un péril auſſi grand que ſa compagne, ſans que perſonne l'en tirat, parce que le Cavalier qui lui parloit ne put devancer les chevaux pour les arrêter.

Inès s'étoit évanouie de la frayeur qu'elle avoit euë, & de l'eau qu'elle avoit avalée; mais quelques gens étant arrivés, on la porta dans une maiſon qui n'étoit pas loin de-là, & on la fit revenir à force de ſoins. Si-tôt qu'elle fut en état de diſtinguer les objets, qu'elle vit Lerme à ſes pieds, & qu'elle ſongea que c'étoit apparemment lui qui l'avoit tirée du péril, la joie d'ê-

d'être obligée à un homme qu'elle avoit tant de panchant à aimer, fut son premier mouvement; mais cette même pensée lui donnoit de la crainte. Lerme, qui remarqua son embarras, fut quelque tems sans oser lui parler : enfin, rompant le silence, Je suis bien malheureux, Madame, lui dit-il : je ne demandois point d'autre récompense que vôtre consentement au bonheur que j'ai eu de sauver vos jours; mais vous me le refusez. Je vous dois la vie avec plaisir, lui dit-elle; mais je suis embarrassée de me trouver seule ici. Eh, Madame, lui dit-il : vous y êtes avec un homme qui vous adore,&qui n'a jamais pû vous le dire. Je m'attire vôtre colére, peut-être, en vous parlant; je tremble, & je me trouve dans un péril plus grand que celui que vous venez d'éviter : ne me laissez pas dans l'incertitude où je suis. Je ne puis vous répondre, lui dit-elle, tant que je serai dans ce lieu. Eh, Madame, s'écria-t-il, quand pourrai-je vous parler? Ailleurs, mille obstacles s'y opposent,& je ne vous vois pas disposée à souffrir que je m'explique avec les personnes qui ne sçauroient manquer d'approuver ma passion pour vous. Et de qui mon bonheur dépendroit-il,si je ne le faisois dépendre de vous seule? Je ne vous défens rien.

rien, lui dit-elle, que de demeurer avec moi davantage.

Lerme la quitta avec une douleur mêlée de joie; il lui sembloit qu'elle approuvoit ses desseins pour le mariage, mais, que c'étoit sans passion de sa part; & cette pudeur extrême qu'elle lui marquoit lui paroissoit trop incompatible avec de l'amour.

Lerme la quitta, pour chercher de quoi la ramener à Madrid, où elle vouloit retourner, parce qu'elle n'étoit pas en état de paroître à la Fête; mais Dom Louïs, ayant appris qu'elle étoit tombée, venoit la chercher lui-même, & l'y fit conduire.

De son côté, il avoit secouru Leonor, en se mettant sur le passage des chevaux qu'il avoit arrêtés. La reconnoissance de Leonor avoit été égale au danger qu'elle avoit couru; son trouble avoit augmenté sa beauté, & il n'y avoit pas été insensible: il retourna à Aranjuès, où il s'attacha le reste du jour à lui parler; & Leonor concevant l'espérance de se venger d'Inès & de Lerme, si elle rendoit Dom Louïs amoureux, employa tout ce qu'elle avoit d'artifice dans l'esprit, pour se rendre maîtresse du sien.

Dom Louïs avoit pour l'amour un

pan-

panchant que cinquante ans n'avoient pû affoiblir, & il avoit assez de fortune pour pouvoir attendre un heureux succès dans ses desseins.

Le Marquis obtint aisément de lui la permission de prétendre à sa fille; mais, aussi-tôt que Leonor apprit cette nouvelle, elle tourna l'esprit de Dom Louïs avec tant d'art, qu'il délibéra long-tems sur ce mariage après l'avoir approuvé. Le retardement parut de mauvais augure à ces Amans; cependant ils se parloient chez la Reine, ils avoient du moins le soulagement de s'affliger ensemble.

Inès, à la faveur du mariage, s'étoit accoutumée à entendre parler d'amour; elle avoit même appris à répondre en la même langue. Léonor interrompoit moins ses discours, parce que Dom Louïs l'occupoit, & que voulant s'emparer de son esprit pour leur nuire, elle avoit de longues conversations avec lui.

On ne respiroit que la joie, & on ne cherchoit que les plaisirs à la Cour. Les filles de la Reine inventérent un jeu qui en amena de nouveaux; on prenoit tout bas des avis pour quelqu'un de la compagnie; chacun donnoit le sien; & si un Cavalier se rencontroit dans la même pensée avec une Dame, il étoit obligé de

de lui donner une fête. On demanda des avis pour Inès ; & Leonor curieuse de ce qui en arriveroit , songea à se rencontrer, s'il se pouvoit, avec le Marquis de Lerme : elle conseilla à Inès d'aimer celui qui l'aimeroit le mieux ; c'étoit l'avis du Marquis ; & selon les régles du jeu , il donna une fête à Leonor : la fête fut magnifique & galante ; une partie de la Cour y étoit, mais il ne put se contraindre au point de n'en pas faire presque tous les honneurs à Inès, quoique Leonor eût lieu de les attendre ; aussi ne fut-elle pas maîtresse de son dépit. En vérité, dit-elle à Lerme, si l'on m'avoit demandé des avis pour vous, je vous eusse conseillé de donner une fête à Inès plûtôt qu'à moi. On doit tout pardonner à un Amant, lui dit-il : vous n'ignorez pas que j'aime Inès : elle est ici.

Il pouvoit parler de son amour, puisque Dom Louis lui avoit permis de prétendre à sa fille, mais il en parloit à une Amante. Jamais la préférence qu'il donna à Inès ne lui avoit été si sensible; & quoiqu'elle n'en eût point douté, il n'en étoit pas venu jusqu'à la lui déclarer : elle trouva même de l'incivilité à dire à une jeune personne, qu'il avoit de l'amour pour

une

une autre. Dans la ſuite, il parut ne pas faire attention au reproche qu'elle lui avoit fait de s'acquiter mal de la fête à ſon égard. Il ne parla qu'à Inès, & Leonor ne garda plus de meſures ; l'amour ni la haine ne demeurent guére à moitié chemin. Leonor n'avoit point accepté les propoſitions de mariage que lui faiſoit Dom Louïs. Un reſte de tendreſſe qu'elle ſentoit encore pour Lerme, laiſſoit dans ſon cœur, malgré elle, l'eſpérance de l'épouſer, s'il pouvoit ſe rebuter par les obſtacles qu'elle apportoit à ſon mariage avec Inès ; mais enfin le dépit, s'emparant de ſon eſprit, ne lui laiſſa plus que l'envie de ſe venger.

Dès le lendemain, elle dit à Dom Louïs, qu'elle l'épouſeroit, à condition qu'il déclarât ouvertement aux Lermes, que leur alliance ne lui étoit plus agréable, & qu'il engageât Inès au Baron de Silva, ſon frere.

Ce Baron, dont l'eſprit ni le cœur n'avoient aucune délicateſſe, ne put cependant être inſenſible à la beauté d'Inès. La penſée d'épouſer une perſonne ſi charmante fit naître dans ſon ame une ſorte d'amour qui n'avoit que des déſirs.

Dom Louïs étoit trop amoureux, pour n'accepter pas la propoſition telle qu'elle pût

pût être ; de ſorte qu'il défendit à ſa fille de parler jamais au Marquis de Lerme, & qu'il lui commanda de regarder le Baron de Silva comme un homme qu'il lui deſtinoit pour ſon Epoux.

Jamais douleur ne fut pareille à celle qu'Inès ſentit à ce revers. L'ordre étoit ſi terrible, qu'elle eut la force d'y déſobéir en partie ; & bien qu'elle crut être réſoluë à ne plus voir le Marquis de Lerme, elle ſentit bien qu'elle ne pourroit jamais ſe réſoudre à épouſer le Baron de Silva. Ce n'eſt pas que le premier de ces maux ne lui parut très-grand ; mais toûjours elle eſpéroit trouver quelque conſolation dans le mérite de ſa conſtance.

Après avoir paſſé la nuit dans les larmes, Inès fut obligée d'aller à l'appartement de la Reine ; & en traverſant une galerie qui y conduiſoit, elle trouva le Marquis de Lerme, à qui Dom Louïs avoit fait ſçavoir ſes intentions.

Il étoit venu là dans l'eſpérance de la rencontrer, & pour apprendre ſa derniére réſolution. La triſteſſe ſe voyoit également peinte ſur leur viſage ; ils ſe regardoient d'une maniére qui exprimoit leur malheur, & les ſentimens qu'ils en avoient. Il faut nous dire adieu pour jamais, lui dit Inès, en jettant des larmes,

&

& nous avons encore de plus grands maux à craindre. On veut que j'époufe le Baron de Silva. Le Baron de Silva ! s'écria douloureufement le Marquis. Je n'ai rien à vous dire, ajoûta-t-il avec beaucoup de refpect, finon que je vous aimerai toûjours. C'eft me prefcrire ce que j'ai à faire, lui dit Inès ; & vous verrez à quel point ira ma fidélité. Là-deffus, elle le quitta, ne pouvant demeurer davantage en ce lieu, fans danger d'y être furprife.

Inès fe jetta aux pieds de la Reine, & la fupplia de vouloir bien fe fervir de fon autorité, pour l'empêcher d'époufer le Baron de Silva : mais Leonor l'avoit prévenuë en faveur de fon frére ; & ce ne fut qu'en verfant un torrent de larmes, qu'Inès obtint de la Reine, qu'en faveur de fon premier engagement, elle obligeât Dom Louïs à lui accorder le délai de quelques mois.

Lerme & Inès, ne pouvant plus fe parler, trouvérent les moyens de s'écrire par une fille nommée Matilde, qui étoit abfolument à Inès ; mais ce plaifir innocent produifit une malheureufe avanture.

Le Prince Dom Juan d'Autriche, qu'on avoit tenu pour le fils de Quiciada, fut re-

reconnu par Philippe II. pour fils de Charles Quint. Cette reconnoiſſance ſe fit à Valladolid. Le Roi étant à la chaſſe, le fit venir, & l'embraſſa comme ſon frére, en préſence de toute la Cour. Ils y paſſérent quelques jours, & ils revinrent à Madrid. La Reine y étoit demeurée à cauſe de ſa groſſeſſe, & elle ſe promenoit dans le jardin du Palais, quand on lui vint dire que le Roi arrivoit avec le Prince Dom Juan. Elle alla juſqu'à la porte les recevoir, & tout le monde l'ayant ſuivie, chacun s'empreſſoit à regarder ce nouveau Prince. Pendant cette confuſion, celle qui faiſoit tenir à Lerme les Billets d'Inès, crut pouvoir lui en rendre un ſans qu'on le remarquât; de ſorte que s'avançant vers lui, & lui ayant parlé, elle le lui donna: il le prit, & le mit dans ſa poche avec précipitation, en attendant qu'il pût ſortir pour le lire; mais le Baron de Silva, qui n'étoit pas loin de-là, & qui examinoit toutes ſes actions avec l'application d'un rival, s'approcha, & la preſſe redoublant, il tira adroitement le Billet de la poche de Lerme. Ce Marquis ſortit quand il put ſe débarraſſer de la preſſe, & paſſa dans une allée du jardin, pour lire la Lettre d'Inès; mais quelle fut ſa dou-

douleur, lorſqu'il ne la trouva plus : le Baron de Silva, qui s'en étoit ſaiſi, le liſoit dans une autre allée, & y trouva ces paroles.

Je trouve toûjours dans vos Lettres une reconnoiſſance qui me bleſſe, & qui ne me permet qu'une foible idée de vôtre paſſion. Il eſt vrai que pour vous j'ai réſiſté aux volontés de mon pére, & vous m'en paroiſſez toûjours ſurpris. Qu'il me ſeroit cruel d'en avoir tant fait, ſi vous ne vous y étiez pas attendu! Quand vous m'êtes ſi obligé de ma conduite, vous ne me l'êtes point aſſez de mes ſentimens; il s'en faut même beaucoup que vous ne les connoiſſiez: vous ne ſentez point combien j'ai dû m'oppoſer à ce qui peut m'empêcher d'être à vous. Je ſuis encore offenſée de vos craintes ſur l'avenir. Pourquoi voulez-vous que le Baron de Silva décide d'une choſe dont j'ai déjà décidé en vôtre faveur? Ne ſçauriez-vous vous aſſurer ſur mon cœur, & ſur mon courage? Laiſſez-moi le ſoin d'éviter ce mariage, ſans qu'il vous en coûte rien; vous aurez plus de plaiſir à vous en fier à moi, & je vous en aurai plus d'obligation.

Le Marquis de Lerme, qui étoit dans une furieuſe inquiétude de ne pas trouver

ver cette Lettre, retourna ſur ſes pas, & rencontra le Baron de Silva, comme il la liſoit avec beaucoup d'application & de colére. Lerme s'approchant doucement, le ſurprit; il étoit aſſez près de lui pour reconnoître l'écriture d'Inès, & il lui demanda qui lui avoit mis cette Lettre entre les mains. Le Baron, qui liſoit l'endroit où l'on parloit de lui, répondit à Lerme, qu'il acceptoit ce défi dont Inès avoit peur. Lerme, à qui il étoit de la derniére importance de reprendre la Lettre d'Inès, la lui arracha des mains, & lui dit qu'après cela il étoit prêt de lui en faire raiſon en lieu propre pour ſe battre. Mais Silva, outré de colére, tira l'épée; & malgré le reſpect du lieu, lui en donna un grand coup avant qu'il pût le parer. Cependant Lerme eut encore la force de tirer ſon épée, & d'en percer le bras droit du Baron, qui laiſſa tomber la ſienne de la douleur qu'il ſentit. Lerme ſe mit en devoir de la ramaſſer; mais étant affoibli par le ſang qu'il perdoit, il tomba de maniére qu'elle étoit cachée ſous lui. Il tint néanmoins ſon épée entre ſes mains; & Silva la lui voulant arracher, reçut un coup au viſage, qui le fit entrer dans une fureur extrême.

Ce combat ne pouvoit avoir que des ſuites funeſtes, ſi beaucoup de gens ne fuſſent accourus, & n'euſſent obligé le Baron à la fuite. Il avoit commencé le combat, & il n'auroit pas été excuſable envers le Roi, de s'être battu dans ſon Palais, & preſque ſous ſes yeux; de ſorte que Dom Louis, étant un de ceux qui étoient venus au bruit, le fit ſauver par une petite porte qu'il trouva ouverte. Comme tout le monde avoit ſuivi le Prince Dom Juan, & que la maiſon de Dom Louis n'étoit pas éloignée, il fut aiſé au Baron de Silva d'y aller ſans être vû que de fort peu de gens. On mit le premier appareil ſur ſes playes qui n'étoient pas dangereuſes, & le ſoir on le tranſporta à un lieu moins connu. Cependant le Marquis de Lerme, ayant perdu beaucoup de ſang, demeura étendu ſur la place, & le bruit courut qu'il étoit mort. Inès, dont les chagrins n'avoient point ceſſé depuis long-tems, ne put ſoutenir cette derniére attaque, & s'évanouït entre les bras d'une fille de la Reine. Leonor même ne fut pas inſenſible à cette nouvelle, & ſe trouva heureuſe d'apprendre que ſon frére étoit bleſſé, pour pouvoir cacher ſon déſordre.

On tranſporta le Marquis de Lerme, & on

on s'apperçut qu'il n'étoit pas ſans vie. Le Roi témoigna une grande colére de ce qu'il avoit tiré l'épée ſi près de lui. Il ordonna au Duc de Lerme ſon pére, de lui répondre de ſa perſonne juſqu'à ce qu'il fût guéri. Les Médecins ne trouvérent pas ſa plaïe dangereuſe,& ſes amis tâchérent d'adoucir l'eſprit du Roi, en lui repréſentant que ſon crime n'étoit que d'avoir défendu ſa vie.

Le Prince Dom Juan, qui l'avoit connu à Toléde, s'employa pour lui avec beaucoup d'ardeur ; mais il ne put empêcher que le Roi ne releguât ce Marquis à Alcala. Le Baron de Silva, ſçachant bien qu'il étoit le plus coupable, partit ſecrettement de Madrid, où on l'avoit fait chercher, & alla à Seville, où il épouſa une fille dont il devint amoureux, qui étoit d'une naiſſance fort diſproportionnée à la ſienne. Comme ce qu'il avoit ſenti pour Inès étoit moins une paſſion qu'un deſſein de l'épouſer, ce deſſein, quoique formé, n'avoit pû ſe ſoutenir contre l'abſence.

Leonor fut au déſeſpoir de ce mariage; elle ne voyoit plus de moyen ſûr de ſe venger de Lerme, & elle différa d'épouſer Dom Louis. Lerme fut délivré d'un rival: mais le déplaiſir d'être éloigné

gné d'Inès ne lui laissoit point goûter ce repos: tout homme lui paroissoit un rival, & le pouvoit être. Il pensoit bien quelquefois, qu'Inès partageoit le chagrin de son absence, mais ce n'étoit pas la voir.

Le Prince Dom Juan vint jusqu'à Alcala pour l'y visiter; & l'amitié de ce Prince l'auroit consolé, si un Amant le pouvoit être éloigné de sa maîtresse. La liaison de Dom Juan & du Marquis de Lerme avoit commencé dès leur enfance; ils avoient appris leurs exercices ensemble à Tolede, l'Ecole de tous les jeunes Seigneurs de la Cour.

Dom Juan, qui en ce tems-là ne se croyoit encore que le fils de Quiciada, se tenoit honoré que Lerme l'eût distingué des autres pour en faire son ami; & depuis qu'il fut reconnu pour le fils de Charles-Quint, il n'en voulut être regardé que sur le même pied. Après que Lerme eut été cinq ou six mois à Alcala, on sçut qu'il se tramoit des rebellions nouvelles du côté de la Flandre. Le Prince Dom Carlos avoit un extrême désir d'y aller à la tête des troupes qu'on y devoit envoyer; mais le Roi qui ne vouloit pas le rendre maître de tant de forces, de peur qu'il n'abusât de son pou-

voir, donna le commandement de ses troupes au Duc d'Albe. Le Marquis de Lerme avoit déja signalé sa valeur en plusieurs rencontres ; ses amis, & sur-tout le Prince Dom Juan, prirent cette occasion pour demander sa grace, & ils n'eurent pas de peine à l'obtenir.

Inès revit son Amant pour quelques jours, mais les défenses de lui parler furent redoublées; & après avoir été si long-tems sans le voir, c'étoit pour elle une espéce de gêne, à la vérité moins cruelle que l'absence, mais plus cruelle que tous les autres maux. Il chercha à la voir en particulier; elle le souhaita, & contre l'ordinaire de l'amour. Ce ne fut point assez,la fortune leur manqua. Lerme partit avec le Duc d'Albe, & il fut heureux dans tous les emplois que ce Général lui donna. Les rebellions de Flandre se calmérent pour quelque tems, par la sévérité du Duc d'Albe, qui fit arrêter les Comtes d'Horn & d'Egmon, chefs de la révolte.

Le Duc d'Albe, ayant établi une espéce de tranquillité, renvoya le Marquis de Lerme avec quelques troupes, & demeura encore en Flandre pour maintenir ce qu'il avoit fait.

Lerme revint à Madrid, & y trouva de tristes changemens. La Princesse d'Ebo-

li,

li, ne pouvant plus ſouffrir l'indifférence de Dom Carlos, commença à le haïr cruellement, & prit ſoin d'inſpirer ce ſentiment à ſon mari : il avoit déja beaucoup de panchant à nuire au Prince, parce qu'ayant été ſon gouverneur, il l'avoit toûjours traité ſi durement qu'il l'auroit craint pour maître. Ils concertérent de le perdre: ils firent comprendre au Roi que ce Prince avoit des liaiſons criminelles avec la Reine; & l'on ſçait que Philippe II. qui étoit d'un naturel violent, impitoyable, condamna à la mort ce fils unique, qui choiſit pour ſupplice d'avoir les veines coupées dans un bain.

Peu de tems après, la Reine, à ce qu'on penſa, ne fut pas exempte de ſes fureurs : il la fit empoiſonner, quoiqu'elle fût groſſe. Le Marquis de Lerme arriva le jour de cette mort. Il trouva Philippe II. dans un état aſſez tranquille, pour lui donner audience, & pour raiſonner avec lui ſur tout ce qui s'étoit paſſé en Flandre: il fut même ſi malheureux dans cette conférence, qu'il plut à ſon maître; lequel étant obligé d'envoyer en France la nouvelle de la mort de Liſa, l'honora de cet emploi: il le chargea auſſi de faire un Traité ſecret avec Charles IX. & Catherine de Medicis, contre les Huguenots, qui

avoient pour Chefs des perſonnes conſidérables.

Lerme reçut cette marque d'eſtime avec une douleur qu'il fut contraint de cacher ſous les déhors de la reconnoiſſance. Il faloit encore s'éloigner d'Inès: il mettoit au même rang ſa diſgrace paſſée, & les honneurs dont elle étoit ſuivie ; & ils lui paroiſſoient un long enchainement de malheurs. Le déſordre, où étoient toutes choſes par la mort de la Reine, lui fit trouver le moyen de voir Inès, & la veille de ſon départ il ſe gliſſa le ſoir dans un cabinet où elle étoit ſeule. D'abord Inès fut ſurpriſe de voir Lerme dans ce lieu ; & les ſuites fâcheuſes pour ſa réputation, que pouvoit avoir cette entrevûë, ſe préſentérent à ſon eſprit ; mais ces réflexions cédérent au plaiſir de le voir & de lui parler.

Ils ſe rendirent un compte exact de tous les ſentimens qu'ils avoient eus dans leurs diſgraces, & ils virent bien à la maniére dont ils s'aimoient qu'ils s'aimeroient toûjours; mais ils ne laiſſérent pas de s'en demander mutuellement des aſſurances. Vous ne doutez point de la ſincérité de mon cœur, je ne doute point de la ſincérité du vôtre, dit le Marquis à Inès. Mais enfin, dites moi que jamais je ne le perdrai. Vous

ſerez

ferez plus d'une conquête. Il va renaître des Barons de Silva ; pourrez-vous toûjours résister aux volontés d'un pére ? Répondez-moi des événemens ; songez que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je vous aime, je ne vous verrai point, & un pressentiment cruel me fait appréhender encore mon retour autant que je le souhaite. Hé ! quand on est aimé comme vous êtes, qu'a-t-on à craindre ? lui répondit Inès. C'est mon bonheur qui fait mon inquiétude, lui dit-il. Je sçai tout ce que vous valez : je me suis attaché à vous sans réserve ; & s'il faloit m'en séparer, que me resteroit-il? quel bonheur pourrois-je me promettre, en perdant le moindre de vos sentimens ? Vous aurez encore long-tems ces alarmes, lui dit-elle, si vous les avez tant que vous serez aimé : mais, connoissez-moi ; fiez-vous à mon cœur, à mes sentimens, & plus que tout à vous-même. Hé, qui pourrois-je aimer que le Marquis de Lerme ? Y a-t-il quelqu'un dans le Monde, qui ne le doive rassurer? S'il ne faut que répondre des événemens, croyez que vôtre absence m'a trop bien fait connoitre le supplice de vivre sans vous; & que si je n'avois l'espérance d'être un jour à vous, je renoncerois à la vie: & ne voyez-vous pas, que je ne

puis jamais changer ? Le présent vous est un gage de l'avenir.

Ils s'entretinrent encore long-tems, & ils eurent le loisir de s'expliquer toutes leurs pensées. Cependant, quand ils se furent quittés, ils retrouvérent beaucoup de choses qu'ils avoient oublié à se dire. Lerme sortit sans être vû de personne, & le lendemain il partit pour aller en France.

On fit de magnifiques obséques à la Reine, & toutes les filles d'honneur furent congédiées. Inès revint à la maison de Dom Louïs. Il la traita en fille désobéissante: il lui donna sa chambre pour prison, & elle ne voyoit personne à qui elle pût confier ses douleurs; mais c'étoit fortifier sa passion, que de lui ôter tout secours: elle y pensoit sans cesse, & jamais elle n'avoit tant aimé Lerme, que depuis qu'elle n'entendoit plus parler de lui.

Elle fut quelques mois dans cet état; mais, enfin, Leonor, n'ayant pû venir encore à bout de se venger du Marquis de Lerme, en conservoit toûjours le désir: quoiqu'elle trouvât des avantages du côté de la fortune à épouser Dom Louïs, elle avoit toûjours differé ce mariage, de peur de voir rallentir l'amour d'un Epoux,

&

& d'être moins en état de lui faire entreprendre tout ce qu'elle paroiſſoit ſouhaiter. Elle n'avoit oſé le preſſer de marier ſa fille, tant que la Reine avoit pû la protéger: mais la Reine n'étant plus, elle lui fit comprendre, qu'enfin elle ſe réſoudroit à l'épouſer, pourvû qu'il ſongeât à un établiſſement pour Inès avant que de ſe marier lui-même; parce qu'il ne lui étoit pas poſſible de ſe réſoudre à avoir toûjours devant les yeux une perſonne qu'elle accuſoit de tous les malheurs de ſon frére. Dom Louïs, toûjours amoureux, ne manqua pas d'approuver ces raiſons, & ſongea à lui ôter bien-tôt tout ſujet de retardement. Il jetta les yeux ſur le Comte de Medina de las Torres, arrivé depuis peu à la Cour, & qui étoit déja d'un âge avancé. Il connoiſſoit Lerme depuis la derniére guerre; mais ayant preſque toûjours été hors de Madrid, il ignoroit ſa paſſion pour Inès.

Dom Louïs le mena dans la chambre de ſa fille, & lui dit qu'il le lui deſtinoit pour mari. Las Torres la vit ſans la regarder, & la moitié des charmes de ſon viſage furent perdus pour lui: ce n'étoit pas qu'il craignît de trop s'attacher à la beauté; au contraire, on peut dire, que le peu de connoiſſance qu'il avoit de ce péril l'en garantiſſoit.

Inès ſortit du triſte repos dont elle s'étoit fait une habitude. La retraite lui faiſoit goûter une certaine douceur, qu'elle ne croyoit plus devoir être troublée, & elle eſpéroit du moins n'avoir plus qu'à regretter l'abſence du Marquis de Lerme : mais la dureté de Dom Louïs alloit encore juſqu'à ne lui laiſſer pas goûter ce douloureux plaiſir dans toute ſa pureté; & elle avoit à y mêler la crainte de ne pouvoir pas lui paroître auſſi fidelle qu'elle le lui avoit promis. Elle demanda du tems pour ſe réſoudre à ce mariage; & comme on ne lui donna que huit jours, elle chercha le moyen de les employer à ſe mettre en ſureté. Un couvent lui parut le ſeul azile contre ſon pére. C'étoit, il eſt vrai, renoncer au Marquis pour jamais; mais c'étoit n'être à perſonne: & elle lui écrivit cette Lettre.

L'autorité de mon pére l'emporte ſur mes promeſſes, mais non pas ſur ma paſſion : il me veut forcer à un mariage. Pour éviter une ſi cruelle deſtinée, je prens la réſolution de me retirer dans un lieu où je n'aurai point d'autre bien que de penſer à vous en liberté; & je le préfére à tous les autres biens du monde.

Inès voyant que ſes larmes & ſes priéres étoient inutiles, feignit d'accep-

ter

ter le parti qu'on lui propofoit, afin d'avoir plus de liberté de fuivre fon deffein; & la veille du jour deftiné pour fon mariage avec le Comte de las Torres, elle fortit avec l'une des filles qu'il lui avoit déja données pour la fervir, & qu'elle avoit gagnée par fa douceur; & elles allérent à une maifon de Religieufes, dont la fœur de Dom Louïs étoit Abbeffe.

La tante d'Inès lui avoit toûjours témoigné une amitié particuliére ; & la voyant venir à elle toute en pleurs lui demander fa protection, elle ne la lui refufa pas.

Elvire (c'étoit le nom de cette fille, qui avoit fuivi Inès) alla dire au Comte, que fa maîtreffe étoit réfoluë de ne point revenir, & de fe faire Religieufe. Las Torres demeura furpris, & alla à l'heure même chercher Dom Louïs, pour lui en apprendre la nouvelle. Ce pére, qui vouloit être obéi, en fut outré de colére. Leonor en fut défefpérée : cette marque de conftance, qu'Inès alloit donner au Marquis de Lerme en renonçant à lui, le devoit engager à l'aimer toûjours. Inès avoit même un an à délibérer avant que d'être Religieufe. C'étoit trop de retardement pour la vengeance de Leonor,

& même pour l'amour de Dom Louïs, à qui elle avoit protesté, qu'elle ne l'épouseroit jamais qu'Inès ne fût mariée.

Il se présenta bien-tôt une occasion d'intimider Inès. Le Marquis de Lerme ne put demeurer ferme dans son devoir, en apprenant qu'elle alloit être perduë pour lui. Sa raison l'abandonna : il partit de France, mit toutes les affaires entre les mains d'un homme en qui il se confioit ; & sans considérer qu'il faisoit un crime d'état, il n'écouta que son amour.

La diligence qu'il fit dans son voyage fut ce qui l'empêcha d'arriver assez tôt. La fatigue & le chagrin le firent tomber malade, & la nouvelle de son départ le devança de quelques jours. Philippe II. étoit trop sévére pour pardonner une faute de cette nature ; & joignant la colére à sa dureté naturelle, il le fit arrêter proche de Madrid, & lui fit faire son procès par le Conseil d'Etat. Dom Louïs de Cordouë en étoit le Chef, las Torres tenoit le second rang, & leur autorité avec leur crédit les rendoit maîtres de sa destinée. Sa mort, ou une prison perpétuelle, étoient les peines qu'on lui pouvoit imposer. La mort étoit propor-

tionnée à la févérité du Maître, & devoit effrayer ceux qui auroient été capables de manquer à leur devoir. La prifon perpétuelle étoit proportionnée au crime. Ainfi ces deux partis étoient en quelque façon au choix des Juges. Dom Louïs fit fçavoir à fa fille, qu'elle avoit un moyen de fauver la vie de Lerme, dont il n'étoit l'ennemi, que parce qu'elle l'aimoit; que fi elle fe réfolvoit à époufer le Comte de las Torres, ils fe joindroient pour adoucir l'Arrêt qui fe devoit rendre contre Lerme.

Inès n'étoit point à l'épreuve de telles menaces: fa réfiftance fut à bout; & quoiqu'elle penfât que fa conftance, toute mortelle qu'elle auroit été pour Lerme, lui feroit plus agréable que la vie qu'elle vouloit lui conferver, c'étoit pourtant fon plus preffant devoir que de le fauver.

Elle dit à fon pére, que puifqu'il avoit contribué lui-même à faire naître fon inclination pour Lerme, elle lui avouoit que la feule vuë de le tirer de péril pouvoit la déterminer; & qu'ainfi pour époufer las Torres, elle attendroit que la vie de Lerme fût en fûreté.

Leonor ne haïffoit pas affez Lerme, pour vouloir fa mort. Sa longue prifon,

qui étoit la ſeule grace qu'on lui pût faire, la mettoit hors d'état de ſonger à un mariage avec lui ; de ſorte qu'elle donna parole à Dom Louïs de l'épouſer le même jour qu'Inès épouſeroit las Torres.

Le Conſeil ſe tint : quelques Juges opinérent à la mort ; mais par le moyen de Dom Louïs & de las Torres, la pluralité des voix n'alla qu'à la priſon perpétuelle.

Dom Louïs épouſa Leonor, & Inès épouſa le Comte de las Torres, dont le cœur n'ayant jamais connu l'amour, s'engagea par le mariage. Comme il n'avoit eu que de foibles déſirs, ils augmentérent par ſon bonheur.

Lors qu'Inès eut épouſé le Comte de las Torres, & qu'elle ſe vit hors d'état de pouvoir jamais être à Lerme, ni même de penſer à lui ſans ſcrupule, elle fut ſurpriſe de s'être jettée elle-même dans cet abîme. La différence de ſes malheurs préſens, & de ſes malheurs paſſés, lui parut très-grande ; tout importunoit ſon eſprit, & lui ſembloit un nouvel obſtacle à ſes ſentimens : elle ſe trouvoit même contrainte en quelque ſorte par Elvire, qui étoit toute à elle, & que le Comte de las Torres lui avoit renduë. Sa douleur avoit honte de paroître aux

yeux

yeux d'autrui, avec tant de violence, & tant de transport. La crainte qu'elle avoit de s'expliquer, lui faisoit sentir vivement combien les mouvemens de son cœur lui devoient être suspects : si elle n'avoit été qu'avec elle-même, elle n'auroit jamais pensé qu'un amour si malheureux eût été un crime. Cependant, vaincuë par les priéres d'Elvire, à qui elle n'avoit jamais découvert ses sentimens, & qui ne pouvoit soutenir la vuë de ses larmes ; enfin pressée par son inclination de parler de Lerme ; elle la lui avoüa, en s'excusant d'une maniére qui faisoit appercevoir qu'elle n'étoit pas tout-à-fait excusable.

Le Marquis de Lerme avoit été amené à Madrid. Il y étoit prisonnier ; on le gardoit avec la derniére rigueur ; on ne le laissoit parler à personne, ni recevoir aucune Lettre : de sorte qu'il ignoroit absolument la destinée d'Inès. C'étoit un cruel redoublement à ses maux, que l'incertitude de ce qui regardoit sa maîtresse. La Comtesse de las Torres, de son côté, étoit mortellement affligée des peines qu'il souffroit pour elle ; ses yeux étoient toûjours baignés de pleurs. Elvire, avec qui elle s'étoit accoûtumée à s'entretenir de sa passion, cherchoit tout

ce qui la pouvoit consoler, & bien-tôt il se présenta des occasions de la servir. Le frére d'Elvire fut nommé pour garder Lerme en l'absence du Lieutenant du Château où il étoit enfermé. Cependant elle ne commença point par dire cette nouvelle à la Comtesse : mais elle lui représenta que Lerme étoit digne qu'on lui donnât quelque soulagement par des Lettres; s'assurant que rien n'étoit impossible, pourvû que la volonté ne manquât pas. Ces discours étonnérent d'abord la vertu de la Comtesse; elle les rejetta même comme chimériques : ensuite elle s'accoûtuma à les souffrir comme tels. Les malheurs où Lerme étoit réduit pour l'avoir aimée, demandoient qu'elle les adoucit, & par pitié, & par justice, quand même l'amour n'y auroit pas eu de part. Peu à peu, elle parvint à n'être plus embarrassée que de la difficulté de réussir. Alors Elvire lui apprit que son frére étoit en pouvoir de lui rendre service. Ce fut encore un nouvel obstacle pour Inès, que la facilité de manquer à son devoir; mais si le projet lui avoit plu étant impossible, il lui plut enfin étant aisé. Elle voulut écrire à Lerme; mais par où commencer? comment lui dire, au milieu de tout ce qu'il souf-

ſouffroit, qu'elle n'avoit pu éviter d'être à un autre ? Les Lettres ſuffiſoient-elles pour l'excuſer dans une telle conjoncture ? Que dira-t-il, ma chére Elvire ; s'écrioit-elle, de ce que je n'aurai pu lui garder mes promeſſes ? Il me croira foible & légére, malgré ce que je lui écrirai ; & puis-je trouver des termes raiſonnables, pour accorder mon mariage avec mes ſentimens ?

Elvire voyant, par cet embarras, qu'elle avoit plus d'envie de voir Lerme que de lui écrire, ne chercha qu'à la favoriſer.

La Comteſſe, après être convenuë avec elle-même, qu'une Lettre mettroit Lerme dans un plus cruel état que celui dont elle le vouloit tirer, réſolut de le voir, s'il ſe pouvoit, dans la priſon : il méritoit cette faveur, autant par ſes malheurs, que par les ſentimens qu'elle avoit pour lui ; il avoit des Lettres d'elle, qu'elle ſe dit qu'il étoit de ſon devoir de redemander. Enfin elle ſçut trouver des raiſons de vertu dans ce que l'amour ſeul lui faiſoit entreprendre.

Elvire fit conſentir ſon frére à tout ce qu'elle lui demanda, parce qu'il trouvoit peu de riſque pour lui à laiſſer voir Lerme à des femmes qui étoient engagées par elles-mêmes à garder le ſecret, & parce

parce qu'on eut ſoin de le gagner par des préſens conſidérables. Elvire apprit le ſuccès de ſa négotiation à la Comteſſe, qui, ſe voyant en pouvoir d'apprendre à Lerme qu'elle étoit mariée, ne regarda ce moment qu'avec terreur.

Voici le dernier jour qu'il m'aimera, s'écria-t-elle : je vais lui ôter toute eſpérance ; & cependant je ne puis ſouffrir la moindre diminution à ſa tendreſſe ; c'eſt bien aſſez que mon devoir me faſſe combattre la mienne.

Elle envoya Elvire avec une Lettre, qui le préparoit à la voir, & qui ne lui apprenoit point ſon mariage ; mais il étoit arrivé des changemens à la fortune de Lerme.

Le Prince Dom Juan, qui n'étoit appliqué qu'aux moyens de le ſervir, avoit laiſſé paſſer les premiers tranſports de Philippe II. ; & pour agir plus ſûrement, il avoit été quelque tems ſans agir : il avoit même feint d'oublier ſon ami, & d'entrer dans la colére du Roi, afin d'avoir plus de facilité à la lui faire perdre ; & la conjonćture en arriva. Dom Juan fit naitre au Roi l'envie d'entretenir lui-même ce priſonnier ſur ce qu'il avoit commencé de négocier en France : inſenſiblement, il vint à l'excuſer ſur la vio-

violence des paſſions, qui méritoit de faire pardonner les fautes dans un homme qui en fait pour la premiére fois. On n'avoit pas ignoré la paſſion de Lerme pour Inès, & il n'étoit pas douteux que l'amour n'eût fait tout ſon crime. Le Roi avoit toûjours aimé ce jeune homme : ainſi on lui porta ſa grace; & on le délivra dans le tems qu'il l'eſpéroit le moins.

Elvire en ce moment venoit de la part de la Comteſſe. Le premier ſoin de Lerme avoit été de lui demander ſi Inès n'étoit point mariée, en quel lieu elle étoit; enfin ſi elle l'aimoit encore. Elvire qui ſçavoit que ſa maîtreſſe ſe réſervoit de lui apprendre elle-même une nouvelle ſi cruelle, qu'elle ne lui pouvoit être annoncée que par une perſonne chére, lui dit qu'il avoit lieu d'être content de l'amour: & enfin comme il la preſſoit ſur le mariage d'Inès, & que c'étoit avoüer que de ne pas répondre, elle lui dit qu'Inès pouvoit être encore à lui. Cette parole l'ayant raſſuré, il ne ſongea plus qu'à la voir.

Comme la Comteſſe de las Torres étoit réſoluë de lui parler dans le jour, Elvire demanda à Lerme s'il pouvoit la ſuivre dans le lieu qu'elle lui marquoit, & qui n'étoit pas loin de-là. Lerme l'ayant

yant aſſurée que ſon unique ſoin étoit de voir Inès, il envoya ſupplier le Prince Don Juan, qui lui avoit fait dire qu'il le méneroit aux pieds de Philippe Second l'après-dînée, de vouloir bien lui donner auſſi ce matin pour être plus en état de ſe préſenter devant lui; il ſe laiſſa conduire par Elvire dans un appartement dont elle diſpoſoit, parce que les maîtres étoient abſens.

Un de ſes domeſtiques, pour qui jamais il n'avoit eu rien de ſecret, du conſentement même d'Inès, eut ordre de remarquer le lieu, & de l'y venir trouver à l'heure qui lui ſeroit preſcrite par Dom Juan.

Lors qu'Elvire ſe fut aſſurée du Marquis de Lerme, & qu'elle eut dit à la Comteſſe de las Torres qu'il l'attendoit, & qu'elle étoit maîtreſſe de l'aller trouver, tous ſes combats redoublérent; & ſur le point de partir elle vit qu'elle n'étoit pas encore réſoluë. Cette démarche lui parut terrible; & un preſſentiment de diſgrace, joint à la timidité que donnent l'amour & la vertu, la retardérent ſi long-tems, que le Comte de las Torres revint chez lui avant qu'elle fût ſortie: il lui dit qu'il alloit ce jour-là donner quelques ordres de la part du Roi à celui qui

qui avoit la conduite des bâtimens de l'Efcurial.

Cette maifon eft à fept lieuës de Madrid : ainfi il l'affura, qu'il ne reviendroit que le lendemain, & il la laiffa maîtreffe de donner au Marquis de Lerme plus de tems qu'elle n'avoit crû pouvoir lui en donner. Les fcrupules revinrent en foule dans l'efprit de la Comteffe : mais elle fe fentit entraînée avant que de les avoir vaincus, & avant que d'être bien déterminée à partir, elle partit cachée fous les habits d'Elvire, & elle s'achemina feule & tremblante vers le lieu où étoit le Marquis de Lerme. Elvire demeura dans la chambre de fa maîtreffe, afin de dire au Comte, s'il revenoit par quelque raifon imprévuë, que la Comteffe étoit endormie dans fon cabinet. Heureufement la Comteffe n'avoit été connuë de perfonne, & elle arrivoit en la maifon marquée.

Mais elle avoit été retenuë fi longtems, qu'il étoit l'heure où Lerme devoit aller au Palais, & qu'elle trouva celui qui le venoit avertir que le Prince Don Juan l'attendoit pour le préfenter au Roi. La Comteffe voyant le tort qu'elle avoit eu par fes retardemens, voulut le reparer en obligeant Lerme de partir

partir promtement. Elle pouvoit diſpoſer du reſte de la journée. Comment dire à Lerme en un mot, qu'elle étoit mariée à las Torres ? Comment ſe priver elle-même du plaiſir de s'en plaindre, & de l'en conſoler, puiſqu'elle lui devoit parler pour la derniére fois ? Elle lui dit de partir ; & voyant qu'il étoit éfrayé de la propoſition, qu'il perſiſtoit à demeurer, & qu'il l'aſſuroit qu'auprès de lui rien ne pouvoit ſe meſurer avec le plaiſir de la voir, & que même il avoit renvoyé celui qui l'étoit venu chercher de la part de Dom Juan, elle lui dit que s'il partoit à l'inſtant, elle l'attendroit dans ce lieu. Il réſiſta encore, & il ne pouvoit ſe réſoudre à l'abandonner. Enfin charmée de cette tendreſſe, elle craignit qu'il ne retombât dans quelque inconvénient, & que Dom Juan ne ſe laſſât de l'attendre ; & elle lui proteſta que s'il n'alloit à l'heure même chez le Roi, elle ſortiroit de cette maiſon pour ne le revoir jamais. Il la conjura de lui dire au moins quelque mot qui le conſolât : elle lui dit, quoiqu'avec timidité, qu'elle faiſoit un aſſez grand pas, pour être diſpenſée de l'aſſurer de ſes ſentimens. Elvire lui avoit fait entendre qu'Inès n'étoit point mariée : il étoit en repos là-

deſ-

dessus, & il alla chez le Roi avec quelque sorte de satisfaction ; mais ils trouvérent d'abord un obstacle, qui pensa rompre toutes leurs mesures. La Comtesse de las Torres, qui vouloit demeurer une partie du jour dans cet appartement, trouva que les portes ne s'y fermoient en dedans que par un secret qui lui étoit inconnu, & qui n'étoit sçu que du maître de la maison. La chose est assez ordinaire parmi les Espagnols, que la jalousie oblige à prendre des précautions extrêmes contre leurs femmes : elle balança si elle devoit demeurer ; mais ses malheurs ne devoient pas être bornés là, & l'on court au devant de son destin : elle n'avoit pas le loisir de faire une meure délibération. Cette occasion perduë ne se pouvoit recouvrer ; le plus grand pas étoit fait : de sorte que, déterminée par son cœur, elle dit au Marquis de prendre la clef de l'appartement, & de se presser de revenir. Il n'étoit pas nécessaire qu'elle le lui ordonnât ; & il vola, pour ainsi dire, chez le Roi, afin d'en être plûtôt de retour.

Cependant la Comtesse demeura dans un état qui ne se peut exprimer. Dès qu'elle ne vit plus le Marquis, & qu'elle put faire des réflexions, elle pensa une

partie

partie de ce qu'elle avoit déjà pensé avant que de venir ; mais il étoit différent d'y ſonger quand les pas étoient à faire, ou quand ils étoient faits. Elle panchoit déja vers le repentir. Les momens lui paroiſſoient d'une longueur inſupportable ; elle craignoit alors que Lerme ne fût pas maître de ſon retour, comme leurs déſirs, & une conjoncture preſſante, le leur avoient perſuadé ; enfin elle craignit que l'abſence n'eût rallenti la paſſion de Lerme, & qu'il n'eût plus le même empreſſement, quoiqu'elle eût été convaincuë du contraire par ſes yeux. Les Amans malheureux ne le ſeroient pas aſſez, s'ils n'avoient que des maux véritables. Son imagination n'oublia rien de tout ce qui la pouvoit déſeſpérer.

Dom Juan préſenta Lerme au Roi, qui après lui avoir pardonné, ne laiſſa pas de le recevoir avec un viſage ſévére. Lerme croyoit ſortir promptement ; mais le Roi lui dit, qu'il le retenoit pour toute la journée, & qu'il vouloit l'entretenir à fond ſur les affaires de France. Paſſez dans mon cabinet, lui dit-il avec un ſourire grave ; je ne crois pas qu'en ſortant de priſon il vous ſoit bien dur d'être enfermé une après dînée avec moi.

Ler-

Lerme frémit de cet ordre : la mort lui auroit été moins cruelle ; il ne ſçavoit comment ſe tirer de ce pas. La Comteſſe lui avoit dit de revenir promtement, & elle ne pouvoit ſortir du lieu où elle étoit, ſans qu'il lui en ouvrit la porte. Réſiſter à Philippe II. & ſe faire arrêter, n'étoit pas un moyen de l'en tirer ; les prétextes étoient impoſſibles à trouver dans le trouble où il étoit, & n'auroient pas été reçus : la vérité ne ſe pouvoit dire ſans indiſcrétion ; tout le monde connoiſſoit la perſonne dont il étoit amoureux. En cette extrémité, il regarda de toutes parts, ſi Dom Juan étoit parti ; & ne le voyant plus, ni aucun de ſes amis, hors le Comte de las Torres, qui étoit retourné chez le Roi avant que d'aller à l'Eſcurial, il s'adreſſa à lui : il l'embraſſa, tandis que le Roi avoit la tête tournée ; il lui mit la clef entre les mains, & le conjura, par tout ce qu'il avoit de plus cher, de paſſer par la maiſon qu'il lui déſigna, d'ouvrir ſeulement la porte de l'Appartement dont il lui donnoit la clef, & de ne point s'informer du reſte.

Lerme ignoroit juſqu'au nom de celui qu'Inès avoit craint d'épouſer ; elle ne le lui avoit point nommé, lorſqu'elle lui avoit

avoit écrit, parce qu'elle étoit résoluë de se mettre dans un Couvent.

Le Comte de las Torres l'assura qu'il lui rendroit cet office comme il le désiroit. Ces sortes de services se rendent quelquefois en Espagne avec assez de fidélité : il étoit plus propre qu'un autre à cet emploi ; & le peu de vivacité de son esprit lui ôtoit la curiosité des intrigues amoureuses : il étoit le seul homme de la Cour que Lerme croyoit qui n'eût pas vû Inès, parce qu'il n'étoit pas en Espagne lorsqu'elle étoit chez la Reine. Enfin Lerme ne laissant pas de prévoir des suites très-fâcheuses pour son amour, à informer sa maîtresse des raisons qui l'obligeoient à tenir ce procedé bizare, fut néanmoins en quelque sorte de repos, d'avoir trouvé, dans ce besoin si pressant, un moyen de la mettre en liberté.

La Comtesse, que les remords & la crainte tourmentoient également, s'étoit mise à une jalousie, & regardoit impatiemment si Lerme ne revenoit point. Elle apperçut de loin son mari : cette vûë la fit pâlir ; mais combien sa frayeur redoubla-t-elle, quand elle le vit s'arrêter & entrer dans la maison où elle étoit ? Que ne pensa-t-elle point alors ?

Quel

Quel état approche de celui où elle se trouva ? Cependant, un sentiment naturel la forçant à éviter sa colére, elle chercha de tous côtés, & elle vit une petite porte qu'elle poussa rudement, & qui se trouvant mal fermée s'ouvrit. Elle la referma après elle, & elle entra dans un autre appartement, qui étoit celui du maître de la maison. Elle n'y trouva qu'une femme, qu'elle conjura de lui sauver la vie, & de la faire sortir de ce lieu. Cette femme, touchée de l'état où elle voyoit une si belle personne, la conduisit dans une petite ruë, où demeuroit la mére d'Elvire, chez qui elle alla.

Le Comte de las Torres avoit fait réflexion sur le désordre du Marquis, & sur la maniére pressante dont il l'étoit venu prier d'ouvrir cette porte. Toutes les difficultés qu'il avoit trouvées à son mariage avec Inès, ne lui avoient pas permis d'ignorer la passion qu'ils avoient euë l'un pour l'autre, & il craignit qu'elle n'eût part à cette avanture. Néanmoins le Marquis ne le devoit pas choisir pour un tel emploi ; de sorte que cette circonstance pouvoit le rassurer : mais il le craignit, bien qu'il ne le crût pas. Lerme l'avoit prié de pousser la discrétion jus-

qu'à n'avoir point de curiosité. Tout lui faisoit ombrage, parce qu'il avoit une passion extrême pour sa femme : mais enfin on peut croire qu'en cette occasion l'instinct de la vérité l'emporta sur des apparences qui y étoient peut-être contraires. Il entra dans l'appartement dont Lerme lui avoit donné la clef, sans démêler quel sentiment le faisoit agir. Il visita toute cette maison ; & n'y trouvant pas la Comtesse, il alla chez lui pour voir si elle y étoit. Si-tôt qu'elle fut remise de la frayeur qu'elle avoit euë pour sa vie, l'incertitude de ce qu'elle deviendroit lui parut mille fois plus cruelle : elle avoit le loisir de sentir tous ses malheurs, & d'en chercher la cause ; elle pouvoit penser, que le Marquis de Lerme, ayant appris son mariage avec las Torres, n'avoit pas eu d'abord la force de contenir sa fureur, & qu'il la livroit lui-même à son mari: mais cette pensée lui sembloit si cruelle, qu'elle ne la trouvoit plus vraisemblable. Enfin elle imagina quelque chose de la vérité ; & rêvant au malheur des précautions que la fortune ne seconde pas, elle s'abîma dans des idées funestes, dont elle ne pouvoit sortir.

Contrainte par son état de se confier à quel-

quelqu'un, elle pria la mére d'Elvire d'aller chez le Comte de las Torres, & de sçavoir ce qui s'y étoit passé.

Le Marquis de Lerme avoit satisfait le Roi dans toutes les questions qu'il lui avoit faites; & vers la fin du jour, étant dégagé d'avec lui, il courut au lieu où il avoit laissé Inès, pour sçavoir si elle en étoit sortie, & si par un bonheur qu'il n'osoit espérer, elle n'auroit point laissé quelque adresse du lieu où elle étoit allée : mais il ne trouva rien qui lui en pût donner le moindre indice. Cette avanture l'affligea beaucoup; il ne savoit ce qu'Inès penseroit de lui; elle ignoroit les raisons qui l'avoient retenu auprès du Roi; elle pouvoit l'accuser de négligence, peut-être d'infidélité, de mépris; tout devoit paroître vrai-semblable à une personne qui avoit fait un pas si considérable, & qui se voyoit ainsi laissée : & quoiqu'il se fût presque attendu à ce qui lui arrivoit en ce moment, il ne s'y trouva plus préparé.

Il alloit chez le Comte de las Torres, pour sçavoir de lui s'il avoit exécuté ce qu'il lui avoit promis; mais tout y étoit dans un désordre extrême. Ce Comte, revenu chez lui pour calmer ses soupçons, avoit demandé sa femme. Elvire lui avoit

répondu, qu'elle dormoit dans ſon cabinet; mais il ne s'étoit pas contenté de cette réponſe, il en avoit voulu avoir la clef; de ſorte qu'Elvire, feignant de l'aller prendre, ſortit pour avertir ſa maîtreſſe de ce qui ſe paſſoit; mais elle ne la trouva plus; & après l'avoir cherchée dans tous les lieux où il lui ſembloit le plus vraiſemblable qu'elle pût être, elle rencontra le Marquis de Lerme, qui alloit chez las Torres. Elle apprit à cet Amant le déſordre où tout étoit chez le Comte, parce qu'il n'avoit pas trouvé ſa femme; & lui fit connoître par-là tout ce qu'elle ne croyoit pas qu'il ignorât encore du mariage d'Inès. Il ne fut plus maître de ſon déſeſpoir: il comprit ce qu'il avoit fait; & il découvroit tant de malheurs à la fois, que ne pouvant ſoutenir toutes ſes penſées, il tira ſon épée, & ſe la paſſa au travers du corps avant qu'Elvire connût ſon deſſein. Elle appella des gens à ſon ſecours: on le porta chez ſon pére, où ſa playe, contre ſon intention, ne fut pas trouvée mortelle.

Elvire, cependant, ne trouvant point ſa maîtreſſe, & n'oſant retourner chez le Comte de las Torres, alla chez ſa mére, où elle la rencontra. Elle lui apprit les triſtes nouvelles de la fureur de

ſon

ſon mari, & du déſeſpoir de Lerme. Inès demeura dans un accablement qui la rendit comme inſenſible à ſes malheurs; ils étoient trop grands pour être ſentis: néanmoins elle ne pouvoit demeurer long-tems dans cet état. Elle envoya Elvire ſçavoir des nouvelles de la bleſſure du Marquis; & ayant appris qu'il en pouvoit guérir, elle ſe trouva encore ſuſceptible de joie: mais il faloit chercher du reméde à ſes autres malheurs; & c'en étoit un nouveau, que l'embarras de ſonger à une retraite plus cachée: elle craignoit avec raiſon, qu'on ne découvrît le lieu où elle étoit, & que la mére d'Elvire qui l'avoit retirée ne fût expoſée à quelque violence. Elle ne voyoit aucune ſureté dans Madrid; de ſorte qu'après bien des incertitudes, elle ſe détermina à ſuivre la fortune de cette veuve, mére d'Elvire, qui n'étoit pas ſans quelque bien: elle avoit deſſein de paſſer le reſte de ſes jours à une maiſon de campagne qu'elle avoit proche de Seville: elle y offrit une retraite à la Comteſſe de las Torres; & cette Comteſſe acheta, par le don de quelques pierreries qu'elle avoit ſur elle, une retraite qui convenoit à ſa fortune. Elvire étant en péril dans Madrid, partit cette nuit
 même

même avec la Comteſſe de las Torres, qui ſe déguiſa ſi bien, qu'elle arriva chez la mére d'Elvire ſans obſtacle : là elle ſe fit un devoir d'oublier toutes choſes ; c'étoit le ſeul reméde pour ſes maux. Son avanture publiée lui ôtoit ſa réputation, ſon pére ne l'aimoit pas, ſon mari n'avoit plus d'eſtime pour elle ; enfin elle étoit ſéparée pour jamais de ſon Amant. Que de raiſons pour quitter le monde! Mais cet Amant avoit voulu mourir par l'amour qu'il lui portoit. Que de difficulté à l'oublier ! Ce n'étoit que par une eſpéce d'oubli de ſoi-même qu'elle en pouvoit venir à bout.

Elle n'abandonnoit jamais Elvire ; & leur maiſon étant ſeule au bord d'une forêt, elles n'avoient fait aucune habitude. La Comteſſe ignoroit juſqu'au nom de leurs voiſins : elles avoient bien ouï dire, que les maiſons de quelques Seigneurs n'étoient pas loin de-là ; mais c'étoit pour elle une raiſon de ſe tenir cachée, & d'éviter toutes ſortes de rencontres.

Elles ſe promenoient quelquefois dans la forêt. Cette ſolitude faiſoit tous leurs plaiſirs ; de ſorte qu'à force de réflexions ſur l'embarras, & ſur le chagrin même des plus grandes douceurs de la vie, el-

les parvinrent à n'en plus faire, & jouïrent d'un repos qu'elles n'avoient jamais trouvé dans le monde. Avant que de partir de Madrid, la Comteſſe de las Torres avoit laiſſé une Lettre à la mére d'Elvire, & l'avoit priée de faire en ſorte que le Comte de las Torres la pût lire. Cette femme ayant ſon voile baiſſé, l'avoit donnée le lendemain à un des domeſtiques du Comte pour la lui rendre, ſans lui dire de qui elle étoit.

Cette Lettre contenoit un aveu ſincére des ſentimens qu'Inès avoit eus pour le Marquis de Lerme, & qui avoient été autoriſés par Dom Louïs, avant que de prendre tant de force. Elle lui rendoit compte de la derniére démarche qu'elle avoit faite pour lui, & que la raiſon lui avoit en partie inſpirée. Enfin elle lui diſoit, que criminelle par le mauvais ſuccès de ſon projet, elle n'oſoit paroître devant lui; que quand même il pourroit enfin être perſuadé de l'innocence de ſa conduite, ce qu'il apprenoit par-là de ſes ſentimens lui devoit donner du chagrin, & à elle de la confuſion; qu'ainſi il ne la fit point chercher, qu'il ne la trouveroit pas, mais qu'au moins elle étoit perduë pour tout le reſte du monde, & pour elle-même, puiſqu'elle l'étoit pour lui.

Cette Lettre n'eut pas d'abord tout l'effet qu'elle en devoit attendre : il fit de nouveau chercher sa femme par toutes les maisons de Madrid, & aux Lieux d'alentour ; mais ne la trouvant point, la pensée de perdre pour toûjours une si belle personne le força de la regretter. La blessure du Marquis de Lerme, & la langueur où il demeura, lui fit penser qu'il étoit malheureux : l'ingénuité qu'il avoit euë de lui remettre entre les mains les clefs du lieu où Inès étoit enfermée, l'obligeoit à trouver de l'apparence à ce qu'elle lui disoit dans sa Lettre. Le tems qui rallentit la plus grande colére, faisoit faire toutes ces réflexions au Comte de las Torres ; mais il l'auroit peut-être à la fin guéri de sa passion, si une avanture ne l'eût forcé de se souvenir de sa femme. Elle se promenoit un soir avec Elvire dans leur petit parc, entouré d'une haye vive, quand elles y virent entrer par une bréche un homme à cheval, dont l'air étoit d'une personne de qualité. La Comtesse de las Torres crut même remarquer en lui des traits qu'elle connoissoit. Comme elle n'avoit point son voile, elle détourna la tête, & Elvire alla au devant de lui : il lui demanda pardon de son entreprise ; & lui dit, qu'ayant

été attaqué par des voleurs ; dont il avoit tué l'un d'un coup de piſtolet, il fuyoit devant le reſte de la troupe ; que ſur le point de tomber entre leurs mains, il avoit découvert la bréche par où il étoit entré dans ce lieu : il lui demanda la permiſſion de ſortir par l'autre côté ; & les voleurs l'ayant vû diſparoître, & remarquant des maiſons, craignirent de s'être engagés trop avant, & retournérent ſur leurs pas.

Cependant la Comteſſe de las Torres s'étoit retirée dans la maiſon, de peur d'être reconnuë par cet homme qu'elle craignit qui ne fût le Baron de Silva. Elvire lui ayant donné le moyen de ſortir, la vint retrouver ; elles raiſonnérent enſemble ſur le malheur des rencontres imprévûës qui rendent les précautions inutiles, & elles penſérent au péril qu'il y auroit pour la Comteſſe de las Torres à être reconnuë : elle en eut de l'inquiétude toute la nuit ; mais enfin, elle n'étoit pas entiérement ſûre que ce fût le Baron de Silva, & la néceſſité de ſe tenir dans cet azyle la força de ſe calmer : c'étoit en effet ce Baron, que la bleſſure qu'il avoit reçûë au viſage par le Marquis de Lerme, avoit un peu changé.

Le Roi, à la ſollicitation de Leonor,

lui avoit pardonné de s'être batu dans ſon Palais ; mais ſa femme n'étant pas d'une naiſſance à paroître à la Cour, l'engageoit à demeurer preſque toûjours à Seville : la chaſſe l'avoit fait égarer ce ſoir-là, & avoit cauſé ſa derniére avanture.

Il avoit ſçu par Leonor toute l'Hiſtoire de la Comteſſe de las Torres, & ſon viſage l'avoit d'abord frapé : ſa promte retraite l'avoit confirmé dans la penſée que c'étoit elle ; de ſorte qu'il n'en douta pas un moment. Il ne l'avoit aſſez aimée que pour la haïr, & il ne perdit pas cette occaſion de lui nuire. Il écrivit à Leonor dès le lendemain, qu'il avoit trouvé la Comteſſe de las Torres.

Leonor, dont la haine n'étoit point aſſoupie par tous les malheurs de ſa rivale, ne tarda guére à en avertir le Comte de las Torres ; & donnant à cette retraite les plus noires couleurs qu'elle lui put donner, elle mit ſon eſprit dans une ſituation cruelle. Il partit pour Seville ſans avoir bien examiné ce qu'il vouloit faire. S'il en croyoit ſes déſirs, la Comteſſe de las Torres n'étoit guére coupable ; mais elle la lui paroiſſoit beaucoup, s'il en croyoit Leonor.

Le Baron de Silva, qui lui enſeigna le lieu où étoit la Comteſſe de las Torres, lui

lui inſpira les ſentimens de vengeance qu'il avoit lui-même ; de ſorte que ce mari entra chez elle plein de fureur. Il étoit ſeul, & le Baron de Silva l'avoit quitté à la porte. Il demanda la Comteſſe de las Torres : & ſur ce qu'un domeſtique qui ne la connoiſſoit pas ſous ce nom, lui dit qu'apparemment il prenoit cette maiſon pour une autre, il entra ſans l'écouter ; & ouvrant une porte avec violence, il vint l'épée à la main dans la chambre où elle étoit. Cette Comteſſe, que ſes malheurs avoient détachée de la vie, le reçut avec aſſez de fermeté: néanmoins la ſurpriſe de voir ſon mari dans ce lieu, & quelque ſorte d'agitation inſéparable de l'idée de la mort ; même quand on la mépriſe, jettoient un feu dans ſes yeux, & colorôient ſon teint d'une maniére fort avantageuſe à ſa beauté. Le Comte de las Torres laiſſa tomber ſon épée. Ah ! ſi vous me croyez coupable, lui dit-elle, en la ramaſſant, & en la lui rendant, pourquoi m'épargnez-vous en l'état où je ſuis réduite ? Il y a moins de cruauté à m'ôter la vie, qu'à me la conſerver. Elle ne put retenir ſes pleurs en diſant ces paroles. Le Comte de las Torres n'avoit pas la force de lui répondre : il la regardoit d'une maniére

à lui faire juger qu'il voyoit ſeulement qu'elle étoit belle. Puis enfin, ſans lever les yeux de deſſus ſon viſage, Qui ne vous croiroit innocente, Madame, lui dit-il? Pour moi, je ne ſçai ſi vous me trompez; mais je ne le puis penſer, & je ne vous veux plus de mal.

Là-deſſus, ils jettérent un torrent de larmes. La Comteſſe de las Torres apprit à ſon mari tout ce qui lui étoit arrivé, ſans lui déguiſer rien. Il lui marquoit tant de tendreſſe, que, malgré le ſentiment de ſes propres malheurs, elle ne lui pouvoit refuſer ſa compaſſion: il lui dit tout ce qui s'étoit paſſé depuis qu'elle étoit partie de Madrid.

Comme Leonor, & le Baron de Silva l'avoient ſollicité à la vengeance, & qu'il étoit dans un de ces momens d'épanchement de cœur, où l'on ne ſçauroit rien cacher, il la pria de revenir à Madrid, & lui dit que, puiſqu'il étoit ſûr de ſa vertu, il falloit la faire connoître à tout le monde; mais elle ne cherchoit point à ſe rétablir dans l'opinion des hommes: il étoit plus ſûr de la mépriſer comme elle faiſoit. D'ailleurs, elle appréhendoit pour la tranquillité de ſon cœur: il lui paroiſſoit dangereux d'être à portée de voir le Marquis; & quand elle ne l'auroit pas
ren-

rencontré, la ſeule penſée qu'à tous momens il étoit poſſible qu'elle le rencontrât, auroit ſuffi pour la troubler. Elle ſupplia donc ſon mari de la laiſſer jouïr de cette paix, qu'une longue ſuite de diſgraces & de réflexions lui avoit acquiſe; & ſes priéres, autant que ſes raiſons, le firent conſentir qu'elle demeurât à la campagne.

Le Roi lui avoit donné un emploi aſſez important, qui l'obligeoit de retourner en Flandres; & il engagea ſeulement la Comteſſe de las Torres à changer de lieu, & à s'établir près de Madrid dans une de ſes Terres, où elle devoit être d'une maniére plus convenable à ſa qualité: elle accepta le parti. Elvire l'y accompagna du conſentement de ſon mari, qui ne put refuſer cette conſolation à une femme, dont malgré lui il reconnoiſſoit la vertu. Si-tôt qu'il l'eut établie dans le lieu de ſa ſolitude, il alla en Flandre, & il la laiſſa dans un état différent de celui dont il l'avoit tirée. Ce n'étoit plus cette perſonne détachée de toutes ſortes de paſſions; & ſa tendreſſe pour Lerme s'étoit réveillée lorſqu'elle l'avoit voulu juſtifier à ſon mari: elle la trouvoit elle-même innocente, depuis qu'il en jugeoit ainſi. Ses ſcrupules

s'af-

s'affoibliffoient chaque jour, & il régnoit dans fon ame une tendre mélancolie, qui n'étoit pas fans quelque forte de douceur.

La Ducheffe de Feria avoit une maifon de campagne peu éloignée de celle du Comte de las Torres : elle y demeuroit prefque toujours, & la curiofité l'avoit obligée à venir rendre vifite à la Comteffe fur le bruit de fon avanture. La Comteffe lui rendoit fes vifites, & comme elles n'avoient point d'autre voifinage, elles fe voyoient fouvent. Le bruit du retour de la Comteffe fe répandit cependant dans Madrid. Le Marquis de Lerme qui ignoroit ce qu'elle avoit penfé depuis qu'il l'avoit, pour ainfi dire, livrée à fon mari, venoit affez fouvent fe promener déguifé autour de fa maifon pour tâcher de l'y rencontrer.

Un jour qu'elle alloit chez la Ducheffe de Feria, elle defcendit un moment de fon carroffe pour fe promener : elle étoit appuyée fur Elvire, & fes domeftiques la fuivoient de loin; elle vit un homme envelopé d'un manteau, qu'il ôta fitôt qu'il la vit : quoiqu'elle eût le voile baiffé, il jugea à fon air, que c'étoit la Comteffe de las Torres; elle ne fut pas longtems auffi fans le reconnoître pour le Mar-

quis

quis de Lerme, malgré la pâleur de son teint. La surprise de la Comtesse fut extrême à cette vûë inopinée, & son trouble fut si grand, qu'il lui causa une espéce de tremblement. Elle fut contrainte de s'asseoir sur un monceau d'herbes, qui étoient là. Elvire lui leva un peu son voile pour lui faire prendre de l'air; & le Marquis de Lerme qui n'osoit s'approcher, la regardoit d'une maniére timide & respectueuse, qui augmentoit le trouble où il l'avoit mise; elle ne put s'empêcher de laisser couler quelques larmes, & elle eut envie de lui parler: cependant, la même raison qui le lui faisoit souhaiter l'en empêcha pour ce moment, & lui donna une si grande timidité, que sans démêler ce qu'elle devoit faire, elle retourna sur ses pas dès qu'elle eut la force de marcher; mais ce ne fut pas sans jetter à Lerme un regard qui lui faisoit réparation de sa fuite.

Lerme, qui avoit la même timidité, jointe au respect & à la crainte de donner quelque soupçon aux domestiques qui la suivoient, la laissa partir sans oser s'approcher. Les malheurs qu'il lui avoit causés, le rendoient encore plus circonspect. Quand elle fut renfermée chez elle, & qu'elle se vit hors d'état de voir le

Mar-

Marquis, elle fut ſurpriſe de l'avoir évité. Aurois-je intéreſſé ma vertu, diſoit-elle, quand j'aurois entendu de la bouche d'un malheureux la confirmation de ſon innocence ? Je lui aurois appris les raiſons qui m'ont obligée à en épouſer un autre, je l'aurois prié de ceſſer de m'aimer, & j'en aurois été plus tranquille. Qu'aura-t-il penſé de la promtitude avec laquelle je l'ai fuï ? La pâleur que j'ai remarquée ſur ſon viſage, ne m'a point fait haſarder quelque mot de conſolation ; peut-être aura-t-il crû que c'eſt un effet de l'indifférence que j'ai acquiſe par la ſolitude. Helas ! ajoûta-t-elle, plût au Ciel que je fuſſe venuë juſqu'à ce point ! mais puiſque cela ne ſçauroit être, qu'au moins il ne le croye pas.

Il avoit cependant beaucoup de raiſon d'en juger ainſi : cette penſée ne la quittoit point, & l'affligeoit à un tel excès, qu'elle ſe réſolvoit quelquefois à chercher les moyens de parler à Lerme, quelque périlleux qu'ils puſſent être ; mais elle croyoit les avoir perdus par ſa faute, & qu'il ne devoit plus la chercher après avoir vu qu'elle l'évitoit.

D'ailleurs, malgré ſon panchant, elle craignoit que cette démarche ne fût trop contraire à ſon devoir : ſon mari lui

avoit

avoit témoigné tant d'amour & tant de bonté, qu'elle étoit engagée à lui sacrifier ce reste d'inclination; mais après tout, elle ne pouvoit la vaincre, & elle cherchoit seulement à l'accorder avec sa vertu.

Lerme, de son côté, avoit remarqué toute la tendresse & toute la rigueur de la Comtesse : il étoit balancé entre la douleur & quelque sorte de joie; il avoit trouvé dans les regards de la Comtesse de quoi entretenir sa passion, quand la conduite qu'elle tenoit lui ôtoit toute espérance.

Il cherchoit avec soin les occasions de la revoir : il sçavoit qu'elle alloit souvent chez la Duchesse de Feria; & le Duc de Lerme son pére, qui étoit premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, rendit un service considérable à cette Duchesse, qui donna lieu au Marquis d'entrer en quelque liaison avec elle. Elle vint à Madrid pour remercier le Roi de la grace qu'il lui avoit faite; & sçachant que le Duc de Lerme y avoit beaucoup contribué, elle lui en marqua sa reconnoissance dans les termes que cet office méritoit. Il avoit dessein de marier son fils à Casilde, fille de la Duchesse; & c'étoit dans cette vûë qu'il lui avoit

rendu

rendu ce ſervice. Le Marquis à qui il communiqua ſon deſſein, ne voulut point ruiner par trop de ſincérité les ſeuls moyens qu'il avoit de voir la Comteſſe de las Torres : il lui fit eſpérer qu'il pourroit s'y réſoudre , à condition toutefois qu'on lui laiſſât connoître particuliérement le caractere de Caſilde , avant que de faire des propoſitions de mariage.

La Ducheſſe de Feria retourna bientôt à ſa maiſon de campagne : le Duc de Lerme vint lui rendre viſite ; & le Marquis en ayant obtenu d'elle la permiſſion , y alloit : elle leur avoit aſſez d'obligation , pour ne pas refuſer de les voir. La Comteſſe de las Torres avoit eu une légére indiſpoſition depuis le retour de la Ducheſſe de Feria , qui l'avoit empêchée pendant quelques jours d'y aller. La premiére fois qu'elle y retourna , à peine étoit-elle entrée , que le Marquis de Lerme y arriva.

La liberté de la campagne fit que la Ducheſſe de Feria reçut le Marquis dans le lieu où étoient les Dames. Quoique la Comteſſe de las Torres fût en quelque ſorte réſoluë à lui parler , cette vûë l'embarraſſa au dernier point ; elle ne s'attendoit pas à le trouver jamais chez la Ducheſſe , & elle fut ſur le point de

s'en

s'en aller dès qu'elle l'apperçut : néanmoins, comme elle venoit d'entrer, elle ne pouvoit sortir si promtement sans une affectation dont elle auroit été obligée de rendre compte à la Duchesse ; & la nécessité lui fit vaincre son embarras : elle tâcha de parler comme si le Marquis n'y avoit point été.

Bientôt une autre Dame, qui y étoit avec elle, ayant marqué qu'elle vouloit parler en particulier à la Duchesse, la Comtesse de las Torres se leva pour sortir ; mais la Duchesse la pria de demeurer, & de souffrir qu'elle passât pour un instant dans son cabinet. Une de ses femmes étoit avec Elvire au bout de la chambre ; de sorte qu'il n'étoit point contre la bienséance d'y être avec un cavalier. La Comtesse de las Torres fit encore tout ce qu'elle put pour s'en aller. L'occasion de parler à Lerme étoit si présente, qu'elle la craignoit autant qu'elle l'avoit désirée : mais enfin elle la souhaitoit encore assez pour vaincre tous ses scrupules ; de sorte que la Duchesse de Feria lui ayant fortement marqué qu'elle lui feroit plaisir de passer la journée avec elle, elle ne résista plus. La Duchesse de Feria entra dans son cabinet, & Lerme demeura avec la Comtesse

de

de las Torres. Madame, lui dit-il, il n'a pas tenu à votre rigueur, que je n'aye encore perdu l'occaſion de me juſtifier d'une choſe dont je n'ai été coupable que pour avoir ignoré le plus grand de mes maux. Mais je ne me plains pas, ajoûta-t-il : je parois devant vous comme criminel ; & je le ſuis aſſez par mon malheur, ſans l'être encore par ma faute.

Je ne vous accuſe de rien, lui dit la Comteſſe, & j'aurois pris vôtre défenſe contre moi-même, quand je n'aurois pas d'ailleurs appris votre innocence. Je ne ſçai ſi j'ai eu chez vous un ſemblable garant de ma fidélité ; mais vous avez dû croire, que ce n'a pas été par inconſtance que j'ai épouſé le Comte de las Torres. Là-deſſus, elle dit à Lerme toutes les choſes qui l'y avoient forcée. Hé ! Madame, lui dit-il, quelle cruauté de m'avoir conſervé la vie, quand vous me priviez de vous : la mort eſt moins cruelle que le déſeſpoir. Puiſque c'eſt la derniére fois, lui dit-elle, que je vous parlerai en particulier, j'oſe vous avouer que mon malheur égalera toujours le vôtre : après cela, évitez moi, c'eſt le prix de l'aveu que je viens de vous faire. Quoi ! Madame, lui dit-il, vous éviter, quand pour vous rencontrer quelquefois en la pré-

préſence de mille témoins, je trompe mon pére, & je lui fais eſpérer que j'épouſerai Caſilde! Non, Madame, je ne puis plus vivre ſans vous voir, & mes malheurs ſi longs & ſi cruels m'ont acquis le droit de vous déſobéir en cette occaſion.

La Ducheſſe de Feria ſortit du cabinet comme il achevoit ces paroles. Il demeura encore quelques heures; mais ce fut avec un eſprit ſi occupé, que la Ducheſſe n'eut pas beſoin de beaucoup de pénétration pour connoître la vérité. Sitôt que la Comteſſe fut ſeule avec Elvire, elle lui redit cette converſation qu'elle n'auroit pû entendre de ſi loin; & ſurtout ce que le Marquis de Lerme lui avoit dit des deſſeins de ſon pére: & elle lui avoua, que cette nouvelle ne l'avoit pas autant troublée qu'elle l'auroit penſé, ſoit que ce fût une occaſion de ſe guérir que de le voir attaché à une autre, ſoit que par ſon peu d'agrémens Caſilde ne lui fît point de peur.

A la vérité, cette jeune perſonne ne pouvoit être regardée comme une Rivale: elle n'inſpiroit que le dédain; & même ſi quelque choſe étoit capable d'entretenir une paſſion malheureuſe, c'étoit de comparer Caſilde à la Comteſſe: cepen-

pendant elle regardoit, à ce qu'il lui sembloit, ce mariage comme un port où sa raison seroit en sureté.

Tant que Lerme sera libre, disoit-elle à Elvire, je sentirai dans mon ame un plaisir secret qui y entretiendra l'amour; il faut que j'en arrache jusqu'à la moindre racine : mais elle ne démêloit pas que l'espérance de voir Lerme sous une autre forme que celle de son amant aux yeux du monde, & même de le voir souvent, se glissoit insensiblement dans son cœur.

Peu de jours après, le Duc de Lerme ayant parlé de ce mariage à la Duchesse de Feria, malgré les priéres que son fils lui avoit faites d'en différer la proposition, elle agit avec toute la vivacité nécessaire pour le conclure : & voyant que le Marquis de Lerme n'y apportoit pas la même disposition que son pére, elle crut qu'elle devoit engager par quelques artifices la Comtesse de las Torres à l'y porter. Elle connoissoit la passion qu'ils avoient l'un pour l'autre, & les sentimens délicats que cette Comtesse avoit sur la réputation: ainsi par une feinte confidence, elle se plaignoit à elle de n'être pas heureuse au milieu des honneurs & des richesses, puisque ce n'étoient des biens

biens que quand ils donnoient tout ce qu'on pouvoit désirer ; qu'elle souhaitoit depuis long-tems le mariage de sa fille avec le Marquis de Lerme ; que le Duc de Lerme le vouloit comme el'e ; & que cependant il se trouvoit dans l'esprit ou dans le cœur du Marquis une opposition qui les affligeoit sensiblement. Découvrons, ajoûta-t-elle, s'il n'aime point ailleurs : car s'il a une passion heureuse, il n'est pas juste de le contraindre. Ces paroles portérent leur coup. La Comtesse de las Torres vit que sa réputation étoit exposée, si elle n'engageoit Lerme à agir comme un homme sans passion : elle ne chercha plus que les moyens de lui parler ; & la Duchesse les lui fournit dans peu, en les laissant ensemble une seconde fois. Vous êtes surpris, lui dit la Comtesse, que je ne vous fuye pas aujourd'hui, mais vous le serez davantage de ce que j'ai à vous dire. Je sçai, lui dit-il, Madame, que je ne dois pas me flatter, & je tremble de la grace que vous me faites de demeurer ici. Je prétens, ajoûta-t-elle, vous donner des conseils ; mais si vous ne les suivez pas, il faut vous résoudre à ne me voir jamais. Vous avez raison de commander, Madame, lui répondit-

il;

il : après cela j'attens des ordres cruels. Il faut, reprit-elle, que vous époufiez Cafilde : répondez à l'attente de votre pére ; fauvez ma réputation, que votre réfiftance fait foupçonner. Moi, Madame, que j'époufe Cafilde ! s'écria-t-il ; oubliez-vous que je vous aime ? Je regarderai, lui répondit-elle, ce mariage comme un effet du pouvoir que j'ai fur vous. Je fçai qu'il vous faut plus de paffion pour m'obéir dans cette occafion, que pour demeurer à moi ; mais enfin je vous fuirai, tant que vous ne ferez pas engagé : je vous le jure, & je ne viendrai plus ici. Quelque mal que me faffe votre abfence, votre préfence m'en feroit encore davantage : faites croire à tout le monde que vous êtes détaché de moi ; faites-le moi croire, s'il fe peut, à moi-même. Ainfi, Madame, interrompit-il, fi par un excès d'amour qui n'eut jamais d'exemple, je puis vous obéir, vous me verrez d'un œil indifférent : être regardé feulement comme le mari de Cafilde fera la récompenfe de m'être facrifié à vos volontés ? Là-deffus, il échapa à la Comteffe de las Torres des chofes flateufes, qui firent difparoître l'horreur de la propofition aux yeux de fon Amant ; il n'en vit plus que le prix. Eh ! Madame, s'écria-t-il,

cria-t-il, perſuadez-moi, & ne me contraignez pas; aſſurez-moi du moins, que vos ſentimens ſeront proportionnés à mon malheur : je n'ai jamais eu beſoin d'eſpérance pour vous aimer; mais j'en ai beſoin pour me reſoudre à épouſer Caſilde, & il faut que vous me regardiez comme n'étant plus à vous. Souvenez-vous, lui dit-elle, que je ne ſçaurois vous voir avec bienſéance, que vous ne ſoyez hors d'état de faire penſer que je vous empêche d'être à une autre. Ne cherchez point d'autre intérêt que celui dont je vous parle; il vous doit être aſſez conſidérable, & même j'ai honte de vous en parler. Eh ! Madame, lui dit-il, ne vous repentez point de ce que la pitié vous fait dire : quand vous me deſeſpérez d'ailleurs, ne pourriez-vous pas me permettre de chercher des occaſions de vous voir, ſans qu'il m'en coûtât un engagement ſi terrible ? Que me propoſez-vous, interrompit-elle ? J'en ai trop dit, & vôtre hardieſſe me force de m'en repentir. Ha ! Madame, lui dit-il, je voi bien que je ſuis auſſi malheureux par vos ordres. Quelqu'un entra dans ce moment, & elle s'en alla. Huit jours après la Comteſſe de las Torres voyant que ce mariage n'étoit pas conclu, ſortit lorſque

Lerme entra. Il ſortit peu de tems après outré de douleur. Dès ce jour il ſentit que la rigueur de la Comteſſe de las Torres le forceroit à lui obéir : cependant ſa repugnance étoit extrême pour le mariage, & il ne ſe rendit pas encore ; mais quand il vit qu'elle continuoit la même conduite, & que même la Ducheſſe de Feria faiſoit entendre qu'il n'y avoit que la Comteſſe de las Torres qui pût s'oppoſer à ce mariage, il fut vaincu : il ne pouvoit vivre ſans la voir, & il ne pouvoit ſoutenir les ſoupçons qu'on avoit contre une vertu ſi parfaite ; il alla dire au Duc de Lerme, qu'il étoit prêt d'épouſer Caſilde.

Cependant, il ſe reprochoit l'injuſtice qu'il faiſoit à cette jeune perſonne de l'épouſer, quoiqu'il eût une autre inclination ; mais la Comteſſe le lui commandoit, & ſon amour lui faiſoit vaincre ſes ſcrupules.

Le Duc de Lerme fut bien-aiſe que ſon fils ſe portât à ce mariage ; il profita de cette diſpoſition : & le lendemain il en porta la nouvelle à la Ducheſſe, dont l'empreſſement à le conclure répondit aux ſouhaits de ce Duc. Sitôt qu'il fut reglé, la Ducheſſe de Feria alla chez la Comteſſe de las Torres pour lui en faire

part,

part, & lui apprit que la cérémonie ſe célébroit le lendemain. La Comteſſe ne fut point tout à fait contente de cette nouvelle ; quoiqu'elle l'eût ſouhaité, elle y trouvoit dans ce moment une ſorte de répugnance qu'il lui étoit impoſſible de vaincre. Elle penſoit, pour toute conſolation, que cette répugnance étoit égale du côté du Marquis de Lerme. La Ducheſſe de Feria la pria d'être d'un bal qui ſe devoit faire le lendemain des nôces, & elle ne put ſe diſpenſer de le lui promettre.

Le jour du mariage elle reçut la nouvelle que le Comte de las Torres étoit mort en Flandre. Cette nouvelle l'affligea : il lui avoit marqué beaucoup d'amitié ; & la reconnoiſſance l'obligeoit d'avoir quelque pitié de ſa deſtinée : cependant elle ſe revoyoit libre, mais c'étoit dans le tems qu'elle avoit forcé Lerme de ſe marier. Il eſt vrai qu'il n'étoit pas encore marié, & qu'il ne le devoit être que ce jour-là ; mais elle trouvoit de la difficulté à lui faire manquer de parole à la Ducheſſe : elle apprenoit même la mort de ſon mari dans ce moment ; & elle ſe dit, qu'il faloit pour l'amour d'elle aſſoupir toutes les autres penſées. Après tout, elle auroit bien ſouhaité

que Lerme eût connu son état, sans qu'elle contribuât à le lui faire connoître. La mort de las Torres n'étoit pas encore publique. Le Roi la pouvoit sçavoir dans ce jour; mais Lerme n'étoit pas à Madrid, à cause de son mariage. La Comtesse de las Torres envoya dire à la Duchesse de Feria, qu'elle ne pourroit la voir le lendemain, à cause de la mort de son mari: c'étoit un moyen indirect de porter de ses nouvelles au Marquis; mais la Duchesse, qui reçut le messager, ne trouva pas à propos de l'en avertir. La tendresse qu'il avoit pour la Comtesse de las Torres, pouvoit à ce coup imprévû l'emporter sur ses promesses: & la Duchesse de Feria ne voulut pas commettre ses desseins aux caprices d'un Amant.

Elle crut même que la Comtesse lui feroit parler, ou lui feroit écrire: elle le fit obséder, & donna des ordres précis pour empêcher que rien n'allât jusqu'à lui. La nôce se faisoit en particulier. Le seul Duc de Lerme y étoit, qui avoit le même intérêt que la Duchesse à empêcher que son fils n'apprit cette nouvelle. Elvire sachant qu'il n'y avoit que la Duchesse qui l'eût reçûë, & connoissant d'ailleurs les scrupules de sa maîtresse,

partit

partit ſans l'en avertir, pour aller trouver le Marquis de Lerme; mais ce fut inutilement. La Ducheſſe de Feria avoit fait hâter la cérémonie du mariage, qui ſe faiſoit chez elle, & il fut impoſſible d'aller juſqu'au Marquis. Cependant la Comteſſe de las Torres avoit ſenti quelque ſoulagement, lorſqu'elle avoit envoyé chez la Ducheſſe de Feria porter les nouvelles de ſon veuvage; elles devoient retarder ou rompre le mariage du Marquis: il lui ſembloit qu'elle en avoit quelque ſorte de honte & de chagrin; mais toujours elle ne doutoit point que cela n'arrivât.

Quand elle ſçut que la Ducheſſe ſeule en avoit reçû les nouvelles, elle craignit que le Marquis ne les apprît trop tard; & ſe diſant, après les premiers mouvemens de pudeur, qu'elle étoit libre, & que toute ſa vie elle ſeroit reſponſable à Lerme & à elle-même de ſa timidité, elle fit appeller Elvire pour prendre ſes conſeils. On lui dit que cette fille étoit allée chez la Ducheſſe de Feria : elle ſe flata que Lerme ſeroit inſtruit par-là de ce qui la regardoit. Enfin voyant qu'Elvire tardoit trop à revenir, elle ſe leva pluſieurs fois du lieu où elle étoit;& quoiqu'elle ſçût que cette agitation ne l'a-

vançoit pas, elle alloit du côté de la porte, & en revenoit avec une inquiétude extraordinaire. Enfin elle écrivit au Marquis de Lerme ; mais à peine la lettre étoit commencée, qu'elle apprit que la cérémonie de ſon mariage étoit faite. Elle ne ſentit plus la force de ſe plaindre ; elle demeura dans une immobilité cauſée par l'excès de ſon trouble. Sitôt qu'elle vit Elvire de retour, elle la pria de ne lui rien dire ; & malgré ſa défenſe, cette fille lui racontant tout ce qu'elle avoit tenté pour parler au Marquis, & les obſtacles invincibles qu'elle y avoit trouvés : partons, lui dit la Comteſſe, je n'ai plus rien à faire dans le monde, profitons au moins de nos malheurs.

Elle retourna dans le même Couvent qu'elle avoit déja une fois choiſi pour azile, contre le mariage où ſon pére la vouloit contraindre ; il lui en ſervit alors contre ſa propre paſſion. Le Marquis de Lerme apprit la mort du Comte de las Torres le lendemain de ſes nôces. Quel coup de foudre pour lui ! Il ne fut pas le maître de ſon déſeſpoir : il alla au Couvent où étoit la Comteſſe de las Torres : mais il ne put, ni la voir, ni lui écrire ; & ſa langueur n'ayant pas diſcontinué depuis ſa bleſſure, il lui prit une fiévre dont il mourut en peu de jours.

LE

LE COMTE D'AMBOISE, NOUVELLE GALANTE.

❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀ ❀❀❀❀❀❀❀❀

A MADAME LA DAUPHINE.

MADAME,

L'Accueil favorable, que vous avez eu la bonté de faire à ma premiére Nouvelle, me fait espérer la même grace pour celle-ci. J'ai même plus de besoin de vôtre protection que jamais: je fais l'Histoire d'un Homme, qui est assez généreux pour céder sa Maîtresse à son Rival; & comme il y a peu de gens capables de ces grands efforts, & qu'on n'est touché que des choses auxquelles on se sent quelque disposition, j'ai lieu de craindre pour le succès de ce Livre. Mais, MADAME, *les grands sentimens se trouvent dans les Ames Royales. Ils sont sur-tout dans la*

la vôtre au suprême degré, & peut-être que par-là le Comte d'Amboise *pourroit vous plaire. Si j'osois l'espérer, je ne serois pas à plaindre, puisque ceux qui ne seroient pas propres à le goûter, seroient du moins capables de respecter vôtre Goût. Mais, MADAME, ce n'est point dans cette seule vûë que je prens la liberté de vous le présenter. C'est pour avoir la gloire de vous rendre une seconde fois un hommage qui vous est si légitimement dû, par vôtre rang, par vos qualités éminentes, & sur-tout par vos bontés. Je suis, avec un profond respect,*

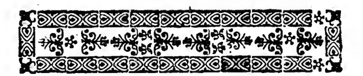
MADAME,

Vôtre très-humble & très-obéïssante servante ***

AU LECTEUR.

ON a trouvé que dans ma premiére Nouvelle il y avoit des endroits où la Nature n'étoit pas asſez bien copiée, & qui tenoient plus de la penſée que du ſentiment. Quoique je ne ſois pas honteuſe de ce reproche, j'ai tâché cependant, ſur les Remarques qu'on m'a faites, à porter mes vûës juſqu'à faire la différence d'une véritable paſſion, d'avec ce qui n'en eſt qu'une idée trop raiſonnée. Et j'eſpére qu'on trouvera cette Hiſtoire plus naturelle que l'autre, par les ſentimens. Auſſi on la trouvera plus extraordinaire par l'action; & je crois que ce n'eſt pas un défaut: car quoique les gens d'un goût médiocre ſoient accoûtumés à trouver ridicule tout ce qui n'eſt pas ordinaire, les gens de beaucoup d'eſprit trouvent du dégoût aux choſes com-

munes. Il leur ſemble qu'ils voyent toûjours le même Roman,parce qu'ils voyent toujours de ſemblables traits. Je me flate que l'on n'a point encore vû ce trait-ci ; & même ſi j'ai quelque choſe à craindre, c'eſt qu'il ne ſoit trop peu vraiſemblable qu'un Amant ſoit généreux. La maniére dont on parle des Amans, donne lieu à ce ſcrupule ; mais après tout, ce n'eſt qu'un ſcrupule ſur lequel je paſſe en faveur de ce qu'il y a de grand dans cette idée. Peut-être ſe plaindra-t-on de ce que je ne récompenſe pas la vertu du Comte d'Amboiſe;mais je veux punir ſa paſſion ; & j'ai déclaré dans la Préface d'*Eleonor d'Yvrée*, que mon deſſein étoit de ne faire voir que des Amans malheureux, pour combatre, autant qu'il m'eſt poſſible,le panchant qu'on a pour l'Amour.



LE COMTE D'AMBOISE,

NOUVELLE.

LIVRE PREMIER.

LE Régne de François second sembloit dans ses commencemens devoir être agréable & heureux. La Reine sa femme étoit une des plus belles & des plus spirituelles personnes du monde : sa Cour étoit composée d'une partie de ces Hommes illustres, qui avoient formé celle de Henri second ; & les Dames avoient autant d'agrément, que les Hommes avoient de valeur. Le Comte d'Amboise, & le Marquis de Sansac s'y faisoient distinguer : leurs Familles avoient toûjours

jours été opposées d'intérêt ; & quoiqu'ils ne fussent pas ennemis déclarés, ils avoient une certaine émulation, qui sembloit devoir avoir quelque suite. Ils étoient tous deux également bien faits : rien ne pouvoit être disputé à l'un que par l'autre ; aussi sembloit-il qu'ils dûssent se disputer toutes choses.

La Comtesse de Roye, étant veuve, s'étoit retirée à deux lieuës de Paris à une maison de campagne, où elle ne recevoit de visites que de quelques amis particuliers. Elle avoit une fille parfaitement belle, qui n'avoit point encore paru. Elle vouloit la marier avant que de la mener à la Cour, & elle choisit le Comte d'Amboise entre tous ceux qu'on lui proposa. Ce mariage qui étoit également avantageux pour lui & pour Mademoiselle de Roye, fut arrêté avant même qu'ils se fussent vûs : mais comme elle avoit la réputation d'être fort belle, Monsieur d'Amboise se fit un grand plaisir de penser qu'elle seroit à lui ; & l'on peut dire, que le désir & l'espérance formoient déja dans son cœur un commencement de passion, avant qu'il en eût vû l'objet.

Bien que Mademoiselle de Roye dût avoir pris cette espéce d'indolence que la solitude donne ordinairement, la viva-

vacité de ſon eſprit lui faiſoit ſaiſir aiſément les premiéres impreſſions qui lui étoient données; & ce qu'elle entendoit dire à ſa mére, de la bonne mine, de l'eſprit, & de la générosité du Comte, la rempliſſoit d'une eſtime qui la diſpoſoit à quelque choſe de plus.

Le jour qu'il devoit lui faire ſa premiére viſite, elle s'étoit parée avec plus de ſoin qu'à l'ordinaire, & elle étoit d'une beauté à charmer tous ceux qui la voyoient. C'étoit un de ces agréables jours d'Eté qui invitent à ſe promener. Le Soleil qui n'avoit point paru, laiſſoit une fraîcheur délicieuſe; & Mademoiſelle de Roye ſe promenoit dans une des avenuës de la maiſon, avec deux Dames des amies de ſa mére, qui étoient venuës dîner avec elles. Comme il étoit aſſez bonne heure pour n'attendre pas encore le Comte d'Amboiſe, & que Madame de Roye étoit occupée de quelques affaires, elle fut bien aiſe que la promenade les amuſât durant le tems qu'elle ſeroit obligée d'y donner. Elles avoient déja atteint le bout d'une allée où étoit un cabinet ouvert de tous côtés, fort agréable, & dans lequel elles alloient entrer pour s'aſſeoir, lorſqu'elles apperçurent un Cavalier, qui, mettant pied

à

à terre, laiſſa ſes gens derriére lui, & s'avança vers elles. A meſure qu'il s'approchoit, elle remarquoit ſa taille & ſon air, qui lui parurent dignes de toute l'attention qu'elle leur donnoit. Elle ne douta point que ce ne fût Monſieur d'Amboiſe: il venoit au jour marqué; ſon empreſſement ne pouvoit lui déplaire. La bonne mine de celui qu'elle voyoit répondoit à l'idée qu'elle s'étoit faite du Comte. Ces Dames qui étoient avec elle, ne le connoiſſoient point, parce qu'elles n'étoient pas de la Cour. Elles avoient appris qu'on l'attendoit ce jour-là, & elles crurent auſſi que c'étoit lui. Elles lui donnérent des loüanges qui aidérent encore à la prévenir en ſa faveur.

Mademoiſelle de Roye trouva ſon devoir bien doux; elle ſe hâta peut-être un peu trop de le ſuivre: c'étoit Monſieur d'Amboiſe, qui lui devoit inſpirer cette joie que donne la premiére rencontre de ce qui doit plaire; & c'étoit pour le Marquis de Sanſac qu'elle la ſentoit. Le hazard l'avoit conduit en ce lieu: il venoit de chez une Dame de ſes parentes; & s'étant trouvé proche de la maiſon de Madame de Roye, comme il avoit entendu parler de la beauté de ſa fille, il prit l'occaſion de leur faire une viſite.
Il

Il n'avoit point vû Madame de Roye depuis la mort de ſon mari. Elle vivoit dans une ſi grande retraite, qu'on n'avoit encore oſé la troubler. Cependant après un an de veuvage, il crut qu'elle ne feroit pas de difficulté de le recevoir.

Il s'approcha de ces Dames, & quoiqu'il n'en connût aucune, il leur dit tout ce que la politeſſe & la galanterie lui inſpirérent en cette rencontre; mais il diſtingua d'abord Mademoiſelle de Roye des autres. Auſſi quoique l'une d'elles eût de la jeuneſſe, & même de la beauté, celle de Mademoiſelle de Roye étoit ſi parfaite, qu'on ne pouvoit regarder qu'elle en un lieu où elle étoit. Elle trouva je ne ſçai quoi d'agréable dans cette avanture, qui lui donna envie de la faire durer. Elle pria ces Dames de ne point dire ſon nom; & ſçachant que les affaires qui retenoient ſa mére, ne feroient pas ſitôt finies, elle propoſa à la compagnie d'aller s'aſſeoir dans le Cabinet.

Le chemin que le Marquis de Sanſac avoit tenu, ne permettoit pas de douter qu'il n'allât chez Madame de Roye: il ne ſe défendit point d'avoir eu ce deſſein; & ces Dames, ſe confirmant dans la penſée

fée qu'il fût Monfieur d'Amboife, lui firent plufieurs queftions fines fur Mademoifelle de Roye, qui lui firent juger qu'elles le prenoient pour ce Comte, qu'il fçavoit être fur le point de l'époufer. Elles lui demandérent s'il n'avoit rien à fe reprocher, de s'amufer avec elles, lorfqu'il étoit fur le point de voir une fi belle perfonne ? Elle rougit malgré elle, d'une maniére qui aida à le perfuader qu'il ne s'étoit pas trompé quand il avoit penfé qu'elle étoit Mademoifelle de Roye.

Le lieu où il la rencontroit, & fon extraordinaire beauté, lui en avoient déja donné de grands foupçons : il n'en douta plus ; il jugea même par ce qu'on lui difoit, qu'elle n'avoit point encore vû le Comte d'Amboife, & qu'on l'attendoit. L'avanture lui parut agréable à fon tour ; cette erreur le faifoit regarder favorablement d'une belle perfonne : il prit le parti de ne pas répondre pofitivement, pour ne les défabufer point, & pour pouvoir auffi fe tirer de ce pas lorfqu'elles viendroient à le connoître. On ne fçauroit, dit-il, avoir une plus grande idée de la beauté de Mademoifelle de Roye que j'en ai : cependant j'ai peine à croire qu'elle foit au-deffus de ce que je vois ici, ajoûta-t-il, en la regardant d'une maniére qui

la persuadoit qu'il en étoit touché. Elle prenoit un plaisir très-sensible à ce qui se passoit, & elle étoit flatée de ce prompt effet de ses charmes, d'une maniére qui aidoit encore à la rendre favorable à celui qui lui en faisoit connoître le pouvoir. Ils avoient déja été une heure dans ce Cabinet, lorsqu'une grosse pluye les y tint assiégés. Personne n'en fut fâché ; la conversation étoit si brillante, qu'il ne leur étoit pas possible de songer au tems qu'ils y demeuroient. Monsieur de Sansac avoit un agrément infini dans sa personne, & dans tout ce qu'il disoit; & sa vivacité naturelle étoit encore augmentée par ce qu'il y avoit de piquant dans cette rencontre.

Mademoiselle de Roye étoit charmée de le trouver si digne de lui plaire : leurs yeux se rencontrérent plus d'une fois d'une maniére qui la fit rougir, & qui lui fit ensuite éviter ceux de Monsieur de Sansac. En effet, bien qu'elle crût qu'il étoit le Comte d'Amboise, & qu'elle devoit l'épouser, elle sentoit sans le démêler, je ne sçai quoi d'indépendant de son devoir. Elle eut tout le loisir de s'abandonner à une erreur qui lui devoit être si fatale dans la suite : car l'orage ne cessoit point, & ils ne pouvoient sor-

tir du Cabinet. Enfin, Monsieur d'Amboise arriva ; & comme il vit des Dames dans le Cabinet, il y entra, pensant que ce fût Madame & Mademoiselle de Roye.

Il n'y trouva point cette Comtesse qu'il avoit vûë à la Cour ; mais il reconnut aussi-tôt sa fille, au portrait qu'on lui en avoit fait, & sur les mêmes apparences qui avoient déja fait croire au Marquis de Sansac que c'étoit elle : de sorte qu'il lui adressa ses complimens. Cependant comme il pouvoit se tromper ; & que la présence de tant de personnes le retenoit, il ne lui dit rien qui marquât précisément qu'il étoit celui qu'elles attendoient.

Il ne méritoit pas moins que le Marquis de Sansac d'occuper cette Compagnie. Une taille agréable & au-dessus de la médiocre, un air noble, je ne sçai quoi de fin & de passionné, le rendoient très-capable de plaire. Ces Dames lui rendirent toute la justice qui lui étoit dûë; mais Mademoiselle de Roye fut fâchée d'être déja contrainte de douter qui des deux étoit son Amant. Elle les regarda l'un & l'autre, comme pour leur demander lequel elle étoit obligée d'aimer ; mais c'étoit avec une certaine différence, qui sem-

ſembloit marquer qu'elle eût bien voulu que ç'eût été Monſieur de Sanſac.

La plus âgée de ces Dames, qui voyoit l'embarras de cette jeune perſonne, jugea qu'il falloit le faire ceſſer. Comme les Femmes de Mademoiſelle de Roye avoient été contraintes de ſe retirer dans le Cabinet, à cauſe de la pluye, elle envoya l'une d'elles demander le nom de Monſieur d'Amboiſe à ſes Gens;& l'ayant ſçu, elle le fit connoître à Mademoiſelle de Roye.

Cette jeune perſonne ne put s'empêcher de le regarder avec plus de froideur que naturellement elle ne devoit en avoir. La vivacité de la converſation avoit animé ſon viſage, & augmentoit encore ſa beauté. Monſieur d'Amboiſe la conſidéroit avec l'intérêt d'un homme à qui elle étoit deſtinée; & malgré l'idée qu'il avoit conçûë d'elle, il trouvoit lieu d'être ſurpris; mais la maniére dont elle le reçut, ne lui permit pas de goûter ce charme qu'excite dans le cœur la naiſſance d'une paſſion, & l'amour lui dénia juſqu'à ſon premier plaiſir.

Elle regarda, ſans s'en appercevoir, Monſieur de Sanſac avec moins de précaution qu'auparavant, comme ſi elle lui eût dit adieu par ce regard, & qu'elle fût de-

devenuë plus hardie lorſqu'il lui faloit ôter l'eſpérance, qu'elle ne l'avoit été un moment plûtôt lorſqu'elle avoit crû pouvoir lui en donner.

Monſieur d'Amboiſe avoit les yeux trop attachés ſur Mademoiſelle de Roye, pour ne pas ſuivre les ſiens; peut-être auſſi que l'oppoſition naturelle de Sanſac & de lui, avança ſes craintes: enfin il ſoupçonna une partie de la vérité.

L'orage continuoit toujours, & Madame de Roye, qui avoit achevé les affaires qui l'avoient retenuë, les vint reprendre dans ſon Carroſſe. Elle ne s'attendoit point de trouver le Marquis de Sanſac dans ce lieu. Cependant elle ne manqua pas de lui faire beaucoup de civilités. Cette Comteſſe marqua à Monſieur d'Amboiſe toute l'eſtime qu'elle avoit pour ſon mérite, & la joie où elle étoit de le voir; mais ces honnêtetés ne lui ôtoient pas l'idée déſagréable qu'il avoit priſe malgré lui.

Madame de Roye les mena dans ſon appartement, & les divers mouvemens qui partageoient cette compagnie, y firent naître quelque ſorte d'ennui. Le Comte d'Amboiſe, qui naturellement n'aimoit pas Sanſac, trouvoit la viſite de ce Marquis trop longuë. Peu s'en faloit

loit que Monſieur de Sanſac ne trouvât la même choſe de celle du Comte d'Amboiſe, quoiqu'il n'ignorât pas le deſſein qui l'amenoit : cependant il falut qu'il lui cédât la place.

Les Dames s'en allérent auſſi, de ſorte que le Comte d'Amboiſe demeura le dernier. Il marqua à Mademoiſelle de Roye combien l'avantage de lui être deſtiné le charmoit; mais il lui dit en même tems, que s'il n'étoit pas aſſez heureux pour toucher ſon cœur, il ſe trouvoit fort à plaindre. Mademoiſelle de Roye répondit qu'elle n'avoit point de cœur à donner, mais ſeulement un devoir à ſuivre. L'air, dont elle prononça ces paroles, n'étoit pas propre à donner des eſpérances à un Amant. Elle prit peu de ſoin de ſoûtenir la converſation ; mais elle laiſſa voir aſſez d'eſprit pour achever ce que ſa beauté avoit commencé, & aſſez de difficultés à la poſſeſſion de ſon cœur, pour rendre la paſſion du Comte d'Amboiſe très-vive dès ce jour-là.

Lorſque Mademoiſelle de Roye fut ſeule, elle demeura dans une profonde rêverie; & quoiqu'elle ne démêlât pas encore ſes ſentimens à l'égard de Monſieur d'Amboiſe & de Monſieur de Sanſac, il lui ſembloit néanmoins que ce dernier étoit le plus aimable.

De

De ſon côté, il avoit été frapé de la beauté de Mademoiſelle de Roye. Il avoit remarqué que ſa converſation ne lui déplaiſoit pas, & qu'elle avoit reçu le Comte d'Amboiſe avec aſſez de froideur ; de ſorte qu'il ne remportoit que des idées agréables.

Il parla d'elle à la Cour avec de ſi grands éloges, que la Reine eut de l'impatience de la voir ; & comme il avoit ſçû de Madame de Roye, qu'elles ne reviendroient pas ſitôt de la campagne, il le dit à la Reine, qui témoigna en être fâchée.

Sanſac qui ne cherchoit qu'un prétexte pour retourner chez Madame de Roye, ſe fit un plaiſir de lui aller apprendre les ſentimens de la Reine : il vit Mademoiſelle de Roye une ſeconde fois ; il crut démêler quelque joie dans ſes yeux ; il lui dit mille choſes, que les diſpoſitions où elle étoit pour lui lui faiſoient entendre facilement, & qui ne pouvoient cependant déplaire à Madame de Roye. Le Comte d'Amboiſe qui étoit en droit de les aller voir ſouvent, arriva dans le tems que Monſieur de Sanſac en ſortoit. Une ſeconde viſite de ce Marquis le chagrina. Son inquiétude, qui parut malgré lui à Mademoiſelle de Roye, le lui fit trou-

ver

ver bifárre, & acheva de le perdre auprès d'elle.

Elle fentit fon éloignement pour lui avant que de connoître que Sanfac en étoit la caufe. Les foins que le Comte lui rendoit lui devinrent incommodes, & lui donnérent d'abord une répugnance pour lui qu'elle combatoit en vain. Un Amant, pour qui l'on eft obligée d'avoir des égards, fe fait toujours beaucoup haïr, quand il ne fe fait pas aimer.

Le Comte d'Amboife s'appercevoit bien que Mademoifelle de Roye ne l'aimoit pas : il en foupçonnoit la caufe ; & fuivant la coûtume des Amans malheureux, il cherchoit à s'éclaircir plus particuliérement de ce qu'il ne fçavoit pas affez pour être tout-à-fait miférable.

Un jour que le Roi étoit à la promenade, & que toute la Cour le fuivoit, ce Comte voyant que Sanfac étoit à quelques pas de la foule, s'approcha de lui, pour parler de Mademoifelle de Roye. Mais quoiqu'ils euffent également envie de parler d'elle, aucun d'eux ne pouvoit fe réfoudre à commencer. Enfin d'Amboife fuivit fon deffein ; il la loüa beaucoup : mais Sanfac la loüa peu, autant peut-être pour n'être pas d'accord avec fon Rival, que de peur de fe dé-

couvrir. Cependant le Comte d'Amboiſe n'étoit pas en état de ſe raſſurer : il auroit été inquiet, ſi le Marquis de Sanſac avoit trop admiré Mademoiſelle de Roye ; & il le fut encore de ce qu'il ne vouloit pas l'admirer aſſez.

Peu d'heures après, ſa jalouſie fut entiérement confirmée. Le ſoir, chez le Roi, la converſation s'étant tournée ſur la beauté de quelques femmes de la Cour, le Marquis de Sanſac, qui n'étoit plus alors retenu par la préſence de Monſieur d'Amboiſe, ne put s'empêcher de loüer extrêmement Mademoiſelle de Roye ; & il en parloit même avec beaucoup de vivacité, lorſque le Comte arriva. Le Roi l'appercevant de loin, Voilà Sanſac, lui dit-il, en élevant la voix, qui dit plus de merveilles de la beauté de Mademoiſelle de Roye, que vous ne nous en avez jamais dit. Ces deux Rivaux rougirent à ce mot. Cette rougeur fut remarquée : on leur en fit la guerre le reſte du ſoir ; & ils eurent beſoin de tout leur eſprit pour la ſoutenir. Ils connurent plus particuliérement dans cette occaſion tout ce qu'ils en avoient l'un & l'autre ; & ils ne s'eſtimérent que pour ſe haïr davantage.

Le Comte de Sanſac, pére du Marquis,

quis, souhaitoit de marier son fils à Mademoiselle d'Annebault, de qui la beauté pouvoit rendre heureux un homme qui n'auroit pas aimé Mademoiselle de Roye: il n'osoit s'opposer ouvertement aux volontés de son pére; mais il reculoit ce mariage, & il y avoit beaucoup de répugnance. Madame de Roye mena dans ce tems-là sa fille à la Cour, où elle reçut tous les applaudissemens qu'elle méritoit.

Elle fit des Amans & des Ennemies. La Comtesse de Tournon fut de celles à qui sa beauté donna le plus de chagrin, & qui le dissimula le mieux. Le Comte de Sancerre la trouva parfaitement aimable, & n'osa dire qu'il l'aimoit, parce qu'il ne soupçonna pas que Monsieur d'Amboise pût être haï. Il fit un voyage peu de tems après, qui lui servit à cacher la passion, mais qui ne l'en guérit pas.

Mademoiselle de Roye ne tarda guére à apprendre, qu'on marioit le Marquis de Sansac à Mademoiselle d'Annebault; elle fut surprise de cette nouvelle, & encore plus de s'y trouver si sensible. Malgré elle, elle s'attachoit à la railler, & à lui trouver des défauts.

Le mariage de Monsieur d'Amboise

étoit ſur le point de ſe conclure ; lorſqu'il y ſurvint des difficultés qu'on n'avoit pas prévûës. Le Roi eut quelque connoiſſance d'un ſoulévement que le Prince de Condé vouloit exciter dans le Royaume ; & parce que ce Comte étoit particuliérement attaché à lui, on crut qu'il y avoit quelque part : bien qu'on n'eût aucune preuve contre lui, il ſuffiſoit qu'on eût des ſoupçons, pour devoir veiller de près ſur ſes démarches. Il n'étoit point de la politique de lui laiſſer épouſer une parente de la Princeſſe de Condé, avant que ſa conduite fût éclaircie.

Il ſe paſſa beaucoup de choſes durant ce retardement. Madame de Roye, ne ſçachant point les ſentimens que Sanſac avoit pour ſa fille, le recevoit comme les autres Gens de la Cour. Cette jeune perſonne s'informoit avec trop de ſoin de ce qui regardoit le mariage de Mademoiſelle d'Annebault, pour ignorer la réſiſtance qu'il y apportoit ; & il ne lui étoit pas même difficile de comprendre qu'elle y avoit part. L'application qu'elle avoit pour toutes les actions de ce Marquis, la confirmoit à tous momens dans la penſée qu'elle l'avoit touché. Elle ſuivoit ſon panchant avec ſcrupule, mais elle le ſuivoit. San-

Sanſac remarquoit tous les jours de petits effets de la paſſion de Mademoiſelle de Roye, qui le charmoient : cependant dans les termes où elle étoit avec Monſieur d'Amboiſe, il n'oſoit lui parler ouvertement, de peur de perdre ces marques de ſa tendreſſe, s'il la forçoit de les démêler ; mais il fit confidence à Mademoiſelle de Sanſac ſa ſœur, des ſentimens qu'il avoit pour Mademoiſelle de Roye, & il la pria de faire, s'il ſe pouvoit, une étroite liaiſon avec elle, & de tâcher à détruire Monſieur d'Amboiſe dans ſon eſprit, afin que le mariage de ce Comte étant déja reculé par des raiſons de politique, le fût encore par l'éloignement qu'elle auroit pour lui.

Mademoiſelle de Sanſac eut d'abord quelque peine à rendre de méchans offices à un homme pour qui elle avoit une eſtime ſinguliére ; mais cette même eſtime la porta inſenſiblement à agir contre ſon mariage. Comme elle avoit beaucoup d'eſprit, & qu'elle étoit ſœur de Sanſac, il ne lui fut pas difficile d'entrer dans un commerce d'amitié très-étroit avec Mademoiſelle de Roye, qui ne lui cacha point le chagrin où elle étoit de ſe voir deſtinée à un mari pour qui elle avoit ſi peu d'inclination. Elle rendoit

juſtice à ſes bonnes qualités, mais c'étoit avec une eſpéce de dépit. Son mérite lui étoit un reproche ſecret de l'indifférence qu'elle avoit pour lui. Elle le haïſſoit, de ce qu'il l'aimoit, & de ce qu'il étoit aimable.

Mademoiſelle de Sanſac, qui étoit fille de la Reine, & celle qui en étoit la mieux traitée, lui offrit toute ſa faveur auprès de cette Princeſſe, pour faire en ſorte qu'elle parlât à Madame de Roye, afin qu'on rompit ce mariage. Mademoiſelle de Roye, qui craignoit de déplaire à ſa mére, s'y oppoſa d'abord avec aſſez de vivacité; néanmoins elle laiſſa entrevoir, que ſi la choſe avoit pû ſe faire ſans ſa participation, elle en auroit eu de la joie.

Il n'en faloit pas davantage pour obliger Mademoiſelle de Sanſac à la ſervir. Elle avoit beſoin d'aller aux Eaux de Spa pour ſa ſanté; & elle vouloit, avant que de partir, en parler à la Reine, afin de ne pas manquer le tems d'obliger ſon amie. Quoique Mademoiſelle de Roye fût bien éloignée de lui avoüer l'inclination qu'elle avoit pour ſon frére, c'étoit beaucoup qu'elle évitât de parler de lui.

La haine du Comte d'Amboiſe pour Sanſac

Sanſac augmentoit extraordinairement. Mademoiſelle de Roye, ſans s'en appercevoir, donnoit à ce dernier des marques d'une eſtime toute particuliére, qui ne pouvoient échaper à la pénétration d'un Amant; auſſi balançoit-il quelquefois ſur le parti qu'il devoit prendre. Il lui étoit déſagréable d'épouſer une perſonne prévenuë d'une autre inclination : la raiſon s'oppoſoit à ce deſſein; mais il étoit amoureux. Comment perdre l'eſpérance de la voir à lui? Après bien des incertitudes, il voyoit qu'il ne lui étoit pas poſſible de prendre aucune réſolution.

Le Marquis de Sanſac témoigna tant de froideur pour Mademoiſelle d'Annebault, qu'elle travailla de ſon côté à éviter de l'épouſer, de ſorte que ce mariage fut rompu. Mademoiſelle de Roye en eut une joie ſi grande, qu'il ne lui fut pas poſſible de la cacher à Mademoiſelle de Sanſac, à qui tous ces mouvemens n'étoient pas indifférens. Elle voyoit ſouvent le Comte d'Amboiſe chez cette amie. Elle l'avoit trouvé auſſi aimable que malheureux, & inſenſiblement la pitié l'avoit menée à d'autres ſentimens. Elle entroit toujours plus fortement dans les intérêts de ſon frére; & même elle

croyoit ſervir Monſieur d'Amboiſe, en l'empêchant d'épouſer une perſonne qui le haïſſoit.

Le Comte de Sanſac ſon pére fut pouſſé par elle à ſouhaiter que ſon fils épouſât Mademoiſelle de Roye ; ce qui pouvoit n'être pas difficile dans la conjoncture préſente. La Maiſon d'Amboiſe n'avoit jamais ménagé les Sanſacs dans aucune occaſion. Les Sanſacs, que la faveur rendoit hardis, avoient ſouvent cherché à leur déplaire : de ſorte que rien ne les retint ; & Mademoiſelle de Roye étoit un parti ſi conſidérable, qu'ils entreprirent de faire parler à Madame de Roye. Cependant ils ne voulurent d'abord demander qu'une préférence, ſi le mariage de Monſieur d'Amboiſe ne s'achevoit pas. Mademoiſelle de Sanſac pria la Reine de vouloir bien entrer dans cette affaire. Cette Princeſſe le lui promit, & Mademoiſelle de Sanſac partit pour les Eaux de Spa. Après cette promeſſe, la Reine lui tint bien-tôt parole ; elle fit des propoſitions à Madame de Roye. Elle lui laiſſa comprendre, que l'attachement de Monſieur d'Amboiſe pour le Prince de Condé le rendoit toujours ſuſpect, & qu'il étoit des partis plus avantageux par la faveur & par l'amitié du Roi ;

Roi; mais Madame de Roye étoit de ces femmes éxactes à ce qu'elles ont promis. Les bonnes qualités du Comte lui avoient donné pour lui une amitié, que son malheur augmentoit encore. Elle suplia la Reine de souffrir, qu'elle tint parole à Monsieur d'Amboise, & qu'elle espérât que le Roi le reconnoîtroit innocent, & lui rendroit sa bienveillance.

La Reine qui cherchoit à obliger Mademoiselle de Sansac, pressa Madame de Roye encore plus fortement, & n'oublia rien de ce qui pouvoit favoriser les Sansacs. Enfin elle lui demanda sa parole pour le Marquis, si elle rompoit avec le Comte d'Amboise. Madame de Roye fut blessée des propositions qu'ils lui faisoient faire dans le tems qu'elle étoit engagée avec un homme qu'ils n'aimoient pas, & de ce qu'ils saisissoient si promptement une occasion d'insulter à sa disgrace. Elle dit à la Reine, qu'elle étoit au désespoir de ne pouvoir lui rien promettre là-dessus, parce que sa fille avoit de l'antipathie pour le Marquis de Sansac. Ce n'étoit pas qu'elle le crût; mais elle se tiroit par-là d'un pas embarrassant.

Ce méchant succès mit Sansac dans un chagrin & dans une confusion étrange:

quoique les regards de Mademoiſelle de Roye l'euſſent ſouvent aſſuré qu'il n'étoit point haï, il n'oſoit plus les en croire. Enfin il étoit ſûr de la haine de Madame de Roye, s'il doutoit encore de celle de ſa fille; & il perdoit l'eſpérance d'être jamais heureux.

Madame de Roye ne voulut point inſtruire cette jeune perſonne de ce qui s'étoit paſſé, pour ne la pas détourner des ſentimens qu'elle devoit avoir pour le Comte d'Amboiſe. Elle jugea auſſi, qu'il faloit qu'il l'ignorât lui-même, de peur que, malgré les diſpoſitions où l'on étoit contre lui à la Cour, il n'en vint à des extrémités avec un homme que le Roi aimoit. Elle remena le lendemain ſa Fille à la campagne, à une maiſon plus éloignée que celle où elle étoit d'abord; en attendant quelque changement aux affaires du Comte, auquel elle témoigna que l'air de diſgrace où il étoit n'apporteroit aucune altération aux ſentimens qu'elle avoit pour lui.

Mais que ſervoient ces ſentimens au Comte d'Amboiſe? Il étoit preſque ſûr que ceux de ſa Maîtreſſe lui étoient contraires. Il réſolut de s'en éclaircir, & de faire en ſorte que Mademoiſelle de Roye ſe trouvât engagée par les priéres qu'il

lui

lui feroit, ou par ſon propre intérêt, de lui avouer une choſe, dont le ſoupçon lui étoit déja ſi funeſte, que la certitude ne pouvoit l'être davantage. Si Mademoiſelle de Roye étoit prévenuë d'une autre inclination, il valoit mieux qu'il en fût une fois perſuadé, que de le craindre toujours. Cependant il eut des occaſions de s'en inſtruire, mais il n'avoit pas la force d'en profiter; & quand il étoit ſur le point de l'apprendre, il ne vouloit plus le ſçavoir.

Mademoiſelle de Roye étoit partie ſi promtement pour la campagne, que Sanſac n'avoit pû trouver l'occaſion de lui parler. Les difficultés qu'il trouvoit à s'expliquer avec elle, ne le rebutoient point: il étoit piqué des paroles que Madame de Roye avoit dites à la Reine; & l'amour, joint au dépit, lui faiſoit chercher tous les moyens de s'éclaircir. Mademoiſelle de Sanſac étoit trop éloignée, pour pouvoir le ſervir auprès de Mademoiſelle de Roye. Il jetta les yeux ſur Madame de Tournon; c'étoit la plus adroite & la plus inſinuante de toutes les femmes. Elle avoit trouvé le ſecret de s'attirer l'eſtime & l'amitié de Madame de Roye, & elles avoient toujours été dans une grande liaiſon enſem-

ble. Monſieur de Sanſac penſa qu'il pourroit aller chez Madame de Roye avec elle, & qu'il trouveroit les moyens de parler à Mademoiſelle de Roye. Il rendit à Madame de Tournon des viſites, qu'elle reçut avec plaiſir. Quoiqu'elle ne fût pas dans la premiére jeuneſſe, elle étoit encore aſſez aimable pour pouvoir ſe flatter aiſément d'être aimée ; & le Comte de Tournon, dont elle étoit veuve, lui avoit laiſſé des biens ſi conſidérables, que la penſée de pouvoir faire une fortune éclatante à ce Marquis aida encore à la ſéduire pour lui.

Bien qu'elle dût connoître que les ſoins qu'il lui rendoit, n'avoient pas le caractére de l'amour, on ſe trompe aiſément ſur une matiére ſi délicate. L'application qu'on apporte à l'examiner, eſt un moyen preſque ſûr de s'y méprendre. Ainſi Madame de Tournon donnoit, à toutes les actions de Sanſac, le ſens qui convenoit le mieux aux ſentimens qu'elle avoit pour lui.

Mais elle ne put jouïr long-tems de ſon erreur. Il lui laiſſa le triſte loiſir de faire des réflexions diſtinctes ; elle vit la différence du procédé qu'il tenoit au ſien. Enfin comme il avoit peu d'application aux actions de la Comteſſe, & qu'il croyoit

yoit qu'elles ne partoient que de l'amitié, parce qu'il ne sentoit rien de plus pour elle, il lui proposa, lorsque quelques jours furent passés, d'aller avec elle chez Madame de Roye. Cette proposition fit ouvrir les yeux à Madame de Tournon, & elle demeura persuadée qu'il étoit amoureux de Mademoiselle de Roye, lorsqu'elle lui eut parlé de cette belle personne. La honte de s'être trompée, la douleur d'aimer en vain, & le dépit de voir triompher Mademoiselle de Roye qu'elle haïssoit, ne pouvoient demeurer sans effet dans le cœur de Madame de Tournon; cependant sa dissimulation naturelle l'empêcha d'éclater. Elle lui promit de faire la partie qu'il lui proposoit; mais elle s'étoit déja apperçûë que Madame de Roye avoit quelque chagrin contre les Sansacs. Elle lui écrivit que le Marquis l'avoit priée de le mener chez elle. Madame de Roye, qui, après les propositions qui s'étoient faites, & ce qu'elle avoit dit à la Reine, sentit qu'elle seroit embarrassée de cette visite, répondit promtement à Madame de Tournon, pour l'engager à détourner Sansac de ce dessein. Madame de Tournon, qui, en écrivant à Madame de Roye, n'avoit cherché qu'à s'attiser cette

cette réponse, montra la Lettre à Sansac comme à un ami pour qui elle n'avoit rien de caché.

Sansac, que ce méchant succès chagrina, ne consulta plus la Comtesse sur une chose dont il n'étoit pas tems de lui découvrir le motif: il voulut aller chez Madame de Roye; mais il ne vit point sa fille, quoiqu'il l'eût demandée. On lui dit qu'elle se portoit mal: il y retourna une seconde fois; & on refusa encore de la lui laisser voir, sur des prétextes qui lui parurent peu vraisemblables. Il sçut que Monsieur d'Amboise étoit avec elle; de sorte que, honteux du peu de succès de ses visites, & désespéré d'avoir un Rival plus heureux que lui, il prit la résolution de quitter Paris, & il alla à une de ses Terres qui en étoit fort éloignée.

Mademoiselle de Roye, que la précipitation avec laquelle on l'avoit remenée à la campagne, avoit toujours inquiétée, & qui voyoit avec chagrin qu'on l'empêchoit de recevoir les visites de Sansac, pensa que peut-être Madame de Roye avoit découvert ses sentimens pour lui; & elle en étoit dans une honte & dans un accablement extrême.

Monsieur d'Amboise lui marquoit combien

bien il étoit affligé de lui voir cette mélancolie, ſans toutefois s'en plaindre, & ſans lui marquer qu'il pouvoit en partie la pénétrer. Une conduite ſi reſpectueuſe toucha Mademoiſelle de Roye, & la pitié ſuccéda à ſa haine, mais l'amour ne ſuccéda point à la pitié.

Il étoit trop innocent de la conſpiration du Prince de Condé, pour en être accuſé long-tems, & il en étoit alors preſque juſtifié. Mademoiſelle de Roye vit qu'elle alloit l'épouſer : il en uſoit d'une maniére qui méritoit quelque douceur de ſa part ; & il lui ſembla que le devoir ſuppléeroit aux mouvemens de ſon cœur.

Un jour que la triſteſſe du Comte d'Amboiſe étoit extraordinaire, elle lui dit plus de choſes obligeantes qu'elle ne lui en avoit jamais dit ; mais elles ne firent que redoubler le chagrin de cet Amant. Eh ! Mademoiſelle, lui dit-il ; ne vous contraignez point ; ces dehors étudiés ne me rendent pas moins à plaindre : vous affectez de me marquer de la bonté ; & que je ſerois heureux, ſi vous en aviez pour chercher à me la cacher ! Ce diſcours embarraſſa Mademoiſelle de Roye ; il étoit aſſez fondé pour lui cauſer un peu de déſordre : elle fut longtems ſans répondre ; & Monſieur d'Amboi-

boise, s'enhardissant par ce silence, ou plûtôt se confirmant dans ses soupçons, n'eut plus la force de les empêcher de paroître. Mademoiselle, lui dit-il, je ne vois que trop que je vous suis indifférent : pourquoi ne voulez-vous pas que je le voye ? Ayez du moins de la sincérité, si vous n'avez pas de la tendresse. Je suis réduit au point de vous être obligé, si vous m'avouez que vous ne m'aimez pas. Il accompagnoit ces paroles de larmes : Mademoiselle de Roye en fut vivement pénétrée. Pourquoi cette contrainte éternelle ? Elle n'étoit point encore sa femme. Une pareille confidence ne pouvoit servir qu'à la dégager, & à la mettre dans la liberté de suivre ses sentimens.

Si la plus grande estime qui fut jamais, lui dit-elle..... Non, Mademoiselle, interrompit-il, toute votre estime ne sçauroit me consoler de votre indifférence ; mais, ajoûta-t-il, pressé par sa jalousie, si quelque chose pouvoit l'adoucir, ce seroit une confiance sans réserve : elle m'est bien dûë, pour me récompenser de tout ce que vous ne me donnez pas. Quelle est cette confiance que vous demandez encore ? lui dit Mademoiselle de Roye. Il me semble que je

je vous en marque beaucoup. Ah ! Mademoiselle, lui dit-il, ce n'est point assez, marquez m'en davantage : c'est me punir de ma curiosité, que de la satisfaire ; & toute la grace que je vous demande, c'est que vous m'appreniez mon malheur tout entier. N'ai-je point de Rival ? Avouez-le moi. Devez-vous douter que je ne sois indifférente, lui dit Mademoiselle de Roye, puisque vous ne m'avez pas renduë sensible, vous qui m'étiez destiné ? Helas ! Mademoiselle, lui dit-il, votre cœur pouvoit être prévenu.... Prévenu ! lui dit Mademoiselle de Roye. Connoissois-je quelqu'un avant que d'être engagé avec vous ? Eh ! Mademoiselle, interrompit-il, emporté par sa jalousie, n'aviez-vous vû personne avant moi ? Il ne faut qu'un moment pour faire naître l'amour.

A ce mot, qui marquoit si précisément ce qui s'étoit passé dans le cœur de Mademoiselle de Roye, une si grande rougeur lui couvrit le visage, que Monsieur d'Amboise ne douta plus de sa disgrace : il s'appuya sur un siége, ne pouvant supporter sa douleur. Que me faites-vous envisager, Mademoiselle ? lui dit-il. Eh ! qu'il faut vous respecter, pour vous marquer de la modération, en découvrant que

que vous avez pour un autre les sentimens qui m'étoient dûs par la violente passion que j'ai pour vous ! Mademoiselle de Roye, que ces paroles pénétrérent jusqu'au fond de l'ame, ne put retenir ses larmes; & elle marquoit une si vive douleur, que Monsieur d'Amboise, malgré son déséspoir, fut touché de l'état où il l'avoit mise. Il la regarda avec toute la timidité que lui donnoit la pensée de lui avoir déplu, & il sembloit par son silence lui faire réparation d'avoir trop parlé. Enfin il lui demanda pardon de ce qu'il avoit dit, ou plûtôt de ce qu'il avoit vû. Mademoiselle de Roye étoit dans un désordre extraordinaire. Son trouble & sa rougeur l'avoient trahie si cruellement, qu'elle n'osoit regarder Monsieur d'Amboise sans la derniére confusion; de sorte que, ne sçachant que lui répondre, & ayant du chagrin contre lui, elle se retira dans son cabinet, en le priant de la laisser en paix & de l'oublier.

Quels ressentimens n'eut point Monsieur d'Amboise contre celui qui lui enlevoit le cœur de sa Maîtresse, & que s'il en avoit suivi l'impétuosité, il se seroit porté à de cruelles extrémités contre lui! Mais il pensa que dans cette occasion un éclat lui attireroit toute la haine
de

de Mademoiselle de Roye, & qu'il ne faloit point abuser d'un secret dont elle lui avoit découvert une partie, & qu'elle lui avoit laissé pénétrer tout entier. Il se représentoit les larmes qu'il lui avoit vû répandre, & cette idée arrêtoit sa vengeance, quoiqu'elle augmentât son chagrin.

Ils furent quelque tems sans se voir. Le Comte d'Amboise étant sûr de ne pas plaire à Mademoiselle de Roye, & l'ayant en quelque sorte offensée, n'osoit se montrer à ses yeux. Mademoiselle de Roye n'appréhendoit pas moins de recevoir de ses visites. Il n'est point d'homme plus fâcheux qu'un Amant jaloux, quand il a raison de l'être, & droit de le témoigner.

Comme Madame de Roye s'apperçut que Monsieur d'Amboise ne venoit plus chez elle, elle en demanda la raison à sa fille; & soupçonnant par l'embarras de cette jeune personne, qu'il y avoit eu quelque démêlé entr'eux, elle lui dit qu'elle vouloit qu'on le ménageât, lui remit devant les yeux ce qu'assûrément il lui seroit un jour, & même lui ordonna de faire dire au Comte, par un de leurs amis communs, qu'elle seroit bien aise de le voir. Il falut que Mademoiselle de

Roye

Roye obéït, mais elle en fut plus révoltée contre lui.

Monſieur d'Amboiſe ſentit bien qu'il ne devoit pas pénétrer plus loin que l'apparence qui lui étoit favorable. Encore qu'il craignit de voir Mademoiſelle de Roye, il ne laiſſa pas d'aller chez elle le lendemain avec empreſſement. Il la trouva ſeule dans ſa chambre ; la tête appuyée ſur une de ſes mains, & dans une réverie ſi profonde, qu'à peine s'en tira-t-elle par le bruit qu'il fit en entrant. La penſée, que le Marquis de Sanſac l'occupoit à ce point, renouvella la jalouſie du Comte d'Amboiſe. Mademoiſelle, lui dit-il, en ſoupirant, que ceux qui peuvent vous faire réver ſont heureux, & qu'on eſt à plaindre quand on eſt...

Mademoiſelle de Roye fut fâchée qu'il commençât ce diſcours. Le commandement de Madame de Roye l'avoit miſe dans une diſpoſition chagrine; de ſorte que le regardant avec quelque dépit, je n'ai rien à vous répondre, lui dit-elle ; tout ce que je dirois vous ſeroit ſuſpect : mais je prévois les malheurs que vôtre défiance me prépare. Vous préparer des malheurs ! Mademoiſelle, lui dit-il : eſt-ce à moi que vous parlez ? Oui, lui dit-elle, je ne dois point me flater : vous

avez eu des commencemens de jaloufie ; que j'ai peut-être augmentée par ma faute ; je ne puis plus penfer que vous ne me haïffiez point.

Helas ! Mademoifelle, lui dit-il, ce n'eft pas ma haine que vous craignez, vous ne craignez que mon amour ; mais enfin je ne me trouve plus digne de vous, puifque je n'ai pu vous plaire : c'eft affez, je ne vous contraindrai pas davantage ; je vous fuirai, puifque c'eft la feule marque de paffion qui vous puiffe être agréable en moi. Je vous aimerai toujours avec un amour violent, & je ne vous verrai jamais.

Mademoifelle de Roye ne lui en demandoit pas tant ; mais le chagrin où elle l'avoit vû, & la difpofition où il lui paroiffoit être de fe dégager, lui donna la hardieffe de le lui propofer. Elle lui repréfenta avec douceur, qu'il étoit déformais impoffible qu'il fût content en l'époufant ; que puifqu'il avoit eu des foupçons une fois, il en auroit toujours ; & qu'elle l'eftimoit trop pour vouloir le rendre malheureux. Enfin peu à peu elle effaya de le porter à retirer la parole qu'il avoit donnée à Madame de Roye. Il étoit dans un défefpoir qui ne lui permettoit pas de répondre. Ses yeux étoient at-

attachés ſur Mademoiſelle de Roye. Il ne s'étoit point attendu qu'on ne le raſſureroit pas. Songez-vous bien à ce que vous exigez de moi, Mademoiſelle, lui dit-il : ſongez-vous bien que je vous aime; & le plus grand effort de mon amour eſt-il dû à la plus cruelle preuve de votre indifférence ? Vous pouvez me refuſer, lui dit triſtement Mademoiſelle de Roye. Eh ! puis-je déſobéir ? lui dit-il en ſe levant : votre cœur ne conſent point à mon bonheur, en voudrois-je malgré lui ? Mais du moins, Mademoiſelle, jugez de l'excès de ma tendreſſe, par ce qu'elle me fait faire contre moi.

Il retourna à Paris, d'où il écrivit à Madame & à Mademoiſelle de Roye, pour leur dire un éternel adieu. Il prioit Madame de Roye de lui pardonner s'il partoit ſans la voir, & s'il répondoit ſi mal aux intentions qu'elle avoit bien voulu avoir en ſa faveur; mais que l'éloignement que Mademoiſelle de Roye avoit pour lui y mettoit un obſtacle invincible; que le mariage ne pouvoit faire ſon bonheur, s'il ne faiſoit celui de la perſonne qu'il aimoit; & qu'il alloit porter ſa douleur dans des lieux éloignés, pour ſe guérir, s'il ſe pouvoit, par l'abſence. En effet, peu de jours après, s'étant abſolument

ment juſtifié d'être entré dans la Conſpiration du Prince de Condé, il paſſa en Angleterre avec la permiſſion du Roi.

Madame de Roye étoit fort mécontente de ce qu'un mariage, qu'elle avoit ſi ardemment ſouhaité, trouvoit de pareils obſtacles. Elle avoit une ſi parfaite eſtime pour Monſieur d'Amboiſe, qu'il lui ſembloit qu'il n'y avoit que lui qui fût digne de ſon alliance. Elle parla à ſa fille avec reſſentiment, & lui dit, qu'elle ne méritoit pas d'être aimée du Comte, & qu'elle ſeroit bien punie de ſa froideur pour lui, lorſqu'elle épouſeroit quelqu'un qui en auroit pour elle. Elle eſſuya l'indignation de ſa mére avec chagrin; mais ces menaces lui faiſoient peu de peur. Elle ſongeoit que Sanſac alloit profiter de la liberté où d'Amboiſe l'avoit laiſſée; mais elle ne ſçavoit pas ce qui s'étoit déja paſſé à cette occaſion.

Madame de Roye la ramena à Paris; & le bruit s'étant répandu de ſa rupture avec Monſieur d'Amboiſe, tous ceux qui pouvoient prétendre à elle ſongérent à l'obtenir.

Le Comte de Sancerre, qui avoit eu de l'inclination pour elle dès le même inſtant qu'il l'avoit vûë, n'étoit point alors en France. Le Marquis de Sanſac, qui igno-

ignoroit que Monsieur d'Amboise se fût dégagé, étoit encore aux Terres de son pére; mais il ne fut pas long-tems sans l'apprendre.

Entre tous ceux qui songérent à Mademoiselle de Roye, le Vicomte de Tavanes fut le plus empressé, & il fit des propositions pour l'épouser. Sitôt qu'elle fut à Paris, Madame de Tournon l'appuya de tout son pouvoir. Il lui étoit d'une extrême importance que ce mariage fût arrêté avant que Sansac eût sçû que le Comte d'Amboise ne prétendoit plus à Mademoiselle de Roye. Elle éxagera à Madame de Roye tous les avantages de ce parti. Le Vicomte de Tavanes possédoit de grands biens, & cherchoit encore à les augmenter; de sorte qu'il regardoit plus Mademoiselle de Roye par ceux qui lui étoient destinés, que par sa beauté.

Madame de Roye, qui n'avoit rien de caché pour Madame de Tournon, lui avoit confié toute la conduite du Comte d'Amboise à l'égard de sa fille, & l'avoit priée de découvrir si cette jeune personne n'avoit point quelque secrette inclination. Quoique ses soupçons eussent d'abord tombé sur le Marquis de Sansac, le refus qu'elle avoit fait de lui, la mettant

tant hors d'état de renouer avec bienséance, lui donnoit de l'éloignement pour ce mariage.

Madame de Tournon ne croyoit que trop, que, puisqu'il aimoit Mademoiselle de Roye, il en étoit aimé, & elle n'en cherchoit point d'autre certitude. Cependant elle dit à Madame de Roye, qu'après l'avoir examinée, elle lui trouvoit de l'indifférence pour tous les hommes, & même beaucoup pour Sansac en particulier; qu'apparemment trop d'amour de la part du Comte d'Amboise l'avoit empêché d'épouser une personne incapable de sentir jamais de passion, ni même de connoître les sentimens qu'on avoit pour elle. Enfin elle lui conseilla fortement d'accepter le Vicomte de Tavanes pour gendre. L'affaire se traita avec un grand secret: elle auroit été promtement achevée, si la maladie du Roi n'eût suspendu toutes choses.

Il fut saisi à la Chasse d'un mal de tête si violent & si extraordinaire, que d'abord on en appréhenda les suites. Le péril où il étoit, rappella à Paris tous ceux qui s'intéressoient pour sa vie. Le Marquis de Sansac y revint avec empressement. Le Comte d'Amboise, quoiqu'il fût à peine arrivé en Angleterre, retour-

na en France. Cette maladie fut auſſi funeſte que violente. Le Roi mourut en huit jours, & ſa mort fit prendre une nouvelle face à toutes choſes. La Reine Marie Stuart perdit toute l'autorité qu'elle s'étoit acquiſe. Catherine de Médicis fut déclarée Régente durant la minorité de Charles IX. & devint abſoluë. Le Prince de Condé, qui avoit été arrêté pour la conſpiration dont on le croyoit le chef, fut mis en liberté : il conſervoit toujours beaucoup d'eſtime pour d'Amboiſe; & quoiqu'il n'eût pû le faire entrer dans ſes deſſeins, il ne l'en avoit pas moins aimé.

Le Marquis de Sanſac parla à Mademoiſelle de Roye le lendemain qu'il fut à Paris : elle étoit chez Madame de Tournon, où il y avoit beaucoup de monde, & elle étoit un peu écartée des autres ; de ſorte qu'il trouva moyen de ſe placer auprès d'elle, ſans que Madame de Tournon pût s'y oppoſer.

Il demanda pardon à Mademoiſelle de Roye des propoſitions qu'il avoit fait faire à ſa mére, avant que de l'avoir conſultée : il en accuſa la violence de ſa paſſion ; & il lui dit, que ce qu'il avoit appris de ſa haine pour lui, & le refus de Madame de Roye, l'en puniſſoient aſſez.

Made-

Mademoiselle de Roye fut surprise de ce discours. Vous m'apprenez des choses si nouvelles, lui dit-elle, que je suis embarrassée à y répondre. J'ignore la haine que j'ai pour vous, comme tout le reste.

Madame de Tournon, qui le vit attaché à parler à Mademoiselle de Roye, feignant de ne s'en appercevoir pas, la fit approcher d'elle, lui disant qu'elle étoit trop éloignée du reste de la Compagnie.

Lorsque Mademoiselle de Roye fit réflexion sur ce qu'il lui avoit dit, elle crut que ces propositions s'étoient faites ce même jour, & que des raisons de haine ou d'intérêt avoient déterminé sa mére à un refus: ainsi elle concluoit qu'elle n'épouseroit point Sansac, dans le tems qu'elle s'assuroit d'en être tendrement aimée.

Ce Marquis cependant reprenoit des espérances; il voyoit qu'il n'étoit point haï. Il comprenoit même que peut-être Madame de Roye, en le refusant si cruellement, n'avoit cherché qu'à tenir parole à Monsieur d'Amboise; & que les choses ayant changé, une seconde tentative pourroit réussir. Il voulut engager son pére dès le lendemain à parler à Madame de Roye; mais il le trouva si pénétré de la mort du Roi, dont il avoit été Gouverneur, qu'il n'en put même être écouté.

Ce Marquis étoit trop amoureux, pour ne pas craindre d'être prévenu par ses Rivaux. Il connoissoit le pouvoir que Madame de Tournon avoit sur l'esprit de Madame de Roye ; il lui déclara son amour, & il la conjura de parler en sa faveur, en attendant que son pére pût entrer dans cet affaire. Madame de Tournon fut outrée de cette confidence ; mais elle prit le parti de dissimuler, & elle sçavoit bien qu'elle devoit peu craindre qu'il réussît. Elle l'assura qu'il ne tiendroit pas à elle qu'il ne fût heureux. Il la crut, & il alla cependant voir Madame de Roye dès ce même jour ; mais bien des choses s'étoient passées qu'il ignoroit.

Sitôt que Monsieur d'Amboise avoit été revenu d'Angleterre, il avoit été chez cette Comtesse, qui l'avoit reçu avec beaucoup d'amitié. Elle venoit d'apprendre à sa fille, qu'elle la destinoit au Vicomte de Tavanes : & cette nouvelle lui avoit donné une si vive douleur, qu'elle n'avoit eu que le tems de lui répondre qu'elle lui obéiroit toujours ; & elle étoit sortie de la chambre de sa mére, pour donner un cours libre à ses larmes.

Lorsqu'elle vit qu'elle n'avoit évité d'épouser le Comte d'Amboise, que pour être

être au Vicomte de Tavanes, elle fut inconſolable. Sa perſonne lui avoit toujours déplû, & ſon deſſein le lui rendoit odieux. Elle penſoit que la parfaite eſtime qu'elle avoit pour le Comte d'Amboiſe lui pouvoit tenir lieu d'amour, & qu'il lui auroit été plus ſupportable d'être à lui, puiſqu'elle ne croyoit plus épouſer Sanſac, que d'être au Vicomte de Tavanes. Enfin le mal paſſé ne lui paroiſſoit plus un mal, & elle ne donnoit ce nom qu'au préſent.

Madame de Roye, voulant faire connoître à d'Amboiſe qu'il n'avoit point perdu ſa confiance, ne lui fit point un ſecret du mariage de Monſieur de Tavanes avec ſa fille; & elle lui en parla comme d'une choſe qui ſeroit bien-tôt concluë. Mais que ne produiſit point cette nouvelle dans l'eſprit de Monſieur d'Amboiſe? Mademoiſelle de Roye alloit épouſer un homme qu'il ſçavoit bien qu'elle n'aimoit pas. La penſée de la perdre ſans retour, & de la voir poſſeder par un mari qui l'avoit ſi peu méritée, excitoit en même tems ſon déſeſpoir & ſon indignation.

Il demanda à Madame de Roye la permiſſion de voir ſa fille, & il alla la trouver à ſon appartement. Elle étoit dans

un état si triste, qu'il n'avoit pas besoin de son amour pour en être sensiblement touché. Son visage étoit couvert de larmes, qui ne diminuoient point sa beauté. Vous êtes témoin de ma douleur, lui dit-elle, (sentant qu'elle ne pouvoit cacher ses pleurs,) & vous sçaurez bien-tôt ce qui l'a causée. Je ne le sçais peut-être déja que trop, lui dit-il, Mademoiselle; & j'ose dire, que je sens plus encore les maux que vous sentez, que je n'ai jamais senti tous ceux que vous m'avez faits. Que votre honnêteté m'est cruelle! lui dit Mademoiselle de Roye, que son chagrin faisoit parler. Cachez-la moi par pitié, afin que je connoisse moins le prix de ce que j'ai perdu. Que me dites-vous, Mademoiselle? lui dit-il. Je n'ai point acquis assez d'indifférence pour pouvoir entendre tranquillement ces paroles de votre bouche. Je ne cherche point à vous flater, lui dit-elle; mais il est vrai que je me repentirai toute ma vie du procédé que j'ai eu avec vous, & que je me trouverai très-malheureuse d'épouser le Vicomte de Tavanes. Ah! Mademoiselle, lui dit le Comte d'Amboise, je ne sçaurois me plaindre de ma disgrace, puisqu'elle m'attire des paroles si obligeantes. Est-il possible que vous me puissiez pré-

préférer à quelqu'un ? Je ne l'aurois jamais sçu, si vous ne m'aviez forcé de renoncer à vous. Mais quelques obstacles que j'aye mis à mon bonheur, peut-être il ne me seroit pas impossible de les vaincre, si vous y consentiez. Vous auriez mon consentement avec bien de la facilité, s'il y faisoit quelque chose, lui dit Mademoiselle de Roye, qui ne voyoit encore que le suplice d'épouser Tavanes. Monsieur d'Amboise fut si transporté de la joie que lui donnoient ces paroles, qu'il ne vit rien de ce qui pouvoit la troubler. Les soupçons qu'il avoit eu de Sansac, s'éfacérent de son esprit. Il trouva qu'il les avoit pris sur des fondemens légers. Madame de Roye lui avoit parlé du mariage de Tavanes, comme d'une chose avancée, mais non pas concluë absolument. Il alla trouver le Prince de Condé : il le conjura de parler à Madame de Roye, parce qu'il eût été embarrassé à lui parler lui-même, à cause de l'irrégularité qui pouvoit paroître dans son procédé. Ce Prince qui avoit bien voulu entrer dans les détails de sa passion dès qu'elle avoit commencé, saisit cette occasion de lui rendre un office. Il alla voir Madame de Roye, & il l'engagea aisément à rentrer dans ses premiéres liai-

ſons avec le Comte d'Amboiſe, qu'elle avoit toujours plus eſtimé que tous les autres hommes. Elle dit à ſa fille, que s'il étoit vrai qu'elle eût de l'éloignement pour le Vicomte de Tavanes, elle n'iroit pas plus avant avec lui, & qu'elle reprendroit ſes premiers engagemens avec Monſieur d'Amboiſe.

Mademoiſelle de Roye, qui n'avoit ſongé d'abord qu'à n'épouſer pas Tavanes, vit qu'elle avoit ſeulement changé de malheur : celui-ci étoit moindre, à la vérité; mais il étoit aſſez grand pour la mettre au déſeſpoir. Enfin elle ſe l'étoit attiré : il n'y avoit pas moyen qu'elle l'évitât ; & elle dit à ſa mére, qu'elle lui obéiroit ſans répugnance.

Madame de Roye fit naître des difficultés ſur le mariage du Vicomte de Tavanes ; & comme elle ne lui avoit point encore donné de parole, elle le rompit ſans qu'il parût qu'elle en eût eu le deſſein.

Madame de Tournon, qui étoit trop avant dans ſa confidence pour ignorer ce qui ſe paſſoit, lui fit les propoſitions de Sanſac, lorſqu'elle vit qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer pour lui, de ſorte qu'il fut refuſé une ſeconde fois. Cette Comteſſe le lui apprit avec toute la malice

lice dont elle étoit capable. Elle lui fit confidence des desseins de Tavanes & de leur progrès : en lui disant ensuite, que Mademoiselle de Roye n'avoit pû soutenir la pensée d'être à un autre qu'à d'Amboise ; qu'une légére cause les ayant brouillés, leur raccommodement avoit été aisé ; & qu'elle avoit engagé elle-même son Amant à faire parler à sa mére. La chose étoit vraie en apparence. Elle la conta de la même maniére à quelques personnes, afin qu'on le redit encore à Sansac. Il entra dans un violent dépit contre Mademoiselle de Roye ; il l'accusa de l'avoir trompé par sa fausse douceur. Il s'accusa de s'être voulu tromper soi-même. Il examina combien les choses qui l'avoient flaté étoient foibles. Enfin il s'abandonna au désespoir aussi facilement qu'il s'étoit abandonné à l'espérance, & il cessa de voir Mademoiselle de Roye.

Elle avoit pris une résolution qu'elle avoit de la peine à soutenir : sa tristesse étoit extraordinaire, & d'Amboise n'étoit pas assez heureux pour ne la point pénétrer. Les soupçons, qu'il avoit eu de Sansac, lui rentroient dans l'esprit ; cependant la préférence qu'elle lui avoit donnée sur le Vicomte de Tavanes, & les

les choses flateuses qu'elle lui avoit dites à cette occasion, venoient le soutenir contre ses défiances; & si ces réflexions troubloient le bonheur qu'il attendoit, elles ne l'empêchoient pas de l'attendre.

Tout se disposoit pour son mariage. Mademoiselle de Roye avoit beaucoup d'égards pour lui; mais quand elle étoit seule, elle en dédommageoit Sansac par un torrent de larmes. Elle se regardoit elle-même comme la cause de ses malheurs. Jamais elle ne s'étoit vûë si prête d'entrer dans un engagement, contre lequel tout son cœur se révoltoit. Elle ne put soutenir ces diverses agitations, & elle tomba malade.

Quel désespoir pour Monsieur d'Amboise! Il ne pouvoit douter que sa maladie ne fût l'effet du chagrin qu'elle avoit de l'épouser. Il se sentoit néanmoins entraîné à la voir tous les jours, & il la voyoit pleine d'honnêteté pour lui. Malgré les maux qu'elle lui causoit, il l'estimoit davantage, & il ne l'aimoit pas moins: au contraire, l'admiration & la pitié, se joignant à ses autres sentimens, rendoient sa passion plus forte, mais en même tems plus capable de raison. Le moyen de contraindre une personne qui se contraignoit elle-même pour l'amour

de

de lui ! Il vit qu'il devoit ſe dégager une ſeconde fois ; mais en rendant Mademoiſelle de Roye à elle, il la mettoit entre les mains de ſon Rival. Cette penſée le faiſoit trembler, & il ne réſolvoit rien.

Cependant la maladie de Mademoiſelle de Roye augmentoit. Il ſentit alors qu'il l'aimoit aſſez pour ne la diſputer pas davantage aux dépens de ſa vie. Il vit qu'il faloit la céder à ſon Rival, qu'elle ne pouvoit être que malheureuſe avec un autre. Il crut qu'il étoit capable de cet effort. Il ſe flata même, qu'une action extraordinaire produiroit peut-être un effet extraordinaire ; & que s'il ne ramenoit pas Mademoiſelle de Roye vers lui, en faiſant pour elle une choſe dont un autre ne pouvoit être capable, il rendoit du moins tous les autres hommes indignes d'en être aimés. Enfin il ſe formoit du débris de toutes ſes eſpérances, une nouvelle ſorte d'eſpoir. Toujours il penſa qu'il empoiſonneroit le bonheur de ſon Rival, en lui donnant lui-même ſa maîtreſſe. Mais après tout, ce n'étoient que des idées. Son cœur ne goûtoit point ſes raiſons, & il lui auroit encore été plus aiſé de faire la choſe, que de la réſoudre.

Il alla voir Mademoiselle de Roye le lendemain. Il remarqua qu'elle pleuroit, quoiqu'elle essayât de cacher ses larmes, & de montrer un visage ouvert & tranquille. Il est difficile de se représenter l'état où il se trouva. L'effort qu'on se faisoit pour lui, le portoit à celui qu'il se devoit faire. L'amour, la pitié, le désespoir, formoient mille combats dans son ame. Il demeura long-tems sans parler; mais enfin regardant Mademoiselle de Roye avec des yeux baignés de larmes, Mademoiselle, lui dit-il, vous avez eu jusqu'ici plus de force que moi. Je tremble de mon projet; mais peut-être je l'éxécuterai. Vous me donnez l'exemple de mourir, s'il le faut, en se contraignant. Eh bien, c'en est fait, il faut m'arracher à moi-même. Ne me cachez point vos sentimens pour Sansac. Je veux tout entreprendre, pour lui faire obtenir un bonheur dont vous le jugez plus digne que moi: aussi-bien puis-je être plus malheureux que je le suis? Je vous plairai du moins en vous donnant à mon Rival. Il remarquoit pendant ce discours une impression de joie sur le visage de Mademoiselle de Roye, qu'il ne lui avoit jamais vûë. Il se désespéroit de ce qu'il alloit faire, sans néanmoins s'en repentir.

Il

Il eſt des momens où l'on ſemble agir par une force ſupérieure : ce qu'il faiſoit tenoit plus du Héros que de l'Amant, & le rendoit digne en même tems de pitié & d'envie. Je pars, lui dit-il, Mademoiſelle, pour un deſſein qui ne s'achévera pas s'il ſe retarde : & toute la grace que je vous demande, c'eſt de n'oublier point, en me voyant, que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes pour l'amour de vous. Mademoiſelle de Roye ne put réſiſter à ces divers mouvemens : la ſurpriſe, la crainte, la honte agitoient ſon cœur. Sa fiévre en un inſtant redoubla ſi conſidérablement, qu'on jugea que ſa vie alloit être dans un très-grand danger. Il n'en faloit pas tant pour déterminer Monſieur d'Amboiſe. Il courut à l'appartement de Madame de Roye ; il lui apprit le péril où étoit ſa fille, & la paſſion qu'elle avoit dans le cœur. Il la conjura de n'avoir plus d'égards pour lui, & de ne ſonger qu'à Mademoiſelle de Roye. Cette mére aimoit véritablement ſa fille. La maladie de cette jeune perſonne la mettoit dans une cruelle inquiétude, & tout ce qui pouvoit contribuer à ſa guériſon lui paroiſſoit agréable. Elle marqua à Monſieur d'Amboiſe combien elle étoit touchée de ſa générosité, & lui don-

donna des louanges auxquelles il étoit peu ſenſible. Il vit qu'il réüſſiſſoit trop aiſément dans ce qu'il entreprenoit. Il quitta Madame de Roye, & il alla ſe renfermer chez lui, où il s'abandonna à tout ce que le déſeſpoir a de plus affreux. Quand il ne ſe vit plus rien à faire, il penſa à ce qu'il avoit fait : il enviſagea à loiſir le mariage de Mademoiſelle de Roye & du Marquis de Sanſac, auquel il n'y avoit plus d'obſtacles. Il vit qu'il l'avoit lui-même livrée à celui qu'il devoit le plus craindre qui ne la poſſedât, & il fut mille fois ſur le point de le punir de ce qu'il venoit de faire pour lui, & de l'empêcher par ſa mort d'obtenir un bien qu'il venoit de lui abandonner. Enſuite, il ſe repréſentoit l'état où il avoit vû Mademoiſelle de Roye. Cette idée le retenoit ; mais il voyoit à quel excès la pitié l'avoit porté. Il revenoit comme d'un ſonge, & il avoit peine à croire ce qu'il avoit été capable d'exécuter. Il ſongea que Mademoiſelle de Roye perdroit le ſouvenir de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'il lui en coûtoit ; dans la joie qu'elle auroit d'être à un homme qu'elle aimoit tendrement. Cette réflexion lui rendoit tout inſupportable ; il penſoit haïr Mademoiſelle de Roye autant

tant

tant que Sanſac, & il croyoit ne pouvoir jamais voir l'un non plus que l'autre.

Madame de Roye employa un de ſes amis, qui l'étoit auſſi du Marquis de Sanſac, pour lui faire ſçavoir que Monſieur d'Amboiſe étoit abſolument dégagé d'avec Mademoiſelle de Roye; & que s'il faiſoit quelques démarches pour l'obtenir, il n'y trouveroit plus d'obſtacles. Ce Marquis étoit trop amoureux pour ſonger aux refus qu'il avoit déja deux fois eſſuyés. L'avance que Madame de Roye lui faiſoit, en étoit la réparation; mais il vouloit ſçavoir les ſentimens de ſa fille. Il alla chez cette Comteſſe : il vit Mademoiſelle de Roye, à qui la joie redonnoit la ſanté, que le chagrin lui avoit ôtée. Il ne lui fut pas difficile de connoître qu'il étoit aimé; il le comprit en partie par les choſes qu'elle laiſſoit échaper, & plus encore par celles qu'elle évitoit de lui dire.

Le Marquis de Sanſac apprit à ſon pére le changement favorable pour lui qui s'étoit fait dans l'eſprit de Madame de Roye; mais il ne le trouva plus dans les mêmes diſpoſitions pour ſon alliance. Le refus qu'elle avoit fait de ſon Fils, l'avoit irrité au point de ne pouvoir jamais revenir de ſa colére; mais d'autres raiſons

le

ſe joignoient encore à celle-là. Le Comte de Sanſac étoit haï de Catherine de Médicis, parce qu'il avoit été Gouverneur de François II. qu'elle n'avoit jamais aimé. Elle ſe plaignoit que ce Gouverneur l'avoit élevé dans une grande indépendance à ſon égard, & elle en avoit pris de l'éloignement pour ſon Fils même. Elle eut lieu de voir lorſqu'il mourut, combien ſes ſentimens étoient reſpectés de toute la Cour, excepté des Sanſacs. Le Corps du feu Roi fut porté à Saint Denis ſans aucune pompe. Meſſieurs de Guiſe, oncles de la Reine ſa femme, ne le ſuivirent même pas; & le Comte de Sanſac ſeul, & ſon Fils l'accompagnérent.

La Régente ne fut pas long-tems ſans marquer ſes reſſentimens au Comte de Sanſac en pluſieurs rencontres. Il n'étoit plus appuyé de perſonne: il vit qu'il avoit beſoin d'être ſoutenu.

Mademoiſelle de Roye, & même Madame de Roye qui ne s'occupoit que de ce qui convenoit à ſa fille, ayant toujours été de la Cour de Marie Stuart, plus que de celle de Catherine de Médicis, n'étoient pas propres à le remettre en bonne poſture auprès d'elle. Il avoit d'autres vûës: & il dit à ſon Fils, qu'après le re-

fus

fus désobligeant que Madame de Roye avoit fait de le recevoir pour gendre, il devoit être honteux de songer encore à le devenir ; & il lui déclara qu'il ne consentiroit jamais à ce mariage. Cet Amant se jetta aux pieds de son pére : il lui dit que tout le bonheur de sa vie dépendoit d'épouser Mademoiselle de Roye ; mais il ne le fit pas changer de dessein.

Le Marquis de Sansac se révolta par cette dureté. Sa mére lui avoit laissé de grands biens ; & quoique ceux de son pére fussent considérables, il les sacrifioit sans peine à son amour. Il mit deux de ses oncles dans son parti, qui firent tous les pas qu'il faloit faire auprès de Madame de Roye, & dont les propositions furent reçûës, mais à condition que le Marquis de Sansac se raccommoderoit avec son pére, avant qu'on achevât le mariage, & que leur traité seroit secret jusques-là.

Ce Marquis eut cependant la permission de voir souvent Mademoiselle de Roye, dont la santé se rétablissoit chaque jour, & dont la beauté augmentoit encore depuis que son cœur étoit content. Elle sentoit vivement ce qu'elle devoit au Comte d'Amboise. Elle au-

roit

roit voulu lui marquer combien elle en étoit touchée, & le dédommager, s'il se pouvoit, par sa reconnoissance, des sentimens qu'elle n'avoit pas pris pour lui; mais elle ne le voyoit plus, parce qu'il prenoit soin de l'éviter. Il sçavoit cependant que son mariage avec Sansac n'étoit pas prêt à s'achever; mais si cette pensée adoucissoit sa douleur, elle ne la lui ôtoit pas.

Mademoiselle de Sansac revint à Paris: elle apprit avec plaisir l'action de d'Amboise, & elle en parloit sans cesse à Mademoiselle de Roye. Un jour qu'elles se promenoient ensemble dans les jardins du Louvre, elles le rencontrérent; qui étoit seul, & qui révoit si profondément, qu'il étoit proche de Mademoiselle de Roye, sans s'en appercevoir. Il continuoit à marcher, mais elle l'arrêta. Vous voulez bien, lui dit-elle, que je profite des occasions que le hazard me donne de vous marquer mes sentimens; il y a long-tems que je les cherche en vain. Hé! Mademoiselle, lui dit-il, il y auroit de la cruauté à vouloir me voir encore; je vous suis inutile. Il lui fit une profonde revérence, & il se retira sans regarder Mademoiselle de Sansac. Elles fu-

furent ſurpriſes de cette fuite. Mademoiſelle de Sanſac eut de la colére de ce qu'il ne l'avoit pas ſeulement remarquée. Mademoiſelle de Roye connut par la triſteſſe du Comte, & par ſa promte retraite, combien ſa paſſion étoit encore vive; & combien ſa générofité avoit été extraordinaire. Elle eut une très-ſenſible douleur d'avoir rendu un ſi honnête homme malheureux.

Il étoit au déſeſpoir de l'avoir quitée ſi bruſquement. Il craignit de l'avoir offenſée, & qu'elle ne vînt à le haïr. Enfin il avoit encore ſenti du plaiſir à la voir. Il s'en étoit privé de peur de s'y trop abandonner; mais il trouvoit que ſa raiſon lui avoit été cruelle: & que pouvoit-il lui arriver de plus triſte, que d'être haï de Mademoiſelle de Roye, & de ne la voir jamais? Cependant il ne vouloit plus aller chez elle; mais il ſentoit que ce lui ſeroit une douceur que de la rencontrer.

Sanſac trouvoit le retardement de ſon bonheur ſi inſupportable, qu'il n'étoit guére moins affligé, que lorſqu'il étoit incertain d'être aimé. C'étoit en vain qu'il preſſoit Madame de Roye de conſentir qu'il épouſât ſa fille, malgré le chagrin du Comte de Sanſac: elle ne vouloit point

point lui laiſſer perdre une partie de ſa fortune, par trop de précipitation. L'eſtime, que cette Comteſſe avoit pour d'Amboiſe, lui faiſoit ſouhaiter qu'il fût toujours de ſes amis. Cependant quoiqu'elle fût fâchée de n'avoir plus aucun commerce avec lui, elle n'oſoit lui en faire des reproches : mais comme elle eut beſoin de lui dans une affaire conſidérable, elle le lui fit ſçavoir, & il ne put ſe diſpenſer d'aller chez elle. Il y retourna avec quelque peine, & avec quelque plaiſir. Il trouva d'abord Mademoiſelle de Roye ſeule dans la chambre de ſa mére; & il fut ſi frapé de cette vûë, qu'il demeura comme immobile.

Madame de Roye étoit dans ſon cabinet avec une perſonne de conſidération, lorſqu'il entra. Comme elles étoient occupées d'une affaire particuliére, elle vint au devant de lui le ſupplier de vouloir bien demeurer un moment dans ſa chambre avec ſa fille. Mademoiſelle de Roye fut d'abord embarraſſée de la préſence d'un homme à qui elle avoit des obligations infinies, & qu'elle jugeoit, par ce qui s'étoit paſſé depuis peu, que ſa reconnoiſſance même pouvoit chagriner. Le déſordre de Monſieur d'Amboiſe étoit extraordinaire : il ſe retrouvoit au-

près

près d'une perſonne, qu'il avoit été contraint d'abandonner, qu'il adoroit toujours, à qui il ne le vouloit plus dire, encore qu'il ſouhaitât qu'elle le ſçût, enfin avec une perſonne qui lui donnoit une cruelle jalouſie, & qui lui inſpiroit un reſpect extrême. Ils gardérent quelque tems le ſilence l'un & l'autre; elle le rompit néanmoins la premiére. Je ne ſçaurois m'empêcher de me réjouïr de vous voir, lui dit-elle, quoiqu'il me paroiſſe que vous ne ſoyez pas content d'être ici. Mademoiſelle, lui dit-il, eſt-il poſſible que la préſence d'un malheureux, que vous avez forcé de renoncer à vous, puiſſe ne vous pas être déſagréable? Je ne vous y ai point contraint, lui dit Mademoiſelle de Roye: vous m'avez fait un ſacrifice volontairement. Hé, reprit-il, Mademoiſelle, vous mouriez ſi je ne vous l'euſſe fait. Vous ne pouviez ſoutenir la penſée d'être à moi. Je vous ôtois à celui ſans lequel vous ne pouviez vivre. Vous en dites beaucoup, interrompit Mademoiſelle de Roye en rougiſſant. Hé, Mademoiſelle, lui dit-il, pourquoi cette retenuë & cette contrainte? Avouez-moi que vous aimez mon Rival. Je le ſçais, je le vois malgré vous; & la réſerve dont vous uſez, eſt un rafinement de ten-
dreſſe

dreſſe dont je ſuis plus jaloux que de toute celle que vous me marqueriez avoir pour lui. Mais que vous dis-je ? reprit-il : pourquoi vous montrer cette bizarerie ? Je vous demande pardon. Je vous aime, je vous aimerai toute ma vie. Je n'ai pû être le maître de ne vous point parler une fois de Sanſac ; mais je ne vous en parlerai plus. Je vous reſpecte aſſez pour reſpecter même votre paſſion. Je me contraindrai ſans ceſſe, & je ne vous entretiendrai jamais de la mienne. Mais la ſeule grace que je vous demande, c'eſt que vous me regardiez comme quelque choſe de plus qu'un ami. Je vous regarde même, lui dit-elle, comme quelque choſe de plus qu'un Amant. Vous avez fait pour moi des choſes ſi peu ordinaires, que je ne puis avoir pour vous des ſentimens communs.

La conduite de ce Comte avoit été ſi digne d'admiration, & Mademoiſelle de Roye lui étoit ſi obligée, qu'elle crut lui devoir parler avec douceur, mais cependant d'une maniére qui ne flatât point ſon amour ; auſſi ces paroles le firent ſoupirer. Madame de Roye entra comme elle les achevoit. Cette Comteſſe apprit à Monſieur d'Amboiſe en quoi il pouvoit lui être utile, & il lui promit de lui obéir

obéir ponctuellement dans les choses qu'elle souhaitoit. Elles avoient quelque rapport à Mademoiselle de Roye, & il se trouva encore sensible au plaisir de lui rendre un service. Ses honnêtetés, ou plûtôt sa vûë, avoient remis une sorte de douceur dans son ame, quoiqu'elle ne lui eût rien dit de favorable à sa passion. C'étoit toujours beaucoup, qu'elle eût pour lui toute l'estime qu'il méritoit, & qu'elle la lui eût marquée.

L'affaire dont Madame de Roye l'avoit chargé l'obligea à retourner chez elle plus d'une fois. Il n'évitoit plus Mademoiselle de Roye, & il reprenoit l'habitude de lui parler. Peut-être même retrouvoit-il dans son cœur quelque panchant à l'espérance. Les obstacles qui s'opposoient au mariage du Marquis de Sansac, pouvoient durer long-tems. Il n'étoit pas impossible qu'une conduite soumise & désintéressée ne lui attirât une bienveillance particuliére de Mademoiselle de Roye, & que ne lui parlant jamais de sa passion, & lui faisant néanmoins connoître qu'elle n'étoit pas éteinte, il ne prît à la fin quelque chose sur les sentimens qu'elle avoit pour un Rival qui les méritoit moins que lui.

Madame de Tournon étoit au déses-

poir de n'avoir pu empêcher la liaison de Sansac & de Mademoiselle de Roye : elle cherchoit du moins à la rompre ; & le Comte de Sancerre, qui dans ce tems-là revint à Paris, parut propre à la servir dans ses desseins. Il étoit son ami particulier : cependant il ne lui avoit point fait confidence autrefois de son inclination pour Mademoiselle de Roye ; & ce n'étoit que par l'application qu'elle avoit toujours euë pour ce qui regardoit cette belle personne, qu'elle l'avoit découverte : il avoit même eu de la peine à lui avouer une passion dont il espéroit si peu, qu'il l'avoit cachée à celle qui la causoit.

Le Comte de Sancerre étoit bien fait ; il étoit fin, adroit & spirituel. La Comtesse avoit empêché, autant qu'elle l'avoit pu, qu'il n'aimât Mademoiselle de Roye, & elle avoit beaucoup contribué à lui faire entreprendre le voyage qu'il avoit fait en partie pour la fuïr. Mais l'Amour la fit changer d'intérêts. Elle sacrifia la jalousie de beauté, à la tendresse qu'elle avoit pour Sansac ; & elle assura le Comte de Sancerre qu'elle viendroit à bout de la lui faire épouser, s'il vouloit suivre exactement la conduite qu'elle lui prescriroit. Elle lui conseilla de tâcher à s'insi-

s'insinuer dans son esprit sous le nom d'ami, & de lui cacher ses véritables sentimens jusqu'au tems de les faire éclater avec succès. Sancerre goûta cet avis, qui s'accordoit avec son humeur & avec son intérêt.

Mademoiselle de Sansac ne pouvoit souffrir l'indifférence que d'Amboise avoit pour elle. Elle commença à le maltraiter, & à lui faire de petites incivilités, qui, de la part d'une personne raisonnable, ne pouvoient être que des marques de passion. Il connut avec chagrin des sentimens, auxquels il ne pouvoit répondre, & dont ses propres malheurs le forçoient d'avoir pitié. Mademoiselle de Roye s'appercevoit de l'état où étoit le cœur de son amie, par les plaintes bizares qu'elle lui faisoit sans cesse de ce Comte. Elle craignoit tout de la disposition de Monsieur d'Amboise ; quelquefois elle espéroit que la tendresse de Mademoiselle de Sansac le toucheroit : elle vouloit lui en parler ; mais quand elle faisoit réflexion sur l'indépendance des inclinations, ce qu'elle avoit dans le cœur la faisoit trembler pour son amie.

Mademoiselle de Sansac demeuroit dans une mélancolie, qui empêchoit le retour de sa santé. Elle avoit demandé

à la Reine de ſe retirer de la Cour, & elle vivoit chez ſon pére dans une aſſez grande retraite. Mademoiſelle de Roye prenoit part à ſes maux, & elle étoit aſſez équitable pour lui en être obligée. L'indifférence, que Mademoiſelle de Roye avoit pour d'Amboiſe, la flatoit, & l'empêchoit de la haïr. Elle tâchoit d'adoucir l'eſprit de ſon pére, ſur le mariage de Sanſac & de Mademoiſelle de Roye ; & elle ne déſeſpéroit pas d'y réuſſir : mais il lui arriva de nouveaux chagrins, qui l'empêchérent d'exécuter ce qu'elle s'étoit propoſé.

Un jour qu'elles étoient enſemble dans le Carroſſe de Mademoiſelle de Sanſac, elles virent d'Amboiſe dans le ſien entraîné par ſes Chevaux avec tant de violence, que ſa vie étoit en danger. Mademoiſelle de Sanſac pâlit, & dit à ſes gens de mener ſon Carroſſe ſur leur paſſage, afin de les arrêter. Elle leur parloit d'une maniére ſi vive & ſi preſſante, que malgré le riſque qu'ils couroient à lui obéir, ils exécutérent cet ordre : cependant ce fut avec tant de bonheur, que les Chevaux, dont la premiére fureur commençoit à ſe rallentir, rencontrant les autres de front, ne paſſérent pas outre.

Comme il voulut aller rendre grace à ceux

ceux qui s'étoient mis en péril pour le ſauver, il apperçut les Livrées de Sanſac : il crut que c'étoit ſon Rival, & fut au déſeſpoir de lui devoir la vie ; cependant, pour ne lui point faire connoître une ingratitude qu'il n'avoit pas volontairement, il s'avança vers ce Carroſſe, mais il n'y vit que des femmes. Mademoiſelle de Roye ſe préſenta d'abord à ſes yeux. Mademoiſelle de Sanſac s'étoit trouvée ſi mal de l'émotion que cette avanture lui avoit cauſée, qu'elle avoit été contrainte de s'appuyer ſur une de ſes mains. Il commençoit à remercier Mademoiſelle de Roye en des termes où ſa paſſion s'exprimoit malgré lui : mais elle lui dit qu'il avoit toute l'obligation à Mademoiſelle de Sanſac; & quoiqu'il fût faché de s'être trompé à une choſe qui lui plaiſoit, il ne put ſe diſpenſer de la remercier avec beaucoup de reconnoiſſance: il les quitta pour les laiſſer pourſuivre leur chemin.

Après qu'il les eut quittées, Mademoiſelle de Sanſac ſe trouvant ſeule avec Mademoiſelle de Roye, Vous avez vû ma foibleſſe, lui dit-elle : il n'eſt plus tems que je vous la diſſimule. Je me ſuis toujours refuſé le ſoulagement de me plaindre avec vous, pour ne point en-

tretenir une douleur que je condamne. Ayez pitié de moi, & me donnez quelque consolation. Vous n'êtes point coupable, lui dit Mademoiselle de Roye:personne n'est exempt des passions ; il suffit de les combattre. Je voudrois que la confiance que vous me témoignez vous pût être utile. Elle l'embrassa en disant ces paroles. Mademoiselle de Sansac vit avec chagrin qu'elles étoient arrivées au lieu où on les attendoit. Cette conversation lui faisoit plaisir, & elle pria Mademoiselle de Roye de venir, s'il se pouvoit, le lendemain se promener avec elle, dans un lieu agréable, où son peu de santé l'obligeoit à aller prendre l'air tous les matins.

Mademoiselle de Roye revit ce même jour le Comte d'Amboise chez Madame de Tournon. On y jouoit. Ils étoient les seuls qui ne jouoient pas. Mademoiselle de Roye s'approcha de la fenêtre pour parler à ce Comte. Elle vouloit sçavoir de quelle maniére il reconnoîtroit ce que Mademoiselle de Sansac avoit fait pour lui. J'avois du plaisir à penser que c'étoit à vous que je devois la vie, lui dit-il, Mademoiselle ; mais vous ne voulez pas seulement me souffrir une erreur qui me soit agréable. Que

me

me dites-vous, interrompit Mademoiselle de Roye? Je ſerois au déſeſpoir, ſi vous aviez toujours des ſentimens qui vous donnaſſent lieu de n'être pas content de moi, & qui me donnaſſent auſſi lieu de n'être pas contente de vous. Mademoiſelle, lui répondit-il, je ne croyois pas vous importuner. Je ne vous demande point de paſſion, ajoûta-t-il malgré lui: laiſſez-moi la mienne; c'eſt tout ce que je vous demande. Je n'y puis conſentir, lui dit-elle: la conſidération que j'ai pour vous s'y oppoſe; & ſi vous ſçaviez en quelle extrémité on ſe trouve, quand on eſt remplie d'eſtime, de reconnoiſſance, &, ſi on l'oſe dire, de pitié, pour une perſonne qui mériteroit quelque choſe de plus, je ne vous paroîtrois peut-être guére moins à plaindre que vous-même. Ils gardérent là-deſſus tous deux le ſilence: puis Mademoiſelle de Roye, ſe repréſentant vivement l'état où elle avoit vû ſon amie, ne put réſiſter à l'envie de lui en faire un mérite auprès du Comte: elle voulut le rendre ſenſible à la douceur d'être aimé d'une belle perſonne; elle lui fit une peinture touchante des ſentimens de Mademoiſelle de Sanſac. Enfin elle ſçavoit bien qu'elle ne riſquoit rien à lui faire une

pareille confidence. La diſcrétion du Comte étoit connuë ; & l'on étoit sûr, que s'il ne ſe faiſoit point un plaiſir de ſa conquête, du moins il ne s'en feroit pas d'honneur. Il ne put répondre à ce qu'elle lui diſoit, parce que Madame de Roye, qui avoit ceſſé de jouer, ſe leva pour ſortir, & emmena ſa fille, avant même qu'elle eût achevé ce qu'elle avoit à dire ; mais il ne penſa à rien qu'à l'empêcher de croire qu'il y eût fait la moindre réflexion.

Mademoiſelle de Roye ne vouloit point inſtruire Monſieur de Sanſac, que le Comte d'Amboiſe n'étoit pas encore indifférent, de peur de l'aigrir contre un homme à qui il avoit l'obligation de lui avoir cédé ſes droits. Elle devoit même ce foible égard au Comte, en conſidération des choſes extraordinaires qu'il avoit faites pour elle. Ces ſentimens ne bleſſoient point ſa paſſion. Elle étoit bien éloignée d'en prendre d'autres pour Monſieur d'Amboiſe, que ceux de la pitié ; & ſi elle étoit partagée entre ces deux Amans, elle plaignoit l'un, & elle aimoit l'autre.

D'Amboiſe avoit trouvé un prétexte pour aller le lendemain matin chez Madame de Roye, mais il la rencontra à la

porte

porte du Louvre. Il lui dit qu'il avoit eu ce deſſein, & qu'ayant pluſieurs choſes à lui dire, il l'exécuteroit lorſqu'elle ſeroit de retour. Il demanda à une des femmes qui l'accompagnoient, pourquoi Mademoiſelle de Roye n'étoit pas avec ſa mére. Cette femme lui dit qu'elle étoit allée ſe promener, & lui nomma le lieu; mais elle ne lui dit point que c'étoit avec Mademoiſelle de Sanſac, parce qu'elle ſuivoit Madame de Roye, & qu'elle n'en eut pas le loiſir.

Monſieur d'Amboiſe y courut ſans rien examiner. C'étoit à un de ces beaux lieux que les maîtres ſe font un honneur de laiſſer voir. On y venoit par deux côtés : il entra dans le jardin, & il n'y trouva d'abord que Mademoiſelle de Sanſac. Mademoiſelle de Roye avoit été arrêtée par la Comteſſe de Tournon, qui l'ayant rencontrée, l'avoit voulu accompagner, de ſorte qu'elle avoit feint d'aller ailleurs, pour pouvoir être ſeule avec ſon amie.

D'Amboiſe, qui avoit été apperçu de Mademoiſelle de Sanſac, n'avoit pû éviter de lui parler. Elle lui avoit dit qu'elle attendoit Mademoiſelle de Roye, & qu'elle s'ennuïoit de l'attendre; de ſorte qu'il n'avoit oſé la quitter, que ſa

compagnie ne fût venue. Ils furent embarrassés l'un & l'autre. Le Comte songeoit que Mademoiselle de Roye, en le voyant avec Mademoiselle de Sansac, jugeroit qu'il auroit fait réflexion à ce qui s'étoit dit le soir précédent ; & il l'auroit quittée brusquement, s'il n'avoit été arrêté par l'envie de voir Mademoiselle de Roye. Mademoiselle de Sansac n'étoit pas dans une peine moins grande. Elle n'auroit point été fâchée qu'il eût connu une partie de ses sentimens, & elle auroit été au désespoir de les lui faire connoître elle-même.

Fin du premier Livre.

LE
COMTE
D'AMBOISE,
NOUVELLE.

LIVRE SECOND.

MAdemoiſelle de Roye vint enfin les joindre : ils n'étoient pas loin de la porte du Jardin, & ils allérent au devant d'elle juſques-là. Elle félicita le Comte de ce qu'il étoit en ſi bonne compagnie, & crut par-là l'obliger à dire quelque choſe de flateur pour Mademoiſelle de Sanſac ; mais il affecta d'abord de juſtifier ſon intention, d'une maniére qui fit craindre à Mademoiſelle de Roye, qu'il ne déſobligeât ſon Amie : elle prit un prétexte pour retourner ſur le champ,

& emmena Mademoiſelle de Sanſac. Je veux, dit-elle à Monſieur d'Amboiſe, vous l'enlever, pour vous punir de votre diſſimulation. En achevant ces paroles, elle monta en carroſſe avec tant de précipitation, qu'il n'eut pas le loiſir de répondre.

Il étoit au déſeſpoir de voir l'opiniâtreté de Mademoiſelle de Roye, à ſe perſuader une choſe qu'il ſçavoit pourtant bien qui ne la fâcheroit pas: ſoit qu'il appréhendât de lui donner le moindre ſentiment de jalouſie, ſoit qu'il appréhendât de ne lui en donner aucun, il ne pouvoit s'en conſoler; le chagrin, la joie, ou l'indifférence de cette belle perſonne devenoient également cruels pour lui.

Il fut ſur le point de courir après elle, & de ne la point quitter qu'il ne fût pleinement juſtifié; mais le prétexte qu'elle avoit pris pour retourner, lui donnant lieu de croire qu'elle ne ſeroit pas ſitôt chez elle, il alla chez le Roi, & il laiſſa malgré lui ces deux Amies en liberté.

Lorſqu'elles furent retournées au logis de Mademoiſelle de Roye, & entrées dans ſa chambre, elle ſe trouva embarraſſée. Le peu de ſuccès qu'elle prévoyoit à la paſſion de Mademoiſelle de Sanſac, lui faiſoit appréhender de la mettre ſur

ce

ce ſujet : cependant elle s'apperçut que ſon ſilence l'affligeoit encore davantage ; de ſorte qu'elle la fit parler pour lui laiſſer prendre quelque ſoulagement, ſi ce n'étoit plus pour la conſoler.

Si l'on oſoit, lui dit-elle, vous demander par quelles maniéres le Comte d'Amboiſe a pû s'attirer des ſentimens dont il eſt ſi peu digne... Je ſçai que j'ai tort, interrompit Mademoiſelle de Sanſac ; mais je puis cependant m'excuſer. Je voyois inceſſamment le Comte d'Amboiſe avec vous ; je le trouvois aimable par l'ardeur avec laquelle il aimoit ; j'étois charmée de ſa délicateſſe. Vous ne l'aimiez pas ; & quoique cette penſée me donnât un plaiſir ſecret, je blâmois votre injuſtice, & j'allai trop loin en voulant l'éviter. Quand je parlai à la Reine pour empêcher votre mariage avec lui, je croyois m'y engager pour l'amour de vous, ou pour l'amour de mon frere : cependant j'ai connu depuis que c'étoit mon intérêt ſeul qui me faiſoit agir. Madame de Roye rendit tous mes projets inutiles, par ſa fermeté dans ſes premiers ſentimens pour le Comte ; j'eus du dépit d'avoir mal réuſſi. Vous retournâtes à la campagne ; le Comte vous alloit voir ſouvent ; je ne le voyois preſque plus : cela me fit ſentir à quel point

il m'étoit cher. Je voulus m'oppofer à mon panchant ; mais ce fut inutilement : & même en cherchant à rappeller ma raifon, je fongeois fans ceffe à lui, & j'achevai de la perdre.

Elle fe tut durant quelque tems ; puis elle pourfuivit, voyant que Mademoifelle de Roye ne parloit pas. Je fentis diftinctement la jaloufie : j'eus des remords d'avoir effayé de vous ôter au Comte, puifqu'il n'en étoit pas plus à moi ; mais je fus au défefpoir, quand il fongea une feconde fois à vous époufer, & je n'eus de repos que lorfque par un excès d'amour extraordinaire, il vous eut cédée à fon Rival. Cette action augmenta beaucoup mon eftime : il me fembla qu'elle autorifoit ce que je fentois pour lui, & même ce que j'avois fait contre lui. Quoique cet exemple de générofité me condamnât, je ne vis point la différence de fon procédé & du mien ; je crus que ma conduite étoit juftifiée par ce défintéreffement, & par votre indifférence; mais ce n'étoit en effet qu'un peu d'efpérance qui juftifioit tout. Helas ! je ne fus pas long-tems dans cette fituation ; fi j'eus des momens moins défagréables, ce ne furent que des momens : vous fçavez fi j'ai eu lieu de me flater.

Ma-

Mademoiſelle de Sanſac ne put continuer un tel diſcours ; & jettant un torrent de larmes, elle contraignit Mademoiſelle de Roye à lui parler. Je ſuis plus malheureuſe que vous, lui dit-elle : je ſens tous vos maux comme vous même, & j'ai encore le chagrin de vous les avoir cauſés ; c'eſt par moi que vous avez connu particuliérement le Comte d'Amboiſe ; c'eſt peut-être pour l'amour de moi qu'il ne prend pas les ſentimens qui ſont dûs à votre mérite ; enfin c'eſt mon indifférence pour lui, qui a donné lieu à votre pitié : tout vous devient un poiſon, je n'oſe rien entreprendre, & après avoir fait tous vos chagrins, j'ai la douleur de ne pouvoir vous en tirer ; vous ne devez plus avoir d'amitié pour moi ; vous me regardez comme une Rivale, peut-être vous me haïſſez. Non, interrompit Mademoiſelle de Sanſac, c'eſt d'Amboiſe qu'il faut haïr, & ce n'eſt point vous ; mais je ne puis même avoir le ſoulagement de haïr l'un ou l'autre. Que m'a-t-il fait ? Il ne m'a point trahie, puiſqu'il ne m'a jamais aimée. Helas ! faut-il que ce ſoit là ce qui m'ôte le droit de me plaindre ?

Ses pleurs, qui redoublérent, l'obligérent une ſeconde fois au ſilence ; &

Ma-

Mademoiselle de Roye, voyant de l'altération sur son visage, craignit qu'elle ne se portât mal, & l'obligea de se mettre sur un lit. Elle passa ensuite dans son cabinet pour parler à un de ses gens : on l'avertissoit de la part de Madame de Roye, que le Comte d'Amboise devoit venir, & qu'elle eût à le recevoir s'il arrivoit avant son retour. Il vint en ce moment; & n'ayant vû personne dans l'antichambre, ni même dans la chambre, parce que Mademoiselle de Roye avoit ordonné à ses femmes, lorsqu'elle étoit entrée avec Mademoiselle de Sansac, de passer dans son cabinet, qui en étoit assez éloigné, afin qu'elles ne fussent pas témoins de leur conversation. Il alloit sortir; mais Mademoiselle de Sansac s'étant tournée avec quelque bruit pour voir qui arrivoit, il s'approcha du lit dont les rideaux étoient à demi fermés. Il ne la reconnut point; elle avoit une partie de ses coëffes sur son visage : il crut que c'étoit Mademoiselle de Roye, qui se reposoit sur son lit; de sorte que l'esprit encore tout rempli de l'avanture du jardin, & craignant même de perdre l'occasion de lui parler, Mademoiselle, lui dit-il, je ne puis différer un moment à me justifier : auriez-vous bien la du-
reté

reté de croire que je pourrois aimer Mademoiselle de Sansac ? Je n'eus pas hier le loisir de vous répondre sur ce que vous me voulutes faire penser de ses sentimens ; mais en étoit-il besoin ? Si votre indifférence ne m'a pas fait changer, toute la passion qu'on pourroit avoir pour moi ne le feroit pas davantage.

Mademoiselle de Roye, qui comprit que quelqu'un entroit, & que même on vint avertir par un autre côté que c'étoit Monsieur d'Amboise, revint dans la chambre, & lui dit à demi bas, qu'une Dame de ses amies dormoit sur ce lit, & qu'elle alloit le recevoir dans une autre chambre ; mais elle ne sçavoit pas qu'il en avoit déja trop dit.

Mademoiselle de Sansac en avoit été frapée comme d'un coup de foudre ; & ce dernier malheur étoit si affreux, qu'il n'y avoit que la mort qui pût lui en ôter la honte & la douleur. Elle demeura sur le lit de Mademoiselle de Roye, accablée de mille pensées différentes, sans prendre aucune résolution.

Monsieur d'Amboise étoit avec Mademoiselle de Roye : il lui disoit les mêmes choses qu'il avoit crû lui dire, lorsqu'il avoit parlé à Mademoiselle de Sansac ; mais elle lui marqua, qu'elle prenoit

peu

peu de plaisir à les entendre, & que si quelque chose étoit capable de la toucher, ce ne seroit que les sentimens qu'il prendroit pour son Amie. Il fut outré de cette indifférence, & il demeura saisi d'une si vive douleur, qu'il cessa de lui parler.

Madame de Roye revint plûtôt qu'elle n'avoit pensé, & Mademoiselle de Roye alla retrouver Mademoiselle de Sansac, dont le désespoir redoubla par sa présence. Elle fit un cri douloureux lorsqu'elle la vit. Ha! vous m'avez trahie, lui dit-elle: j'espérois du moins que le Comte ignoreroit ma foiblesse; mais il manquoit quelque chose à votre victoire; vous avez trouvé de la gloire au sacrifice qu'il vous a fait de moi. Je vous demande pardon de vous soupçonner de cette pensée; mais pourquoi lui dire que je l'aimois, puisqu'il vous aime? Elle n'eut pas la force de poursuivre, ses larmes couloient en abondance, & elle ne pouvoit que pleurer.

Mademoiselle de Roye comprit une partie de ce qui s'étoit passé; elle n'avoit rien à lui répondre, & il n'étoit pas tems de justifier son intention, quand elle étoit coupable par de si tristes effets: tout ce qu'elle pouvoit faire, étoit de l'as-

l'aſſurer qu'il ſeroit aiſé de déſabuſer le Comte de la penſée d'être aimé ; mais le reméde n'étoit point encore du goût de Mademoiſelle de Sanſac. Non, dit-elle, qu'il le ſçache ; & je ne le verrai jamais. Là-deſſus, elle ſe leva de deſſus le lit où elle étoit : elle ſortit de chez Madame de Roye, dans le deſſein de n'y revenir plus ; & le lendemain elle alla à une maiſon de campagne que ſon pére avoit auprès de Tours. Là, elle eſſaya d'oublier tout le monde : elle abandonna le deſſein de pourſuivre le mariage de ſon frére avec Mademoiſelle de Roye, quoiqu'il pût ſervir à la venger de d'Amboiſe ; & tous ſes ſentimens cédérent à ſa honte : ainſi elle ne laiſſa à cette Amie que le chagrin d'avoir perdu une perſonne à qui elle confioit ſes ſentimens, & de conſerver toujours un Amant malheureux.

La conſtance de Monſieur d'Amboiſe étoit ſi cruelle à Mademoiſelle de Roye, par les ſuites qu'elle avoit euës, qu'elle commença à lui en faire un crime ; elle ne lui parloit plus qu'avec une ſorte d'aigreur, contre laquelle il n'étoit point préparé. Il n'avoit pas penſé qu'elle le traiteroit plus mal, parce qu'il ne pouvoit aimer qu'elle. Il entroit dans cette nouvelle

velle rigueur une ſorte d'injuſtice & de mépris, qui ne lui parut pas ſupportable: il penſa qu'il pourroit vivre ſans aimer une perſonne dont l'ingratitude méritoit ſa haine, ou plûtôt ſon oubli; & il recommença à l'éviter plus qu'il n'avoit jamais fait.

Sanſac fut au déſeſpoir de l'abſence de ſa ſœur: il n'avoit plus perſonne auprès de ſon pére qui parlât pour lui; de ſorte qu'après avoir écrit inutilement à Mademoiſelle de Sanſac, il alla la trouver au lieu où elle étoit. Il fit tous ſes efforts pour l'obliger à revenir; mais il n'obtint rien d'elle, & il ne la tira pas un moment de l'accablement mortel où elle étoit plongée.

Madame de Tournon qui le voyoit très-affligé, & qui méditoit les moyens de le retirer d'auprès de Mademoiſelle de Roye, feignit une nouvelle chaleur pour ſes intérêts: elle lui dit, qu'un de ſes amis, qui pouvoit tout ſur l'eſprit du Comte de Sanſac, ſeroit bien-tôt à Paris, & qu'elle employeroit tout le crédit qu'elle avoit ſur cet Ami, pour faire réuſſir le deſſein du Marquis.

Sanſac ſçavoit qu'en effet celui dont elle parloit étoit fort conſidéré de ſon pére. Quel plaiſir d'enviſager un moyen de

de parvenir au bonheur qu'il attendoit depuis si long-tems ! La force de ses sentimens lui redonna de l'amitié pour cette Comtesse. Il lui promit une reconnoissance éternelle, & il retourna chez elle avec assiduité.

Elle avoit introduit le Comte de Sancerre chez Madame de Roye : il étoit d'un caractére d'esprit à faire plaisir à tous ceux qu'il voyoit : il y alloit souvent, & son amour s'augmentoit tous les jours par la connoissance particuliére de l'esprit de Mademoiselle de Roye ; cette passion étoit même irritée par celle qu'il lui connoissoit pour le Marquis de Sansac. Bien souvent un Rival fait valoir le mérite d'une Maîtresse ; & quand il ne sçauroit la faire haïr, il la fait infiniment aimer.

Quoique Mr. d'Amboise évitât Mademoiselle de Roye, il n'étoit pas possible qu'il ne la rencontrât jamais ; & il y avoit plus d'un mois qu'il ne l'avoit vûë, lorsqu'il se trouva auprès d'elle un jour que la Reine Régente recevoit des Ambassadeurs d'Espagne. D'abord qu'il apperçut Mademoiselle de Roye, son premier mouvement fut de changer de place ; mais elle le salua d'une maniére, qui, bien qu'assez indifférente, avoit un charme

par

par lequel il se sentit arrêté : il n'osa cependant lui parler ; mais lorsque la cérémonie fut achevée, les hommes donnérent la main aux Dames pour les remettre dans leur carrosse. Le Marquis de Sansac fut obligé de prendre celle de Madame de Roye, & Monsieur d'Amboise dit à Mademoiselle de Roye, qu'il n'osoit lui offrir la sienne ; elle ne lui répondit rien, & lui tendit sa main avec assez de civilité.

Jamais Mademoiselle de Roye n'avoit été si parée ni si belle ; les applaudissemens, qu'elle avoit reçûs, faisoient paroître sur son visage une joie modeste, qui auroit excité de l'amour dans les cœurs les plus insensibles. Quoique la passion de Sansac fût au point de ne pouvoir augmenter, il avoit néanmoins senti un nouveau plaisir à la regarder. D'Amboise se souvint des premiéres fois qu'il l'avoit vûë : il fit un profond soupir, & il la regarda avec des yeux mouillés de larmes.

Comme il y avoit de grands Appartemens à traverser, & que beaucoup de gens s'étoient mis entre Madame & Mademoiselle de Roye, il eut le loisir de lui parler. Je suis honteux, Mademoiselle, lui dit-il, de vous marquer que vos mé-

mépris & votre haine ne ſçauroient m'empêcher de vous aimer : quels remédes tenterez-vous encore ? ils ſeront inutiles ; il n'y a que ma mort qui puiſſe vous défaire de moi. Vous m'aviez promis, lui dit Mademoiſelle de Roye, que vous ne me tiendriez plus de pareils diſcours: que voulez-vous que je vous y réponde ? Rien, Mademoiſelle, lui dit-il d'un air indigné : je n'ai mérité que votre indifférence. Hé bien, ajoûta-t-il tout tranſporté, rendez-la moi, puiſque je ſuis aſſez malheureux pour croire que votre colére m'eſt encore un plus grand mal. Mais, lui dit Mademoiſelle de Roye, devez-vous être ſurpris de mon reſſentiment ? Vous êtes cauſe que j'ai perdu mon Amie. Mademoiſelle, interrompit-il, de quoi pouvez-vous m'accuſer ? Ai-je pris ſoin de toucher ſon cœur ? M'étoit-il poſſible d'aimer autre choſe que vous ? Non, Mademoiſelle, ajoûta-t-il comme hors de lui, vous ne me devez point de tendreſſe, je déteſte la mienne ; mais je vous aime, & je ſuis digne de votre pitié. Ne vous plaignez donc point, lui dit Mademoiſelle de Roye : je vous ai donné ce que j'ai pû vous donner, & hors l'amour vous avez eu tous mes autres ſentimens ; je vous en promets la con-

continuation, & ne nous faiſons plus de reproches.

Le Comte n'avoit pas lieu d'être content, mais il n'avoit pas droit de ſe plaindre. Il la remit au carroſſe de ſa mére, où Sanſac étoit qui l'attendoit. Ces deux Amans ſe ſaluérent avec un ſoûris, qui exprimoit tous les mouvemens de leur cœur. D'Amboiſe, qui avoit feint de ne pas regarder Mademoiſelle de Roye, l'avoit cependant remarqué, & il en fut pénétré d'une douleur mortelle; alors ſon mal fut extrême, puiſqu'il réſolut de ſe guérir. Il ſentit qu'il ſeroit toujours expoſé à chercher Mademoiſelle de Roye, à la rencontrer, & à ſouffrir tout ce que l'amour déſeſpéré & la jalouſie ont de plus affreux. De ſorte que voyant qu'il lui étoit néceſſaire de quitter Paris, il alla à une Terre qu'il avoit proche de Reims, & il ſe promit de ne plus revenir, qu'il n'eût éteint tous les reſtes de ſa malheureuſe paſſion. Ainſi Mademoiſelle de Roye fut délivrée pour quelque tems d'un Amant qui commençoit à l'importuner, parce qu'elle avoit des égards pour lui, & qu'elle n'oſoit le maltraiter.

Mais c'étoit le Comte de Sancerre & Madame de Tournon, dont elle n'avoit rien

rien appréhendé, qui devoient causer tous les malheurs de sa vie. Sancerre vouloit l'engager avant que de se déclarer son Amant; de sorte qu'il avoit commencé à entrer en liaison avec elle, en lui parlant souvent de Sansac; & à la faveur de ce nom il se rendoit aimable: elle le voyoit avec un plaisir, qui étoit même suspect à Sansac; il craignoit de trouver un Rival dans un homme, qui lui paroissoit redoutable, & qui étoit assidu chez Mademoiselle de Roye: il lui avoua ses soupçons; mais elle l'assûra si fortement, qu'il n'étoit qu'Ami; & elle en étoit si persuadée, qu'elle ne fit même point de réflexion aux inquiétudes de Sansac. Il avoit aussi tant de raisons de s'assurer de l'inclination de Mademoiselle de Roye, qu'il voulut bien d'abord lui soumettre sa jalousie.

Madame de Tournon, qui, par les promesses qu'elle lui avoit faites de s'employer pour son Mariage, l'avoit engagé à lui rendre des soins, fit semer par le Comte de Sancerre, que ce Marquis étoit devenu amoureux d'elle. Quoique Mademoiselle de Roye eût été avertie des raisons qu'il avoit de la ménager, cette Comtesse étoit encore assez aimable pour pouvoir donner des inquietudes à une Rivale. Ma-

Mademoiselle de Roye apprit à Sansac ce qu'on disoit de lui : il demeura dans une surprise, qui parut naturelle ; il lui répondit d'une maniére si tendre, & il l'aimoit si véritablement, qu'il ne pouvoit manquer d'être bien-tôt justifié. Il lui offrit de rompre avec Madame de Tournon ; mais ils croyoient tous deux avoir le même intérêt à la conserver pour Amie. Elle le pria à la fin de ne point changer de conduite, & elle l'assura que jamais elle n'en auroit de chagrin.

Sa jalousie parut si tendre à son Amant, que dans ce moment il perdit celle qu'il avoit euë de Sancerre : il fut même si honteux d'avoir pû soupçonner d'infidélité un cœur si délicat, qu'il craignit de la faire souvenir des craintes qu'il lui avoit marquées ; mais cette paix ne dura pas long-tems. Madame de Tournon voulant qu'ils prissent en même tems de l'ombrage, gagna celle des Femmes de Mademoiselle de Roye, en qui elle avoit le plus de confiance : elle lui donna une Lettre qui s'adressoit à Mademoiselle de Roye ; mais elle la pria de ne la lui montrer pas, & de faire en sorte que Sansac la lût, sans qu'il parût qu'on eût eu le dessein de la lui laisser voir.

Le hazard favorisa son intention peu de

de jours après, & la chose fut ponctuellement exécutée. Sansac vint le soir chez Madame de Roye, elle n'y étoit pas ; ses amis attendoient quelquefois son retour, mais ce jour-là elle devoit souper avec sa Fille chez Madame de Tournon : cependant cette femme feignit de l'ignorer, elle dit à Sansac qu'elles alloient revenir, & elle voulut le faire entrer dans l'appartement de Madame de Roye, dont elle avoit exprès égaré la clef, pour avoir lieu de le mener dans celui de Mademoiselle de Roye. Elle venoit d'y porter promtement le Billet dont elle étoit chargée : il étoit sur la table décacheté, & paroissoit y avoir été oublié. Elle y laissa le Marquis seul : il lut le billet, qui étoit de la main du Comte de Sancerre, dont Sansac connoissoit l'écriture. Sancerre, par ce billet, avouoit à Mademoiselle de Roye, qu'il avoit cru long-tems n'être que son ami ; qu'ensuite il lui avoit déguisé ses véritables sentimens à la faveur de ce nom ; qu'enfin il ne pouvoit plus s'empêcher de les lui faire connoître. Sansac le lut avec le même chagrin, que si en apprenant l'amour du Comte il eût appris qu'il étoit aimé.

Cette femme rentra dans la chambre ; lorsqu'elle jugea qu'il auroit lû le billet,

& elle lui dit que Madame de Roye venoit de renvoyer ſes gens, & qu'elle paſſoit le ſoir chez Madame de Tournon. Il y alla auſſi-tôt, ſans douter que Sancerre ne s'y trouvât; cependant ayant reconnu de loin ſes livrées à la porte, il fut frapé de cette vûë comme s'il ne s'y étoit pas attendu. Il entra chez Madame de Tournon, pour voir de quelle maniére Mademoiſelle de Roye ſe conduiroit avec ſon nouvel amant; mais comme elle n'avoit pas vu la Lettre qui pouvoit l'inſtruire des ſentimens de ce Comte, elle ne changeoit point de conduite avec lui.

Sanſac étoit au déſeſpoir de lui trouver ſa vivacité ordinaire; la jalouſie lui faiſoit même croire qu'elle étoit encore augmentée: jamais il n'avoit trouvé les choſes que Sancerre diſoit ſi peu propres à plaire, & jamais il n'avoit tant craint qu'elles ne pluſſent; enfin il ſortit dans le plus furieux chagrin où il eut été de ſa vie. Le lendemain, il ne put voir Mademoiſelle de Roye en particulier, & le jour ſuivant on partit pour aller à Reims au Sacre de Charles IX.

Un tems conſidérable s'étoit déja écoulé depuis la mort de François Second: les plaiſirs renaiſſoient à la Cour, & même

me ils n'avoient presque pas discontinué, parce que la Reine Régente, qui vouloit être absoluë, entretenoit tout dans l'oisiveté & la mollesse. Elle rendoit chaque jour célébre par quelque Fête; & étant toujours suivie des plus belles femmes qui faisoient agir leurs Amans à son gré, elle régnoit avec une pleine autorité par le moyen de la galanterie.

Madame de Roye, qu'une légére indisposition obligeoit à demeurer à Paris, voulut retenir sa Fille auprès d'elle; mais la Reine la pria de ne les point priver d'une personne qui embellissoit sa Cour: de sorte qu'elle la confia à Madame de Tournon, qu'elle croyoit toujours la plus sincére de ses Amies. Sa fille ne lui avoit point dit les soupçons qu'elle avoit eus de cette Comtesse, de peur qu'elle ne les eût trouvés trop peu raisonnables.

Durant le Voyage, Madame de Tournon obsédoit Mademoiselle de Roye, & sur le prétexte d'amitié ne la quitta pas un moment. Comme la Lettre que Sansac avoit vûe n'avoit été écrite qu'afin qu'il la vît, Mademoiselle de Roye n'en avoit point entendu parler. Sancerre se gardoit bien de lui laisser soupçonner encore qu'il l'aimât. Il faloit que son Ri-

val fût détruit auparavant ; & il ſe contentoit de travailler de concert avec Madame de Tournon à brouiller ces deux Amans, & à les empêcher de s'éclaircir.

Madame de Tournon avoit dit à Sanſac, qu'encore qu'elle voulût bien le ſervir dans ſon Mariage auprès de ſon pére, elle ne vouloit point entrer avec Mademoiſelle de Roye dans la confidence de ſon amour, & qu'il ne lui convenoit point de prendre ces ſortes de maniéres avec une jeune perſonne. Il ne pouvoit la blâmer de cette réſerve ; & il en ſoupçonnoit d'autant moins qu'elle fût capable de prendre un autre intérêt en lui, que celui de l'amitié. Ce Marquis entretenoit toujours ſa jalouſie dans ſon cœur. Il voyoit que Mademoiſelle de Roye ne rompoit point avec Sancerre, & il la trouvoit déja trop coupable pour mériter ſes reproches ; mais il lui marquoit une froideur extraordinaire : elle l'attribuoit à ſa nouvelle paſſion pour la Comteſſe, & elle en conſervoit un dépit, qui ne parut auſſi d'abord que par ſa froideur ; mais il étoit impoſſible, qu'ils demeuraſſent long-tems dans cet état. Ils avoient des ſoupçons mutuels qui devoient ſe tourner en certitude, ou il faloit qu'ils s'éclairciſſent de leurs doutes.

il

il leur arriva une avanture qui acheva de les brouiller.

La Reine donna le Bal à Reims le ſoir du Sacre de Charles IX. Comme c'étoit la ſaiſon des maſques, elle fit le plan d'une maſcarade : elle ordonna qu'une troupe de Bohémiens, & une troupe de Bohémiennes, vinſſent ſéparément prédire la bonne fortune du jeune Roi ; qu'enſuite, chaque Bohémien prendroit une Bohémienne, & qu'ils danſeroient enſemble pour ſe réjouïr de s'être rencontrés à dire des choſes agréables.

La Comteſſe de Tournon & Mademoiſelle de Roye étoient de la Maſcarade : leur taille étoit à peu près égale ; leurs cheveux étoient d'un brun fort approchant, & dont le peu de différence ne ſe remarquoit point aux flambeaux : l'habillement de ces Bohémiennes étoit même ordonné d'une maniére à ne laiſſer preſque pas diſtinguer celles qui avoient le moindre rapport ; de grandes robes volantes leur couvroient toute la gorge, & deſcendoient juſqu'à terre, ſans que rien marquât la taille : leurs cheveux, qui retomboient ſur les épaules, étoient renoués avec quantité de rubans, & les Dames faiſoient part à leurs Amans de ceux dont elles devoient porter le jour

de la Fête ; parce que la Reine, qui vouloit entretenir tout dans la galanterie, l'avoit ainsi souhaité, afin que ceux qui avoient des Maîtresses dansassent avec elles. Mademoiselle de Roye se trouva embarrassée dans cette conjoncture : la froideur, qui étoit entre Sansac & elle, lui donnoit de la répugnance à lui faire cette sorte de faveur ; cependant il lui étoit impossible de la faire à un autre : elle lui paroissoit peu considérable en soi, & c'étoit trouver une occasion de se plaindre, qu'elle ne put négliger ; elle lui envoya de ses rubans, & elle lui écrivit avec tant de dépit, de douleur, & de tendresse, que cette Lettre auroit nécessairement produit un éclaircissement entr'eux, si l'artifice de Madame de Tournon n'avoit prévalu.

Le billet ayant passé par les mains de cette femme que Madame de Tournon avoit gagnée, il lui fut montré. Cette Comtesse vit quelque ouverture à jouer un mauvais tour à ces deux Amans : elle garda les rubans de Mademoiselle de Roye, & elle en envoya d'autres au nom de cette jeune personne ; c'étoit de ceux dont elle même devoit porter. Son intention étoit de tromper Sansac, & de passer pour Mademoiselle de Roye à la

fa-

faveur du déguifement, de mettre cette Amante dans la derniére colére contre lui, & de les empêcher autant qu'elle pourroit de s'éclaircir; enfin de rejetter la méprife des rubans fur les femmes qui les fervoient, fi l'on en venoit à l'éclairciffement. Cependant elle trouvoit elle-même l'artifice groffier, & elle en efpéroit peu de chofe: mais elle avoit commencé à femer la mes-intelligence entr'eux, il faloit hazarder tout ce qui pouvoit l'augmenter; & leurs cœurs étant déja prévenus de jaloufie, les moindres apparences pouvoient achever de les révolter.

Sanfac reçut les rubans de Madame de Tournon, qu'on lui envoya de la part de Mademoifelle de Roye; & il écrivit à celle-ci avec tant d'amour & tant de jaloufie, que Madame de Tournon, à qui cette Lettre fut montrée, appréhenda & efpéra tout en même tems de cette difpofition: elle pria cette femme qu'elle avoit gagnée, de faire dire à Sanfac, que Mademoifelle de Roye lui parleroit le foir après la Mafcarade, & elle avoit réfolu de lui dire fous le Mafque des chofes qui le perfuaderoient que fon Rival étoit aimé: on fupprima les Lettres qu'ils s'écrivoient de part & d'autre, & l'on dit

ſeulement à Mademoiſelle de Roye, que Sanſac lui étoit très-obligé de ſes rubans ; ce mépris qu'elle avoit ſi peu mérité, la mit dans une colére inconcevable. D'abord elle fut ſurpriſe de ce procédé ; mais ſon eſprit étoit aigri de longue main par la froideur extraordinaire qu'on lui marquoit, & tout paroît vraiſemblable à la jalouſie. Combien s'accuſa-t-elle de lâcheté, d'avoir pû faire une démarche ſi mal reçûë : ce qui lui avoit d'abord paru ſi léger, lui parut alors terrible ; & ſa douleur l'auroit empêchée de ſe trouver à la Maſcarade, ſi elle n'avoit encore voulu voir de quelle maniére il s'y conduiroit.

Les Maſques danſérent ; chaque Bohémienne avoit un Bohémien qui portoit ſa couleur. Mademoiſelle de Roye vit quelqu'un qui portoit la ſienne, & d'abord elle ne le reconnut pas pour être le frére de Madame de Tournon qui devoit danſer avec cette Comteſſe ; mais elle remarqua aiſément que ce n'étoit point Sanſac qui danſoit avec elle.

Ce Marquis n'étoit pas fait d'une maniére à pouvoir être confondu avec les autres : il étoit plus grand que tous ceux qui étoient de la Maſcarade ; de ſorte qu'elle l'apperçut avec les couleurs de Ma-

Madame de Tournon, qu'elle ne pouvoit méconnoître, parce qu'elles s'étoient habillées ensemble. Sansac qui la prenoit pour Mademoiselle de Roye, trompé par les rubans qu'on lui avoit envoyés de sa part, dansa toujours avec elle; & elle affecta si bien l'air de la danse de celle qu'elle vouloit représenter, que le Marquis n'ayant aucun soupçon de l'artifice, s'y méprit absolument.

Mademoiselle de Roye sentoit le plus violent dépit qu'elle eût eu de sa vie; elle ne douta point que la Comtesse n'eût aussi envoyé de ses rubans à Sansac, pour avoir le plaisir de se voir préférer hautement: dans la disposition où elle étoit; il ne lui en faloit pas tant pour la convaincre que Sansac & Madame de Tournon étoient dans une parfaite intelligence; & le trouble de son esprit la fit danser avec tant de désordre, que personne ne soupçonna que ce fût elle.

Après qu'elle eut fait une revûë de tous les personnages de la Mascarade, elle connut que c'étoit avec le frére de Madame de Tournon qu'elle avoit dansé: elle n'examina point si Sansac avoit voulu la tromper en mettant quelqu'un à sa place, ou s'il n'avoit songé qu'a se

tirer d'affaire;mais toujours elle se croyoit traitée d'une maniére si fâcheuse, que son amour propre étoit presque aussi blessé que sa tendresse.

Si-tôt que la Mascarade fut finie, elle se coula doucement vers la porte, & sortit sans être remarquée que de Sancerre, qui avoit toujours eu les yeux sur elle, & qui la reconnoissoit aux rubans que Madame de Tournon avoit interceptés, & qu'elle lui avoit montrés. Il sortit aussi pour lui donner la main, & elle lui fut obligée de cette honnêteté : elle lui dit qu'elle ne rentreroit pas, de sorte qu'il la conduisit jusques chez elle. Il avoit trop d'intérêt à sçavoir ce qui se passoit dans son cœur à l'occasion de Sansac, pour ne lui en parler pas, & il faloit dans ce désordre porter les derniers coups à son Rival : il feignit d'un air mystérieux de n'être point tout à fait surpris de ce qui étoit arrivé; c'en étoit assez pour engager Mademoiselle de Roye malgré elle à lui faire plusieurs questions auxquelles il répondit d'une maniére qui augmentoit infiniment sa jalousie & sa douleur: quoiqu'elle eût eu mille soupçons, elle s'accusa en elle-même de s'être aveuglée, & d'avoir conservé trop de tranquillité dans le tems qu'on la trahissoit. Elle ne se

se lassoit point de lui faire de nouvelles demandes, & il demeura plus long-tems avec elle qu'elle ne lui auroit permis d'y demeurer, si elle avoit été moins agitée.

Sansac, après avoir dansé avec Madame de Tournon, qu'il prenoit toujours pour Mademoiselle de Roye, la mena en un coin de la Salle pour lui parler : elle n'ôtoit point son Masque, qui tenoit à sa coëfure ; de sorte qu'il ne se détrompoit point. Il lui dit, qu'il étoit désespéré, qu'il sçavoit que Sancerre lui avoit écrit, & avoit osé lui faire connoître sa passion ; que cependant elle ne l'en avoit pas plus maltraité, qu'elle le voyoit avec plaisir ; & qu'enfin il ne pouvoit plus vivre, si elle continuoit d'avoir le même procedé avec lui. Madame de Tournon, feignant un ton embarrassé, lui dit qu'il étoit difficile qu'elle rompît avec un ami de sa mére. Ha ! Mademoiselle, lui dit-il, que me faites-vous envisager ? Pourquoi vous allarmer ? lui dit-elle d'un ton encore plus embarrassé qu'auparavant : quand il seroit vrai que Sancerre auroit d'autres sentimens pour moi que ceux de l'estime & de l'amitié, vous ne devez point penser que j'en aie d'autres pour lui. Quoi ! Mademoiselle, reprit-il, est-il possible que vous ayez de l'estime & de

l'amitié pour un homme qui se déclare votre Amant ? Je suis perdu, si vous ne vous dédites de ces cruelles paroles. Je ne m'en dédirai point, lui dit Madame de Tournon : il y a de l'injustice à ce que vous demandez. C'en est trop, interrompit Sansac : ou trompez-moi mieux, ou achevez de me détromper. Je ne sçaurois demeurer dans l'incertitude où je suis ; dites, que vous aimez Sancerre, que vous ne sçauriez rompre avec lui ; & je ne vous importunerai plus de ma jalousie, ni de mes reproches. Madame de Tournon ne lui répondit rien. Je vous entens, Mademoiselle, lui dit Sansac transporté de fureur : vous n'aurez plus à souffrir mes plaintes ; mais ce seroit en vain que vous auriez attendu de moi de la modération, & tant qu'il me restera de la vie j'empêcherai que mon Rival ne soit plus heureux que moi. Là-dessus, il la quitta brusquement, & elle ne fit aucune démarche pour le retenir.

Madame de Tournon étoit dans une joie extraordinaire : jamais elle n'auroit osé espérer un tel succès, & tous ses artifices étoient si heureux, qu'ils ne lui donnoient aucun remors. Quoique la Mascarade fût finie, le Bal continuoit. Madame de Tournon, après avoir changé

gé d'habits, rentra dans la Salle où l'on danſoit. Sanſac y étoit allé, pour chercher Sancerre, & pour l'obliger à ſe venir battre; mais il ne l'y trouva pas, & il entendit que Madame de Tournon diſoit que Mademoiſelle de Roye s'étoit retirée avec un grand mal de tête. En effet, Mademoiſelle de Roye l'avoit fait dire, afin qu'on ne fût pas ſurpris de ce qu'elle ne venoit point au Bal. Comme ce Marquis ne voyoit point Sancerre, il penſa qu'il pouvoit l'avoir ſuivie, & il ne lui fut pas poſſible de ne point chercher à s'en éclaircir. Il alla chez Mademoiſelle de Roye, ſur le prétexte de demander des nouvelles de ſa ſanté: & ayant ſçû par les gens de Sancerre qu'il y étoit, il demanda à la voir, pour lui faire, malgré ſa promeſſe, tous les reproches qu'il croyoit qu'elle méritoit; mais la colére où étoit Mademoiſelle de Roye l'empêcha de le recevoir: elle lui envoya dire, qu'elle ne pouvoit lui parler, à cauſe de ſon mal de tête, & dans le même moment elle renvoya Sancerre; mais comme il comprenoit que Sanſac avoit remarqué ſes gens, & qu'il jugea que peut-être ce Rival auroit la curioſité de ſçavoir s'il ſeroit long-tems avec Mademoiſelle de Roye, il demeura dans l'an-

ti-

chambre avec celle de ses femmes que Madame de Tournon avoit gagnée, sans que Mademoiselle de Roye sçût qu'il y étoit, & sans qu'elle y songeât.

Sansac l'attendoit sur son passage, agité de tout ce que la rage a de plus affreux : il vit venir le Comte d'Amboise, &, dans le trouble où il étoit, il ne put se défendre de lui parler. D'Amboise, ayant été obligé de se trouver à Reims pour le Sacre de Charles Neuf, avoit entendu dire que Mademoiselle de Roye se portoit mal, & s'étoit trouvé encore assez sensible à ce qui la regardoit pour venir avec empressement s'informer de sa santé. Vous voyez un homme desespéré, lui dit Sansac si-tôt qu'il l'apperçut: vous m'avez plongé dans l'abîme où je suis, & vous vous en êtes retiré; vous m'avez cedé une personne qui fait tout le malheur de mes jours; elle aime Sancerre; il est présentement avec elle, & elle refuse de me voir. Je n'ai rien à vous répondre, lui dit Monsieur d'Amboise; j'ai oublié Mademoiselle de Roye en vous la cédant : là-dessus, il vit sortir le Comte de Sancerre de chez elle, & il quitta Sansac brusquement, de peur que son air ne démentit les paroles qu'il venoit de lui dire.

Dans quelle bizarre jalousie ce Comte entra-t-il alors! Il lui sembla que Mademoiselle de Roye lui faisoit une seconde infidélité : elle avoit été forcée par son inclination à aimer Sansac ; d'Amboise commençoit à croire qu'elle aimeroit toûjours celui qu'elle lui avoit d'abord préferé, & cela avoit en quelque sorte assoupi la premiére ardeur de ses sentimens ; mais ce changement le réveilla, lui redonna des desirs, du dépit, & de l'emportement. Il pensoit qu'elle pouvoit être inconstante, & il l'estimoit moins, mais il en avoit une nouvelle vivacité ; il se sentoit prêt à se venger de celui qui lui enlevoit un bien qu'il avoit crû perdu pour lui; mais il trouvoit qu'il y avoit une sorte d'amour à se venger, qui ne convenoit point à un homme qui n'avoit jamais été aimé ; il avoit honte d'être encore tourmenté par les démêlés de Sansac & de Sancerre pour Mademoiselle de Roye, & il retourna à la Campagne dès le même moment.

Sansac ayant marqué à Sancerre que son dessein étoit de se battre contre lui, ils allérent assez loin du lieu où ils se trouvoient, de peur d'être détournés : ils se battirent avec une égale impétuosité ;

ſité; & ils auroient terminé leur querelle par la fin de leur vie, ſi leurs gens, à qui ils avoient défendu de les ſuivre, ne ſe fuſſent doutés de leur intention, & n'en euſſent averti quelques-uns de leurs amis, qui les trouvérent, & qui les ſéparérent.

Mademoiſelle de Roye fut quelques jours ſans ſortir de la chambre, ſur le prétexte de ſon mal de tête, de ſorte qu'elle ne voyoit point Sanſac. Le combat de ce Marquis avec Sancerre faiſoit beaucoup de bruit à la Cour, mais on n'en diſoit point le ſujet. Sancerre avoit de trop grandes raiſons de le cacher, tant qu'il ne ſeroit point établi auprès de Mademoiſelle de Roye. Madame de Tournon entra dans cette affaire avec Sanſac; & l'engagea au ſecret, lui diſant qu'il devoit des égards à une perſonne qu'il avoit ſi long-tems aimée; mais en effet, c'étoit pour empêcher que Mademoiſelle de Roye n'approfondit ce démêlé, ſi elle avoit ſçû la part qu'elle y avoit. Sanſac ſuivit les conſeils de cette Comteſſe, quoique ſa colére contre Mademoiſelle de Roye ne fût point diminuée. Cet Amant eſſayoit en vain d'étouffer ſa paſſion: il haïſſoit Mademoiſelle de Roye; mais il ſongeoit inceſſam-

ſamment à elle, & c'eſt l'oubli qui fait la guériſon.

Mademoiſelle de Roye ayant demandé à Sancerre le ſujet de ſon combat avec Sanſac, il lui dit que le Marquis l'avoit querellé ſur un prétexte aſſez léger; mais que la véritable cauſe de ſa haine pour lui étoit qu'il l'avoit rencontré trop ſouvent à ſon gré chez Madame de Tournon, pour qui il ne pouvoit ſe perſuader qu'on n'eût qu'une ſimple amitié. Mademoiſelle de Roye avaloit ce poiſon ſans réſiſtance; rien ne défendoit plus Sanſac dans ſon cœur contre ces ſortes de ſurpriſes; & elle avoit une facilité à croire toutes les choſes qu'on diſoit de lui au ſujet de Madame de Tournon, qui donnoit beaucoup d'eſpérance à ſon Rival.

Madame de Tournon marquoit toujours à Mademoiſelle de Roye la même amitié, mais on la recevoit avec une grande froideur; ces deux Rivales ne ſe parloient plus du Marquis de Sanſac, & ce n'étoit que par leur affectation à éviter de prononcer ſon nom, qu'elles ſe faiſoient de la peine l'une à l'autre.

Le Comte de Sanſac, pére du Marquis, étoit Gouverneur de Touraine; il étoit malade à Tours, & dans cet âge où l'on

l'on n'espére plus de guérir ; la survivance de son Gouvernement fut en ce temslà donnée à son fils, par le crédit de Madame de Tournon ; comme il ignoroit qu'elle fût la cause de tous ses déplaisirs, il voulut bien lui avoir cette obligation ; néanmoins il falut qu'il s'éloignât ; il lui dit la nécessité où il étoit de fuïr Mademoiselle de Roye, & cette Comtesse ne s'opposa point au dessein qu'il avoit d'aller à Tours ; l'absence devoit l'empêcher de s'éclaircir avec Mademoiselle de Roye, & le guérir de sa passion.

Ce Marquis partit promtement de Reims, & peu de jours après la Cour retourna à Paris. Madame de Tournon prit de grands soins de faire informer Mademoiselle de Roye de la part qu'elle avoit euë à ce qu'on avoit fait pour Sansac ; en effet, il avoit falu une personne qui eût du crédit sur l'esprit de la Reine, pour l'engager à faire quelque grace à cette famille.

Mademoiselle de Roye fut remise entre les mains de sa mére, à qui elle apprit que Madame de Tournon étoit sa Rivale, & l'avoit trahie. Madame de Roye eut du chagrin du changement de Sansac ; l'engagement où beaucoup de gens sçavoient qu'il étoit avec Mademoi-

moiselle de Roye, avoit éloigné les partis, & cette infidélité lui faisoit quelque tort. Mademoiselle de Roye sentoit vivement cet affront, & ne se consoloit pas de n'avoir point aimé d'Amboise, qui avoit une si véritable passion pour elle, & dont les grandes qualités & la constance devoient l'avoir arrachée à l'inclination qu'elle avoit pour Sansac.

Le Comte de Sancerre, qui étoit toujours attaché à elle sous le nom d'ami, crut que le tems étoit favorable pour avouer sa tendresse; mais il résista à l'envie de se faire un mérite auprès d'elle de l'avoir toujours cachée. Il craignit de se charger des chagrins qu'elle avoit eus contre Sansac, s'il faisoit voir qu'il avoit toujours été son Rival, & de rendre suspectes les choses qu'il avoit dites de lui; de sorte qu'il feignit un commencement de passion, que l'occasion de voir tous les jours une belle personne sans engagement faisoit naître.

Mademoiselle de Roye s'étoit trop mal trouvée de l'amour, pour le suivre une seconde fois; & ce n'étoit que par la reconnoissance du côté de Mr. d'Amboise, si son cœur pouvoit encore être entraîné: elle répondit à Sancerre avec cette indifférence, qu'un Amant trouve

plus

plus insupportable que la colére. Aussi comprit-il dès ce moment tout ce qu'il en devoit attendre ; cependant il lui parla plus d'une fois.

Son amour étoit las de se contraindre; il importunoit, s'il ne pouvoit plaire ; de sorte que Mademoiselle de Roye fut obligée de lui marquer que s'il continuoit ces discours, elle ne le verroit jamais. Elle le lui dit d'un air si tranquille, qu'il ne douta point qu'elle n'exécutât la menace: & il en eut un si cruel dépit, qu'il cessa lui-même de la voir.

C'étoit en vain que le Comte d'Amboise cherchoit à la campagne un repos qu'il n'y avoit pas trouvé la premiére fois ; une nouvelle raison de se guérir ne faisoit qu'augmenter son mal ; le Comte de Sancerre, Mademoiselle de Roye & Sansac, se présentoient sans cesse à son imagination, & le tourmentoient. Il retourna à Paris, entraîné par son inquiétude, & sans sçavoir ce qu'il y vouloit faire. D'abord il n'alla point chez Madame de Roye, & il étoit tout à fait résolu à éviter sa fille ; cependant, s'étant informé de ce qu'elle faisoit, il sçut que Sancerre avoit cessé de la voir, & on lui dit en même tems que c'étoit parce que ce Comte étoit devenu amoureux d'elle ;

que

que ſa paſſion l'avoit importunée, & qu'enfin elle l'avoit en quelque ſorte banni. Comme on cache peu les choſes qui ſont indifférentes,Mademoiſelle de Roye avoit avoué la vérité à quelques amies qui lui avoient demandé pourquoi Sancerre ne la voyoit plus; & d'Amboiſe, qui cherchoit à le ſçavoir, ne pouvoit manquer d'en être inſtruit; il perdit par-là toute ſorte d'ombrage du Comte de Sancerre, de l'idée duquel il avoit été plus importuné, que véritablement jaloux; il penſa que Mademoiſelle de Roye avoit ſeulement voulu chagriner Sanſac, plûtôt que de le trahir, lorſqu'elle avoit refuſé de le voir, après la Maſcarade qui s'étoit faite à Reims, & qu'elle avoit reçû Sancerre; qu'enfin ce pourroit être la ſuite de quelque querelle d'Amans qu'il n'avoit point ſçûë; & il ne lui étoit que trop aiſé de ramener toute ſa haine du côté de Sanſac; mais il apprit bien-tôt auſſi, que ce Marquis étoit devenu amoureux de Madame de Tournon; & cette nouvelle produiſit en lui pluſieurs mouvemens, entre leſquels il ne démêla d'abord que la curioſité de ſçavoir ce que penſoit Mademoiſelle de Roye; il retourna chez elle avec empreſſement.

Madame de Roye le reçut avec ſes hon-

honnêtetés ordinaires. Mademoiselle de Roye lui parut mélancolique, mais civile & pleine d'égards. Comme il y avoit du monde dans la chambre, il ne put entrer dans aucune conversation particuliére avec elle ce jour-là, mais elle ne laissa pas de remarquer qu'il l'aimoit encore: elle fit réflexion sur le procédé de ce Comte, & sur celui de Sansac; elle opposoit la constance de l'un à la légéreté de l'autre; & quoique des pensées si avantageuses pour d'Amboise n'entrainassent point encore le cœur de Mademoiselle de Roye, c'étoit cependant beaucoup qu'elle lui donnât une si entiére préférence dans son esprit.

La premiére fois qu'il la vit seule, il lui voulut parler de Sansac; mais elle en évita d'abord le discours, par une confusion secrette de lui paroître abandonnée d'un homme qu'elle lui avoit préferé; cependant, il lui fit connoître qu'il n'ignoroit pas ce qu'on disoit du changement de Sansac, & ce fut d'une maniére qui en ôtoit en quelque façon la honte à Mademoiselle de Roye: elle estimoit assez ce Comte, pour prendre le parti de la sincérité avec lui. Ayez le plaisir de vous venger de moi, lui ditelle, je dois vous laisser jouïr de ce triom-

triomphe; hé bien, il eſt vrai que Sanſac me quitte pour Madame de Tournon. Eſt-il poſſible, Mademoiſelle, interrompit-il, cela peut-il être? Quoiqu'on me l'ait dit, quoi que vous me le confirmiez, je connois trop l'impoſſibilité de ceſſer de vous aimer, pour le pouvoir croire. Rien n'eſt plus vrai, lui dit Mademoiſelle de Roye; mais, qu'y a-t-il-là qui ſoit incroyable? On ne voit que des exemples d'inconſtance. Mademoiſelle, lui dit-il, n'en voyez-vous point d'autres? ne connoiſſez-vous point un Amant mépriſé, haï, & conſtant? je ne le connois point mépriſé ni haï, lui dit Mademoiſelle de Roye, d'un air qu'il ne lui avoit pas encore vû: je commence à faire la différence de lui au reſte des hommes; j'étois deſtinée peut-être à lui rendre juſtice un jour, & ce jour pourroit être arrivé. Helas! Mademoiſelle, lui dit-il, ne vous y trompez point, ce jour eſt encore de ceux que vous donnez à Sanſac, & c'en ſeroit le plus heureux, s'il ſçavoit goûter ſon bonheur: quand vous voudriez me faire ſervir à vôtre vengeance, ce ſeroit ſans ſonger à moi; Sanſac vous eſt bien cher, puiſque ſon crime vous engage à dire des choſes flateuſes à ſon Rival. C'étoit ainſi que le Comte

d'Am-

d'Amboise faisoit connoître à Mademoiselle de Roye, qu'elle avoit moins d'envie de lui marquer sa reconnoissance, que de faire encore quelque déplaisir à Sansac: néantmoins, l'espérance rentroit dans le cœur de ce Comte; c'étoit déja un grand point, que de n'avoir plus à craindre la tendresse d'un Rival, & de n'avoir à combatre que celle de Mademoiselle de Roye, qu'elle combatoit ellemême.

Madame de Tournon entretenoit un commerce de Lettres avec ce Marquis: insensiblement, elle en étoit venuë jusqu'à lui faire comprendre, qu'elle auroit voulu le consoler de l'infidélité de Mademoiselle de Roye; il avoit saisi cette occasion de l'oublier; l'envie qu'il en avoit lui faisoit quelquefois croire qu'il y avoit réussi, & donnoit un air d'ardeur à ses Lettres, dont Madame de Tournon étoit contente. Il avoit cependant bien moins d'envie de la persuader qu'il l'aimoit, que d'en persuader Mademoiselle de Roye, qu'il n'osoit encore revoir.

La maladie du Comte de Sansac, son pére, étoit une raison pour le retenir à Tours; il écrivoit à ses amis, qu'il étoit amoureux de cette Comtesse, & ils ne lui parloient plus de Mademoiselle de Roye,

Roye, parce qu'il les en avoit priés sans leur en dire la raison. Dans le tems que Sancerre étoit encore des amis de Mademoiselle de Roye, Madame de Tournon lui avoit écrit qu'ils étoient dans une parfaite intelligence, & depuis personne ne l'en avoit desabusé. Cette Comtesse, qui recevoit souvent des lettres de Sansac, parce qu'elle lui écrivoit tous les jours, faisoit montrer à Mademoiselle de Roye les plus tendres de celles qu'elle avoit de lui, comme si on les avoit surprises.

Mademoiselle de Roye entroit dans une colére inconcevable lors qu'elle les voyoit, & l'inconstance de Sansac faisoit plus auprès d'elle pour Monsieur d'Amboise, que tous les services de cet amant n'avoient pû faire. Le Comte de Sansac mourut dans ce tems-là, & sa mort mettoit son Fils en liberté d'achever son mariage avec Mademoiselle de Roye; mais, il n'en profita pas. Madame de Tournon, qui n'y voyoit plus d'obstacles que ceux qu'elle y apporteroit, redoubla ses artifices; elle fit dire par-tout qu'elle épouseroit ce Marquis, si-tôt qu'il seroit de retour à Paris, où il devoit revenir dans peu pour prendre les ordres du Roi. Le dessein de Madame de Tournon étoit

d'engager avant cela Mademoiſelle de Roye à prendre un parti. Madame de Roye ne pouvoit ſoûtenir l'affront qu'on faiſoit à ſa Fille; elle lui dit qu'il étoit de leur gloire de prévenir Sanſac. Mademoiſelle de Roye étoit encore plus irritée, & ne cherchoit qu'à ſe venger. Le Maréchal de Coſſé fit faire dans ce tems-là des propoſitions pour l'épouſer; mais la diſproportion de leur âge faiſoit balancer Madame de Roye, malgré les avantages de cet établiſſement. Le Comte d'Amboiſe avoit toûjours la même paſſion pour Mademoiſelle de Roye; mais il avoit plus d'une fois renoncé à elle. Il eſt vrai, que les raiſons qu'il en avoit euës ne ſubſiſtoient plus; rien ne convenoit mieux à cette belle perſonne, qu'un amant qui l'avoit toujours tendrement aimée, & qu'elle eſtimoit plus que tous les autres hommes. Madame de Roye demanda conſeil à ce Comte comme à un ami, ſur les deſſeins du Maréchal de Coſſé: il fut ſaiſi d'un trouble, qui l'empêcha de répondre. Je vois avec ſurpriſe, lui dit-elle, que ce qui regarde ma Fille ne vous eſt pas encore indifférent: cependant tout ce que vous avez déja fait me donnoit lieu de croire que vous la verriez ſans peine en épouſer un autre; vous

vous ſçavez que je vous l'avois deſtinée, & que je vous euſſe préferé à tous les hommes, ſi vous aviez voulu profiter de mes ſentimens. Je n'ai rien à vous répondre: Madame, lui dit-il, vous ne ſçauriez ignorer les diſpoſitions où je ſerai toute ma vie pour Mademoiſelle de Roye: je ne m'aſſure point qu'il y ait moins d'obſtacles pour moi dans ſon cœur; mais, je m'en flate, & il n'en faut pas tant pour rendre ma paſſion extraordinaire; ſi vous y aviez quelque égard, vous ſouffririez que je conſultaſſe Mademoiſelle de Roye pour la derniére fois. Hé bien, conſultez-la, lui dit cette Comteſſe; j'ai pour vous la même conſidération que j'ai toûjours euë.

La conjoncture étoit délicate pour le Comte d'Amboiſe; il s'étoit déja engagé deux fois avec Mademoiſelle de Roye; une troiſiéme devoit le faire trembler; mais la concurrence du Maréchal de Coſſé le déterminoit à épouſer Mademoiſelle de Roye pour la lui ôter; il alla ſe jetter aux pieds de cette belle perſonne. Mademoiſelle, lui dit-il, vous voyez le plus amoureux de tous les hommes: vous ſçavez que vos rigueurs ne m'ont point empêché de l'être; & que n'ont point fait vos honnêtetés? J'aurois dû malgré elles être ſûr que vous ne m'aimerez jamais,

mais, & cependant elles m'ont fait efpérer, ou elles m'ont tenu lieu de bonheur, tant que vous n'avez été à perfonne; mais vous ne fçauriez plus éviter d'être à quelqu'un, & je crains que vous n'en trembliez. Ce ne feront point les engagemens qui me feront peur, lui dit Mademoifelle Roye, ce ne pourroient être que les gens avec qui je ferois obligée à m'engager. Hé, Mademoifelle, lui dit-il, êtes-vous en état de faire des différences? J'appréhende que quelque fâcheux fouvenir ne vous rende toûjours le choix d'un mari défagréable, ou du moins indifférent; tout vous fera égal. Mais, ajoûta-t-il, pourquoi vous preffer de vous déclarer? vos bontés ne me donnent point affez de hardieffe pour me faire croire, que fi vous étiez capable de diftinctions, elles fuffent en ma faveur; vous m'avez trop accoûtumé à être malheureux, pour me laiffer prendre des efpérances.

Vous m'offenfez, lui dit-elle, par ces fouvenirs que vous voulez que j'aie; cependant je veux bien vous répondre précifément fur le refte; vous avez d'ailleurs affez mérité que je m'expliquaffe avec vous fans détour; & puifque je ne fçaurois me difpenfer d'entrer dans quelque

liai-

liaiſon, je ſerois fâchée que ce ne fût pas avec vous. Quelles paroles pour Monſieur d'Amboiſe! Pouvoit-il faire des réfléxions contraires à ſon bonheur? Il pria Madame de Roye de le préférer au Maréchal de Coſſé; & comme elle y avoit beaucoup de panchant, ſon mariage fut une troiſiéme fois réſolu. Il ſembla alors à cet amant, qu'il n'avoit plus rien à redouter, & qu'il étoit au deſſus de tous ſes malheurs. Plus de rival. Plus d'obſtacles. Il alloit être uni pour jamais à une perſonne qu'il avoit longtems aimée, & dont il croyoit enfin être aimé. Son malheur avoit tant duré, qu'il ne vouloit plus retarder ſon bonheur; il ſupplia Madame de Roye de ne point faire différer la cérémonie de ſes noces. Mademoiſelle de Roye, qui, par eſtime pour Monſieur d'Amboiſe, & par un ſecret dépit contre Sanſac, s'étoit réſolue à ce mariage, n'eut pas de peine à conſentir qu'il fût achevé promtement, & il le fut à deux jours de-là.

Quand il avoit été arrêté, les amis de Sanſac le lui avoient écrit, non pas comme une choſe qui l'intéreſſât, mais comme une nouvelle. Quel coup de foudre pour lui! & quels ſentimens ſe réveillérent dans ſon cœur! Il ſentit que

le dépit, le tems & l'absence, n'avoient fait que les assoupir, & qu'ils ne les avoient point affoiblis. Il ne concevoit pas qu'elle eût aimé Sancerre, & qu'elle épousat si-tôt d'Amboise; & cette refléxion le portoit insensiblement à douter qu'elle eût aimé ce premier; cependant il pensoit qu'elle lui en avoit fait l'aveu par son silence; il avoit vû sortir Sancerre de chez elle, on lui en avoit refusé l'entrée; & quoique toutes ces circonstances rappellées dans sa mémoire le fissent encore fremir, il se disoit que ce n'étoit point des certitudes, que peut-être quelque chose qu'il ignoroit avoit donné lieu à ces irrégularités; il redonnoit du prix à Mademoiselle de Roye dans son imagination, à mesure qu'il craignoit de la perdre; tout ce qui pouvoit la justifier lui venoit dans la pensée, comme tout ce qui pouvoit la rendre coupable s'y étoit autrefois présenté; la bizarrerie d'épouser d'Amboise, dans le tems qu'elle devoit épouser Sancerre, si elle l'eût aimé, le mettoit hors de mesure, & lui faisoit croire tout possible, jusqu'à n'avoir point été trahi. Il s'accusoit déja d'avoir peut-être donné trop tôt de la jalousie à Mademoiselle de Roye, par Madame de Tournon. D'Amboise, qu'il avoit

avoit toûjours vû si éloigné d'être aimé de Mademoiselle de Roye, ne lui paroissoit point avoir dû s'emparer avec tant de promtitude d'un cœur qui s'étoit toûjours refusé à lui; cependant, dans quelques momens il pensoit que la même inconstance, qui l'avoit portée à aimer Sancerre, pouvoit l'avoir portée aussi à aimer d'Amboise; mais cette idée lui sembloit si cruelle, qu'il la rejettoit d'abord; enfin, il ne démêloit plus rien, sinon qu'il ne pouvoit souffrir que quelqu'un fût heureux en épousant Mademoiselle de Roye. Il ne croyoit point que son mariage se dût faire avec tant de précipitation, & il espéra d'y mettre encore des obstacles; néantmoins, il ne pouvoit retourner à Paris comme il l'auroit souhaité, parce que les Huguenots, avec qui l'on avoit fait un Traité de Paix qui n'eut point d'effet, s'étoient emparés de plusieurs villes, & avoient même des troupes proche de Tours; de sorte qu'il ne lui étoit pas possible de quitter son Gouvernement; mais il ne voulut point différer de faire sçavoir à Mademoiselle de Roye l'état où son mariage l'alloit réduire, quoiqu'il ignorât les dispositions où elle étoit pour lui. Il alla chez Mademoiselle de Sansac sa sœur, qui n'étoit

qu'à deux lieuës de-là ; il lui apprit ce mariage, qu'il ſçavoit bien qui la devoit toucher autant que lûi ; il la conjura de partir ſur le champ, de donner à Mademoiſelle de Roye une lettre qu'il lui écrivoit, & de mettre en uſage tout ce qui pourroit l'empêcher d'épouſer le Comte d'Amboiſe.

La paſſion de Mademoiſelle de Sanſac étoit de celles que rien ne peut guérir ; elle fut ſaiſie d'étonnement & de douleur ; & quoiqu'elle eſſaiât de cacher ces mouvemens, elle aſſûra ſon frére, qu'il pouvoit ſe repoſer ſur elle du ſoin de cette affaire, dont elle viendroit infailliblement à bout ſi quelqu'un y pouvoit réuſſir, & qu'elle n'oublieroit rien pour le ſervir. Il retourna à Tours après cette aſſurance, & elle ne ſongea plus qu'aux moyens de lui tenir parole.

Elle ne balança point à choiſir les voies les plus promtes, & qui lui parurent les plus ſûres : il lui ſembla que ce ſeroit en vain que Mademoiſelle de Roye ſeroit perſuadée de la tendreſſe de Sanſac, & que quand elle rentreroit dans ſes premiers ſentimens pour lui, ils ſeroient inutiles, parce que ſa timidité l'emporteroit toujours ſur ſon inclination ; & qu'enfin il ſeroit plus aiſé de jetter dans l'eſ-

l'eſprit de d'Amboiſe des ſcrupules qui l'obligeaſſent à prendre le parti qu'il avoit pris plus d'une fois, que d'entreprendre aucune autre choſe pour rompre ſon mariage; qu'après tout, ce ne lui ſeroit pas un malheur de n'épouſer point une perſonne qui avoit été ſi long-tems prévenuë pour Sanſac; qu'il n'y avoit preſque pas lieu de douter que ſa tendreſſe ne ſe réveillât, lorſqu'elle le verroit revenir à elle.

Mademoiſelle de Sanſac écrivit à Monſieur d'Amboiſe, & elle lui envoya la Lettre que Sanſac écrivoit à Mademoiſelle de Roye; elle déguiſa ſon écriture, afin qu'on ne ſçût pas que ces lettres vinſſent de ſa part, & elle partit quelques momens après pour apprendre l'effet qu'elles auroient produit. D'Amboiſe les reçut le lendemain de ſon mariage, & lorſqu'il croyoit que ſa félicité ne ſeroit jamais troublée: il ouvrit celle de Mademoiſelle de Sanſac, dont il ne connut point le caractére, & qui étoit conçûë en ces termes.

LETTRE.

Je n'ignore point votre délicateſſe; puiſque vous épouſez Mademoiſelle de Roye,

 vous

vous croyez être maître de son cœur : je vous donne un moyen de vous en assurer ; voici une Lettre que Sansac lui écrit ; puisqu'il l'aime encore, il peut en être encore aimé ; consultez-la sur cette Lettre ; si elle la reçoit avec indifférence, vous n'en aurez que plus de repos dans votre mariage ; & si vous vous appercevez que sa passion ne soit pas éteinte, vous pourrez éviter un engagement qui ne feroit jamais votre bonheur.

Il lut ensuite celle de Sansac dont il connoissoit l'écriture, & il y trouva ces paroles.

A MADEMOISELLE DE ROYE.

ON m'apprend que vous allez épouser Monsieur d'Amboise, & cette nouvelle fait une impression si vive sur moi, que je ne sçaurois m'empêcher de vous écrire, malgré tous les sujets que j'ai de me plaindre de vous. Je ne suis pas en état de vous faire des reproches ; je vous aime, & je vous perds ; c'est à moi de me justifier, & de vous demander grace ; j'ai feint d'aimer Madame de Tournon ; j'ai voulu me guérir ou plûtôt me venger ; mais je n'ai fait qu'entre-

tretenir ma paſſion par cette eſpérance. Peut-être auſſi que ma conduite vous a déplû. Peut-être a-t-elle précipité la réſolution que vous prenez. Helas! je me flate, je ſerois encore trop heureux d'avoir part aux raiſons de votre mariage, tout funeſte qu'il eſt pour moi. Non, vous aimez d'Amboiſe, comme vous en avez aimé un autre. Je vous demande pardon ſi je vous offenſe, quoique je ſouhaite de vous offenſer; faites ceſſer ce reproche, s'il vous eſt trop ſenſible; faites revivre cette inclination, dont vous m'aviez flaté, & qui devoit durer toujours. Quoi! vous la portez à d'Amboiſe, après que votre cœur m'avoit diſtingué de lui d'une manière ſi obligeante? Je m'oppoſe à votre mariage, par le droit que m'ont donné ſur vous vos premiers ſentimens; & s'il vous en reſte quelque choſe, je vous aime aſſez, pour pouvoir prétendre de les rappeller tous. Vous croyiez autrefois que nous étions nés l'un pour l'autre; pourquoi nous ſéparer, quand je vous aime encore? Ha! quittez la penſée d'entrer dans un nouvel engagement; ſinon craignez la fureur d'un amant qui perdra tout, plûtôt que de perdre un bien qu'il a mérité par ſa tendreſſe & par la votre.

Quel effet produiſit la lecture de ces

Lettres dans le cœur de Monsieur d'Amboise ! Il se voyoit contraint de douter s'il étoit aimé, dans le tems qu'il étoit possesseur de la personne qu'il aimoit. Quelle horreur se présentoit à son esprit! Il demeuroit accablé de cette idée, & son mariage étoit encore le plus funeste de tous ses maux. Tant qu'il n'avoit été qu'amant, l'entiére assurance de n'être pas aimé lui avoit paru moins cruelle que l'incertitude où il se voyoit alors réduit : comme il n'avoit jamais aimé si vivement, jamais il n'avoit été sensible aux atteintes de la jalousie ; être au comble de ses vœux, & voir renverser tout son bonheur par des pensées insupportables, par des doutes dont il ne pouvoit s'éclaircir ; ne pouvoir abandonner ni haïr la Comtesse d'Amboise, ni l'aimer ; étoit l'état où il se trouvoit, & auquel il n'y avoit point de reméde.

La Comtesse d'Amboise s'apperçut de sa froideur & de son chagrin ; elle lui en demanda la cause d'une maniére qui devoit le rassurer ; mais ses amitiés lui devenoient suspectes, ou plûtôt il lui sembloit qu'il n'en jouïssoit que par surprise : il fut plusieurs fois sur le point de lui montrer la lettre de Sansac, pour n'avoir plus à douter du malheur qu'il ap-

appréhendoit, & pour se faire s'il se pouvoit là-dessus un triste repos; mais il se retint autant de fois, & il sentit qu'il avoit encore à en craindre la certitude; il ne répondit à cette Comtesse que des choses qui ne le satisfaisoient pas, & qui la mettoient dans une inquiétude extraordinaire.

Lorsque Mademoiselle de Sansac fut arrivée à Paris, elle apprit que Monsieur d'Amboise étoit marié avec Mademoiselle de Roye; elle comprit tout le désordre que les lettres qu'elle avoit envoyées avoient dû faire; & le chagrin de son imprudence, joint à celui qu'elle avoit de ce mariage, lui fit prendre dès ce même jour le parti de se mettre dans un Couvent, tant pour éviter les reproches de son frére, que pour se faire une vertu capable de surmonter la passion qu'elle avoit dans le cœur; elle écrivit cependant au Marquis de Sansac avant que d'y entrer; elle lui apprenoit que Mademoiselle de Roye étoit mariée; elle lui avouoit aussi que, croyant le servir, & ignorant que le Comte d'Amboise fût déja hors d'état de profiter des avis qu'on lui donnoit, elle lui avoit envoyé la lettre qu'il écrivoit à Mademoiselle de Roye, avec un billet d'un caractére in-

inconnu, qui pouvoit le porter à rompre encore lui-même ſon mariage; enfin elle prioit ce Marquis de la laiſſer en repos, & de ne lui parler jamais de cette faute, qu'elle alloit expier toute ſa vie.

Sanſac ne reçut point cette lettre à Tours, parce que les troupes du Prince de Condé, qui avoient eu deſſein de ſurprendre la ville, en ayant été empêchées par la vigilance du Gouverneur, s'étoient jettées dans Orléans, & lui donnoient lieu de revenir à Paris. Il apprit en arrivant que Mademoiſelle de Roye étoit mariée, & il en eut autant de ſurpriſe que de douleur; quoiqu'il eût craint ce mariage, il n'avoit pu ſe perſuader qu'il ſe feroit; même ſes réflexions n'avoient fait qu'attendrir ſon cœur, & le rendre plus capable de ſentir cette perte, bien loin de le préparer à la ſupporter; il s'abandonna à tout ce que le déſeſpoir a de plus affreux; mais il ne fut pas long-tems dans cette peine; d'Amboiſe étoit deſtiné à mourir de chagrin au milieu de ſon bonheur; & l'on apprit bien-tôt le péril où étoit ce Comte.

Monſieur d'Amboiſe n'avoit pu ſoutenir les diverſes agitations de ſon eſprit; la fiévre lui prit avec une violence ſi extraordinaire, que dès les premiers jours

ſa

ſa vie fut en danger ; la Comteſſe d'Amboiſe étoit inceſſamment auprès de lui, fondant en larmes ; l'affliction qu'elle lui faiſoit paroître, & les ſoins qu'elle prenoit pour ſa conſervation, le touchoient ſenſiblement ; mais ils le déſeſpéroient, quand il ſongeoit qu'il n'oſoit les prendre pour des marques d'amour ; cependant il ne pouvoit ſe défendre d'en avoir de la reconnoiſſance ; il voyoit que Madame d'Amboiſe étoit digne d'une eſtime infinie, & que s'il n'avoit pu toucher ſon cœur, il faloit en mourir ſans ſe plaindre d'elle ; il ſentit qu'il n'avoit que peu de jours à vivre, & il réſolut de ne lui parler point des lettres qui lui donnoient la mort, de peur de lui marquer de la jalouſie, & de lui ôter peut-être par-là la liberté de ſuivre ſon inclination, quand il ne ſeroit plus. Cet effort de généroſité lui coutoit néanmoins encore ; ſes ſentimens n'étoient pas aſſez affoiblis pour ne point s'oppoſer à une réſolution qui leur étoit ſi contraire ; & ſes délires découvroient quelquefois ce qu'il vouloit cacher.

Madame d'Amboiſe, qui cherchoit à pénétrer la cauſe de ſon affliction & de ſa maladie, démêla enfin que la jalouſie le tourmentoit. L'eſtime & l'amitié qu'elle avoit

avoit pour ſon mari, & ce qu'elle ſe devoit à elle-même, ne lui permettoit pas de le laiſſer vivre ou mourir avec des penſées ſi déſavantageuſes pour elle; elle ſe jetta plus d'une fois à ſes pieds, lui diſant que le mépris qu'il lui faiſoit paroître en la privant de ſa confiance, lui étoit inſupportable. Madame, lui dit-il; que cherchez-vous à ſçavoir? Croyez que la tendreſſe que j'ai pour vous eſt la cauſe du ſecret que je vous fais. Vous ne ſçauriez m'entendre, ajouta-t-il en ſoupirant, & je perds tout le plaiſir que j'aurois à me faire un mérite auprès de vous de ce dernier ſacrifice; mais c'eſt pour vous laiſſer plus de repos & de tranquilité.

Ces paroles augmentoient encore l'inquiétude de Madame d'Amboiſe, & lui faiſoient redoubler ſes inſtances, tant qu'enfin la mort de ce Comte n'étant plus incertaine, & les Médecins l'ayant annoncée à ſa femme, la douleur extraordinaire qu'elle lui faiſoit paroître, & la maniére dont elle le preſſoit, eut le pouvoir de lui arracher ce qu'il avoit gardé juſques-là. On croit que votre mal redouble, lui dit-elle en l'embraſſant, ſans doute votre inquiétude y contribuë. Je ne vous parle point de la mienne; vous m'avez découvert malgré vous une partie de

de ce que vous prétendiez cacher ; je ſçais que vous avez des penſées injuſtes de moi ; vous ne voulez pas me donner lieu de me juſtifier, & vous négligez d'être content d'une perſonne que vous n'aimez plus ; j'ai, avec la crainte de vous perdre, la certitude d'avoir déja perdu votre amitié ; mais je vous l'ai dit, je ne prétens point vous toucher par mes douleurs. Il ne s'agit ici que de vous-même ; plaignez vous de moi pour vous ſoulager, & vous éclairciſſez pour vous mettre plus en repos. Peut-être ne me trouverez-vous pas coupable, ſi vous me faites parler. Hé bien, Madame, lui dit Monſieur d'Amboiſe, puiſque mes réveries ont commencé à me trahir, & vous ont chagrinée, il faut vous apprendre tout, & réparer ce qu'elles ont fait. Liſez ces lettres, lui dit-il en lui préſentant celles qu'il avoit reçûës : voiſà ce qui cauſe mes maux ; je n'ai pû vivre, & douter que je fuſſe aimé de vous ; je meurs pour vous laiſſer à un autre qui ne vous aimera jamais comme moi, mais avec qui vous ſerez plus heureuſe, parce que vous l'aimerez davantage.

Madame d'Amboiſe trembla de l'imprudence ou de la malice de ceux qui avoient envoyé la lettre d'avis à ſon mari ;

ri ; elle ne le devinoit point, & elle étoit si occupée de le voir mourant pour elle, que même dans ce moment la lettre de Sansac ne fit aucune impression sur son esprit. Monsieur d'Amboise, qui étoit appliqué malgré lui à examiner les mouvemens de son visage, ne la vit point changer de couleur. Hé bien, lui dit-elle, Monsieur, vous avez donc crû que je ne pourrois recevoir une lettre de Sansac, sans reprendre pour lui des sentimens qui vous fussent désagréables : je voudrois qu'on me l'eût donnée : je vous l'aurois remise entre les mains, comme je l'y remets présentement. Ha ! s'il est vrai, Madame, lui dit-il avec un transport qui abrégea encore ses jours, faut-il mourir ? Quoi ! vous auriez oublié Sansac ? ajoûta-t-il, avec des yeux où l'amour n'étoit pas éteint. Je suis honteuse, lui dit-elle, d'avoir à vous en donner de nouvelles assurances ; mais j'en serai contente, si elles peuvent vous tirer de l'état où vous êtes. Non, Madame, lui dit-il, je meurs avec autant de satisfaction que de regret ; mais enfin vos premiers sentimens ont été pour Sansac : je ne suis point injuste, ni tyran ; c'est beaucoup pour moi que d'avoir pû les éteindre un moment durant ma vie : ils se rallumeront après ma mort;

je

je n'en murmure pas, ne leur oppoſez point ma mémoire ; vous ſçavez que tant que je l'ai pû, j'ai préféré votre bonheur au mien, & j'enviſage avec quelque ſorte de joie que vous ſerez parfaitement heureuſe, ſans que j'en ſois malheureux. A peine eut-il achevé ces paroles, qu'il s'évanouït : on mena la Comteſſe d'Amboiſe hors de la chambre, malgré ſes pleurs & ſes cris. Madame de Roye, qui n'étoit guére moins affligée de l'état où elle voyoit ce Comte, tâchoit néanmoins à la conſoler autant qu'il lui étoit poſſible.

Monſieur d'Amboiſe revint de ſon évanouïſſement ; il fit prier ſa femme de ne plus entrer dans ſa chambre, afin qu'elle s'épargnât un ſpectacle affligeant, & parce que ſa vûë lui faiſoit quitter la vie avec trop de regret : il mourut le lendemain.

Madame de Roye mena la Comteſſe d'Amboiſe dans un Couvent, où elle demeura quinze jours, & enſuite elles allérent enſemble à la campagne. L'affliction de cette veuve ne ſe modéroit point : il lui ſembla qu'elle ne ſe conſoleroit jamais de la mort de ſon mari ; elle connut tout le prix de l'affection qu'il lui avoit portée, & combien ſon cœur & ſon mérite étoient au-deſſus de celui des autres hommes ; elle alloit juſqu'à l'admira-

ration pour lui, & elle étoit bien éloignée de ſoupçonner qu'elle pût jamais avoir des ſentimens plus vifs pour quelqu'un ; elle ne croyoit même point en avoir eu d'auſſi vifs : elle évitoit de penſer à la lettre du Marquis de Sanſac ; il lui ſembloit que c'étoit par indifférence ; mais elle ſongeoit inceſſamment à la générosité qu'avoit euë ſon mari, de conſentir en mourant qu'elle l'épouſât, quoiqu'elle n'eût pas deſſein d'en profiter.

Sanſac avoit repris des eſpérances par la mort de Monſieur d'Amboiſe ; mais il comprit qu'il ſeroit quelque tems ſans oſer voir ſa veuve, & il alla à Tours lorſqu'elle partit pour la campagne, où elle demeura trois mois ſans recevoir perſonne ; cependant ſes affaires l'obligérent de retourner à Paris, & il y revint auſſi dès le moment qu'il le ſçut ; quoiqu'il n'oſât aller chez elle, il cherchoit les promenades ſolitaires dans la vûë de l'y rencontrer. En effet il ne fut pas longtems ſans avoir ce plaiſir, ni même ſans ſe faire remarquer. La Comteſſe d'Amboiſe ſe ſentit émûë la premiére fois qu'elle le revit ; il lui ſembla que la préſence d'un homme qui l'avoit offenſée pouvoit lui cauſer ce trouble ; comme elle étoit avec une Dame de ſes parentes, à qui elle

ne

ne vouloit point faire connoître qu'elle avoit remarqué Sanſac, elle fut contrainte de continuer ſon chemin. Sanſac la ſuivoit toujours, & enfin elle retourna le plûtôt qu'il lui fut poſſible.

Lorſqu'elle fut revenuë chez elle, elle entra dans ſon cabinet, & elle ne put s'empêcher de lire la lettre que Monſieur d'Amboiſe lui avoit donnée de ce Marquis, & qu'elle avoit gardée; elle la trouva pleine de paſſion, & elle la relut encore; enſuite elle entra dans une profonde réverie, dans laquelle elle ne vouloit point diſtinguer ſes propres penſées.

Quelques jours après, Monſieur de Sanſac ayant gagné quelques-uns de ſes gens, pour ſçavoir de quel côté elle devoit ſe promener, la devança, parce qu'elle ne vint que tard; & lorſqu'il la rencontra, il la ſalua d'une maniére triſte & reſpectueuſe, qui lui donna encore plus d'émotion que la premiére fois. Elle étoit deſcenduë de ſon carroſſe pour prendre l'air; mais après avoir ſalué ce Marquis, elle y remonta avec précipitation; cependant à peine eut-elle fait quelques pas, que ſon carroſſe rompit; il étoit tard, elle étoit aſſez loin de Paris, & elle ſe trouva dans un très-grand embarras.

Mon-

Monſieur de Sanſac, qui vit de loin le deſordre qui étoit arrivé à ſon équipage, s'approcha; & n'oſant parler à Madame d'Amboiſe, il pria une des femmes qui accompagnoient cette Comteſſe, de lui offrir de ſa part ſon carroſſe pour la remener. Madame d'Amboiſe ne put ſe diſpenſer de répondre à cette honnêteté, elle le remercia, & elle lui dit qu'on alloit chercher des gens pour accommoder ſon carroſſe. En effet, elle y envoya à l'heure même; il lui dit qu'il étoit bien malheureux d'être refuſé dans une occaſion où il étoit preſque impoſſible de ne pas accepter le parti qu'il propoſoit; que le carroſſe de Madame d'Amboiſe ne pouvoit être en état d'aller que la nuit ne fût fort avancée; qu'il alloit attendre le retour de ceux qu'elle envoyoit, & que peut-être la néceſſité vaincroit la répugnance qu'elle avoit à lui faire une grace. Madame d'Amboiſe tâcha à lui répondre ſans incivilité, mais ſans lui promettre auſſi qu'elle ſe ſerviroit de ſon ſecours; inſenſiblement, ils entrérent en converſation; Monſieur de Sanſac trouva l'art de la faire durer, en diſant à Madame d'Amboiſe des choſes qui l'obligeoient à répondre; les gens qu'on étoit allé querir pour raccommoder le carroſſe arrivérent,

rent, & dirent qu'il étoit impoſſible qu'on le menat à Paris ce jour-là.

Madame d'Amboiſe étoit dans une furieuſe inquiétude ; la nuit étoit commencée ; Sanſac offroit de lui donner ſon carroſſe, & d'attendre en ce lieu qu'il fût de retour. Il y auroit eu de la malhonnêteté à l'y laiſſer ; elle avoit cependant de la peine à ſe réſoudre de ſe mettre dans le même carroſſe, avec un homme qui l'avoit aimée, & qu'elle craignit qui ne lui fût pas encore indifférent. A la fin, la néceſſité l'obligea de le prier de la mener juſqu'aux premiéres maiſons, en attendant qu'elle envoyât querir un carroſſe à Paris. Comme ces maiſons étoient très-éloignées, elle ne pouvoit avec bienſéance le laiſſer dans la campagne, & il trouvoit trop de plaiſir à accompagner Madame d'Amboiſe pour s'en défendre un moment ; de ſorte qu'il la mena avec deux de ſes femmes juſqu'au village prochain. Quel charme pour lui de ſe retrouver avec elle ! Il n'oſoit lui dire que des choſes indifférentes ; mais il lui parloit, il la voyoit, & il eſpéroit que cette rencontre ne feroit pas ſans ſuites ; même l'air de miſtère, qui ſe trouvoit par hazard dans cette avanture, lui donnoit beaucoup de plaiſir.

Les

Les raiſons, qui faiſoient la joie de cet amant, allarmoient la ſévérité de Madame d'Amboiſe ; elle étoit ſi agitée de ſes penſées différentes, qu'elle ne parla qu'en déſordre. Ce Marquis, qui s'en apperçut, n'en tiroit pas un méchant augure : cependant, il n'oſa lui demander la permiſſion de la voir plus long-tems, après qu'il l'eut miſe où elle ſouhaitoit d'aller; mais il demeura aux environs de la maiſon,juſqu'à ce qu'elle en fût partie.

Le lendemain, il lui écrivit, pour lui demander une heure d'audience, avant qu'il allât à Chartres, où le Roi l'envoyoit avec un renfort de quatre mille hommes, qui devoient ſe jetter dans la ville, que les Huguenots avoient aſſiégée.

Cette Comteſſe fut embarraſſée de la conduite qu'elle devoit tenir dans cette occaſion ; toute la nuit, elle avoit été occupée de la rencontre qu'elle avoit faite. Sanſac lui avoit paru plus amoureux que jamais, mais elle n'oſoit le trouver auſſi aimable ; cependant, il étoit preſque juſtifié dans ſon eſprit, au ſujet de Madame de Tournon, par ſa lettre qu'elle avoit reluë pluſieurs fois. Monſieur d'Amboiſe, bien loin de craindre qu'elle ne l'épouſât, le lui avoit en quelque ſorte ordonné

donné en mourant : toutefois, il lui sembloit que ce n'étoit point assez pour l'épouser, mais que c'étoit assez pour le voir sans scrupule ; qu'il faloit qu'elle lui parlât, & qu'elle sçût qui avoit envoyé à Monsieur d'Amboise les lettres qui avoient causé tant de désordres ; qu'enfin elle devoit apprendre à Sansac la résolution qu'elle avoit faite de demeurer veuve : dans cette pensée, elle lui fit dire qu'il pouvoit la voir.

Avec quelle joie revint-il chez elle, & se retrouva-t-il en liberté de lui parler de ses sentimens ! Il lui sembla que sa beauté étoit encore augmentée : ses habits de deuil, & l'émotion qui paroissoit sur son visage, lui donnoient mille charmes. Il se jetta à ses pieds, sans pouvoir prononcer une seule parole, & sans songer même à ce qu'il faisoit.

Madame d'Amboise l'obligea de se relever, avec un sérieux qui le glaça de crainte ; il prit un siége comme elle le lui ordonnoit, & il fut long-tems sans oser lever les yeux sur elle ; ce respect la toucha plus que le transport de son amour n'avoit fait.

J'ai eu la hardiesse de demander à vous

voir, Madame, lui dit-il, ſans preſque la regarder, mais j'en ſuis aſſez puni, & votre air m'annonce des malheurs que j'avois évité de prévoir. Madame d'Amboiſe d'abord ne lui répondit point. Vous ne me dites rien, Madame? ajoûta-t-il. Parlez, déſeſpérez-moi; les duretés, que vous me direz, me feront moins cruelles que votre ſilence. Je vous parlerai auſſi, lui répondit-elle: je ne vous aurois pas laiſſé venir, ſi je n'avois eu beaucoup de choſes à vous dire, & je ſuis ſeulement embarraſſée par où je commencerai. Je crois que je ne dois point me réjoüir, Madame, lui dit-il, des choſes que vous avez à me dire: il m'eſt aiſé de prévoir, qu'elles ne me feront pas avantageuſes; & vous diminuez beaucoup la grace que vous me faites, qui auroit été trop grande, ſi vous n'aviez eu qu'à m'entendre. Je ne ferai point de difficulté de vous avoüer, lui dit-elle, que j'ai vû la lettre que vous m'avez écrite à l'occaſion de mon mariage, & qui fut envoyée à Monſieur d'Amboiſe: il faut que je ſçache de vous à qui vous l'aviez donnée, & comment fut conduite une affaire ſi malheureuſe pour moi, par la mort de Monſieur d'Amboiſe.

San-

Sanſac lui conta, que lui étant impoſſible de revenir à Paris, parce qu'on craignoit une entrepriſe des Huguenots ſur Tours, il avoit confié ſa lettre à ſa Sœur, qui lui promettoit de la lui remettre entre les mains; que Mademoiſelle de Sanſac, ignorant auſſi-bien que lui que ſon mariage fût déja fait, avoit crû que le plus ſûr moyen de l'empêcher étoit d'envoyer ces lettres à Monſieur d'Amboiſe. Mais, Madame, ajoûta-t-il, je vois que leur méchant ſuccès m'eſt imputé, & que même, quand ma lettre n'auroit été vuë que de vous, je n'en devois attendre que vôtre colère. Sans doute, lui dit-elle, puiſque j'étois femme de Monſieur d'Amboiſe; mais j'avois eu lieu de croire que Madame de Tournon vous auroit conſolé de mon mariage, ou plûtôt qu'il ne vous auroit point affligé. Madame de Tournon! s'écria-t-il. Eſt-il poſſible, Madame, que vous croyiez qu'elle ait pû me conſoler un moment de vous? Madame d'Amboiſe ne put s'empêcher de lui parler de la préférence qu'il avoit donnée à cette Comteſſe le jour de la Maſcarade; mais il lui proteſta avec tant d'ingénuité, qu'il avoit crû danſer avec elle; & la converſation qu'il penſoit avoir euë avec elle auſſi, ſur

le ſujet de Sancerre, les embarraſſant l'un & l'autre, ils démêlérent enfin, que Madame de Tournon les avoit joüés. La vérité ſe montroit à eux, à meſure qu'ils ſe parloient; ils ſe retrouvoient innocens; une douce joie, que de longtems ils n'avoient ſentie, rentroit dans leurs cœurs.

Lors qu'ils n'eurent plus de plaintes à faire, ils ſe regardérent quelque tems. Mais, Madame, reprit le Marquis de Sanſac, que me ſert-il que vous n'ayez point aimé Sancerre, ſi je vous ſuis indifférent? Du moins vous me le devez être, interrompit Madame d'Amboiſe: j'avois épouſé le Mari le plus digne d'être aimé qui fut jamais. Ses derniéres paroles méritent que je ſois éternellement occupée de lui. J'étois réſolue à vous en faire un ſecret; mais je me ſens engagée à vous les dire, pour vous marquer mieux l'obligation où je ſuis de l'aimer toûjours. Elle lui fit un recit de la converſation que Monſieur d'Amboiſe avoit euë avec elle ſur ſon ſujet, en adouciſſant néanmoins les termes qui pouvoient trop le flater; mais cet amant ne laiſſa pas d'être charmé de cette confidence. Ha! Madame, lui dit-il en

ſe

se jettant encore une fois à ses pieds, exécutez les derniéres volontés de Monsieur d'Amboise : j'ai mérité de lui succéder, puisque je suis choisi par lui ; il n'y a que votre indifférence qui puisse m'en rendre indigne. Mais, ajoûta-t-il, pourquoi vous serois-je indifférent ? Je n'ai pas cessé un moment d'être le plus amoureux de tous les hommes ; je suis autorisé à vous le dire, & vous ne devez plus faire de scrupule que de ne m'aimer pas. Je vois que je vous en ai trop dit, interrompit-elle en rougissant, & en l'obligeant à se lever avec plus de douceur que la premiére fois : il n'est plus tems de déguiser avec vous. Hé bien, sçachez que mon inclination n'est pas éteinte. Que n'ai-je plûtôt appris votre innocence ! Je n'aurois point été à Monsieur d'Amboise, il ne seroit point mort, & rien ne m'auroit empêchée d'être à vous ; mais puisque je l'ai épousé, je lui dois un sacrifice pour tous ceux qu'il m'a faits : j'ai, par cette raison, formé le dessein de demeurer veuve ; & si j'avois assez de foiblesse pour ne le pas exécuter, je ne serois point heureuse en vous épousant ; quelque amitié que j'eusse pour vous, mes réflexions m'empêcheroient de jouïr de la votre, & m'ô-

teroient peut-être la mienne à la fin. Ah! Madame, lui dit-il, avec le désespoir dans l'ame, je vois que vous ne m'avez jamais aimé. Je voudrois qu'il fût vrai, lui dit-elle en soupirant. Hé! Madame, s'il ne l'est pas, reprit-il, pourquoi me dire des choses si cruelles, & pourquoi vouloir que je renonce à vous? Jen e sçaurois le faire, il m'est plus aisé de mourir. Quoi! interrompit-elle, vous ne sçauriez faire un effort pour me laisser à moi-même, comme Monsieur d'Amboise en a fait pour me laisser à vous? Non, lui dit-il, Madame, ne me proposez point d'exemples, j'ai trop d'amour pour songer seulement à vous perdre; & si vous m'ôtez l'espérance, les périls où je vais être exposé, & où je ne me ménagerai point, vous délivreront d'un Amant trop passionné, pour vaincre ses sentimens, ou pour les cacher. Répondez-moi encore une fois, Madame, ma vie ou ma mort sont entre vos mains. Ha! que me dites-vous? lui dit Madame d'Amboise avec des yeux grossis de larmes: pourquoi voulez-vous que je me détermine? Laissez-moi du moins irrésoluë, puisque vous ébranlez déja ma résolution. Sansac voulut l'engager à lui donner parole positive de l'épouser; mais elle

elle en demeura à ce qu'elle venoit de dire. Il fut obligé de prendre congé d'elle, & il alla à Chartres avec les quatre mille hommes qu'il conduisoit.

Lorsqu'il fut parti, Madame d'Amboise vit combien elle avoit déja fait de chemin ; que les soupçons que Sansac avoit dissipés, lui étoient devenus, pour ainsi dire, un mérite auprès d'elle ; & qu'elle avoit trouvé un grand sujet de se louer de lui, à n'avoir pas un grand sujet de s'en plaindre : elle crut, qu'elle s'étoit démentie trop aisément & trop tôt ; & que, lorsqu'il feroit des retours sur cette conduite, il auroit moins d'estime pour elle que d'amour : cette pensée la chagrina ; elle se dit même, qu'un mari, comme celui qu'elle avoit eu, méritoit une femme capable de grands sentimens & de fermeté ; qu'enfin le plaisir de penser à lui, & d'être contente d'elle, devoit l'occuper toujours.

Mais elle fit bien-tôt après d'autres réflexions. Monsieur de Sansac fut tué devant Chartres, en faisant une sortie sur les Huguenots ; & elle en eut une douleur si cruelle, qu'elle jugea qu'il ne lui auroit pas été possible de vouloir mériter long-tems son estime aux dépens de la tendresse qu'elle avoit pour lui. Elle re-

tourna à la campagne, où elle passa le reste de ses jours, remplie de ses diverses afflictions, & sans oser les démêler, de peur de reconnoître la plus forte.

FIN.



ELEO-

ELEONOR D'YVRÉE,

OU LES

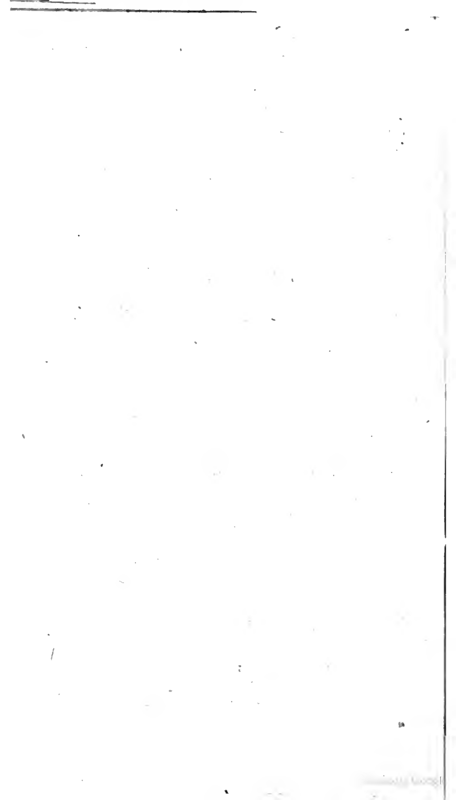
MALHEURS DE L'AMOUR :

PAR

MADEMOISELLE

BERNARD,

AUTEUR DU COMTE D'AMBOISE.



A MADAME
LA
DAUPHINE.

MADAME,

Vous avez eu la bonté de me permettre de vous dédier cette petite Nouvelle ; mais je tremble quand il s'agit de vous la présenter, & la délicatesse de votre goût me donne autant de crainte que votre auguste Personne m'inspire de respect. Quoiqu'il semble que ce ne soit pas une grande louange pour une Princesse de votre rang, que celle d'avoir du discernement pour les Ouvrages de cette espéce, il est cependant vrai, que c'est une supériorité d'esprit, qu'il est agréable d'avoir, quand on est déja au-dessus des autres

par toutes ſortes d'endroits ; & ce mérite n'a jamais été négligé que de celles qui n'y pouvoient prétendre. Il eſt bien juſte, Madame, que ceux qui ſe mêlent d'écrire, vous conſacrent leurs Ouvrages, puiſque vous leur faites l'honneur de vous y amuſer quelquefois ; & pour moi, ſi la crainte de ne pas mériter la gloire de votre approbation m'a arrêtée, elle céde enfin à l'empreſſement de vous marquer mon zéle, & de vous aſſurer que je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Vôtre très-humble & très-obéiſſante ſervante

AVERTISSEMENT.

LE peu de Romans que j'ai lûs, m'ont donné une idée générale des ſentimens du cœur; & ſur cette idée, j'ai entrepris de faire de petites Nouvelles. La lecture de ces ſortes d'Ouvrages eſt, ce me ſemble, plus agréable que dangereuſe. L'on y voit toujours le bien & le mal dans un certain jour qui donne de l'éclat à l'un, & qui fait éviter l'autre. Cependant j'ai cru que ce n'étoit pas aſſez, & qu'on pouvoit faire tirer aux Lecteurs une autre ſorte d'utilité des Nouvelles & des Romans. Je conçois tant de déréglement dans l'Amour, même le plus raiſonnable, que j'ai penſé qu'il valoit mieux préſenter au Public un tableau des malheurs de cette paſſion, que de voir les Amans vertueux & délicats, heureux à la fin du Livre. Je mets donc mes

Héros

Héros dans une ſituation ſi triſte, qu'on ne leur porte point d'envie. Si cette Nouvelle réuſſit, j'en donnerai de plus amples ſous le même titre.



ELEONOR D'YVRÉE,

OU LES MALHEURS DE L'AMOUR.

QUOIQUE l'Empereur Henri II. fût le plus juste & le plus puissant de tous les Princes qui jusqu'es-là étoient parvenus à l'Empire, ses Etats ne laissérent pas d'être troublés par beaucoup de guerres : sa douceur & sa modération lui firent autant de rebelles, qu'un Gouvernement trop rigoureux lui en auroit peut-être fait. Le Marquis d'Yvrée fut un de ceux que les bontés de cet Empereur mirent le plus en état de former un Parti contre lui. Comme l'Empire n'étoit composé que de Nations nouvellement reconquises, on étoit toujours à la veille de voir des remuëmens. L'Empereur entretenoit des

des armées sur pied pour remédier promtement aux désordres qui pouvoient naître ; & le Marquis d'Yvrée, qui avoit le commandement de ses troupes dans la Lombardie, se servit, pour ébranler sa couronne, des moyens que ce Prince employoit pour la maintenir.

Avec de l'ambition, de l'esprit, & du courage, ce Capitaine ne trouva rien de difficile. Il gagna le cœur de ses soldats, par son adresse & par sa libéralité ; & il fit tant, qu'il leur persuada de le proclamer Roi d'Italie ; mais il ne fut pas longtems sans recevoir la peine de son crime. L'Empereur se fit justice par ses armes, & le vainquit en trois batailles.

Le Marquis d'Yvrée, se trouvant sans aucune ressource, se condamna lui-même à passer le reste de ses jours dans un Monastére à Besançon, où il trouva une retraite sûre. Sa femme ne put soutenir la nouvelle de ses disgraces ; la fiévre lui prit d'une maniére qui lui fit sentir qu'elle en mourroit. Elle avoit un fils & une fille ; & elle envoya son fils, qui n'avoit que huit ans, au Comte de Retelois. Ce Comte avoit été Ambassadeur pour le Roi de France vers l'Empereur, & à cette occasion ayant connu le Marquis d'Yvrée, il avoit toujours été de-

depuis si solidement son ami, qu'il avoit recherché tous les moyens de lui en donner des marques. Il reçut cet enfant d'une maniére qui fit connoître que les infortunes du Marquis avoient encore augmenté l'amitié qu'il avoit pour lui. La Marquise d'Yvrée laissa sa fille, âgée de quatre ans, à la Duchesse de Misnie, & à la Comtesse de Tuscanelle, ses amies particuliéres, qui étoient alors en Italie, où elle s'étoit cachée. Elle leur dit, qu'elle ne choisissoit point entr'elles une protectrice pour sa fille; qu'elle la mettoit entre les mains de l'une & de l'autre; qu'en l'état où ses malheurs l'avoient réduite, c'étoit le seul gage qu'elle leur pût donner de son amitié: & elle mourut avec toute la tranquillité d'une personne accablée d'afflictions, qui ne regarde la mort que comme la fin d'une vie infortunée.

Ces deux amies se disputérent d'abord l'avantage de conserver chez elles un dépôt si précieux. Cependant, comme la Duchesse de Misnie étoit obligée de retourner à Bamberg, séjour ordinaire de l'Empereur, elle laissa d'abord Eleonor, (c'étoit le nom de la fille du Marquis d'Yvrée) à la Comtesse de Tuscanelle, qui alloit à une maison de campagne. On

avoit

avoit de grandes raisons de cacher cette fille. Les Allemans conservoient pour le nom d'Yvrée une affection qui avoit obligé l'Empereur à faire chercher ce Marquis dans tous les lieux où l'on pouvoit soupçonner qu'il se fût retiré; & malgré sa clémence, la politique l'auroit obligé à s'assurer de ses enfans. On fit courir le bruit qu'ils étoient morts. On dit même à Eleonor, qu'elle n'avoit plus de frére, pour éviter les questions qu'elle faisoit tous les jours sur les choses qui le regardoient; & pour lui ôter l'envie de le voir. Ainsi la Duchesse de Misnie, & la Comtesse de Tuscanelle, étoient seules instruites d'un secret qu'elles ne jugeoient point être préjudiciable à l'Etat, & qui étoit dû à l'amitié qu'elles avoient euë pour la Marquise d'Yvrée.

La Comtesse de Tuscanelle eut Eleonor chez elle assez long-tems, & elle étoit digne par sa douceur & par sa générosité, d'être protectrice d'une fille si infortunée. Quoiqu'elle la fit passer pour une personne de médiocre naissance, elle la traitoit avec beaucoup d'amitié, & avec une extrême distinction. Matilde, qui étoit la fille de cette Comtesse, étoit de l'âge d'Eleonor. Elles étoient toutes deux parfaitement aimables, & elles s'attachérent

rent l'une à l'autre de cette amitié de l'enfance, qui ayant plus d'innocence & plus de ſincérité que les autres amitiés, a auſſi plus de durée.

La Ducheſſe de Miſnie étant demeurée veuve de bonne heure, n'étoit occupée que de l'éducation de ſon fils, qu'elle avoit mis auprès de l'Empereur, de ſorte qu'elle étoit ſouvent à Bamberg; mais elle ne laiſſoit pas de demeurer quelquefois à une maiſon de campagne, qu'elle avoit à quatre lieuës de-là. La Comteſſe de Tuſcanelle en avoit une, peu éloignée de la ſienne. Elle y amena Eleonor, & lorſqu'elle alloit à la Cour, elle prenoit le tems que la Ducheſſe n'y étoit pas, afin de la lui laiſſer.

La Comteſſe & la Ducheſſe étoient amies particuliéres. Elles ne vouloient voir perſonne lorſqu'elles étoient en leurs maiſons de campagne; & le Duc de Miſnie y alloit ſeulement faire viſite à ſa mére & à la Comteſſe, qui étoit dans une trop grande liaiſon avec elle, pour ne s'attirer pas les ſoins de ce Duc. Il vit Eleonor chez l'une & chez l'autre, & il ne fut pas long-tems ſans remarquer qu'elle ſeroit d'une admirable beauté. Quoiqu'il la crût d'une naiſſance beaucoup inférieure à la ſienne, & qu'il eût

cinq ou six années plus qu'elle, il lui marquoit les mêmes égards que si elle eût été dans un âge plus avancé, & qu'il l'eût connuë pour la fille du Marquis d'Yvrée. Il envisageoit avec plaisir qu'elle seroit parfaitement belle dans peu de tems, & il sentoit un commencement d'amour, qui étoit fondé sur les charmes qu'elle devoit avoir, autant que sur ceux qu'elle avoit déja.

De son côté, elle avoit une sensible joie de voir les yeux de ce Duc appliqués sans cesse à rencontrer les siens. Elle sentoit, pour ainsi dire, qu'elle étoit trouvée belle, avant que de sçavoir qu'elle l'étoit. D'abord il sembloit qu'elle cherchât les regards du Duc de Misnie : mais enfin elle commença à les éviter ; & il s'apperçut par-là qu'elle les avoit entendus.

Eleonor se fit un sujet de chagrin, de penser que le Duc de Misnie croyoit peut-être lui faire honneur en lui rendant quelques soins, & elle pria Matilde, à qui elle avoit découvert le secret de sa naissance, de l'apprendre aussi au Duc. Il fut charmé de cette connoissance, bien plus parce qu'il la devoit à Eleonor, que parce qu'il apprenoit que cette belle personne étoit plus digne de lui.

En-

Enfin il lui déclara ſa tendreſſe, qui avoit déja fait beaucoup d'impreſſion ſur elle. Leur liaiſon étoit preſque toute formée, & ils n'avoient plus qu'à ſe dire qu'ils s'aimoient, quand ils ſe le dirent.

L'inclination, qu'Eleonor ſentoit dans ſon cœur, ne diminuoit point la tendreſſe qu'elle avoit pour Matilde. Au contraire, cette amie lui devint en quelque façon néceſſaire. Elle lui parloit de ſon amant, quand elle ne le voyoit pas; & ſon amitié n'en devint que plus ardente, parce qu'elle étoit utile à ſon amour. Matilde entroit auſſi dans leurs entretiens, du conſentement de l'un & de l'autre. Ces converſations étoient aſſez dangereuſes pour une jeune perſonne. Elle vit la différence de leur état & du ſien; elle conçut le plaiſir qu'il y avoit d'être aimée; & enfin elle commença à ſentir ſon indifférence, & à la trouver triſte & déſagréable.

Il lui ſembloit, qu'elle n'auroit pas voulu ôter le Duc de Miſnie à Eleonor; mais elle ſouhaitoit de trouver un amant comme lui: & elle ſentoit, que s'il ne lui avoit pas préciſément reſſemblé, il ne lui auroit pas plû. Ce ſentiment ne lui donna d'abord qu'une mélancolie, qui ne laiſſoit pas d'avoir ſa douceur; mais, lorſ-

lorſqu'elle vint à en connoître la nature, elle en eut une douleur très-vive.

Eleonor & le Duc de Miſnie n'en ſoupçonnoient point la cauſe. Le Duc étoit trop occupé de ſa tendreſſe, pour démêler celle de Matilde: & Eleonor n'étoit pas aſſez habile, pour examiner les ſentimens d'autrui; à peine connoiſſoit-elle les ſiens.

La Ducheſſe de Miſnie s'apperçut avec chagrin de l'inclination de ſon fils pour Eleonor. Il pouvoit prétendre aux plus grands partis de la Cour, & aux plus hautes alliances. Elle conçut que l'amour nuiroit à la fortune de ce Fils, & fit deſſein d'emmener Eleonor en Miſnie, où elle étoit obligée d'aller paſſer une année. La Comteſſe de Tuſcanelle, qui alloit plus ſouvent à la Cour qu'elle n'avoit accoûtumé, parce que le Comte ſon mari avoit obtenu depuis peu de tems une des premiéres Charges de l'Empire, ne s'oppoſa point à ce voyage; & la Ducheſſe crut, que puiſque ſon fils étoit obligé de demeurer auprès de l'Empereur, l'abſence détruiroit ſa paſſion, qui ne faiſoit que de naître.

Ce fut là que commença le malheur de ces Amans. Cependant, ils ne s'apperçurent point qu'on avoit eu intention

tion de les séparer ; parce que la Duchesse de Misnie ne s'en étoit expliquée avec personne, & qu'elle sçavoit si bien dissimuler, que l'on ne connoissoit ses desseins, qu'après qu'ils avoient réussi. Comme il lui étoit aisé de juger, qu'Eleonor avoit appris sa naissance au Duc, elle lui en fit confidence, tant pour le prévenir sur les raisons qu'elle avoit de l'éloigner de Bamberg, que pour l'obliger davantage à garder le secret. Enfin, elle crut pouvoir s'emparer de son esprit par cette confiance apparente, & se rendre moins suspecte sur les avis qu'elle seroit peut-être un jour obligée de lui donner contre Eleonor, si sa passion continuoit.

Le Duc comprit, par toutes les mesures que sa mére prenoit pour cacher Eleonor, qu'il n'étoit pas tems de lui avouër qu'il aimoit cette belle personne. Il combatit néanmoins les raisons de son départ avec une chaleur que la Duchesse feignoit de ne point remarquer, & dont il ne s'appercevoit pas lui-même. Ce fut en vain qu'il les combattit, & il falut dire adieu à Eleonor. Vous partez, lui dit-il, & quand reviendrez-vous? Peut-être ne m'aimerez-vous plus. Je ne sçai pourquoi je l'appréhende : si je vous voyois, je ne craindrois rien ; je craindrai tout,

quand

quand je ne vous verrai point. Hélas ! lui dit Eleonor, à quoi me faites-vous ſonger? Vous changerez peut-être plûtôt que moi ; mais, je ne ſçaurois m'affliger de rien, que de ne vous voir pas.

Quoiqu'Eleonor ſe crût épuiſée de douleur, elle trouva encore des pleurs à répandre, lorſqu'elle dit adieu à Matilde. Elles s'embraſſérent, & jettérent un torrent de larmes. Eleonor ſembloit prévoir que ce ſeroit pour la derniére fois qu'elle ſeroit contente de l'amitié. Ce que Matilde avoit dans le cœur, pouvoit l'empêcher de faire ſon devoir à l'égard de ſon amie : cependant l'extrême triſteſſe, où elle la voyoit plongée, ne laiſſa pas dans ce moment de l'attendrir.

Eleonor partit avec la Ducheſſe de Miſnie, & Matilde eſpéra que cette abſence donneroit quelque tréve à ſes maux ; mais le Duc, qui la voyoit ſouvent, l'entretenoit toûjours de ſa Maitreſſe, même il lui en parloit avec plus d'amour que jamais, parce qu'il n'avoit qu'elle à qui en parler. Elle entroit dans de violens chagrins contre lui, & elle ſouhaita mille fois, que l'amant fût éloigné auſſi bien que la rivale.

Le Duc de Miſnie partit quelque tems après à la ſuite de l'Empereur, qui alloit au

au fecours du Pape Silveftre II. que les Grecs avoient attaqué. Ils étendoient leurs conquêtes fi loin, qu'ils fembloient déja menacer Rome; & le Pape, allarmé de leurs promts fuccès, avoit prié l'Empereur de s'unir à lui, pour les arrêter. Henri II. faifit cette occafion de fignaler fon zèle & fon courage, de forte qu'il paffa en Italie une feconde fois. Le Duc de Mifnie obtint de ce Prince quelques jours pour aller voir la Ducheffe fa Mére, & il devoit le rejoindre à Pavie. Il trouva la beauté & l'efprit d'Eleonor beaucoup augmentés, de forte qu'il craignit que tous ces avantages n'euffent diminué fa tendreffe. Il exigea mille affurances de fa conftance; & s'il ne pouvoit s'empêcher d'en douter, c'étoit avec un amour qui reparoit l'outrage de ce doute.

Hélas! fi j'étois capable de vous aimer moins, & que vos foupçons fuffent juftes, je ne les excuferois pas fi facilement, lui difoit-elle; mais, enfin, je vous pardonne tout. L'abfence a encore ajoûté quelque chofe à mes fentimens. Quelle autre fûreté voudriez-vous de ma conftance? Je vous affure, que tant que vous ne m'apprendrez pas ce que c'eft qu'être infidelle, je ne le fçaurai point.

Ils prirent des mesures pour s'écrire. Ce commerce leur donna encore plus d'estime l'un pour l'autre, & forma entre eux une liaison d'esprit & de sentimens, dont ils goutoient tout le charme, lorsqu'il arriva du changement dans la fortune d'Eleonor.

Le Comte de Retelois, qui avoit pris le Fils du Marquis d'Yvrée en sa protection, demeura veuf, & sans enfans. L'amitié, qu'il avoit toûjours euë pour ce Marquis, se répandoit sur sa Famille; il avoit donné des biens considérables à son Fils, & il lui demanda sa Fille en mariage. Quoiqu'il eût vû le Portrait d'Eleonor, que la Comtesse de Tuscanelle avoit envoyé au jeune d'Yvrée, & qu'il en eût été touché, il songeoit particuliérement à épouser en elle la Fille d'un ami malheureux: aussi le Marquis d'Yvrée en reçut la proposition comme une grace.

Le mariage fut résolu; & l'âge du Comte de Retelois ne lui permettant pas d'entreprendre un long voyage, il se remit sur le jeune d'Yvrée du soin de faire consentir Eleonor à partager sa fortune, & de l'amener à Retel. Le jeune d'Yvrée partit; & comme il lui étoit important de ne se pas faire connoître, il prit le nom de Baron d'Hilmont, & ne se dé-

clara

clara d'abord qu'à la Ducheſſe. Il lui dit enſuite qu'il venoit la décharger du ſoin de la Fille du Marquis d'Yvrée. C'étoit la délivrer d'un embarras, que de retirer d'entre ſes mains une perſonne qu'il étoit dangereux de proteger; auſſi elle apprit avec joie le deſſein qui l'amenoit. Elle fit appeller Eleonor, pour lui dire que ſon Frére étoit vivant, & pour le lui faire connoître. Cette jeune Perſonne s'abandonna d'abord à la joie de le voir, après avoir crû qu'il étoit mort. Elle l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe, mais elle ne fut pas long-tems ſans apprendre ce que ſon voyage lui préparoit. On lui dit que le Marquis d'Yvrée, ſon pére, la deſtinoit au Comte de Retelois, à qui ils avoient des obligations, qui les mettoient dans l'impoſſibilité de refuſer ſon alliance. Quelles nouvelles pour Eleonor! Elle ne fut point maîtreſſe de ſon premier mouvement: elle marqua ſa ſurpriſe, & même ſa douleur; & elle regarda ſon Frére avec une froideur dont la Ducheſſe s'apperçut, parce qu'elle en connoiſſoit la cauſe.

Lorſqu'Eleonor fut ſeule, elle s'abandonna au plus violent déſeſpoir. Elle n'avoit aucun parti à prendre, qui ne lui parût funeſte: elle voyoit un pére

& un frére opposés à son inclination; comment leur désobéir, ou comment leur obéir? Elle ne put d'abord se déterminer qu'à faire sçavoir à son amant l'extrémité où elle se trouvoit réduite, sans sçavoir précisément quel secours elle vouloit tirer de lui.

Elle fut toute la nuit dans cette résotion, ou, plutôt, dans cette incertitude; mais quand elle en vint à l'exécution, elle ne suivit que ce que la raison lui inspira. Elle ne lui écrivit, que pour rompre l'engagement de cœur où ils étoient ensemble; pour renoncer à tous les plaisirs de la vie; enfin pour lui dire le dernier adieu, & le prier de ne lui donner plus de marques de sa tendresse; mais elle ne put s'empêcher de le conjurer en même tems de ne l'oublier jamais.

Elle écrivit aussi à la Comtesse de Tuscanelle, & particuliérement à Matilde, qu'elle retrouvoit toûjours dans son esprit après le Duc de Misnie. Mais, la Duchesse, qui avoit jugé de ce qu'Eleonor feroit, par le chagrin où elle l'avoit vûë, donna ordre qu'on l'observât, & que l'on surprît ses lettres. Elle fit même intercepter toutes celles qui alloient à son fils, de peur que s'il apprenoit le départ d'Eleonor, il n'y apportât quelques

ques obſtacles. Elle envoya cependant à la Comteſſe la lettre qui lui étoit écrite, & elle lui rendoit compte de ce qui ſe paſſoit; mais elle la prioit de ne le point faire ſçavoir à ſa fille. Cette Comteſſe, qui aimoit véritablement Eleonor, reçut avec plaiſir la nouvelle de l'établiſſement qui ſe préſentoit pour elle, & lui en marqua ſa joie. La Ducheſſe dit à cette jeune perſonne, qu'une légére indiſpoſition avoit empêché Matilde de lui répondre en même tems que la Comteſſe de Tuſcanelle; de ſorte qu'elle ne fut pas ſurpriſe de ſon ſilence.

Le Baron d'Hilmont demeura quelques jours en Miſnie avec ſa Sœur, qui ſe contraignoit pour lui marquer de la joie. Elle ſuivoit ſon devoir, comme ſi elle n'avoit pas eu de paſſion; mais elle ſentoit malgré elle, que ſa paſſion étoit auſſi violente, que ſi elle n'avoit pas été combattuë par ſon devoir. Le projet de ſon mariage fut tenu ſecret par pluſieurs raiſons, dont le voyage de ſon frére en Allemagne n'étoit pas la moins conſidérable. Enfin, ſi l'Empereur avoit ſçû qu'on fût venu prendre chez la Ducheſſe de Miſnie une perſonne, qu'on auroit menée à Retel, pour épouſer le Comtê de Retelois, il n'auroit pas été aiſé de lui ca-

cher sa naissance Ainsi, la chose demeura secrette entre la Duchesse de Misnie, le Baron d'Hilmont, & Eleonor.

Elle étoit toûjours surprise de ne point recevoir de nouvelles du Duc de Misnie; & quoiqu'elle l'eût prié de ne lui en plus donner, une si exacte obéïssance ne la satisfaisoit point. Elle écrivit une seconde lettre à Matilde sur le chagrin qu'elle avoit de son indisposition: elle faisoit aussi quelques plaintes du Duc à cette amie, pour qui elle n'avoit rien de caché; mais cette lettre fut encore vûë de la Duchesse de Misnie, qui ne l'envoya pas.

Le Baron d'Hilmont & Eleonor partirent. La Duchesse les conduisit jusqu'à l'Abbaye où étoit le Marquis d'Yvrée, & elle lui présenta sa fille. Ce Marquis fit voir à ses enfans plus de fermeté que d'affliction. Il leur demanda néanmoins pardon de les avoir rendus malheureux, & remercia la Duchesse de la protection qu'elle avoit donnée à Eleonor; mais c'étoit d'une maniére si noble & si désintéressée, qu'il faisoit bien voir qu'il étoit au-dessus des foiblesses de la nature, & que la vertu, qu'il avoit acquise dans sa retraite, lui donnoit seule les sentimens de pére qu'il étoit obligé d'avoir.

Le

Le Ciel, dit-il à Eleonor, ne nous a pas entiérement abandonnés, puiſqu'il prend ſoin de votre fortune. Le Comte de Retelois recherche mon alliance : j'eſpére que la diſproportion de votre âge ne vous empêchera point d'être heureuſe avec lui. Acquittez-moi, ma fille, des obligations que je lui ai : c'eſt la premiére fois que vous entendez parler un pére. Si ce nom ne vous donne pas encore de tendreſſe, regardez-moi comme un Ami. Epouſez le Comte de Retelois, je vous en prie, ſi ce n'eſt pas aſſez de vous l'ordonner.

Eleonor étoit ſi accablée de ſa douleur, qu'elle ne la ſentoit plus : tout ce qui ſe paſſoit lui paroiſſoit un ſonge. La Ducheſſe de Miſnie étoit même touchée de l'état où elle la voyoit. Elle l'embraſſa avec une tendreſſe que la compaſſion excitoit en elle : & après avoir dit adieu aux enfans du Marquis d'Yvrée, elle reprit la route de Miſnie.

Son départ réveilla l'eſprit d'Eleonor de ſon aſſoupiſſement. Quand elle ſe vit abandonnée de tout ce qu'elle avoit accoûtumé de voir, qu'elle ne trouva plus d'objets qui euſſent rapport au Duc de Miſnie, & que tout la fit ſonger qu'elle alloit être à un autre qu'à lui, elle ne

put retenir ſes larmes : elle les laiſſa couler en abondance ; & il n'étoit plus poſſible qu'elle goûtât aucun autre plaiſir.

Le Baron d'Hilmont penſoit que l'amitié qu'elle avoit pour une perſonne qui depuis aſſez long-tems lui tenoit lieu de mére, étoit la cauſe de ſa douleur. Il lui diſoit tout ce qu'il croyoit être propre à la modérer ; mais elle, le regardant avec une mortelle triſteſſe, Je ne cherche point à me conſoler, lui dit-elle : laiſſez-moi pleurer ; c'eſt la ſeule grace que je vous demande. Ils ſe mirent en chemin pour aller à Retel. Elle vit qu'il faloit ſe ſacrifier à la néceſſité : le ſilence de ſon Amant aida à l'y diſpoſer ; mais c'étoit d'une maniére ſi cruelle, que ne pouvant réſiſter aux agitations de ſon eſprit, elle tomba malade en arrivant à Retel. Son entrée y fut aſſez ſecrette ; & on la mena chez une ſœur du Comte de Retelois, qui étoit veuve, & aſſez retirée du monde.

Le Duc de Miſnie étoit allarmé de ne point recevoir de nouvelles d'Eleonor. Il avoit craint, par la ſeule inquiétude que lui donnoit ſa paſſion ; mais quand il craignit avec ſujet, il ſentit une ſorte de chagrin, qui lui étoit nouveau & inſupportable. Quinze jours ſe paſſérent

dans

dans cette peine : mais enfin l'Empereur, qui avoit battu les Grecs en plusieurs rencontres, & repris des Villes sur eux, partit d Italie, & revint en Allemagne avec tout l'éclat que donnent la valeur & la fortune.

Le Duc de Misnie le devança, & vint en Misnie, où il avoit laissé Eleonor. La Duchesse n'y étoit revenuë que du soir précédent, & dans ce moment elle n'étoit pas chez elle. Il courut à l'appartement d'Eleonor, mais il apprit qu'elle étoit partie. Le Duc fut saisi d'un étonnement, auquel succéda la rage, quand on l'eut instruit des circonstances de ce départ. Il s'en informa avec tant d'exactitude, qu'on lui fit, sur des conjectures assez vraisemblables, un recit propre à le desespérer.

On lui dit, que le Baron d'Hilmont, qu'on ne connoissoit pas pour le frére d'Eleonor, & qu'on croyoit son Amant, étoit fait d'une maniére à pouvoir mériter une inclination aussi promte, que celle qu'il avoit inspirée à cette belle personne ; qu'ils avoient été dans une parfaite intelligence ; que la Duchesse les autorisoit ; qu'ils étoient apparemment mariés ; qu'elle avoit été les conduire jusqu'à Besançon, d'où ils avoient pour-

ſuivi leur voyage. Elle arriva dans ce moment, & à peine fut-il aſſez maître de lui-même pour recevoir ſes careſſes, & lui rendre des devoirs. Il lui demanda avec précipitation où étoit Eleonor?

Eleonor, lui dit cette Ducheſſe, épouſe un homme qui l'aime tendrement, & dont la fortune eſt avantageuſe pour elle. Le Duc de Miſnie ne put contraindre ſa douleur: il conjura ſa mére de lui dire en quel lieu elle étoit, & de lui pardonner la violence de ſes tranſports. La Ducheſſe feignit de les excuſer, mais elle avoit réſolu de ne lui apprendre point où étoit Eleonor, tant qu'elle ne ſeroit point mariée. Elle crut même que l'abſence & le dépit ſeroient pour ſon fils deux remédes infaillibles, s'ils étoient joints enſemble; & ſon intérêt lui perſuada, qu'un manquement de ſincérité étoit pardonnable, dans une occaſion où il étoit utile. Elle lui dit qu'Eleonor l'avoit engagée à lui en faire un ſecret. Quel nouveau coup de foudre pour le Duc! Le ſilence qu'il penſoit qu'Eleonor avoit gardé, donnoit à cet artifice une grande apparence de vérité. Il redoubla ſes priéres; & plus il s'aſſuroit des infidélités de ſa maîtreſſe, plus il avoit envie de la voir, pour lui en faire des reproches.

La

La Ducheſſe lui dit qu'elle s'étoit engagée par des ſermens avec Eleonor, & qu'enfin il ne devoit point chercher à l'aller troubler dans un mariage, qu'une inclination mutuelle rendoit heureux. Rien ne ſçauroit exprimer le déſeſpoir de ce Duc. Il redemanda à tous les domeſtiques la route qu'Eleonor avoit tenuë, mais ils ne lui dirent que ce qu'ils lui avoient déja dit.

Il retourna à Bamberg; pour voir la Comteſſe de Tuſcanelle, qui ne pouvoit ignorer la deſtinée d'une perſonne, dont elle avoit pris ſoin dès l'enfance. Il lui fit connoître d'abord, comme ſans deſſein, que ſa naiſſance n'étoit point un miſtère pour lui: il lui demanda enſuite d'une maniére indifférente, où elle étoit mariée, & il feignit de n'avoir point encore vû ſa mére. Mais cette Ducheſſe, qui avoit toute la prudence néceſſaire pour conduire un artifice, n'avoit pas douté qu'il n'allât trouver la Comteſſe de Tuſcanelle; de ſorte qu'elle lui avoit écrit pour la prier de faire le même ſecret au Duc de Miſnie, qu'elle vouloit bien faire à ſa fille, du voyage du jeune d'Yvrée en Allemagne, & du mariage d'Eleonor. Elle l'avertiſſoit, que, quoiqu'il eût découvert ſa naiſſance, il n'en

ſçavoit pas davantage, & qu'il ne faloit point riſquer la vérité avec un jeune homme qui pouvoit être imprudent.

Le deſſein que la Ducheſſe de Miſnie avoit de marier ſon fils avec Matilde, étoit la véritable cauſe de toutes ces précautions. Matilde étoit devenuë un parti conſidérable, par la mort de deux ſœurs qu'elle avoit euës; & la faveur, où le Comte de Tuſcanelle étoit auprès de l'Empereur, rendoit cette alliance très-avantageuſe : de ſorte que cette Ducheſſe y trouvoit tout ce qu'elle avoit ſouhaité pour ſon fils. La Comteſſe de Tuſcanelle ne pénétra point au-delà de ce qu'on lui faiſoit envisager: elle répondit au Duc de Miſnie, qu'il ne lui étoit pas permis de revéler le ſecret d'Eleonor, mais que ſa deſtinée étoit heureuſe.

Quel ſurcroit de douleur pour le Duc de Miſnie, d'apprendre par-tout, que ſa Maîtreſſe étoit contente ſans lui, & de ne pouvoir preſque plus eſpérer de découvrir où elle étoit! Il alla cependant juſqu'à Beſançon, entraîné par ſon inquiétude, plûtôt que par aucune eſpérance qu'il eût de la trouver. On lui avoit dit, que la Ducheſſe de Miſnie l'avoit quittée en ce lieu; & il ne ſçavoit pas qu'elle y allât chercher le Marquis d'Yvrée, parce qu'on lui avoit perſuadé

qu'il étoit mort, ainſi qu'on l'avoit fait croire à ſa fille, juſqu'au retour du Baron d'H lmont. Comme Eleonor ne s'étoit arrêtée qu'à l'Abbaye, quelque recherche qu'il fît pour apprendre de ſes nouvelles, il ne put rien découvrir de ce qu'il vouloit ſçavoir; mais il n'étoit point préparé contre ce malheur, quoiqu'il s'y fût attendu. Il partit de Beſançon, & revint auprès de l'Empereur dans un état digne de pitié.

L'impoſſibilité de ſe venger augmentoit ſa jalouſie. Jamais paſſion n'avoit été accompagnée de circonſtances plus cruelles. La rage de cet amant étoit dans un tel excès, qu'il ſe plaiſoit lui-même à l'entretenir, & fuyoit tous ceux qui pouvoient le diſtraire de ſes funeſtes réflexions. Lorſque ſes premiers tranſports furent ralentis, il ſongea à revoir Matilde, & il lui confia ſon dépit, comme il lui avoit confié ſon amour. Elle apprit la nouvelle de cette infidélité, avec un plaiſir qu'elle avoit peine à ſe pardonner. D'abord elle voulut juſtifier ſon amie; mais elle tiroit toutes ſes raiſons du mérite de l'amant, & non pas de la conduite d'Eleonor. Après tout, il lui auroit été difficile de la défendre: elle n'avoit point reçu de ſes lettres, par l'ordre

dre que la Ducheſſe y avoit mis ; & le procédé qu'Eleonor paroiſſoit avoir tenu avec tous ceux qui prenoient intérêt à elle, étoit inexcuſable.

Matilde avoit des maniéres tendres & flateuſes. Eleonor & le Duc l'avoient comme aſſociée à leur paſſion, & il n'avoit qu'un pas à faire pour l'aimer. D'abord il la cherchoit pour ſe plaindre, enſuite il la chercha pour ſe conſoler. Elle avoit beaucoup de complaiſance & de douceur : elle prenoit part à ſes maux, il en avoit de la reconnoiſſance ; quoiqu'il parlât toujours d'Eleonor, il en parloit avec Matilde ; & il ſe trouva, pour ainſi dire, dans une ſeconde paſſion, ſans être ſorti de la premiére.

La Ducheſſe de Miſnie revint à Bamberg. Elle marqua à la Comteſſe de Tuſcanelle l'envie qu'elle avoit de s'attacher encore plus particuliérement à elle, par le mariage de ſon fils avec Matilde. Ces deux partis étoient convenables : la Comteſſe approuva ce deſſein ; & elle le communiqua au Comte ſon mari, que l'Empereur avoit envoyé en Italie. Il conſentit avec plaiſir à ce mariage, de ſorte qu'il fut bien-tôt arrêté. Le Duc de Miſnie n'y avoit point de répugnance, quoiqu'il n'eût pas autant d'empreſſe-

ment que s'il eût oublié Eleonor : il fut engagé avec Matilde ; & l'on n'attendoit plus que le retour du Comte pour célébrer leurs nôces.

Ce fut alors que l'Empereur & le Roi Robert eurent à Mouzon cette fameuse Conférence, dont l'Histoire a tant parlé. Ces deux Monarques vouloient traiter de la Paix entre la France & l'Empire, & ils se trouvérent ensemble avec une Cour composée de la meilleure partie des Princes leurs sujets, & d'un grand nombre de Dames de France & d'Allemagne, qui eurent la curiosité de voir les deux plus grands Princes du monde dans toute leur magnificence. Le Comte de Tuscanelle y devoit joindre l'Empereur ; de sorte que la Comtesse sa femme prit l'occasion d'aller au devant de lui, & de mener sa fille à Mouzon. Matilde fut charmée de faire ce voyage, seulement parce qu'elle le faisoit avec le Duc de Misnie, qui étoit obligé de suivre l'Empereur ; & elle sentoit si vivement ce plaisir, qu'elle étoit insensible à tous les autres.

Le Comte de Retelois n'avoit point encore épousé Eleonor, quoiqu'en la voyant il se fût beaucoup confirmé dans le dessein de l'épouser. Il ne la regar-

doit

doit plus comme une fille malheureuse ; dont il pouvoit en partie rétablir la fortune, mais comme une personne adorable, qui pouvoit lui faire à lui-même tout son bonheur.

Une langueur fâcheuse avoit succédé à la maladie d'Eleonor. Elle en avoit de la joie, parce que son mariage en devoit être retardé. Quoiqu'elle y fût résoluë, c'étoit comme à une chose inévitable, qu'elle reculoit autant qu'il lui étoit possible. Le Comte de Retelois ne vouloit point lui marquer un empressement de l'épouser, qui lui auroit paru tyrannique plûtôt qu'amoureux : il ne s'appliquoit qu'à lui plaire, & n'étant pas d'un âge à s'en faire aimer, il tâchoit au moins de la mériter par son respect & par ses soins.

Le Roi de France passa par Retel, avec la Princesse Adelaïde sa fille, & toute sa Cour. Le Comte de Retelois le fit entrer dans les raisons de son mariage avec Eleonor, & dans celles qu'il avoit de ne la pas laisser connoître pour ce qu'elle étoit, de sorte que ce Prince voulut bien aider lui-même au déguisement. Il alla lui faire visite, aussi-bien qu'à la sœur du Comte. Eleonor fut trouvée très-aimable, malgré son abatte-
ment

ment & sa pâleur. Les Dames, qui avoient accompagné le Roi & la Princesse, ne la regardérent pas indifféremment. Celles qui n'avoient plus de prétentions, la louérent avec excès ; & celles à qui sa beauté donnoit de la jalousie, en firent l'éloge en ne la louant pas.

Mouzon étoit si peu éloigné, qu'on ne craignit point de lui proposer d'en faire le voyage, & il ne lui étoit pas aisé de refuser d'y aller. Même le Comte de Retelois aida à l'y disposer : les plaisirs devoient achever la guérison de cette belle personne, dont il avoit tant d'intérêt à souhaiter la santé. Elle accepta le parti, non pas comme un divertissement, mais comme une chose indifférente. Cependant elle songea que le Duc de Misnie pourroit être avec l'Empereur. Cette pensée lui donna quelque joie ; mais ce n'étoit point une joie pure, comme elle l'auroit été autrefois. Elle pensa que peut-être elle le verroit sans lui parler, & que si elle lui parloit, ce ne seroit que pour lui dire un éternel adieu. Quelle conversation, que même elle prévoyoit qu'elle feroit scrupule de lui accorder !

Elle étoit toujours surprise du silence de ce Duc, & inquiette de celui de Ma-

tilde, qu'elle croyoit caufé par une indifpofition, comme on le lui avoit dit : elle étoit bien éloignée de la foupçonner de pouvoir jamais manquer à l'amitié; & rien ne la troubloit de ce côté-là. Si-tôt qu'elle avoit eu la force d'écrire, elle avoit envoyé une troifiéme lettre à Matilde, & ce n'avoit pas été fans lui parler du Duc de Mifnie; mais cette lettre n'étoit arrivée à Bamberg que depuis le départ de Matilde pour Mouzon, & ne lui avoit point encore été renduë.

La parfaite reffemblance que le Baron d'Hilmont avoit avec le Marquis d'Yvrée fon pére, lui faifoit appréhender de paroître aux yeux de l'Empereur, de forte qu'il demeura à Retel. Il obligea Eleonor d'engager fa foi au Comte de Retelois avant que de partir; & elle obéit fans réfiftance, quoique ce ne fût pas fans défefpoir. Ils furent fiancés, & le mariage fe remit au retour de Mouzon, où elle alla avec la fœur du Comte de Retelois, & toute la Cour.

Le procédé des deux Monarques fut véritablement héroïque. Leurs Miniftres vouloient qu'ils s'avançaffent également chacun dans fa Barque, pour fe rencontrer au milieu de la Meufe; mais leur gloire étoit au-deffus de ce foible point d'hon-

d'honneur. Henri paſſa ſans balancer du côté de Robert, qui, par le noble accueil qu'il lui fit, ſe montra auſſi grand que celui qui venoit vers lui. Le lendemain le Roi paſſa du côté de Henri, qui fit voir qu'il ſçavoit auſſi bien recevoir des honneurs, que les rendre.

Tous les Seigneurs François ſuivoient le Roi dans des Barques azurées, & parſemées de fleurs de lys d'or. Celles que rempliſſoient les Seigneurs Allemans qui accompagnoient l'Empereur, étoient peintes de ſes Armes. La ſaiſon & le jour étoient agréables: la beauté des Dames ſe trouvoit augmentée par leur parure; & le nombre des gens de livrée qui ſuivoient, formoit un éclat digne des deux Princes qui honoroient ce lieu de leur préſence.

Pendant un moment d'embarras, le bateau où étoit Eleonor toucha celui où étoit Matilde. Ces deux amies ſe reconnurent. Leur ſurpriſe, leur joie, une crainte qu'elles ne démêloient pas, ſuſpendirent un inſtant leurs embraſſemens; mais enfin elles ſe donnérent mille marques d'amitié, & elles ne ſuffiſoient pas à tout ce qu'elles avoient à ſe dire.

La Comteſſe de Tuſcanelle, qui étoit à l'autre bord du bateau, vint embraſſer Eleo-

Eleonor, de ſorte qu'elle fit ceſſer leur entretien, ce qui les empêcha de ſe dire rien dans ce moment qui pût les inſtruire de ce qui leur étoit arrivé ; mais elles eſpérérent de ſe retrouver bien-tôt, puiſque le Roi & l'Empereur devoient faire quelque ſejour à Mouzon, pour ratifier la Paix qu'ils avoient faite.

L'Empereur étoit ſuivi d'un ſi grand nombre de courtiſans, qu'Eleonor ne put remarquer le Duc de Miſnie ; mais elle ſentoit je ne ſçai quoi dans ſon cœur, qui ne la laiſſoit point douter qu'il ne fût à Mouzon. Elle ſe fit par avance un plaiſir ſingulier de parler de cet amant avec Matilde, quoique ce ne fût que pour ſe plaindre de lui.

Le Roi & l'Empereur, avec toute leur Cour, étoient logés dans le même Château, de ſorte qu'Eleonor alla trouver la Comteſſe de Tuſcanelle peu de tems après que l'on y fût arrivé ; mais cette Comteſſe, s'étant jettée ſur un lit pour ſe remettre de la fatigue du voyage, s'étoit endormie. Ainſi Eleonor paſſa dans la chambre de Matilde, qui ne fut point tout-à-fait contente de l'empreſſement qu'elle lui marquoit. Quoiqu'elle la crût infidelle au Duc de Miſnie, la penſée, qu'il pourroit la voir chez elle, la chagrina,

&

& elle la reçut avec une eſpéce de froideur dont Eleonor ne s'apperçut point, parce qu'elle étoit trop remplie de ſa tendreſſe.

Matilde ſe plaignit de ſa fuite & de ſon oubli. Eleonor croyoit avoir des plaintes à faire de ce qu'elle n'avoit pas répondu à ſes lettres; mais elles s'éclaircirent. Eleonor lui dit la vérité de tout ce qui lui étoit arrivé. Quoi, vous n'êtes point mariée? s'écria Matilde, avec tant de chagrin, qu'Eleonor lui en demanda la cauſe? Ne vous en informez pas davantage, lui dit Matilde, je n'ai pas la force de vous l'avouër. Ne me laiſſez point dans l'incertitude où je ſuis, lui dit Eleonor avec beaucoup d'émotion: vous me faites enviſager mille malhêurs; je crains d'avoir perdu votre amitié, je n'oſe vous dire tout ce que je crains. Non, ce n'eſt point mon amitié que vous avez perduë, reprit Matilde; mais je puis vous avoir cauſé des maux plus ſenſibles. Achevez, lui dit Eleonor: quand vous m'auriez fait haïr du Duc de Miſnie, & qu'il vous aimeroit, vous ne me donneriez pas une plus grande inquiétude. Matilde ne lui répondit rien, & elles gardérent là-deſſus un profond ſilence, qui fut ſuivi d'un torrent de larmes qu'elles verſérent l'une & l'autre. Il

Il eſt donc vrai, reprit Eleonor; que le Duc de Miſnie m'oublie, & que c'eſt pour vous? Ne me reprochez rien, lui dit Matilde. Vous m'avez engagée à l'aimer; & je vous ai ſacrifié mes ſentimens, tant que j'ai crû que vous l'aimiez. Je vous y ai engagée? Moi! reprit Eleonor. Oui, continua Matilde, vous me faiſiez inceſſamment remarquer ſon mérite; & pouvoit-on l'admirer tranquillement? Hé! que ne m'avertiſſiez-vous de vos ſentimens? lui dit Eleonor. Je vous faiſois part de tous les miens, & vous gardiez tous les vôtres. Hélas! lui dit Matilde, je ne les connoiſſois point. J'aimois déja le Duc de Miſnie, & je croyois ſeulement le trouver aimable. Je m'imaginois que tous les mouvemens de mon cœur n'étoient que de l'eſtime; & ce qui m'empêchoit le plus de ſoupçonner que je l'aimois, c'eſt que je vous aimois auſſi. Je n'avois point pour vous des ſentimens de rivale; je vous aimois, vous & votre amant, enſemble. J'ai eu lieu de penſer, que vous l'abandonniez pour le Baron d'Hilmont: il l'a penſé comme moi. Ainſi, lui dit triſtement Eleonor, votre paſſion eſt à préſent mutuelle? Il croit m'aimer, reprit Matilde, mais il ne le croira pas long-tems. Hélas! ajoûta-t-elle en regar-

dant

dant Eleonor, qui avoit le viſage couvert de larmes, ce n'eſt point à vous à pleurer. Quand il vous croyoit infidelle, peut-être avoit-il plus de plaiſir à vous regretter avec moi, qu'avec une autre ; mais s'il vous retrouve, il me ſouffrira bien moins qu'une perſonne indifférente. Il connoît ma tendreſſe, il alloit m'épouſer ; & s'il ſe voit dans la néceſſité d'être ingrat, à quel point je prévois qu'il le ſera ! Ne vous attendez point que je lui apprenne votre innocence, je ne ſçaurois le faire. Ayez pitié de moi : du moins la ſincérité que je vous fais paroître vous doit faire excuſer ma foibleſſe. La plus grande marque d'amitié que je vous puiſſe donner à préſent, c'eſt de me plaindre avec vous ; je ne ſuis plus en état de vous ſervir.

On vint avertir que le Duc de Miſnie entroit. Ah ! je ſuis perduë s'il vous voit, dit-elle à Eleonor. Ne demeurez point ici, je vous en conjure : donnez-moi cette marque d'amitié. Je ne ſçais ce que je vous demande ; mais faites-le pour l'amour de moi : je ne puis être témoin d'un éclairciſſement que vous ne différerez pas longtems.

Eleonor étoit dans le premier mouvement de ſon dépit, qui l'auroit obligée à

fuir

fuir le Duc de Mifnie, quand on ne l'en auroit pas priée. Elle fortit, mais elle le rencontra. Ce Duc fut furpris de la voir. Il avoit perdu l'efpérance de la trouver jamais, & il fe porta naturellement à la regarder, avec les mêmes yeux qu'il avoit toujours eus pour elle; mais il fe reprocha cette foibleffe: le chagrin, qu'il confervoit contre Eleonor, en augmenta, & il paffa comme s'il eût craint de fe trop arrêter.

Eleonor fut frapée d'une furprife qui fufpendit tous fes mouvemens. D'abord, elle ne conçut pas fes maux dans toute leur étenduë, mais enfin elle les envifagea diftinctement. Elle paffa aux refléxions, elle fentit fa douleur, & c'étoit la plus vive qu'elle eût encore fentie. Elle ne retrouvoit fon amie & fon amant, que pour les haïr, & que pour apprendre qu'ils s'aimoient; fa conftance n'étoit point à l'épreuve de pareils chagrins. Son devoir l'auroit défenduë contre la tendreffe du Duc, mais il ne pouvoit lui faire fupporter fes mépris. Il eft vrai, qu'il la croyoit infidelle, mais elle ne l'étoit pas. Elle n'envifageoit point les raifons qu'il penfoit avoir de fe plaindre d'elle, & elle ne voyoit que celles qu'elle avoit de fe plaindre de lui.

Le

Le Duc de Mifnie étoit entré chez Matilde dans un défordre extraordinaire. Il lui demanda avec précipitation par quelle rencontre Eleonor étoit chez elle. Voilà un grand empreffement, lui dit-elle. Je croyois que vous l'aviez oubliée. Elle m'eft fi indifférente, repliqua-t-il, que je puis vous en parler naturellement. Qui eft-ce qui l'améne ici? C'eft la feule curiofité, reprit froidement Matilde. Mais qui a-t-elle époufé? lui dit-il. Eft-elle feule à Mouzon? Si j'avois cru, repliqua Matilde, que vous m'euffiez tant demandé de fes nouvelles, je m'en ferois plus exactement informée. N'a-t-elle point marqué quelque honte de fon procedé avec moi? continua-t-il. Ne lui en avez-vous point parlé? Vous ferez bien de lui aller reprocher fon infidélité vous-même, lui répondit-elle brufquement: je ne vous fervirois jamais à votre gré. Je ne voi point que vous ayez fujet de vous chagriner contre moi, lui dit le Duc de Mifnie; mais je vous refpecte trop, pour vous aigrir davantage. Il fe retira en achevant ces paroles, & il ne fongea qu'à apprendre des nouvelles d'Eleonor.

Quand Matilde ne le vit plus, elle fe jetta fur fon lit avec tout le tranfport d'une perfonne qui n'a plus de reffource. Je

 l'ai

l'ai vû pour la derniére fois, s'écria-t-elle : il verra Eleonor. Là-dessus elle pleuroit avec violence, &, pour ainsi dire, avec fureur.

Le Duc de Misnie n'ignora pas longtems la destinée d'Eleonor. Le bruit de son mariage se répandit, & encore plus le bruit de sa beauté. Quoiqu'on lui donnât un autre nom que celui d'Yvrée, il concevoit les raisons de ce déguisement, & il ne pouvoit la méconnoître au portrait qu'on faisoit d'elle. Ce qui l'embarrassoit le plus, c'étoit l'opinion que le Baron d'Hilmont l'eût épousée. Il étoit bien éloigné de s'imaginer que ce Baron fût le frére d'Eleonor. Il avoit toûjours cru qu'elle étoit demeurée seule de sa famille, & la Duchesse de Misnie l'en avoit aussi persuadé; de sorte qu'il cherchoit en vain à démêler le secret de cette affaire.

L'âge du Comte de Retelois justifioit cependant Eleonor auprès de lui. Il regrettoit déja d'avoir perdu une occasion de s'éclaircir, & il craignoit de l'avoir obligée à refuser de le voir ; mais il sentoit qu'il auroit voulu l'avoir offensée dans cette occasion, & n'en avoir point été offensé. Après tout, il voyoit peu d'apparence qu'elle fût innocente : il rentroit dans ses premiers transports; mais il

il oublioit Matilde, & il avoit une curiofité fi violente pour ce qui regardoit Eleonor, qu'il ne pouvoit plus vivre dans l'incertitude où il étoit de ce qu'elle penfoit de lui.

Elle ne voulut point paroître ce jour-là, & elle fe renferma dans fon appartement, fur le prétexte de la fatigue qu'elle avoit foufferte durant la journée. Le lendemain, on alla la voir. La réputation de fa beauté, & la confidération où étoit le Comte de Retelois, attirérent chez elle, non feulement toute la Cour de France, mais auffi une partie de celle de l'Empereur. La Comteffe de Tufcanelle, qui ne vouloit point faire connoître qu'elle l'avoit vûë en Allemagne, s'y rendit des premiéres, pour lui parler en liberté. Matilde n'y put aller, parce qu'elle avoit eu la fiévre toute la nuit; mais elle ne laiffa pas foupçonner à fa mére, qu'Eleonor eût part à ce qui avoit pu en être la caufe.

Le Duc de Mifnie voulut lui rendre vifite le dernier, afin d'être feul, s'il fe pouvoit, avec elle, & de s'éclaircir entiérement de ce qu'il avoit appréhendé. Il arriva lorfque tout le monde fut forti, & & que même la fœur du Comte de Retelois étoit allée chez la Princeffe Adelaïde.

D'abord, Eleonor crut qu'elle devoit prendre quelque prétexte pour ne le recevoir pas. Son devoir & son dépit s'opposoient à cette entrevûë; mais l'amour vainquit le dépit, & trompa le devoir. Elle pensa, qu'il ne faloit point porter au Comte de Retelois un cœur irrité contre un amant; & qu'elle seroit plus tranquille, quand elle auroit reproché au Duc de Misnie sa légéreté.

Ce Duc entra dans sa chambre d'un air si timide, qu'il sembloit faire reparation de sa faute. Eleonor voulut lui marquer plus de froideur qu'elle n'en avoit en ce moment; mais il retrouvoit malgré elle dans ses yeux une langueur toute passionnée, & cette langueur suffisoit presque seule pour le convaincre qu'elle étoit innocente. Il se jetta à ses pieds, sans pouvoir prononcer une seule parole. Il n'en faloit pas tant, pour obliger Eleonor à lui parler avec quelque douceur.

Elle le fit lever, de peur qu'il ne fût surpris par ses femmes, qui n'étoient pas loin. L'état où vous êtes, lui dit-elle, me paroît assez différent de celui où vous étiez hier chez Matilde. J'aurois dû refuser de vous voir; mais j'ai mieux aimé vous faire connoître votre injustice, que de vous en punir. Hélas! lui dit le Duc

Duc de Misnie, faites la moi bien connoître ; mais je n'en suis déja que trop puni ; & plût au Ciel que vous fussiez innocente ! je ne vous paroîtrois pas long-tems coupable.

Eleonor lui apprit que le Baron d'Hilmont étoit son frére, & elle lui conta tout ce qui lui étoit arrivé. Il vit que la Duchesse sa mére s'étoit servi d'artifices auprès de lui, & il songea avec douleur aux promesses qu'il avoit faites à Matilde. Pouviez-vous penser que j'eusse changé, lui dit Eleonor, & deviez-vous prendre si tôt un nouvel engagement ? Ah ! vous ne sçauriez croire que j'aye aimé une autre que vous, reprit le Duc de Misnie, d'un air qui ne pouvoit laisser aucun doute. Hélas ! je n'ai que trop de panchant à croire tout ce que vous voulez, lui répondit Eleonor. Qu'il vous est aisé de vous justifier ! Ils s'éclaircirent sur toutes les choses qui leur avoient fait de la peine. Eleonor fut peu reservée à le satisfaire sur le passé, parce qu'elle avoit à le désespérer pour l'avenir.

Vous connoissez ma fidélité, lui dit-elle : votre douleur & vos larmes m'assurent que vous m'aimez ; & me voilà dans quelque sorte de repos. C'est le tems que je prens, pour vous dire le dernier adieu.

J'avois besoin de toutes mes forces pour cela. Le dernier adieu ! s'écria le Duc de Mifnie. Oui, lui dit Eleonor. Que prétendriez-vous ? Je fuis engagée avec le Comte de Retelois, comme vous êtes engagé avec Matilde. Ah ! interrompit le Duc de Mifnie, d'un ton plein de véhémence, je ne dois rien à Matilde. On m'a furpris : j'étois dans un état à ne pas fentir qu'on m'engageoit ; & je vous dois un facrifice éclatant, pour reparer toutes les injuftices que je vous ai faites. Ces fentimens me font plaifir, lui dit-elle ; je ne le fçaurois nier : mais à quoi ferviront-ils ? Suivez votre deftinée, puifqu'il faut que je fuive la mienne. Ah ! lui répondit le Duc, je ne fçaurois confentir à vous perdre une feconde fois. Je vous retrouve plus charmante que jamais ; mon repentir augmente encore ma tendreffe. La mienne augmente par ma douleur, lui dit-elle ; mais je me dois vaincre : j'en ai plus à fouffrir, & vous n'en avez pas plus à efpérer. Défobéïrois-je à mon pére ? M'arracherois-je au Comte de Retelois, à qui il a de fi grandes obligations ? Et donnerois-je des chagrins à la Ducheffe de Mifnie, & à la Comteffe de Tufcanelle, pour les payer de ce que je leur dois ?

Hé !

Hé! ne fait-on rien pour un amant? lui dit-il. Que vous vous résolvez aisément à vous séparer de moi, & que j'ai eu de peine à me détacher de vous! Suis-je à moi-même, lui dit-elle, pour avoir la liberté de me donner à mon inclination? Puisqu'il n'est pas possible que nous soyons l'un à l'autre, ne cherchez point à ébranler mon devoir: il réglera ma conduite; & c'est déja trop, que j'aye douté un moment si j'aurois la force de le suivre.

Quoique le Duc de Misnie n'en dût pas attendre davantage, il se trouvoit très-malheureux, parce qu'il en souhaitoit plus. Eleonor le retrouvoit si tendre pour elle, que n'appréhendant rien de la part de Matilde, elle craignit seulement qu'il ne la ménageât pas assez. Elle lui apprit sa maladie, & elle le pria avec instance de retourner chez la Comtesse de Tuscanelle, de peur qu'un changement de procédé, dans cette occasion, ne découvrît ce qu'elle vouloit cacher. Il lui en donna parole, en lui faisant connoître la violence qu'il se faisoit pour lui obéïr.

Quand il fut parti, elle entra dans une profonde réverie: elle s'abandonna à des réflexions qui lui furent agréables,

mais qui ne laissérent pas de lui être cruelles. Elle venoit d'éprouver le plaisir de retrouver un amant fidéle, après l'avoir cru inconstant ; & son cœur, qui s'étoit accoûtumé aux chagrins de l'amour, en ressentoit plus vivement les douceurs. Sa joie lui donna du scrupule ; & les chagrins, où la légéreté du Duc de Misnie l'avoit plongée, ne lui en avoient point causé. Elle envisagea de nouveau les obligations qu'elle avoit à la Duchesse de Misnie, & à la Comtesse de Tuscanelle, les engagemens qu'elle avoit pris avec le Comte de Retelois, & la nécessité de les suivre. Enfin elle conclut qu'il faloit presser le Duc d'épouser Matilde, & par ce coup de désespoir, se procurer, s'il se pouvoit, quelque sorte de repos dans sa malheureuse destinée : & quand elle en eut pris la résolution, elle s'abandonna à une mélancolie encore plus grande que celle où elle avoit été.

Le lendemain, elle alla voir Matilde, & elle la trouva si accablée de tristesse, qu'elle n'osa d'abord lui parler du Duc de Misnie ; mais une rivale qu'on abandonne est infaillible dans ses conjectures. Eh bien, lui dit Matilde, vous avez vû le Duc de Misnie, & vous vous êtes justifiée auprès de lui ? Ne me ménagez point,

point, ajoûta-t-elle, voyant qu'Eleonor balançoit à le lui avouer : vous feriez plus pour moi de me déſeſpérer, & de m'ôter la vie, que d'avoir ces foibles égards. La pitié étoit à ne me point cauſer ces maux : elle n'eſt point à me les cacher. Je vous demande pardon : vous voyez mes égaremens ; mais vous avez plus de ſujet de vous en applaudir, que de vous en plaindre.

Eleonor fut ſi vivement touchée de compaſſion, que l'amitié qu'elle avoit pour Matilde lui aida encore à ſoutenir un projet pour lequel elle avoit beſoin de plus d'un ſecours. Modérez vos douleurs, lui dit-elle : je ne vous ôte point le Duc de Miſnie ; & ſi j'ai encore quelque pouvoir ſur lui, je ne l'employerai que pour le preſſer de ſe donner à vous.

Le Duc de Miſnie qui avoit promis à Eleonor de retourner chez Matilde, évitoit néanmoins de la rencontrer ſeule, & il faiſoit épier le tems que quelqu'un ſeroit avec elle. Il ſçut qu'Eleonor y étoit : & ſans faire réflexion ſur l'embarras où cette conjoncture le devoit mettre, il y courut, & il entra comme Eleonor parloit de lui.

La préſence de ſon amant ébranla d'abord ſa réſolution, & elle ne put cacher

ſon trouble; mais elle fit un nouvel effort pour ſe vaincre, & elle eut la force d'achever ce qu'elle avoit commencé. Vous allez épouſer mon amie, dit-elle au Duc: il n'y manquoit que mon conſentement; la raiſon veut que je le donne. Je ne déſavouë point que je n'aye eu du chagrin de ce que vous avez pû changer; mais je dois tant à Matilde, que je ne ſaurois me plaindre que vous ayez changé pour elle.

Le Duc étoit ſi interdit, qu'il demeuroit comme immobile. Vous ſçavez bien que ce n'eſt rien faire que de céder un Amant dont on eſt aimée, dit Matilde à Eleonor: mais que pourriez-vous faire auſſi? On ne m'aime pas. Ils gardérent là-deſſus tous trois un profond ſilence: puis enfin Eleonor reprit la parole, comme étant en quelque façon maîtreſſe de la deſtinée de ces deux perſonnes, malgré l'engagement où elles étoient enſemble.

Elle regarda ſon amant d'un air qui ſembloit le remercier de l'attachement qu'il avoit pour elle, & en même tems l'en plaindre. Ses yeux ſe groſſirent de larmes, & elle faiſoit aſſez juger que ſa tendreſſe n'étoit pas moins forte que ſa vertu. Vous n'ignorez pas mes ſentimens pour le Duc de Miſnie, dit-elle à Matil-

de,

de, & vous pouvez croire qu'il m'en coûte beaucoup pour vous le céder, quoiqu'il ſemble que je ne puiſſe plus être à lui; mais enfin, je vous dois cet effort. J'épouſerai le Comte de Retelois, & c'eſt tout ce que je puis faire en votre faveur.

Vous faites une action héroïque, lui dit Matilde en lui prenant la main: je vous en ai une obligation d'autant plus grande, que je ne ſçaurois m'en acquitter. Je devrois m'oppoſer aux maux que vous allez vous faire; mais j'ai ſujet de haïr le Duc de Miſnie: vous le déſeſpérez, & j'en reçois malgré moi quelque ſatisfaction. Vous êtes plus généreuſe que moi, je l'avouë; mais vous êtes plus heureuſe auſſi. Vous perdez un homme qui vous aime: je le perds, parce qu'il ne m'aime pas.

Le Duc de Miſnie ſortit dans un très-grand chagrin contre Matilde: néanmoins, l'engagement où elle étoit avec lui autoriſoit ſa foibleſſe, qui même avoit tant de droiture, & tant de franchiſe, qu'elle lui donnoit de la pitié malgré ſa colére.

Elle ne put ſoutenir toutes les agitations de cette journée, ſans quelque augmentation à ſa fiévre; de ſorte qu'Eleonor s'en alla peu de tems après que le

Duc de Mifnie fut forti. Ces deux amies fentirent que leur confidence fe ralentiffoit : elles avoient chacune leurs maux à pleurer ; & ils n'étoient point de nature à être pleurés enfemble.

Le Duc de Mifnie attendoit Eleonor fur fon paffage, & il lui donna la main pour la remettre à fon appartement. Puis-je croire, lui dit-il, ce que vous venez de dire ? Refervez-vous toute votre pitié pour Matilde,& la méritai-je moins qu'elle ? Hélas ! lui dit Eleonor, je fuis encore plus à plaindre que vous ne l'êtes l'un & l'autre. C'en eft trop en un jour, je fens que mes réfolutions s'affoibliffent ; & je vais époufer le Comte de Retelois, pour n'avoir plus à les foutenir. Enfin, lui dit ce Duc, vous l'épouferez donc, & je me fuis en vain flaté d'être aimé ? Vous pouvez vous en flater encore, lui répondit Eleonor ; mes combats & mes chagrins en font d'affez bonnes marques. Hé ! fi vous m'aimiez davantage, interrompit le Duc, vous ne combattriez point ; vous rompriez les engagemens que vous avez pris avec le Comte de Retelois. Songez que je ne fuis plus maître de moi, fi vous me donnez la douleur de l'époufer à mes yeux. N'y trouverez-vous point d'impoffibilité ?

J'ap-

J'appréhende, lui dit Eleonor, d'y en trouver à la fin ; tout ce que j'ai déja fait m'éloigne de mon dessein. Je répondois tantôt de l'événement : à présent je n'en répons pas. Cependant, ne vous en réjouïssez point : peut-être n'en est-il que plus près. Quittez moi, je vous en conjure : votre présence hâteroit mes résolutions. Faites moi voir votre respect, & ne m'exposez point davantage à des combats dont l'issuë ne peut être que funeste pour vous & pour moi.

Le Duc de Misnie la quitta avec un violent dépit, qu'elle étoit néanmoins bien éloignée de mériter. Elle ne put supporter la rigueur qu'elle avoit pour lui. Quand elle fut rentrée, elle s'abandonna au désespoir ; elle envisagea l'horreur d'être toute sa vie à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, & de se priver pour toujours de ce qu'elle trouvoit de plus aimable. Son devoir lui parut trop foible pour un si grand effort. Sa vertu chancela : elle se dit qu'elle n'étoit point obligée d'entreprendre une chose au-delà de ses forces ; & cette pensée la flata pour quelques momens, mais elle sentit bien-tôt qu'elle se flatoit. Elle conçut qu'elle étoit maîtresse de ses actions, si elle ne l'étoit pas de ses sentimens, & qu'en-

qu'enfin elle pouvoit mourir, ſi elle ne pouvoit ſe conſoler.

Cette eſpérance la ſoulagea en quelque ſorte. Il lui ſembla qu'elle ne ſupporteroit pas long-tems une ſi vive douleur, & qu'elle auroit la ſatisfaction de mourir pour ſon amant. Elle demeura néanmoins fortement perſuadée, que pour ſoutenir la réſolution d'épouſer le Comte de Retelois, il faloit fuïr le Duc de Miſnie. Sa derniére rencontre avoit excité trop de révoltes dans ſon ame, pour s'y expoſer encore ; mais il étoit difficile qu'elle évitât tous les jours de le voir.

Le Roi & l'Empereur ſe ſignaloient à l'envi par des Fêtes magnifiques, & vouloient marquer leur grandeur, même par leurs plaiſirs. Les Dames faiſoient tout l'agrément de ces Fêtes, & Eleonor en auroit été le plus bel ornement ; mais elle ſe diſpenſa d'y paroître, ſur le prétexte de ſa mauvaiſe ſanté. Le Duc de Miſnie comprit la part qu'il avoit à cette abſence, & le déſeſpoir s'empara de ſon cœur. Eleonor lui avoit défendu de la chercher : cependant, puiſqu'elle lui ôtoit les moyens de la voir que le hazard lui fourniſſoit, il ne pouvoit plus lui obéir. Il la demanda à ſon appartement ; mais elle avoit défendu à ſes femmes de laiſſer entrer perſonne.

Le

Le Duc de Misnie ne douta plus qu'elle ne fût perduë pour lui. Il l'accusa d'ingratitude & de cruauté; toutes les raisons qu'elle avoit d'en user ainsi, lui parurent foibles; il ne lui tenoit même pas compte de ce qu'elle en souffroit; il s'abandonna à la douleur & à la rage. Cet amant ne songea plus à retourner chez Matilde, il n'avoit rien à lui dire; sa présence l'auroit mise dans une colére qu'il méritoit trop pour la souffrir,& qu'il n'étoit pas en état d'appaiser: cependant son changement & son absence étoient des maux difficiles à supporter pour elle, & sa fiévre augmenta considérablement.

Le Comte de Tuscanelle, après avoir exécuté les ordres de l'Empereur en Italie, revenoit le joindre à Mouzon. Ce retour mettoit le Duc de Misnie dans une fâcheuse conjoncture; il ne pouvoit soutenir la présence du pére de Matilde, qui devoit l'engager à tenir la parole qu'il avoit donnée, & à quoi il étoit malgré lui contraint de manquer. L'Empereur partit aussi le lendemain; & le moyen d'abandonner Eleonor? Il auroit néanmoins falu le suivre, s'il ne lui avoit demandé, sur quelque prétexte, la permission de partir dès ce jour-là. Il l'obtint

facilement, & il renvoya tout ce qu'il avoit de gens, à qui il donna ordre d'agir, comme s'ils l'avoient accompagné, quoiqu'il demeurât caché dans Mouzon.

La fuite du Duc de Misnie mit Matilde dans un état déplorable, & sa maladie devint très-dangereuse; mais il l'ignoroit, parce qu'il ne s'informoit que de ce qui regardoit Eleonor. Malgré le chagrin où il étoit contr'elle, il ne put s'empêcher de lui écrire, & il trouva moyen de lui envoyer cette lettre.

LETTRE DU DUC DE MISNIE A ELEONOR.

Quoique j'aie perdu l'espérance de vous voir, je ne puis m'éloigner des lieux où vous êtes; & je demeure caché dans Mouzon, lorsque tout le monde me croit parti. Ne m'envierez-vous point encore la foible satisfaction de demeurer près de vous? J'ai lieu de le croire; car enfin, pour en user comme vous faites, ce n'est point assez que de ne pas aimer, il faut que vous ayez un dessein formé de me faire souffrir. J'aime trop, pour ne me pas connoître en sentimens. Hé, quelle différence des vôtres aux miens! Il ne m'est pas possible d'être à une autre qu'à vous, depuis que je vous ai revûë: il ne

ne m'est pas possible de ne vous point chercher malgré votre défense ; & vous pouvez me fuir. Faloit-il me désabuser de votre infidélité, pour me convaincre de votre froideur ? Je vous aurois trouvée peu digne d'être aimée ; j'aurois voulu me venger ; le dépit m'auroit guéri : mais je ne puis attendre la même chose de mon désespoir. Je me hais moi-même de ce que vous ne m'aimez pas. Peut-être que je n'ai point dû prétendre de votre part une tendresse pareille à la mienne ; mais, je l'avouë, j'avois attendu plus de pitié. Mes larmes, mes malheurs, ma mort, que vous ne sçauriez croire éloignée, pouvoient me tenir lieu de quelque mérite auprès de vous. Cependant vous épouserez le Comte de Retelois. Je vais attendre ici que vous me donniez cette derniére marque de votre dureté. Après cela, si je ne suis pas assez heureux pour en mourir, j'irai chercher la solitude la plus affreuse, pour m'y tourmenter toute ma vie. Je ne vous répons pas de ne vous point haïr ; mais je vous répons bien de ne vous oublier jamais.

En quel état se trouva Eleonor à la lecture de cette lettre ! & dans combien de maux se vit-elle plongée ! Son amant étoit au désespoir ; son amie étoit mou-

rante ; & le Comte de Retelois n'attendoit plus que le moment d'être heureux. Elle croyoit voir le Marquis d'Yvrée, & le Baron d'Hilmont, qui lui reprochoient qu'elle entroit peu dans les obligations qu'ils lui avoient ; mais il n'étoit plus en ſon pouvoir de ſe déterminer à rien, & elle ne ſçavoit faire autre choſe que pleurer.

Le Roi & l'Empereur partirent de Mouzon, avec tonte l'eſtime mutuelle que ſe devoient les deux plus grands Princes du monde, & avec autant d'amitié que des particuliers en auroient pû prendre l'un pour l'autre. Le Comte & la Comteſſe de Tuſcanelle y demeurérent pour la maladie de leur fille : ils résolurent de ſe venger du Duc de Miſnie, & d'en venir aux derniéres extrémités contre lui, s'il refuſoit de ſuivre les engagemens qu'il avoit pris avec elle, ou ſi elle venoit à mourir dans cette conjoncture.

Eleonor fit connoître au Comte de Retelois, qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner ſon amie dans cet état ; & malgré l'impatience où il étoit d'achever ſon mariage, il lui laiſſa la liberté de demeurer à Mouzon auſſi long-tems qu'elle le voudroit. Les moindres déſirs de

de cette belle perſonne étoient des ordres abſolus pour lui : il étoit bien aiſe qu'elle connût le pouvoir qu'il lui donnoit, & qu'elle voulût s'en ſervir.

Quoique le Duc de Miſnie comprît, qu'Eleonor étoit demeurée à Mouzon pour Matilde, il reçut quelque ſoulagement de ce que les Nôces du Comte de Retelois ſe retardoient par-là. Il ſe flatoit même qu'Eleonor avoit eu peut-être quelques égards pour lui, lorſqu'elle les avoit differées ſur ce prétexte. Cette penſée lui faiſoit ſouhaiter avec ardeur de lui parler encore ; & il ſongeoit, que ſi une fois elle franchiſſoit de petits obſtacles pour le voir, elle pourroit peu-à-peu ſurmonter les grands, pour rompre avec le Comte de Retelois ; mais cette penſée lui paroiſſoit extravagante, un moment après l'avoir conçuë. Eleonor avoit toûjours été trop éloignée de tenir cette conduite: il rentroit dans ſes chagrins. Cependant il lui écrivit une ſeconde lettre, & elle étoit ſi preſſante, qu'Eleonor y répondit; mais ce fut pour le prier de ne lui écrire plus, & pour lui dire qu'elle ne pouvoit le voir.

Elle ſentit de quelle importance il lui étoit de retourner promtement à Retel. Son amie avoit eu moins de fiévre cette nuit-là, de ſorte qu'elle voulut dire dès

ce même jour au Comte de Retelois, qu'elle étoit prête à partir ; mais elle remit au lendemain à le lui dire, & elle prévoyoit qu'elle trouveroit après des raiſons, pour ne le dire pas. La certitude, où elle étoit de la complaiſance de ce Comte pour ſes volontés, la flatoit; elle ſe reprochoit néanmoins, qu'elle abuſoit de ce reſpect & de cette honnêteté; elle voyoit ſa propre foibleſſe dans toute ſon étenduë, mais elle ne pouvoit la reparer; & quoiqu'elle fût plus d'une fois prête à parler, elle ne parloit cependant jamais; ce qui lui en faiſoit prendre le deſſein en empêchoit l'exécution.

La Comteſſe de Tuſcanelle avoit pour Eleonor la même tendreſſe qu'elle lui avoit toûjours témoignée, & elle ignoroit encore que le Duc de Miſnie l'aimât. Matilde avoit été aſſez maîtreſſe d'elle-même, pour ne point intéreſſer dans ſon avanture une amie qui en avoit uſé ſi généreuſement. Cependant le retardement des nôces du Comte de Retelois la tourmentoit malgré elle; & ſi les ſoins & l'amitié d'Eleonor l'avoient raſſurée le jour précédent, elle rentra bientôt dans de plus violentes inquiétudes. Ce peu de relâche lui donnoit de nouvelles forces pour les ſentir, & ſa fiévre redoubla au

point

point de ne laisser presque plus espérer pour sa vie.

Eleonor vint passer la nuit auprès d'elle; ce tems étoit propre à la confiance. Matilde, qui la voyoit extrémement touchée, ne put s'empêcher de lui marquer ses sentimens. Eleonor l'assuroit, qu'elle retourneroit à Retel, si-tôt qu'elle la sçauroit hors de péril; mais les promesses ne suffisoient plus pour calmer l'esprit de Matilde. Vous n'en ferez rien, lui dit-elle. Pourquoi le Duc de Misnie ne vous épouseroit-il pas, puisque je vais mourir? Qu'il se réjoüira de ma mort! Elle m'afflige, toute malheureuse que je suis: aussi sera-t-elle le plus grand de tous mes maux, puisqu'elle servira à la seule chose que j'aye appréhendée en ma vie. Vos larmes me forcent à ce dernier épanchement de cœur, ajoûta-t-elle: j'avois résolu de ne vous faire plus de confidences: les miennes vous ont toûjours été fâcheuses. Consolez-vous-en, je ne vous en ferai pas davantage. Vous allez être délivrée d'une amie importune; vous allez être vengée d'une rivale; vous allez avoir votre amant; & quand je serai morte, vous ne songerez pas que j'aye été au monde.

Ces paroles pénétrérent vivement Eleo-

Eleonor. Il se fit une révolution subite dans son esprit; elle se sentit le courage d'exécuter ce qu'elle avoit projetté; enfin, l'amitié & la reconnoissance achevérent dans ce moment de la déterminer sur une chose, à quoi elle étoit dès longtems résoluë, mais qu'elle auroit peut-être toûjours différée.

Elle embrassoit Matilde, sans prononcer un seul mot, tant ce qui se passoit en son ame l'occupoit. Enfin elle rompit le silence. Ne vous inquiétez plus, lui dit-elle: c'en est fait: je pars de Mouzon, & je vais épouser le Comte de Retelois; vous en sçaurez bien-tôt les nouvelles. Je suis au désespoir de vous quitter en l'état où vous êtes; mais ma présence aigrit vos douleurs. Adieu pour jamais: je me prive de vous; ce n'est pas le plus petit sacrifice que je vous fasse.

Matilde n'avoit ni la force de la retenir, ni celle de lui dire adieu. Je rougis, lui dit-elle, de la foiblesse que je vous fais paroître; & j'ai honte qu'une maladie, qui me met près de la mort, ne m'ait point guérie d'une passion que je déteste: mais enfin, je l'avouë, votre mariage avec le Comte de Retelois est peut-être la seule chose qui me peut sauver la vie. Cependant, je ne vous presse point de l'a-

chever : il ne feroit pas jufte que vous me la confervaffiez aux dépens de votre bonheur ; c'eft à moi de mourir, puifque je ne fuis point aimée.

Eleonor ne lui répondit qu'en l'embraffant encore une fois, & elle alla prendre congé du Comte, & de la Comteffe de Tufcanelle, toute en alarmes. Elle leur dit, qu'elle ne pouvoit plus foutenir la douleur de voir fouffrir Matilde ; elle revint chez le Comte de Retelois lui dire la même chofe, & elle le pria de l'emmener hors de Mouzon. Il y confentit avec une joie extraordinaire, & lui dit qu'ils fe mettroient en chemin dès l'après dînée. Jufques-là elle étoit occupée de Matilde, ou plutôt l'effort qu'elle avoit fait fur elle-même, avoit fufpendu tous fes mouvemens ; mais quand elle fe vit prête à partir, qu'il falut même fe priver de la trifte fatisfaction de lui dire le dernier adieu, de peur qu'il ne la vint troubler dans des réfolutions qui la défefpéroient, fa douleur ne fe contint plus.

Injufte amie ! s'écria-t-elle, n'as-tu point point pitié des maux que tu me fais fouffrir ? Es-tu contente ? Nous perdons toutes deux le Duc de Mifnie ; & quand je lui donne peut être le coup de la mort, je n'ai fur toi que le cruel avantage d'en être

être aimée, & de l'aimer mille fois plus que tu ne l'aimes.

Matilde se trouva dans quelque sorte de repos, quand Eleonor fut partie; mais ce repos, qu'elle avoit si peu mérité, n'étoit point parfait. Ce n'étoit proprement qu'une inquiétude moins vive, qui faisoit aussi que son mal n'étoit guéres moins pressant. Eleonor retourna à Retel. Le Comte la conjura de le rendre enfin heureux: elle y consentit; & il fut conclu, qu'il l'épouseroit à deux jours de-là.

Le Duc de Misnie sçut bien-tôt ce départ. Il ne tarda guéres à les suivre; & il apprit peu de tems après qu'il fut à Retel, que le jour de leur mariage étoit arrêté. La conjoncture pressoit. Il jugea qu'Eleonor refuseroit de le voir, s'il le lui faisoit redemander, & que même cette entrevûë étoit difficile, qu'enfin il ne la feroit pas changer de résolution, quand il la verroit. Cependant, il voulut lui parler, entraîné par son désespoir, plutôt que par aucune espérance. Ce Duc ayant fait épier le téms qu'Eleonor seroit seule, le trouva plus aisément qu'il ne l'avoit prévû. Le mariage du Comte de Retelois se devoit célébrer à une de ses maisons de campagne, qui n'étoit qu'à une lieuë de la ville, & Eleonor y alla le

jour

jour précedent, pour joüir de ſa douleur avec quelque liberté, au moins ce dernier jour.

Les ſoins du Comte de Retelois, qu'il redoubloit dans la vûë du bonheur qu'il étoit ſur le point d'obtenir, la mettoient dans une peine inſupportable, & lui faiſoient ſentir par avance celle où elle alloit entrer pour toûjours. Il lui ſembloit, qu'elle n'avoit plus que ce jour à vivre. L'idée du Duc de Miſnie ne la quittoit point : elle ſe le repréſentoit plus aimable & plus amoureux que jamais. Quoiqu'elle ne l'eût pas fait avertir de ſon départ, elle croyoit bien qu'il n'étoit pas loin d'elle : il lui marquoit la violence de ſon amour, en renonçant à Matilde, malgré toutes les raiſons qu'il avoit de s'attacher à ſa fortune ; & dans le tems qu'il n'avoit preſque plus rien à eſpérer de ſon côté, elle alloit lui donner une douleur mortelle. Comment ſuffire à toutes ces réflexions ? Elle en étoit accablée, & elle ne les démêloit qu'à peine.

Le Duc de Miſnie, s'étant déguiſé pour être moins remarqué, marchoit ſur ſes pas. Elle ſe fit deſcendre dans une grande allée qui aboutiſſoit au Château, & qui étoit coupée par quantité de petites routes, dans leſquelles elle s'enfonça. Ses

femmes demeurérent dans la grande allée; & le Duc de Mifnie fe gliffa par un autre côté jufqu'à l'endroit où étoit Eleonor.

Elle rêvoit profondement : fes larmes couloient fans qu'elle le fentit; fon amant la regardoit, & goûtoit une douceur propre à le défefpérer. Enfin, il fe jetta à fes pieds. Sa vûë la furprit, quoiqu'elle eût prefque efpéré de le revoir encore. Que faites-vous? lui dit-elle d'une voix foible. Je viens mourir à vos pieds, lui dit ce Duc, puifque vous voulez ma mort. Ne me reprochez rien, lui répondit-elle. Matilde m'a contrainte de faire ce que je lui promettois trop long-tems. Mon devoir avoit befoin de ce fecours, que je n'aurai plus, reprit-elle, en le regardant, & ma foibleffe m'accompagnera toûjours. Ne me voyez donc jamais. Je me permets encore aujourd'hui le plaifir de vous avouër tout le pouvoir que vous avez fur moi; mais je vais époufer le Comte de Retelois, pour me juftifier, & pour me punir. Si Matilde eft vivante, allez l'époufer, en lui portant la nouvelle de mon mariage. Je n'ai pas la force de vous en prier plus long-tems, ni de vous voir, fans m'expofer à rompre encore mon projet. En difant cela, elle le quitta

ta brusquement. Et vous avez bien la force de me fuir & de me désespérer, lui dit-il en se levant avec transport pour la suivre, & en l'obligeant à s'arrêter. Mais, continua-t-il, je ne suis plus en état de ménager rien; je vais me jetter aux pieds du Comte de Retelois; je vais lui apprendre tous mes malheurs; peut-être aura-t-il moins de dureté que vous n'en avez. Ah Ciel! que voulez-vous faire? reprit-elle. Ne suis-je point assez malheureuse, par l'attachement que j'ai pour vous, sans avoir encore à craindre votre emportement? Hé, s'il m'étoit possible de n'être point à un autre, ne sçavez-vous pas que je n'y aurois point été? Jamais on n'a eu plus d'inclination que j'en ai eu pour vous. Le devoir, l'amitié, la nécessité, m'arrachent à vous, & me jettent dans un autre engagement; mais ils ne m'en consoleront pas, & vous m'occuperez sans cesse. Après cette assurance, vous pouvez avertir le Comte de Retelois que je vous aime: je serai contrainte de vous désavouër, & je ne l'en épouserai pas moins; mais vous aurez le plaisir de lui ôter peut-être l'estime qu'il a pour moi, & vous m'ôterez aussi la douceur que j'aurois euë d'être contente de ce que j'aimois, en le regrettant toute ma

 vie.

vie. Là-dessus elle se retira, & elle le laissa appuyé contre un arbre, où il demeura long-tems. Il ne voyoit aucun reméde à ses maux; se croire aimé d'Eleonor, & avoir de la considération pour elle, n'en étoient pas les moindres.

Il passa la nuit à faire des projets pour empêcher le mariage d'Eleonor; mais ces projets ne se pouvoient exécuter malgré elle, & il en voyoit l'extravagance aussitôt qu'il les envisageoit. Les nôces se firent le lendemain: & cet amant, voulant s'assurer de tout son malheur, & voir encore Eleonor, alla se montrer à ses yeux durant qu'on célébroit la cérémonie de son mariage. Il lui jetta un regard, qui exprimoit toute sa rage & toute sa tendresse: elle tourna les yeux sur lui d'une maniére languissante & passionnée, & sembla vouloir le dédommager, par ses regards, de tout ce qu'elle lui faisoit perdre. Enfin elle les en détourna, parce qu'elle le vit pâlir. En effet, il s'évanouït; mais on n'y fit pas d'attention, parce que les habits, qu'il avoit pris pour se déguiser, empêchoient de penser qu'il fût un homme considérable; & l'on se contenta de le secourir.

Eleonor, de son côté, sentit défaillir ses forces, & elle fut contrainte de s'appuyer sur

ſur ceux qui étoient auprès d'elle ; mais la cérémonie étoit achevée, & l'on crut que c'étoit une ſuite de ſon indiſpoſition.

Le Duc de Miſnie retourna à Mouzon, & il étoit dans un tranſport ſi violent, qu'il ne ménagea rien. Il alla trouver Matilde. La Comteſſe de Tuſcanelle n'étoit pas chez elle dans le moment qu'il y arriva, & Matilde donna ordre qu'on le laiſſât entrer. Hé bien, lui dit-il, êtes-vous contente ? Eleonor a épouſé le Comte de Retelois, vous voilà vengée, vous m'avez cauſé la fureur où je ſuis, jouïſſez-en ſi vous pouvez, haïſſez-moi pour me délivrer de votre tendreſſe, qui m'a été ſi fatale, que je ne ſçaurois plus vous en ſçavoir de gré. Je ne perdrois point la conſidération qu'on vous doit, ſi je n'avois tout perdu, juſqu'à ma raiſon. Adieu pour jamais, ajoûta-t-il: nous nous ſommes fait de trop grandes injures l'un à l'autre, pour nous pouvoir ſouffrir.

Le Duc de Miſnie ſe retira en achevant ces paroles, qui furent un coup de foudre pour Matilde. Elle demeura dans un profond ſilence, & elle jettoit des regards funeſtes, qui n'avoient aucun objet déterminé. Sa mére la trouva dans le

mortel accablement, où la fuite du Duc de Mifnie l'avoit mife : elle n'avoit ni la force de pleurer, ni celle de fe plaindre, mais elle en avoit affez pour fentir tous fes malheurs.

Matilde paffa le jour fans donner prefqu'aucune marque de vie; & fur le foir, fa fiévre, qui étoit un peu diminuée, par la tréve que le départ d'Eleonor avoit donnée à fes inquiétudes, augmenta fi confidérablement, qu'on jugea qu'il étoit impoffible qu'elle y réfiftât. Son imagination lui repréfentoit fans ceffe le Duc de Mifnie préfent & irrité : elle l'accabloit d'injures ; elle lui demandoit pardon : fon pére & fa mére étoient à fes côtés fondant en larmes ; elle ne connoiffoit ni l'un ni l'autre, & tout lui paroiffoit le Duc de Mifnie.

Après quatre jours la fiévre la quitta, parce que fon corps étoit entiérement affoibli. Elle conjura le Comte & la Comteffe de Tufcanelle de ne point pleurer une mort qui étoit le feul reméde d'une paffion malheureufe, & de la pardonner au Duc de Mifnie en fa faveur. Elle les pria encore de parler quelquefois d'elle avec lui, s'il fe pouvoit ; & de lui dire, qu'avant de mourir, elle avoit ceffé de le haïr. Ils ne lui répondoient que par

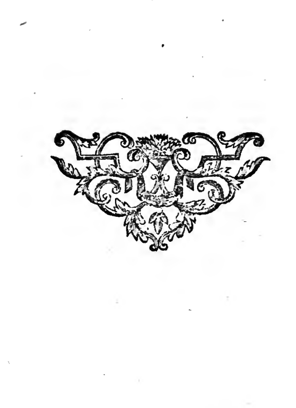
des

des pleurs & par des cris. Enfin elle les obligea de la laiſſer ſeule, & elle mourut dès la nuit, avec moins de chagrin qu'elle n'avoit vécu.

Le Duc de Miſnie étoit parti précipitamment de Mouzon, pour fuïr Matilde, & il retournoit en Allemagne, pour s'éloigner des lieux où étoit la Comteſſe de Retelois. Il y apprit cette mort, ſans y être ſenſible: il portoit dans le cœur une douleur dont rien ne le pouvoit diſtraire, & qui l'empêcha même de ſentir la ruine entiére de ſa fortune, que le Comte de Tuſcanelle cauſa.

La Comteſſe de Retelois pleura autant ſon amie, que ſi elle n'avoit pas été ſa rivale, & elle vécut avec le Comte comme une perſonne dont la vertu étoit parfaite, quoiqu'elle fût toujours malheureuſe par la paſſion qu'elle avoit dans le cœur.

FIN.



CATERINE
DE
FRANCE,
REINE
D'ANGLETERRE;

PAR MONSIEUR

BAUDOT DE JUILLI.

O 5



CATERINE DE FRANCE, REINE D'ANGLETERRE.

PREMIERE PARTIE.

LA Province de Galles, en Angleterre, a défendu sa liberté contre les Anglois avec un courage invincible; & si enfin elle a été accablée sous le nombre de ses ennemis, ce n'a été qu'après une défense de plusieurs siécles. Leolin, Prince de Galles, osoit prendre cette qualité, dans le tems même que le fils aîné de Henri IV. Roi d'Angleterre, étoit reconnu sous ce nom pour l'héritier présomptif de cette Couronne; & quelque déplaisir que ressentit ce jeune

Prince, d'avoir un rival qu'il croyoit infiniment au-deſſous de lui, il ne put jamais obliger Leolin à lui abandonner un vain titre. Leolin ne ſe croyoit point inférieur au Prince de Galles : il deſcendoit de Calloüader, ancien Roi des Bretons; il étoit brave, vertueux, & traitoit d'Uſurpateurs tous les Rois d'Angleterre. Sa fortune ne répondit pas à des ſentimens ſi fiers. Le jeune Prince de Galles le défit en deux batailles, & lui enleva Pembroc, capitale de ſon petit Etat. Leolin ſe ſeroit vû dépouillé, s'il eut pû ſurvivre à ſes diſgraces : mais il fut ſi ſenſible à la douleur qu'elles lui cauſérent, qu'il tomba dangereuſement malade. Il reconnut bien-tôt qu'il faloit mourir, & il ne regarda ſa mort, que comme la fin de ſes infortunes. Il fit venir ſon fils, le ſeul qui lui reſtoit de pluſieurs qu'il s'étoit vûs autrefois. Il ſe nommoit Oüen-Tider, & pouvoit lui tenir lieu de tous ceux qu'il avoit perdus. Il avoit 18. ans, & depuis trois Campagnes, il ſuivoit ſon pére dans les armées, & partageoit avec lui toutes les fatigues de la guerre. Je vais mourir, dit Leolin à Tider en l'embraſſant, & je vous laiſſe de moi un ſouvenir bien odieux ; puiſque je vous ai perdu ce que vos pé-

res m'avoient laissé. Tâchez d'être plus digne d'eux. Cependant, dans quelque extrémité que la fortune vous réduise, souvenez-vous toujours que la vertu en est indépendante ; qu'un honnête-homme peut être malheureux, mais qu'il ne peut être criminel.

Leolin mourut quelques jours après ; & Tider, outre la douleur que la perte d'un si grand homme lui donna, se trouva environné d'affaires & de dangers. Il avoit pris, avec la même audace que son pere, le nom de Prince de Galles. Henri IV. Roi d'Angleterre, venoit de mourir, & son fils Henri V. indigné contre Tider, entra en Galles avec 25000. hommes, armée que la Province pouvoit à peine contenir. Tider vit l'orage qui s'aprêtoit, & n'en fut pas éfrayé. Il n'avoit pour compagnon de sa défense qu'Alfred. C'étoit un brave Gallois, à peu près de son âge & de sa résolution. Il faut mourir, Alfred, lui dit Tider, & montrer, par une mort glorieuse, que nous étions dignes d'une plus longue vie. Il sortit de Milford, la seule place qui lui restoit, avec 2000. hommes aussi désespérés que lui ; & s'alla camper dans un défilé, par où l'armée Angloise devoit passer, pour arriver à Milford. Le Roi d'Angleterre ad-

admira ſon audace, & ne l'en attaqua pas moins: mais il trouva une réſiſtance à laquelle il ne s'attendoit pas. Comme Tider ne pouvoit être envelopé, il n'avoit d'autre déſavantage, que celui de voir ſon ennemi ſubſtituer des gens frais, au nombre prodigieux qu'il lui tuoit. La bataille dura un jour entier, & Tider y éfraya les Anglois par des actions inoüies de force & de valeur. Il perça trois fois juſqu'à la tente du Roi, & combattit main à main contre ce Prince, qui eût été la victime de ce furieux ennemi, ſi les Anglois ne la lui euſſent enlevée. La valeur déſeſpérée ne peut rien au-deſſus de ce que fit Tider. La nuit ſépara les deux armées; & ſi celle des Anglois ſe trouva diminuée de 4000. hommes, Tider vit la ſienne réduite à 500. dont la moitié étoit couverte de bleſſures. Cependant il ſe prépara à recommencer le combat, auſſi-tôt que le jour paroîtroit; & ſes vaillans ſoldats ſe ſerrérent autour de lui pour le ſeconder. Ce n'eſt pas que ni lui ni eux ſe flattaſſent d'aucun ſuccès, mais c'eſt qu'ils cherchoient un trépas illuſtre. Alfred les ſauva d'une réſolution qui tenoit plus du déſeſpoir que de la valeur. Pourquoi, lui dit-il avec une liberté qui convainquit Tider, pour-

quoi

quoi voulez-vous donner à vos ennemis la satisfaction d'assouvir leur vengeance dans votre sang ? Ne courez-vous pas à une mort certaine ? Quelle gloire pensez-vous acquérir en périssant en furieux ? Ne vous faites point un fantôme de la gloire ; vous en aurez plus, ou à défendre Milford qui peut tenir long-tems contre les Anglois, ou à vous reserver pour d'autres occasions. Manquerez-vous de protecteurs ? La France est en guerre avec le Roi d'Angleterre. Elle nous offre un azile, d'où nous pourrons sortir plus en état de nous venger.

Ces raisons étoient puissantes. Tout le monde les goûta, & l'on prit la résolution sur le champ de s'aller jetter dans Milford : mais le malheur de Tider l'y avoit devancé. Les habitans en avoient fermé les portes, résolus de n'y recevoir que les vainqueurs, & de ne pas courir à une perte certaine, pour remplir la valeur de Tider. Ce malheureux fut touché de l'infidélité de ses sujets ; & si Alfred ne l'en eût empêché, il auroit pris une seconde fois le parti d'aller périr au milieu des lances Angloises. Alfred le fit résoudre à se sauver. Tider congédia les larmes aux yeux sa vaillante troupe : il l'exhorta à chercher son salut dans la clémen-

mence du Roi d'Angleterre, qui n'étoit irrité que contre lui. Il parcourut ensuite la côte avec Alfred, & deux ou trois des plus confidens serviteurs de sa maison; & ayant trouvé un des Brigantins dont elle est ordinairement remplie, il s'embarqua avec ses amis, & débarqua à Vannes peu de jours après, n'emportant d'Angleterre que l'espérance d'y rentrer.

Tider arriva à la Cour de France, & alla saluer le Roi Charles VI. Ce Prince, né avec toutes les dispositions qui forment les grands Rois, avoit eu le malheur de tomber dans une frénésie violente, qui l'avoit privé de la raison, & avoit jetté son Royaume dans des désordres épouvantables. L'ambition de gouverner l'Etat, durant la maladie du Roi, avoit armé les Princes les uns contre les autres. Le Duc de Bourgogne avoit pour lors le dessus. Ses intelligences avec la Reine Isabelle de Baviére, l'avoient rendu maître du Gouvernement; & cette Princesse, également habile & violente, n'avoit pas fait de difficulté de sacrifier les plus tendres sentimens de la nature au plaisir de régner. Elle s'étoit unie au Duc de Bourgogne contre le Dauphin Charles son propre fils; elle l'avoit chassé de la Cour; &, contente d'y dominer, elle avoit

avoit laissé au Duc de Bourgogne le solide du Gouvernement.

Le Roi avoit quelques bons intervales, & dans ces momens il paroissoit digne de sa fortune. Il étoit en cet état, lorsque Tider lui fut présenté par le Comte de Charolois, fils du Duc de Bourgogne, à qui Tider s'étoit d'abord adressé. Le Roi fut surpris de sa bonne mine, & son esprit ne le satisfit pas moins. Tider s'humilia sans bassesse, & demanda du secours, avec un certain air de grandeur, qui faisoit connoître au Roi que cette grace seroit avantageuse à la France.

Le Roi l'écouta avec bonté. Comme la campagne étoit presque finie, il remit au Printems le secours qu'il lui promit. Cependant il ordonna au Comte de Charolois de prendre cet Etranger sous sa protection, & de lui procurer jusqu'à ce tems-là tous les plaisirs de sa Cour.

Le Comte de Charolois emmena Tider à l'Hôtel de Bourgogne. Il lui fit donner un appartement, & le lendemain il lui envoya du linge, un habit à la Françoise, & une bourse remplie d'or; lui faisant dire fort civilement, qu'il ne fît point de difficulté de demander encore tout ce dont il auroit à faire; qu'il avoit reçû ordre du Roi de le lui donner; &

que

que Sa Majesté sçavoit bien que les Anglois ne lui avoient pas donné le tems d'emporter son équipage.

Tider se trouva accablé de tant de générosités. Il alla aussi-tôt en remercier le Comte de Charolois & le Roi. Ils trouvérent que son nouvel habillement lui seïoit infiniment, & tous ceux qui virent Tider furent également charmés de son air & de sa bonne mine. Ils ne comprenoient pas qu'un pareil homme eût pû naître à l'extrémité de l'Angleterre, dans un pays sauvage & barbare; & qu'il parût à la Cour de France, la plus polie de l'Europe, aussi poli & aussi accoûtumé à ses maniéres, que s'il eût été élevé dans toutes ses délices.

Tider avoit le visage ovale, le front uni, le nez aquilin, les yeux noirs, les lévres vermeilles, le teint bruni par l'air & les voyages, la taille haute, & un je ne sçai quoi répandu dans toute sa personne qui touchoit les plus indifférens. Il étoit bien fait, propre, civil; sa conversation étoit sérieuse, & le ton de sa voix agréable.

Son esprit étoit plus délicat que son éducation ne le promettoit. Il en avoit infiniment. L'ame grande & élevée, susceptible cependant de toutes les tendres-

ſes de l'amour. Brave, intrépide, & que le malheur de ſa fortune rendoit plus fier, qu'il n'étoit naturellement.

Le Comte de Charolois le mena chez la Reine, qui avoit témoigné de l'impatience de le voir, ſur le recit que le Roi lui en avoit fait. Elle étoit avec Madame Caterine, la ſeule de ſes filles qui reſtoit à marier, & qui à l'âge de 16. ans étoit d'une beauté achevée. Tider ſoutint auprès d'elles le caractére que la renommée lui avoit donné. Il admira la Majeſté de la Reine, mais il fut ébloui de la beauté de Madame.

Cette Princeſſe étoit d'une taille médiocre, mais ſi fine & ſi bien proportionnée, qu'on n'y eût pû trouver le moindre défaut. Elle avoit le viſage rond, les cheveux du plus beau blond du monde, tous les traits du viſage réguliers, les yeux bleus & languiſſans, les lévres & les dents admirables, les bras & les mains d'une beauté parfaite. On ne pouvoit ſoutenir l'éclat de ſon teint, & la beauté de ſa gorge ôtoit la raiſon à tous ceux qui étoient aſſez heureux pour l'entrevoir.

La douceur & la bonté de ſon eſprit lui attiroient tous les cœurs. Il étoit ſolide & engageant, naturellement porté aux bienfaits, exemt de toutes les foibleſ-

ſes

ſes de ſon ſexe, & ne connoiſſant de paſſions que la piété, la généroſité, & toutes les ſuites d'une amitié tendre & raiſonnable.

Ces deux perſonnes ne ſe virent pas ſans émotion. Tider parut à Madame le plus accompli Cavalier qu'elle eût vû, & cette Princeſſe jetta dans l'ame de Tider un trouble que la Reine imputa à la majeſté de ſon rang, mais qui avoit une cauſe bien plus hardie. Il ſortit de chez la Reine rempli des plus agréables idées. Madame, qui n'approfondiſſoit pas la ſource des bontés qu'elle avoit pour Tider, l'avoit traité avec plus d'honnêteté que n'en pouvoit eſpérer un Etranger. Elle y étoit entraînée par un mouvement violent ; & comme elle l'attribuoit à la compaſſion, elle ne s'étoit point gênée.

Les traits de l'amour ſont imperceptibles ; ils agiſſent en un moment, & cependant ils laiſſent de profondes bleſſures. Il ne conſulte, ni la raiſon, ni la vraiſemblance ; un moment ſuffit pour domter Tider, & pour vaincre Madame. Cette ſimpathie avec laquelle on prétend que nous naiſſons tous, avoit deſtiné cette Princeſſe dès ſa naiſſance à ſoupirer pour un Gallois, né véritablement avec tout le mérite d'un honnête-homme ;

me, mais d'une maiſon inconnuë aux Princes de l'Europe, & d'une fortune ſi médiocre, qu'à peine eût-il pû prétendre à devenir l'un de ſes principaux domeſtiques.

Madame étoit trop vertueuſe & trop raiſonnable, pour s'abandonner à une paſſion indigne du rang qu'elle tenoit dans le monde ; & Tider étoit trop ſage, pour ſe laiſſer aller à des impreſſions auſſi téméraires. Leur foibleſſe ſe ſervit de leur raiſon pour prendre des forces. Madame ſe perſuada que la ſeule généroſité l'intéreſſoit pour Tider. C'étoit un malheureux que la fortune avoit dépouillé. Elle s'imagina que les bontés du Roi autoriſoient les ſiennes. Tider étoit entraîné par une beauté plus qu'humaine ; mais il ne croyoit pas reſſentir d'autres mouvemens que ceux d'une admiration profonde, & d'une eſtime reſpectueuſe. Ainſi, dans ſes commencemens l'amour ſe cache, & nous empêche de prévenir ſes déſordres. Il s'accroît dans ſon déguiſement, & ne paroît à nos yeux que quand il eſt aſſez fort pour ne plus craindre notre raiſon.

Tider alloit tous les jours chez la Reine. Il voyoit Madame à toutes les parties de plaiſir qui ſe faiſoient. Comme il avoit eu une éducation heureuſe, on lui avoit ap-

appris dès sa jeunesse le François, qu'on parloit alors communément en Angleterre. Il s'instruisit bien-tôt à la Cour de toutes les délicatesses de cette langue. Il ne paroissoit en lui rien d'étranger. Toutes ses actions avoient une grace merveilleuse. Il étoit l'admiration & l'étonnement de la Cour.

Il y avoit peu de personnes à qui il ne plût. La Reine, qui avoit elle-même infiniment d'esprit, le trouva tout-à-fait de son goût. Elle résolut de se l'attacher, & elle ne fit point de difficulté de l'honorer de sa confidence. Madame entroit dans ce que la Reine communiquoit à Tider; & Tider trouvant tous les jours le moment de parler à cette jeune Princesse, & d'avoir avec elle de ces conversations où l'on s'insinuë aisément dans les cœurs lorsque l'amour les anime, il achevoit de se perdre, & traînoit après lui Madame dans le précipice.

L'éloignement qu'il y avoit de Tider à Madame, ne laissoit présumer à personne qu'il osât lever les yeux jusqu'à elle. Ses visites paroissoient sans conséquence. La Reine elle-même n'y faisoit aucune attention. Elle le laissoit souvent avec Madame. Ils profitoient merveilleusement de ces occasions. Tider s'attachoit à plaire,

re, & ſes ſoins ne s'adreſſant pas à une perſonne indifférente, on ne peut guére exprimer les charmes qu'il trouvoit dans la converſation de Madame. Plus heureux mille fois qu'il ne penſoit, que cette belle Princeſſe les partageât avec lui!

La Reine s'étoit ouverte à lui de ſes ſentimens les plus ſecrets. Elle lui avoit laiſſé voir le déſir de régner dont elle étoit animée; la haine qu'elle portoit au Dauphin; l'union étroite qu'elle avoit avec le Comte de Charolois, qui avoit épouſé une de ſes filles; enfin, l'inclination violente que la nature lui avoit donnée pour Madame, & qui étoit telle; qu'elle ne pouvoit jamais être contente, qu'elle ne la vît placée ſur un trône. Je vous ouvre mon cœur, diſoit-elle à Tider: je compte extrêmement ſur votre diſcrétion; mais ne pourrois-je point compter ſur votre bras? J'ai ouï parler de votre valeur comme d'un prodige. Si vous voulez l'employer en France, vous le ferez plus utilement qu'ailleurs; elle y trouvera des récompenſes plus proportionnées, & je me charge de vous faire donner de l'emploi. Votre Majeſté me flate agréablement, répondit Tider; mais il me ſouvient ſans ceſſe que mes ayeux m'avoient laiſſé un Etat que j'ai perdu,

&

& je ne puis abandonner qu'avec peine l'eſpérance de le recouvrer. Cependant, Madame, je laiſſe votre Majeſté Maîtreſſe de ma deſtinée. Je ſerois bien fâchée de vous contraindre, reprit la Reine. Conſultez-vous plus à loiſir; votre Païs eſt ſubjugué; & le Roi d Angleterre qui l'a conquis, a toujours ſur pied de puiſſantes armées. Prenez garde de périr dans une entrepriſe téméraire.

Le Roi qui ſurvint dans ce moment avec une foule de Courtiſans, finit la converſation de Tider avec la Reine. Il ſe retira chez lui occupé des derniéres paroles de cette Princeſſe. Il y fit quelques réflexions. Laiſſerai-je, diſoit-il en lui-même, poſſeſſeur tranquille du bien de mes ayeux leur mortel ennemi? Reſterai-je eſclave dans une Cour étrangére, né libre & ſans maître? Mais ajoûta-t-il, en pouſſant un ſoupir, que cette Cour a de charmes! La Reine m'y offre ſa protection. Madame m'y honore d'une amitié glorieuſe. Pourrois-je quitter cette aimable Princeſſe? Pourquoi ne la quitterai-je pas, reprit-il tout étonné? Que veut dire le panchant que j'ai à ne point abandonner Madame, la répugnance que je ſens à la perdre de vûë? Quel intérêt y prens-je? Je tremble toutes les fois

que

que je la vois. Je crains qu'on ne me ſurprenne en la regardant. L'amitié connoît-elle ces empreſſemens, cette timidité, cette violence ? Hélas! ſi je ne me trompe, j'ai reſſenti les traits de l'amour. Voilà le portrait que m'en faiſoit Alfred, lorſqu'il me reprochoit pendant la vie de mon pére mon indifférence pour les Dames de Milford. Malheureux! j'aime une Princeſſe qu'il ne m'eſt pas permis de regarder.

Alfred entra ſur ces entrefaites, & lui trouva les yeux tout mouillés de larmes. Qu'avez-vous, Seigneur? lui dit-il, avec une triſteſſe qui partageoit la ſienne. J'aime, s'écria douloureuſement Tider. Alfred ſourit à ce diſcours. Vous êtes bien fier, lui repliqua-t-il avec gaïeté, ſi vous ne pouvez même ſouffrir de l'amour. Ah! que tu plaiſantes mal-à-propos, ajoûta Tider. Tremble en apprenant que c'eſt Madame qui m'a vaincu. La fille du Roi, s'écria Alfred! A quoi avez-vous penſé? Eſt-ce un amour téméraire que j'ai voulu inſinuer dans votre cœur! Il faut ſe vaincre, Seigneur; il faut éviter les malheurs qui ſuivroient votre hardieſſe. Toi, qui me donnois autrefois des leçons d'aimer, répondit Tider, crois-tu qu'on puiſſe choiſir ſa chaîne? Ai-je pû fuïr des coups

inévitables, & penses-tu que je puisse cesser d'aimer? Non, non, Alfred. Les victoires de Madame sont complettes. Je ne m'apperçois que d'aujourd'hui que je l'aime; mais hélas! il y a long-tems que cet amour est dans mon cœur, & je sens bien que je l'aimerai toute ma vie. Evitons cependant de découvrir notre extravagance. Cessons de voir Madame: hâtons le secours que le Roi m'a promis; allons mourir dans notre patrie. Tu seras le seul témoin de ma foiblesse.

Tider s'affermit dans cette résolution, & commença à être plusieurs jours sans aller à l'Hôtel de Saint Paul, où le Roi étoit logé. Son devoir l'obligea d'y aller faire sa cour à ce Prince, & il ne put se dispenser d'entrer dans l'appartement de la Reine pour la saluer: mais il prit si mal son tems, qu'il trouva cette Princesse sortie, & Madame seule dans la chambre de la Reine, avec Mademoiselle de la Fayete, l'une des filles d'honneur de Madame.

Tider aborda Madame avec un air extrémement timide. Et d'où venez-vous, Tider? lui dit cette Princesse. Il y a long-tems que nous ne vous avons vû. Que je suis heureux, Madame, répondit-il, que vous vous en soyez apperçuë! Ce reproche m'est bien avantageux. Vous ne sçauriez

riez douter, continua Madame, que la Reine & moi ne soyons bien aises de vous voir, & vous ne nous feriez pas plaisir d'être toûjours aussi long-tems sans le faire que vous avez été la derniére fois. Vous comblez de trop d'honneur, reprit Tider, un malheureux Etranger, & vous ne songez pas que vos maniéres bonnes & généreuses pourroient inspirer de la présomption dans son cœur. La fortune l'a réduit dans un état où sa vûë ne peut être qu'importune. Depuis quand, Tider, dit Madame, tenez-vous un langage si injuste? Si la fortune vous a maltraité, le Roi peut réparer son caprice : mais je ne croyois pas qu'elle eût part à l'amitié. Je n'ai regardé que vôtre mérite, quand je vous ai offert la mieñe. Je croyois pouvoir compter sur la vôtre, mais je vois bien que vous ne l'accordez pas si facilement. Tider fut terrassé par ce discours obligeant. Toutes ses résolutions s'évanoüirent; il tomba aux pieds de Madame, & ne put retenir les larmes qui couloient de ses yeux. Princesse trop généreuse, lui cria-t-il, songez-vous bien à qui vous prodiguez des bontés si précieuses? Ah! l'amitié d'un malheureux, dont vous témoignez faire quelque estime, n'est pas digne d'une de vos pensées. Ne croyez pas que

je donne ce nom aux ſentimens que je reſſens pour vous. L'eſtime la plus reſpectueuſe, & la ſoumiſſion la plus profonde, les composeront elles ſeules; & pour cette amitié illuſtre, que vous daignez m'offrir avec tant de générosité, je la reçois de tout mon cœur, & je ne ſerai jamais content, que je n'aye tâché de la mériter, au prix de mon ſang & de ma vie.

Madame étoit charmée des proteſtations de Tider. Elle y découvroit une tendreſſe aſſez ſemblable à celle qu'elle avoit admiſe dans ſon cœur ſous le nom d'amitié. Elle le releva avec douceur, & lui dit encore mille honnêtetés. Ne ſongez plus à un païs barbare, pourſuivit-elle, qui vous ſeroit peut-être fatal, & qui vous feroit perdre à vos amis. Demeurez en France, & croyez qu'on ne vous y oubliera pas. Je n'ai plus de volonté que la vôtre, répondit Tider; & vous pouvez diſpoſer de moi comme d'une de vos créatures.

Il ſortit, & Madame apprit à la Reine la réſolution qu'il avoit priſe. La Reine en témoigna de la joie. Depuis que j'ai perdu mon frére, diſoit-elle à Madame, je n'ai trouvé perſonne à qui j'aye pû me confier. Tider eſt honnête homme; il a de l'eſprit & du courage; ces trois qualités ſont auſſi glorieuſes que rares. Je prétens

tens le faire Capitaine de mes Gardes. Madame n'étoit point trop contente, que la Reine ſongeât à s'attacher ſi étroitement Tider. Souvenez-vous, Madame, répondit-elle à la Reine, que la Fayete, qui a cette charge, eſt entiérement dans vos intérêts, & qu'il a une ſœur auprès de moi pour qui vous avez quelquefois témoigné de la bonté. Je penſe à tout cela, reprit la Reine. Le Roi va faire la Fayete Lieutenant-Général; & pour ſa ſœur, je crois que vous voudrez bien me la donner. Je la ferai épouſer à Tider, & je prens ſur moi le ſoin de leur fortune.

Madame fut conſternée de ce diſcours, & n'y repliqua pas un ſeul mot. Son cœur ſe trouva ſaiſi d'une douleur inconnue. Elle quitta la Reine, & ſe retira dans ſon appartement. Là, elle s'abandonna à la triſteſſe. Pourquoi m'oppoſai-je, diſoit-elle, à la fortune de Tider? Que veut dire le chagrin que ce mariage m'inſpire? Regarderois-je autrement Tider que comme un malheureux que ſon mérite ne rend pas digne de ſon infortune? Elle s'arrêta là tout-à-coup, & s'examinant pour ainſi dire de plus près, elle fouilla juſqu'au fond de ſon cœur pour découvrir les ſentimens qu'elle avoit pour Tider. Qu'elle y reconnut de tendreſſe &

de bonté! Elle frémit en le remarquant ; & bien qu'elle fût seule, elle rougit de honte. Quelle entrée, se dit-elle toute étonnée, ai-je donné dans mon cœur à cét étranger? Hélas! je pensois l'honorer d'une amitié que la compassion avoit fait naître. Pitié dangereuse, jusqu'où avez-vous été? Je ne verrai point, sans une douleur extrême, Tider marié à la Fayete. Je le sens bien, je m'aveuglerois en vain. Mais qui est-il, reprenoit-elle, & qui suis-je? L'éclat de mes Ayeux, la fortune de mon pére, la noblesse de ma maison la premiére du monde, tant de gloire a-t-elle pû me cacher la naissance abjecte de Tider, & l'état honteux de sa fortune? Malheureuse, je nourris mon extravagance. Etouffons-la pour jamais, & commençons à n'y plus penser. Allons trouver la Reine. Applaudissons à son dessein, pressons le mariage de Tider.

La Fayete entra dans ce moment dans la chambre de Madame. La Reine veut te marier, lui dit Madame en faisant un effort sur elle, & elle veut te donner Tider. La Fayete fut émûe à ce discours. Elle n'avoit point vû Tider avec indifférence. Sa sagesse, qui étoit au dessus de son âge, avoit empêché que personne n'eût remarqué le panchant qu'elle avoit pour

pour lui. On lui aprenoit tout d'un coup qu'on le lui destinoit pour Epoux. Elle ne put dissimuler sa surprise & sa joie.

La Fayete n'étoit point un parti au dessous de Tider. Sa naissance étoit distinguée. Sa beauté auroit paru, si elle n'eût point été à la suite de Madame. On ne pouvoit avoir l'esprit mieux tourné. Enfin son frére & elle possédoient des biens assez considérables, pour ne pas faire regretter à Tider la perte de ses espérances.

La Fayete avoit remarqué que Madame ressentoit toûjours beaucoup de joie lorsqu'elle voyoit Tider; mais elle n'avoit pas pénétré la source de cette joie, ou du moins elle avoit feint de ne la pas connoître. Madame lut sur le visage de la Fayete le plaisir que la nouvelle qu'elle lui venoit d'apprendre lui donnoit: elle vit bien que son cœur n'étoit pas le seul sur qui Tider eût fait des impressions; & elle songea avec douleur, qu'il devoit en faire sur tout autre que sur le sien.

Le lendemain Madame alla trouver la Reine, lui apprit la disposition où elle avoit trouvé la Fayete, & approuva beaucoup son dessein. Elle parloit bien contre son cœur; & malgré toutes ses résolutions, elle se flatoit que Tider ne pourroit consentir à ce mariage. Aurois-je la honte,

ſe reprochoit-elle, d'y avoir ſeule de la répugnance? Elle rappelloit les regards & les diſcours de Tider. Tout la confirmoit qu'il étoit auſſi hardi qu'elle étoit foible.

En effet, Tider devenu moins timide par les bontés de Madame, & s'abandonnant ſans réſerve à ſa paſſion, vint voir la Reine ce jour-là même. Il étoit d'une propreté qui rehauſſoit ſa bonne mine. Il la trouva avec Madame, & s'approcha d'elle avec un air tout-à-fait noble. Vous avez deſſein de faire des conquêtes, Tider, lui dit la Reine en riant, & je vous en deſtine une digne de vous. Je veux travailler à vôtre fortune, de maniére que vous ne ſouhaitiez plus rien. Je vous donne la charge de Capitaine de mes Gardes; & ſi vous voulez penſer à la Fayete, je vous répons que vous ſerez écouté. Peut-être avoüerez-vous, lorſque vous la connoîtrez plus particuliérement, que je ne pouvois vous faire un préſent plus conſidérable.

Tider put à peine cacher l'indignation que ces deux offres lui cauſérent. Il étoit né Souverain, & on le vouloit mettre au rang des domeſtiques de la Reine. Il adoroit Madame, la plus belle Princeſſe de ſon ſiécle, & on le vouloit marier à la Faye-

Fayete. Auſſi ce jeune homme, également hardi & préſomptueux, ne balança point à refuſer une Reine ſa Protectrice. Je ſuis confus, lui répondit-il en tâchant de ſe contraindre, des ſoins que votre Majeſté veut bien prendre de moi; & il ne peut jamais m'arriver de plus grand honneur, que de paſſer ma vie à ſon ſervice; mais, Madame, ſouffrez que je diffère quelque tems à l'accepter. Vôtre Majeſté voudroit-elle me donner une charge que je n'ai point méritée, qu'aucune action de valeur ne m'a dû faire eſpérer? La Campagne s'approche, permettez que je juſtifie vôtre choix. Pour Mademoiſelle de la Fayete, je ſuis au déſeſpoir que mon aveuglement s'oppoſe à mon bonheur; mais, Madame, je ne me ſens rien pour elle; & j'ai la foibleſſe de croire, qu'un mariage ne peut être heureux, ſi l'inclination n'en eſt la baze.

La Reine fut choquée du refus de Tider; & comme elle étoit ſuſceptible de tous les mouvemens d'une colére violente, elle ne put s'empêcher de lui témoigner ſon dépit. Je croyois ne m'être pas trompée, lui dit-elle avec fierté, dans l'opinion que j'avois conçûë de vous; mais vous me faites voir que vous êtes étranger, & que vous n'avez pas laiſſé en Gal-

P 5 les

les la férocité de vôtre Nation. Je vous diſpenſe avec plaiſir d'accepter les deux partis que je vous avois propoſés. Je pénétre que vous regretteriez ſans ceſſe vôtre patrie. Eh bien, lui dit-elle avec un ſouris amer, je preſſerai le Roi qu'il vous y renvoye.

La Reine entra en même tems dans ſon cabinet, & Madame ſe leva pour la ſuivre. La démarche de Madame toucha Tider; il reſſentit une douleur mortelle, de voir qu'elle l'abandonnoit. Et quoi! Madame, lui dit-il d'un ton triſte, partagez-vous la colére de la Reine, & ſuis-je aſſez malheureux pour vous avoir offenſée, en refuſant un mariage auquel je ne puis jamais conſentir? Madame s'arrêta au diſcours de Tider, & s'étant tournée vers lui avec beaucoup de douceur, Je n'entre que comme je le dois, lui dit-elle, dans les ſentimens de la Reine, & je ne la ſuis que parce qu'il eſt de la bienſéance que je le faſſe. Mais quel eſt vôtre aveuglement, d'avoir irrité la Reine? Avez-vous oublié tous les égards qu'elle a eu pour vous? Et quelles peuvent être les raiſons qui vous font refuſer des témoignages ſi aſſurés de ſa protection? Ah! Madame, reprit languiſſamment Tider, croyez-vous qu'on ſoit ainſi le maître de ſon cœur? Le mien

eſt né, je l'avoüerai, avec toute la fierté & toute la férocité, puiſque ce mot plaît à la Reine, des Princes mes Ayeux. Je ne ſçai même ſi je n'ai point renchéri ſur leur orgueil; mais celle qui a triomphé de mon cœur eſt autant au deſſus de Mademoiſelle de la Fayete, que vous effacez toutes les beautés de la terre. Les yeux de Tider en proférant ces paroles étoient attachés ſur Madame. Elle le regarda elle-même d'une maniére qui lui fit connoître qu'elle l'entendoit. La honte que ſentit Madame, & qui lui fit preſque auſſi-tôt baiſſer les yeux, acheva de perſuader Tider qu'il ne s'étoit pas trompé. Il pourſuivit donc ſon diſcours avec plus de hardieſſe. Je me flate, continua-t-il, que vous ſerez plus indulgente que la Reine, & que vous ne condamnerez pas le refus que j'ai fait de Mademoiſelle de la Fayete, après que je vous aurai appris le peu de proportion qu'elle a avec la perſonne que j'adore. Peut-être auſſi, Madame, que vous m'accuſerez d'extravagance & de préſomption. Vous le feriez juſtement, ſi j'avois conçu l'ombre ſeule d'une téméraire eſpérance. Mais non, Madame, je me connois parfaitement. Le Ciel & la Terre ne ſont pas plus éloignés l'un de l'autre, que je le ſuis de celle qui a tout pouvoir ſur moi. Elle ne

ſçaura jamais ſa victoire, que par mon reſpect & ma ſoumiſſion. Un ſilence éternel couvrira ma témérité; mais enfin je mourrai en l'aimant, & je ne me reprocherai jamais de lui avoir donné une indigne rivale.

Une eſpéce d'enchantement retenoit Madame auprès de Tider. Elle l'écoutoit avec plaiſir, elle approuvoit toute ſa conduite, & lorſqu'elle jettoit par hazard les yeux ſur lui, elle le voyoit dans un état qui agitoit puiſſamment ſon ame. Enfin, ſe reprochant de l'écouter trop long-tems, elle prit le chemin du cabinet, mais elle ne put s'empêcher de lui répondre. Tider, lui dit-elle, je ne puis vous blâmer de refuſer la main d'une perſonne que vous n'aimez pas: mais je vous dirai, avec cette amitié que je vous ai toûjours témoignée, que la paſſion, que vous avez pour une perſonne qui eſt au deſſus de vous, ne peut vous attirer qu'une ſuite prodigieuſe de malheurs. Vous voyez qu'elle détruit préſentement vôtre fortune: je ſouhaite qu'elle ne vous ſoit pas plus fatale.

Elle le quitta auſſi-tôt, & ces derniéres paroles flattérent agréablement ce jeune téméraire. Il ſortit de l'hôtel de Saint Paul, & s'étant retiré chez lui, il fit part à Alfred de tout ce qui lui étoit arrivé.

Elle

Elle m'a bien entendu, s'écrioit-il avec transport, & elle ne s'en eſt point irritée. Heureux Tider, n'as-tu pas vû ſes yeux applaudir à ta hardieſſe? Croi que ſi tu as choqué la Reine, tu n'as point offenſé celle que tu conſidéres plus que la Reine. Prenez garde, Seigneur, lui dit Alfred, que vous ne vous flatiez un peu trop. Madame, il eſt vrai, ne s'eſt point emportée contre vous, mais elle n'a pas dû le faire. Elle a dû feindre de ne pas comprendre tout ce que vous lui diſiez. Elle l'a désapprouvé autant qu'elle l'a pû. Ah! Seigneur, que je crains que ces derniéres paroles ne ſoient une prédiction trop véritable! Il arrivera, reprit Tider, tout ce qu'il pourra, mais ces réflexions ne ſont plus de ſaiſon. Mon amour ne finira qu'avec ma vie. Il eſt un tems où l'on peut encore balancer, & ce tems-là eſt paſſé pour moi. Mais, Seigneur, repliqua Alfred, avez-vous ſongé à ce que vous faites? Où peuvent vous mener des penſées ſi vaines? Quel eſt vôtre but & vôtre eſpérance? De l'eſpérance! Alfred, interrompit Tider. Ah! je n'ai pas encore perdu la raiſon. Je ſçai que je ſors d'un ſang peut-être le plus noble de la terre, puiſqu'il remonte au grand Calloüader; mais je ſuis en même tems convaincu, que cette origine paſſe

dans

dans l'Europe pour être imaginaire ; & l'état où la fortune m'a réduit, ne contribuë pas à détruire cette opinion. Je vois l'élévation de Madame sans m'approcher d'elle. J'aime enfin, parce qu'il n'est pas en mon pouvoir de ne pas aimer; & toute mon espérance est une mort glorieuse, qui fasse connoître à cette Princesse, que j'aurois été digne d'elle, si la fortune ne s'y étoit point opposée.

Tider ne combattit donc plus sa résolution. Il défendit même à Alfred de la combattre, & il ne s'occupa plus que du souvenir flateur des derniéres paroles de Madame. Ce qui le chagrinoit, c'est qu'il n'osoit plus aller si souvent chez la Reine. Il craignoit ses brusqueries, & qu'elle ne devinât le motif qui le conduisoit chez elle, après en avoir reçû des duretés. Dans l'incertitude de ce qu'il devoit faire, il rechercha les lieux où la Reine pouvoit aller, afin de reconnoître s'il étoit absolument mal auprès d'elle. Il la trouva le jour suivant chez Madame de Charolois. Madame étoit avec elle. Monsieur de Charolois y étoit seul de Prince, & Tider fut plus heureux qu'il ne pensoit. La Reine lui parla la premiére, & si ce ne fut pas avec autant de bonté qu'elle avoit accoutumé de le faire, ce fut au moins avec

une indifférence qui fit connoître à Tider qu'elle ne conservoit pas beaucoup de ressentiment de sa conduite. Il commença dès jour-là d'en avoir une auprès de Madame qui plut infiniment à cette Princesse. Il gardoit en la voyant une soumission & un respect profond, dévoré de la plus violente passion du monde. Il ne lui échapoit aucun signe ni aucun regard qui la pût faire remarquer à ceux même qui en auroient eu connoissance. Il embrassoit avec joie les occasions d'entretenir Madame, qui se présentoient d'elles-mêmes; mais il ne sembloit pas qu'il les recherchât; & dans ces conversations, son amour lui fournissoit les termes les plus touchans & les expressions les plus tendres. Son discours étoit rempli d'esprit, de feu, & d'agrémens. Il prévenoit tous les sentimens de Madame, & ne les combattoit quelquefois que pour les mettre dans tout leur jour. Lorsqu'il étoit seul avec elle, il lui échapoit quelques mots qu'il sembloit ne pouvoir retenir, qui laissoient voir à cette Princesse l'ardeur qui le consumoit, sans qu'ils s'adressassent directement à elle, ni qu'elle pût s'en offenser: & véritablement une autre personne ne les auroit pas entendus, mais Madame pénétroit toute leur force, possedée elle-même

me d'une flamme impétueuse, parvenuë à un point que sa raison étoit impuissante pour la détruire. Quelquefois Tider regardoit cette Princesse d'un air languissant, qui s'expliquoit mieux que les paroles les plus claires ; mais cela ne lui arrivoit jamais, qu'il n'eût pris les précautions de ne pouvoir être remarqué de personne : & toute la consolation de ce malheureux amant consistoit à surprendre quelquefois des regards de Madame peu différens des siens. Il ne se pouvoit que la conduite sage & adroite de ce jeune Cavalier, le plus parfait de l'Europe, n'augmentât la blessure de la Princesse, qui, se fiant sur sa vertu, ne s'opposoit pas, comme elle l'auroit dû, au panchant que la nature lui avoit donné pour cet étranger.

L'esprit & l'agrément qui étoient répandus dans toutes les actions & dans tous les discours de Tider, l'avoient rendu cher à Monsieur & à Madame de Charolois. Comme il demeuroit chez eux, ils avoient eu plus d'occasions de le goûter. Monsieur de Charolois sur-tout avoit pour lui une véritable estime. Il oublioit avec lui sa dignité, persuadé que le mérite égale la fortune, si même il ne la surpasse. Tider étoit sensible aux maniéres de

de ce Prince, mais il ne s'en prévaloit point pour ſonger à ſa fortune. Un charme funeſte lui faiſoit mépriſer tout ce qui pouvoit l'élever. Toutes ſes penſées étoient tournées vers Madame. Sa vûë lui tenoit lieu de toutes ſes eſpérances.

Il n'alloit plus ſi ſouvent chez la Reine, mais il voyoit ſouvent la Princeſſe chez le Roi & chez Madame de Charolois. On mettoit Tider de toutes les parties. Monſieur de Charolois lui fourniſſoit dequoi ſoutenir le jeu qu'on jouoit à la Cour. Enfin, Tider eût été heureux, s'il n'eût pas été brûlé d'un feu qui ne pouvoit jamais s'éteindre.

Pendant que l'adreſſe de cet Etranger trompoit toute la Cour, il ne croyoit pas qu'une fille pénétrât juſqu'au fond de ſon cœur. La Fayete prenoit intérêt en Tider malgré elle. On l'avoit flattée qu'elle l'auroit pour époux : on ne lui en parloit plus. Elle démêla, & qu'il l'avoit refuſée, & la cauſe de ſon refus. Elle avoit découvert les ſentimens de Madame il y avoit long-tems, & elle les découvroit encore toutes les fois qu'elle parloit avec elle de Tider.

Il ſembla s'éloigner de la prudence qu'il s'étoit propoſée, dans un Tournoi qui ſe fit le jour de la naiſſance du Roi, dans

dans les barriéres de l'Hôtel de Saint Paul; & il osa courir contre le Duc de Brabant avec un écu aussi audacieux que superbe. Il n'étoit que du plus fin acier, mais travaillé avec toute la délicatesse de l'art. Les quatre coins de l'écu renfermoient quatre événemens de l'antiquité fabuleuse. Le premier représentoit les Titans foudroïés pour avoir voulu escalader le Ciel. Le second faisoit voir la chûte de Phaëton, précipité du char de son pére. Le troisiéme dépeignoit Icare tombant dans la mer, pour avoir volé jusqu'au Soleil. Le quatriéme enfin montroit Salmonée frapé du véritable foudre, pour avoir osé contrefaire celui de Jupiter. Ces quatre Histoires étoient gravées presque imperceptiblement. Aussi, comme si Tider eût appréhendé qu'on ne les eût pas démêlées, il avoit fait mettre au milieu, mais d'une gravure bien plus grosse, un Ixion tourmenté sur une rouë fatale, à cause qu'il avoit osé porter ses vœux jusqu'à Junon. Les flammes qui le dévoroient cédoient à l'ardeur de celles qui sortoient de son cœur, & l'on avoit mis au-dessous ces mots en gros caractére: LEUR SORT NE M'ETONNE PAS.

Animé de ces téméraires pensées, il ne trouva personne qui lui pût résister. Il dés-

désarçonna le Duc de Brabant, & surmonta avec autant de facilité le Comte de Nevers, le Comte de Ligni, & le Maréchal de Liladam, estimés les plus braves Lanciers de France. Le Duc de Bourgogne lui donna le prix qu'on avoit destiné au Vainqueur, & le soir toute la Cour se trouva chez le Roi.

On y parla beaucoup des armes de Tider, & l'on chercha même le motif de la gravure. Tider, à qui on le demanda, répondit modestement, qu'il n'y en avoit point d'autre que l'imagination de l'ouvrier. Madame de Charolois dit qu'elle croyoit que Tider avoit voulu par-là marquer son ambition, & qu'il ne se soucioit pas de périr, pourvû qu'il arrachât au Roi d'Angleterre la Province de Galles, qu'il lui avoit usurpée. D'autres rapportérent les paroles gravées sur l'écu de Tider à l'honneur qu'on lui avoit fait en souffrant qu'il combatît contre des Princes. Madame ne s'expliqua point sur cette matiére; mais lorsqu'elle fut retirée à son appartement, elle demanda à la Fayete ce qu'elle pensoit du dessein de Tider. Peut-être, Madame, lui répondit-elle, est-il amoureux de Junon. Et qui est cette Junon? reprit Madame. Que puis-je répondre là-dessus à votre Altes-

se,

se, dit la Fayete, en prenant un air riant, pendant que son cœur souffroit une cruelle douleur. Ce ne peut être que vous, ou Madame de Charolois. Tu ès plus folle que lui, interrompit Madame toute émûë; & aussi-tôt elle quitta la Fayete, bien fâchée de lui avoir donné occasion de lui dire une vérité, qu'elle vouloit cacher à toute la terre.

Dans ce tems-là, le Comte de Clermont arriva d'Angleterre. Il étoit passé en ce Royaume pour y procurer la liberté du Duc de Bourbon, son pére, qui avoit été fait prisonnier à la bataille d'Azincourt. Ce jeune Prince étoit admirablement bien fait. Il avoit beaucoup de mérite; & ayant l'honneur d'être Prince du Sang Royal, & d'être né l'héritier de cinq Provinces *, il tenoit à la Cour un rang proportionné à tant de qualités glorieuses. Le Roi, qui en étoit charmé, avoit souhaité de l'approcher de lui, & de lui faire épouser Madame. Il avoit commandé à cette Princesse de souffrir ses visites comme celles d'un Prince qui devoit être son époux; & tous les amis de la Maison de Bourbon avoient félicité Monsieur de Clermont du bonheur qui lui étoit destiné. Le Roi avoit fait dresser les

* Le Bourbonois, Forest, Beaujolois, la Marche, Auvergne.

articles de ce mariage, & Monſieur de Clermont les avoit emportés avec lui en Angleterre, afin que, s'il ne pouvoit obtenir du Roi d'Angleterre la liberté de Monſieur de Bourbon, il fît du moins ſigner ces articles à ce Duc. Il y avoit ſix mois qu'il étoit en Angleterre, & cela avoit fait ceſſer le bruit de ce mariage: mais ſon retour ſans Monſieur de Bourbon, que les Anglois n'avoient point voulu mettre à rançon, fit préſumer à toute la Cour, que Monſieur de Clermont rapportoit la ſignature de ſon pére, & que ce mariage ſe célébreroit avant la Campagne, qui cependant approchoit.

Tider n'avoit appris qu'imparfaitement que Madame fût deſtinée à Monſieur de Clermont. Il fut auſſi chagrin de ſon retour, que s'il avoit eſpéré d'epouſer cette Princeſſe. La jalouſie donna à ſa douleur toute l'étenduë qu'elle pouvoit avoir. Tu me vois au déſeſpoir, diſoit-il à Alfred. Madame va épouſer Monſieur de Clermont: elle l'aime & elle en eſt ſans doute adorée. La tendreſſe que j'ai découverte dans ſes yeux, étoit pour lui. Inſenſé, je me flatois d'y avoir part! je m'abuſois, ils s'aiment. Et pourquoi ne s'aimeroient-ils pas? Leur naiſſance & leur fortune ſont à peu près égales. Il n'y a

que

que moi dans le monde qui aime sans pouvoir être aimé ; il n'y a que moi qui suis en proie à un amour, que le bon-sens, que la raison condamne.

Dans ce mortel déplaisir, il chercha Madame, afin qu'elle pût au moins lire dans ses yeux la fureur qui le possédoit. Ne l'ayant point trouvée, ni chez Madame de Charolois, ni chez la Dauphine Doüairiére, il alla chez la Reine, & fut assez heureux pour rencontrer Madame seule avec la Fayete. La Reine étoit allée voir le Roi à Vincennes, où un accès violent de son mal l'avoit pris. Ces deux Amans sentirent, en se voyant, tous les transports que cause un amour, que la simpatie a fait naître sans être autorisé du devoir. Ils ne songérent point aux sentimens que la Fayete pouvoit avoir pour Tider. Pour la premiére fois de leur vie, ils ne se contraignirent point.

Madame vit Tider dans un extrême accablement. Qu'avez-vous, lui dit-elle ? Vous seroit-il survenu quelque sujet de chagrin ? En vérité, Madame, répondit-il, je n'en ai jamais manqué, & même j'en ressens qui ne finiront jamais. C'est à vous à ne connoître que la joie. Monsieur de Clermont est de retour d'Angleterre. Toute la Cour publie qu'il est

si

ſi heureux, que le Roi a bien voulu jetter les yeux ſur lui pour en faire votre époux.

Les yeux de Tider devenoient humides en finiſſant ces paroles. La pitié que Madame reſſentit eût bien dû ſoulager ſa douleur. Elle ne pouvoit pourtant être fâchée, qu'il fût ſi ſenſible à ce mariage; mais elle prit ſoin de bannir ſa triſteſſe. Je vous regarde autrement que le reſte de la Cour, lui répondit-elle, & je ne veux pas vous laiſſer dans l'erreur dont elle eſt prévenuë. Je vous dis cela devant la Fayete, pourſuivit-elle en regardant cette fille, parce que je me fie également à vous & à elle. Monſieur de Clermont ne ſouhaite point de m'épouſer. Il eſt vrai que le Roi l'a choiſi pour être ſon gendre; mais l'amour avoit prévenu le Roi. Monſieur de Clermont aimoit la Princeſſe de Bourgogne, ſœur de Monſieur de Charolois. Vous ſçavez peut-être qu'il y a depuis long-tems une inimitié capitale entre les Maiſons d'Orleans & de Bourgogne. La Maiſon de Bourbon s'eſt attachée à la premiére. Ainſi le pauvre Prince cachoit avec grand ſoin l'inclination qu'il reſſentoit pour la Princeſſe de Bourgogne; & quoiqu'il n'en fût pas haï, il n'en étoit guéres plus heureux,

reux, parce qu'il n'eſpéroit pas vaincre la haine que le Duc de Bourbon ſon pére porte au Duc de Bourgogne. L'honneur que lui fit le Roi de le choiſir pour ſon gendre, acheva de l'accabler. Il n'oſa le refuſer; mais il agit en honnête-homme. Il m'avoua ſon intrigue avec la Princeſſe de Bourgogne, & me demanda conſeil avec une ſincérité qui me plut. Tout ce qu'il a fait depuis a été de concert avec moi; & au lieu de porter ſon pére à conſentir à ce mariage, il doit l'en avoir détourné. Je n'ai point encore vû ce Prince depuis ſon retour; mais ſa paſſion pour la Princeſſe de Bourgogne eſt ſi forte, qu'elle l'aura fait réuſſir dans ſon projet.

A meſure que Madame parloit, Tider ſe raſſuroit, & la Fayete n'avoit pas de peine à ſe confirmer tout ce qu'elle penſoit de l'un & de l'autre. Madame, reprit Tider, vous aurez peut-être fait un infidéle. D'ailleurs, la plus grande & la plus belle Princeſſe du monde ne peut pas être long-tems ſans être recherchée de tous les Rois de l'Europe. Telle eſt notre deſtinée, répondit Madame avec un ſoupir. Nous ſommes les victimes de l'Etat; & comme ſi l'on ſe défioit de notre choix, on ne nous permet jamais d'en faire. Que cette maxime eſt cruelle! ajoû-

ta

ta Tider, & que leur défiance eſt injuſte! Quelque choix que vous euſſiez fait, vous l'auriez d'abord rendu légitime, mais vous n'en pouvez faire qui ne ſoit digne de vous. Ils ſe dirent encore mille choſes qui paroiſſoient indifférentes, & qui cependant avoient rapport à l'état de leur ame.

Le Comte de Clermont n'avoit pas réuſſi à détourner le Duc de Bourbon ſon pére de conſentir à l'honneur que le Roi vouloit faire à ſa Maiſon. Il lui avoit remontré en vain, que ce choix venoit du Roi lui ſeul; que la Reine & Madame y avoient de la répugnance; & qu'il ne ſe pouvoit réſoudre à épouſer une Princeſſe qui ne l'aimoit pas. Monſieur de Bourbon ne goûta point toutes ces raiſons. Il trouva ſi grand l'honneur que le Roi faiſoit à ſon fils, qu'il paſſa par-deſſus toutes ces conſidérations. Il commanda à Monſieur de Clermont de preſſer un mariage ſi glorieux pour lui, & il eût ſigné aveuglément les articles, ſi on les lui eût préſentés; ce que Monſieur de Clermont n'eut garde de faire, dans la diſpoſition où il le vit.

Ce jeune Prince ne ſçachant quel parti prendre pour demeurer fidéle à ſa maîtreſſe, ne s'étoit pas preſſé de retourner

en France. Il avoit fait quelque séjour à la Cour d'Angleterre. Le Roi Henri l'y avoit comblé d'honnêtetés, & s'il lui avoit refusé de mettre en liberté le Duc de Bourbon, ç'avoit été par des raisons si plausibles, que Monsieur de Clermont avoit dû se contenter. Cette cour étoit véritablement magnifique, & elle ne pouvoit manquer de l'être, sous un jeune Prince né pour être le Héros de son siécle.

Le Comte de Clermont avoit de fréquentes conversations avec le Roi d'Angleterre. Il étoit surpris de son esprit & de sa vivacité. Il soupiroit en considérant quel ennemi la fortune avoit destiné à sa Patrie. Un jour qu'ils s'entretenoient de la guerre, qui étoit entre les deux Couronnes, Monsieur de Clermont dit au Roi d'Angleterre, qu'une paix honorable lui seroit plus avantageuse qu'une guerre sujette à divers événemens. Votre Majesté sçait bien, continua-t-il, que son absence donne aux rebelles le tems de conspirer, & qu'elle pensa succomber l'année derniére sous la conjuration du Comte de Cambridge. Il faut intimider les rebelles, répondit le Roi, à force de victoires. Vous sçavez que mes Ayeux ont autrefois possédé en France la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Tou-

Touraine, le Poitou, & la Guienne. J'ai déja reconquis la premiére; je ne me reposerai point qu'après avoir recouvré l'héritage de mes péres. Nos guerres civiles, reprit en riant Monsieur de Clermont, vous ont facilité la conquête de la Normandie ; mais, Sire, que Vôtre Majesté se prévienne moins. Le reste sera plus difficile à conquérir. Je sçai bien, ajoûta le Comte, une conquête qui seroit bien plus glorieuse pour vôtre Majesté. Et quelle est cette conquête ? interrompit le Roi. Ce seroit celle de Madame, répondit Monsieur de Clermont. Là-dessus, il lui fit un portrait de cette Princesse qui toucha ce jeune Roi, qui n'avoit encore connu que la gloire. Il lui promit d'y songer, & que si on le vouloit satisfaire sur les plus justes de ses demandes, il ne tiendroit pas à lui que Madame ne fût le gage d'une paix heureuse.

Le Comte de Clermont revint quelques jours après en France, & rapporta au Roi, que le Duc de Bourbon son pére n'avoit pas voulu signer les articles en l'état qu'ils étoient, parce qu'en effet les Ministres du Roi avoient assigné le doüaire de Madame sur le Bourbonnois, où le Duc résidoit ordinairement. La rechûte

du Roi dans sa frénésie l'empêcha d'éclaircir ce mensonge ingénieux de Monsieur de Clermont.

Ce Comte avoua à Madame toute la vérité, excepté la conversation qu'il avoit euë avec le Roi d'Angleterre ; & Madame apprit à Tider ce que le Comte lui avoit dit. Cet infortuné Seigneur, honteux enfin de donner tout son tems à une passion qu'il n'osoit même avouer, excité par la gloire & l'honneur, résolut de passer en Galles. Il se flatoit, ou d'y trouver une mort illustre, ou d'y oublier la Princesse qu'il aimoit ; ignorant encore la force de l'amour. Il supplia le Roi de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée ; & ce Prince commanda qu'on équipât à la Rochelle quatre vaisseaux pour Tider, & qu'ils pussent contenir quinze cens hommes de combat.

SECONDE PARTIE.

LE Printems de l'année 1419. arriva, & l'on n'avoit point encore vû la France menacée de si grands malheurs. Le Dauphin tenoit les Provinces au-delà de la Loire, & avec une puissante Armée
il

il se flattoit de conquérir celles qui lui manquoient. Le Duc de Bourgogne, qui autorisoit ses desseins du nom du Roi, avoit des troupes plus nombreuses que celles du Dauphin; mais dans le tems qu'il se préparoit à marcher contre lui, la nouvelle se répandit à Paris, que le Roi d'Angleterre étoit descendu à Calais, avec cinquante mille hommes.

Une consternation générale saisit la plûpart des François; & le Duc de Bourgogne lui-même, tout intrépide qu'il étoit, prévit bien qu'il ne pourroit résister en même tems au Roi d'Angleterre, & au Dauphin. Il songeoit avec lequel des deux il pourroit s'accommoder le plus facilement. Il avoit une répugnance invincible à se réunir au Dauphin, qui avoit auprès de lui tous les Princes & tous les amis de la maison d'Orleans, dont le Duc avoit fait assassiner le Chef.

Il étoit dans cet embarras, lorsqu'il arriva à Paris des Ambassadeurs du Roi d'Angleterre. Le Comte de Salisberi en étoit le Chef, & on lui donna bien-tôt audience. Il dit au Roi, qui étoit accompagné du Duc de Bourgogne, que le Roi son maître, avant que de faire sentir à la France la force de ses armes, étoit bien aise d'éprouver, s'il n'aimeroit point

mieux épargner le sang de ses sujets; qu'il l'envoyoit lui offrir la Paix ; que les conditions n'en seroient point déraisonnables ; qu'il ne demandoit que les Provinces qu'on avoit injustement ôtées à ses péres; & que le mariage du Roi avec Madame seroit, si le Roi le souhaitoit, le gage d'une éternelle paix entre les deux Nations.

Le Duc de Bourgogne fut ravi, que les propositions d'un accommodement vinssent des Anglois. Il ne fit rien répondre de positif à Monsieur de Salisberi ; mais on lui fit sçavoir quelques jours après, que la recherche que le Roi d'Angleterre faisoit de Madame, étoit très-agréable au Roi ; qu'à l'égard de ses prétentions, si sa Majesté vouloit convenir d'un lieu propre à les régler, le Duc de Bourgogne s'y rendroit avec des pleins pouvoirs, & qu'il y conduiroit la Reine & Madame.

Le bruit fut bien-tôt répandu de la proposition du mariage de Madame avec le Roi d'Angleterre, & toute la Cour en alla féliciter cette Princesse. Elle seule & Tider furent accablés de cette nouvelle. Elle sentit alors combien étoit grand le progrès que cet Etranger avoit fait dans son cœur. Toute la honte qu'elle en devoit ressentir ne balança point sa douleur. Pour Tider,

der, quoiqu'il s'attendît inceſſamment au mariage de Madame, il ne laiſſa pas d'en être auſſi affligé, que s'il eût été d'un rang & d'une naiſſance à y prétendre lui-même. Son déſeſpoir fut redoublé par la circonſtance de la paix que ce mariage devoit produire. Il perdoit l'eſpérance de paſſer en Galles. La France alloit ſans doute l'abandonner à ſa malheureuſe deſtinée.

Monſieur de Salisberi revint avec l'ordre de régler le lieu & le tems de la conférence. Le Roi d'Angleterre étoit maître de Mante. Pontoiſe qui n'en eſt pas fort éloigné étoit au Roi. Au milieu de ces deux Villes il y avoit un parc, que la nature ſembloit avoir fait exprès par ſa grandeur, ſa beauté, & ſa ſituation, pour contenir les Cours des deux Rois. On convint qu'on s'aſſembleroit dans ce parc. On y dreſſa de magnifiques tentes, & au milieu une Salle où les Princes ſeuls devoient entrer.

La Cour de France ſe rendit à Pontoiſe, & le Roi lui-même, qui étoit pour lors en aſſez bonne ſanté. On auroit peine à s'imaginer la magnificence de l'équipage de la Reine & de Madame. Madame de Bourgogne & Madame de Charolois les accompagnoient. Le Roi, le

Duc de Bourgogne, Monſieur de Charolois, Monſieur de Brabant,& une foule de Princes & de Seigneurs arrivérent à Pontoiſe avec elles. Tider entraîné par ſon déſeſpoir les y ſuivit. Il commençoit à ne pouvoir plus cacher l'état funeſte de ſon cœur.

Le Roi tomba malade à Pontoiſe, & la Cour de France ne ſe rendit pas moins au lieu de la conférence, le jour qu'on avoit marqué. Tout agit de concert pour le rendre éclatant & célébre. Dans le même moment que la Reine, Madame, & Monſieur de Bourgogne, entroient dans cette Salle magnifique deſtinée aux deux Maiſons Royales, le Roi d'Angleterre entroit par la porte oppoſée, ſuivi de ſes trois fréres les Ducs de Clarance, de Gloceſtre,& de Betford. L'effet que produiſit ſur les uns & ſur les autres la vüë de tant d'illuſtres perſonnes, fut tout-à-fait ſurprenant. Le Roi d'Angleterre, prévenu de la beauté de Mme, s'étoit propoſé de ne la pas admirer. Madame, ſecrette amante de Tider, haïſſoit à demi le Roi d'Angleterre. Ce Prince demeura immobile à la vuë de Mme, dont la beauté pouvoit à peine être imaginée; & cette Princeſſe trouva le Roi d'Angleterre ſi bien fait, que Tider ſeul lui ſembla digne de lui être préféré.

En

En effet, le Roi d'Angleterre avoit des qualités dignes des plus hauts ſentimens. Sa taille étoit grande & bien proportionnée. Il avoit les cheveux blonds, le teint clair, blanc & uni, le front petit, la bouche belle, le nez aquilin, les dents admirables, les yeux grands & bleus, le menton court, l'eſprit vif, vaſte, intrépide dans les combats, & ſçachant profiter de ſa fortune. Auſſi la qualité qu'on admiroit le moins en lui, étoit celle d'être Roi; quoique les autres euſſent peut-être été confonduës avec celles des autres Princes, s'il n'eût pas porté la Couronne.

Le Roi d'Angleterre ne vit donc point Madame, ſans être ébloui de ſa beauté; mais cette Princeſſe fit ce jour-là plus de conquêtes qu'elle n'auroit ſouhaité. Il étoit véritablement fort difficile de la voir, & de ne pas l'aimer; cependant, comme tout le monde ſçavoit bien qu'elle étoit deſtinée au Roi d'Angleterre, il faloit être auſſi téméraire que le Duc de Gloceſtre, pour s'abandonner aveuglément à l'amour qu'elle inſpiroit.

Monſieur de Gloceſtre étoit le ſecond frére du Roi d'Angleterre. Lui ſeul ne répondoit pas aux vertus de la Maiſon Royale: & pendant que la nature avoit fait un Héros du Roi ſon frére, que la

douceur du Duc de Clarence & la ſageſſe du Duc de Betford ſes autres fréres les faiſoit aimer de tout le monde, il ſembloit qu'il eût voulu porter tous les défauts dont ils étoient exemts. Il étoit petit, le haut de la tête chauve à dix-huit ans, le front large & ridé, les yeux enfoncés & farouches, le teint pâle, & le ventre extrémement gros. Il avoit l'eſprit médiocre, & il n'en étoit pas moins hardi, préſomptueux, & cruel. Il ne connoiſſoit de l'amour que ce qui pouvoit aſſouvir ſa brutalité, brûlant au reſte du déſir de régner, & ſacrifiant tout à ſes paſſions.

Madame eut le malheur de plaire à ce Prince. Non ſeulement, il ne ſe défendit point de ſa beauté, mais encore il s'applaudit de l'amour qu'il reſſentoit; & comme il alloit toûjours à ſon but, il projettoit déja les moyens de rompre le mariage du Roi ſon frere, ſe flattant d'obtenir Madame pour lui-même.

Après les premiers complimens que le Roi d'Angleterre fit à la Reine, & à Madame, & dont il ſe tira en galant homme, on parla des conditions de la Paix. Le Roi d'Angleterre y ſoûtint parfaitement ſon caractére. Il dit à Madame, que le Roi ſon pére avoit choiſi des Députés plus habiles

biles que les Miniſtres les plus conſommés ; qu'ils avoient déja remporté l'avantage ; & que l'adreſſe du Roi couteroit pluſieurs Provinces à l'Angleterre.

Avec toute ſa civilité, il ne diminua rien de ſes prétentions. Le Duc de Bourgogne, qui y répondoit, ne lui offrit rien de nouveau, & ſe contenta de lui dire, que la France lui abandonneroit la Normandie. Le Roi d'Angleterre, qui étoit le maître de cette Province, ſourit de cette offre. On diſputa juſqu'au ſoir, mais ſans aucune aigreur. L'on remit au lendemain la conférence, & l'on promit de part & d'autre de propoſer les derniéres conditions auxquelles on vouloit abſolument ſe tenir.

La Reine s'étoit aperçûe du plaiſir que le Roi d'Angleterre avoit reſſenti à la vûe de Madame. Elle crut qu'il faloit exciter ſon ardeur par l'abſence, & le lendemain elle alla à la Conférence ſans elle avec le Duc de Bourgogne.

Madame avoit été le ſujet de la converſation du Roi d'Angleterre & des Princes ſes fréres depuis le jour précédent. Les Ducs de Clarence & de Betfort ne ceſſoient d'en relever la beauté, & de conſeiller au Roi d'Angleterre de donner à ſes peuples une Reine ſi accomplie. Le

 Duc

Duc de Gloceſtre lui ſeul s'y oppoſoit avec force, pouſſé par ſon amour que les difficultés augmentoient. Il répétoit ſans ceſſe aux oreilles du Roi, que le moment étoit venu, où la conquête de la France étoit réſervée à ſa valeur; & que ſa réputation ſeroit flétrie dans la poſtérité, s'il préferoit à tant de gloire une Princeſſe qu'il pouvoit retrouver chez tous les autres Souverains de l'Europe.

Le Roi d'Angleterre ſe trouva dans le Parc de la Conférence, & fut fort ſurpris de n'y point rencontrer Madame. Il reconnut l'artifice de la Reine, & le dépit qu'il en eut lui fit prendre le deſſein de s'en venger. Il diſſimula d'abord ſon reſſentiment, & ſe contenta de demander la Normandie & la Guienne en toute Souveraineté. Le Duc de Bourgogne & la Reine ſe relâchérent juſqu'à lui laiſſer ces deux Provinces; mais ils refuſérent nettement d'en céder la Souveraineté qu'il demandoit. Le Roi d'Angleterre repliqua fiérement, qu'il faloit donc que le ſort des armes en décidât; & la Reine, que piqua cette repartie, ſe leva & ſortit du Parc.

Le Duc de Bourgogne demeura encore un moment avec le Roi d'Angleterre, & tâcha de le ramener aux offres qu'il lui avoit

avoit faites, en le faifant reffouvenir de la beauté & du mérite de Madame. Ce Roi ne prit pas bien les remontrances du Duc de Bourgogne. Il répondit avec hauteur, que Madame étoit une Princeffe infiniment accomplie; mais que les Rois d'Angleterre n'achetoient point fi chérement une alliance égale, & qu'il fçauroit bien malgré lui, & toute la France, conquérir les Provinces fur lefquelles il avoit droit, & forcer le Roi de France à lui offrir fa fille.

Ces maniéres convenoient peu au Duc de Bourgogne, qui étoit le plus fier de tous les Princes. Il repliqua féchement, qu'il fçauroit bien l'en empêcher. Ces deux Princes fe féparérent enfuite, & ce fut comme le fignal de la guerre.

Pendant le fecond jour de la Conférence, Tider, que l'abfence de la Reine rendoit un peu plus libre, alla voir le Roi, & l'ayant trouvé entiérement occupé de fon mal, il paffa dans l'appartement de Madame. Elle étoit feule avec la Fayete, & il eut le plaifir de lire dans fes yeux, qu'elle ne reffentoit pas beaucoup de joie de fon mariage avec le Roi d'Angleterre. On va vous perdre, Madame, lui dit-il triftement, & je vous perds bien plus que les autres, puifque je fuis haï particuliérement

ment du Roi d'Angleterre. Ce mariage n'eſt pas encore bien ſûr, lui répondit Madame ; le Roi d'Angleterre eſt intéreſſé, & la Reine ne trouve pas que ce mouvement lui convienne. Pour vous, Tider, je croi que vous ſerez bien avec ce Prince quand vous voudrez. Il a du mérite, & ne peut manquer de vous eſtimer. Nos haines ſont irréconciliables, répondit Tider. Je ſonge ſans ceſſe qu'il poſſéde une Province où je devrois régner ; & il ſe ſouvient peut-être, que j'ai autrefois mis ſa vie en quelque danger. Je crains bien plûtôt, Madame, que vous ne veniez auſſi à me haïr, lorſque vôtre deſtinée ſera unie à celle de ce Roi. Ne me faites pas cette injuſtice, reprit Madame de la maniére du monde la plus touchante, & croyez que quelque choſe qui arrive, je ne pourrai jamais vous haïr. Tider ſe trouva ſi heureux par cette aſſurance glorieuſe, qu'il ſe jetta aux pieds de Madame, & employa à l'en remercier les termes les plus tendres & les plus vifs.

Peu après la Reine arriva, & apprit à Madame le ſuccès de la Conférence. Cette Princeſſe en eut une joie véritable. Tider reſpira encore. Il lui ſembloit qu'il ſouffriroit moins, ſi Madame avoit un autre époux que le Roi d'Angleterre.

De

De Pontoiſe la Cour ſe tranſporta à Troye, & y fit quelque ſéjour. Le Duc de Bourgogne piqué contre le Roi d'Angleterre réſolut de s'accommoder avec le Dauphin, & vainquit la répugnance qu'il y avoit. Il envoya vers lui Madame de Giac, qui paſſoit pour être la Maîtreſſe du Duc; & comme le Dauphin ſouhaitoit avec autant d'ardeur que Monſieur de Bourgogne la réunion des deux partis, on demeura bien-tôt d'accord des conditions. On convint que Monſieur de Bourgogne viendroit ſaluer le Dauphin à Montereau-faut-Yone, & qu'enſuite les deux armées ſe joindroient.

Le Duc de Bourgogne prit le chemin de Montereau, où le Dauphin étoit arrivé auparavant. Ce jeune Prince avoit auprès de lui tous les amis de feu Monſieur, que le Duc de Bourgogne avoit fait aſſaſſiner. Ce crime ſaignoit encore dans leur cœur, & ils étoient dévorés de la fureur de ſe venger. Ils trouvérent que l'entrevûë de Montereau, où le Duc de Bourgogne venoit ſe livrer entre leurs mains, ſeroit favorable à leur deſſein. On ne peut bien dire s'ils formérent leur entrepriſe d'eux-mêmes, ou s'ils la communiquérent au Dauphin, Prince de dix-ſept ans, foible, & facile à perſuader. Quoi qu'il en

ſoit,

ſoit, lorſque le Duc de Bourgogne ſe préſenta à Montereau devant le Dauphin, & qu'il avoit déja un genou en terre pour le ſaluer, ils lui firent une querelle d'Allemand, & le maſſacrérent avec une perfidie qui a noirci la réputation de ce Prince, encore que ſa jeuneſſe, dont ils abuſoient, lui pût ſervir d'excuſe.

La mort de Monſieur de Bourgogne fut un coup mortel pour la France. Monſieur de Charolois, qui prit auſſi-tôt le nom de Duc de Bourgogne, oublia qu'il étoit François, pour donner à ſa vengeance toute l'étenduë qu'elle pouvoit avoir. Il jura qu'il verſeroit juſqu'à la derniére goute de ſon ſang, pour venger celui de ſon pére; & qu'il ne trouveroit jamais des victimes aſſez ſanglantes. La Reine, qui naturellement haïſſoit le Dauphin, fut ravie de trouver cette occaſion de juſtifier ſa haine. Elle parut plus ardente que le Duc de Bourgogne à punir un crime, que la foibleſſe du Dauphin avoit plûtôt commis que ſa raiſon. Le Roi étoit pour lors dans toute la force de ſon mal. Ils profitérent de cette occurrence fatale, pour renverſer la Monarchie. Ils obligérent le Roi à deshériter le Dauphin, à qui l'on fit le procès par contumace. Ils envoyérent la carte blanche au Roi d'Angleterre, & ils

ne

ne lui offrirent pas moins que Madame en mariage, avec le Royaume de France pour ſa dot.

Le Roi d'Angleterre étoit le plus habile Prince de ſon ſiécle, & d'ailleurs amoureux de Madame. Il ne leur donna pas le tems de réfléchir ſur l'excès de leur fureur. Il accourut à Troye avec toute ſa Cour. On dreſſa en un jour un traité, que pluſieurs années n'euſſent pas ſuffi à régler. Par ce traité, les deux Nations furent unies. Le nom de Roi demeura à Charles. Le Roi d'Angleterrre fut déclaré Régent. La ſucceſſion de la Couronne lui fut aſſurée, & le jour de ſon mariage avec Madame marqué au ſecond de Juin.

La ſurprenante Révolution de tant d'événemens n'avoit pas donné le loiſir à cette Princeſſe de pénétrer toute la triſteſſe que ſon mariage lui cauſoit; mais plus elle en voyoit approcher le jour, plus ſon cœur étoit ſerré de douleur. L'infortuné Tider étoit plus à plaindre qu'elle. Il regardoit le Roi d'Angleterre, non ſeulement comme un Prince qui alloit épouſer Madame qu'il adoroit, mais encore comme un Roi plein de mérite, & qui lui enléveroit le cœur de cette Princeſſe. Les fureurs de la jalouſie étant jointes, dans ſon ame, au déſeſpoir de perdre pour jamais

mais ce qu'il aimoit, les effets violens de ces deux passions, l'abbatirent à un point qu'il étoit méconnoissable.

Le Duc de Glocestre, d'un autre côté, qui depuis qu'il avoit vû Madame, non-seulement s'étoit abandonné à l'aimer, mais encore s'étoit flatté de la posséder, ne vit point le Roi son frere prêt de l'épouser, sans sentir son cœur agité des mouvemens les plus violens; & il en fut d'autant plus tourmenté, qu'il falut les renfermer dans le fond de son ame, & ne les pas laisser entrevoir au Roi d'Angleterre, Prince impérieux, & qui n'aimoit pas beaucoup le Duc de Glocestre. Il les cacha donc avec soin, sans vouloir les étouffer, consumé insensiblement par la rage qu'ils lui inspirérent.

Le Roi d'Angleterre témoignoit beaucoup d'empressement à Madame, & n'oublioit rien pour lui marquer une passion vive & respectueuse. Il eût réüssi sans doute à se faire aimer d'une Princesse qui avoit un discernement juste, si l'amour ne l'eût corrompu par le plus fatal de ses traits. C'étoit un triomphe bien glorieux pour Tider, qu'il l'emportât, dans le cœur de la plus charmante Princesse du monde, sur l'un des plus grands Rois de la terre. Un jour qu'il sortoit d'auprès d'elle, & que

que Madame étoit reftée feule avec la Fayete, cette Princeffe tomba dans une profonde rêverie. La Fayete ne la troubla point d'abord par refpect, mais enfin cette rêverie durant fort long-tems, elle s'approcha de Madame. A quoi attribuerai-je, lui dit-elle, le chagrin où vous paroiffez plongée? Trouves-tu, lui répondit la Princeffe, que je doive être tranquille? On deshérite mon frére, que j'ai toujours aimé tendrement. On s'attache à exterminer la plus augufte Maifon du Monde. On fait paffer dans une main étrangére tout le bien de cette Maifon. C'eft une Mére, qui fait tous ces défordres; & je fuis l'inftrument malheureux dont on fe fert pour les commettre. M'as-tu vûë affez peu fenfible à la vertu, pour me croire indifférente à ces inhumanités?

Bien loin, Madame, d'être infenfible à la vertu, reprit la Fayete, c'eft en avoir une folide, que d'être dans ces fentimens: mais ne croyez point qu'on vous impute ces emportemens. Vôtre modération & vôtre douceur font connuës de toute la France. Monfieur le Dauphin lui-même vous rend la juftice qu'on vous doit. D'ailleurs, bien qu'il foit deshérité, il n'eft pas dépouillé. Il poffède encore la moitié de la France, & eft foûtenu de tous les Prin-

ces

ces du Sang Royal, & des plus vaillans Capitaines. Enfin, la plus noire calomnie ne peut vous noircir. Vous obéïssez au Roi vôtre pére & à la Reine vôtre mére. La Monarchie, il est vrai, passe en des mains étrangéres ; mais, Madame, c'est dans les vôtres. L'époux qu'on vous donne, vous doit consoler de tout. Il va bientôt être de vôtre devoir de paroître attachée à ses intérêts. Ah! la Fayete, dit Madame, c'est ce devoir qui m'étonne. Que sçais-je si je pourrai m'y assujettir ? Que trouves-tu tant dans le Roi d'Angleterre ? Pour moi, je ne lui vois qu'une Couronne de plus qu'à de certains hommes.

La Fayete entendit trop bien le sens de ces derniéres paroles. La Princesse n'avoit pu chasser Tider de son cœur, quelques efforts qu'elle eût faits sur elle-même. Le mariage de Madame lui avoit fait croire que cet Etranger, dont elle avoit démêlé les mouvemens, perdroit ses folles & téméraires pensées, & en tourneroit de plus raisonnables sur elle-même. Elle souhaitoit passionnément que Madame lui avoüât ce qu'il y avoit entre elle & Tider. Ainsi, entrant dans son sentiment avec un air tout-à-fait flatteur, Je crois la même chose que vous, lui dit-el-

le;

le : mais me laiſſeriez-vous préſumer, que vous euſſiez trouvé à la Cour de France quelques-uns de ces hommes que leur mérite met au deſſus des Rois ? Les filles des Rois de France ne font jamais de choix, répondit la Princeſſe. Il eſt vrai, Madame, reprit la Fayete; mais elles en voyent bien qu'on devroit faire pour elles. Peut-être Monſieur de Clermont ne vous auroit pas déplû. On a raiſon, reprit Madame ſans répondre directement à la Fayete, de ne nous pas laiſſer le ſoin de faire un choix. Je ſuis aſſûrée, dit la Fayete, que ſur le mérite, vous ne vous êtes pas trompée; mais je voi que vous me voulez faire un miſtére de vos ſentimens; & quelle que ſoit ma fidélité pour vous, je ne dois pas indiſcrétement demander à les ſçavoir. Madame oublia pour lors l'intérêt que la Fayete pouvoit prendre à Tider. Je n'ai rien de caché pour toi, dit-elle à cette fille, & peut-être as-tu pû t'appercevoir de ma foibleſſe. Je me ſuis aperçûë, dit la Fayete en tremblant, que l'étranger Tider a toutes les belles qualités des Héros, & qu'il ne lui manque que leur fortune. Hélas ! répondit Madame en répandant un torrent de larmes qu'elle ne put retenir, puiſqu'il faut que je t'ouvre mon cœur, il eſt vrai que je l'ai vû

vû avec des yeux favorables. Il n'a pas été moins téméraire que j'ai été foible ; & encore qu'il n'ait jamais eu l'audace de me dire qu'il m'aimoit, tu ſçais qu'il me l'a aſſez fait entendre. Ce que je te dis aujourdui n'eſt pas pour entretenir une foibleſſe dont j'ai honte. C'eſt afin que tu m'aides à la vaincre, & que tu me faſſes ſans ceſſe ſouvenir de ce que je dois à moi-même, & à l'Epoux qui m'eſt deſtiné. Madame embraſſa enſuite la Fayete avec une tendreſſe qui toucha cette malheureuſe fille, qui étoit prévenuë d'une paſſion auſſi cruelle: & pour éviter les viſites que l'on auroit pû lui faire dans un état où elle ne vouloit pas être vûë, elle deſcendit avec la Fayete dans le jardin qui joint l'Hôtel de Ville de Troye, où le Roi étoit logé.

Elles firent quelques tours d'allée en parlant de choſes indifférentes ; après quoi elles entrérent dans un cabinet de jaſmins qui étoit à l'extrémité du jardin. Mais quel objet frapa leur vûë, lorſqu'elles y furent entrées! Tider y étoit aſſis ſur un ſiége de gazon, plus pâle que la mort, les yeux baignés de pleurs, & tenant devant lui un portrait ſur lequel il attachoit ſes regards de la maniére du monde la plus triſte. La différence de l'é-

tat

tat où étoit Tider, à celui où Madame l'avoit vû autrefois, émut puiſſamment la tendreſſe de cette Princeſſe. Elle s'arrêta immobile à ce ſpectacle, peu différente elle-même de Tider. Sa vertu lui conſeilla pluſieurs fois d'éviter ce malheureux, & autant de fois l'amour en ſçut triompher. Elle crut qu'il lui étoit permis de parler à une perſonne, qu'elle ne verroit peut-être de ſa vie. Tider fut long-tems ſans les voir, mais enfin il les apperçut à un peu de bruit qu'elles firent. Que faites-vous là, Tider, dit Madame avec douceur? A quels déplaiſirs vous abandonnez-vous avec tant de violence? Si j'oſois vous en apprendre la cauſe, répondit Tider en ſe levant, j'en mériterois de plus cruels. J'attens de jour en jour qu'ils me donnent une mort que j'ai tant ſouhaitée; mais hélas! j'appréhende bien qu'ils ne me l'accordent trop tard. Vous vous feriez épargné ces durs chagrins, reprit Madame, ſi vous aviez ajoûté quelque foi à mes conſeils. Je ne me repens pas, dit Tider, de ne les avoir point ſuivis. Je meurs, parce que je veux mourir, & le ſujet de ma mort me la fait trouver douce. Etes-vous ſi obſtiné à mourir, interrompit Madame, qu'on ne pût vous arracher une réſolution ſi funeſte?

te ? Telle eſt ma deſtinée, reprit-il. Telle eſt la ſuite de la paſſion qui me domine, qu'elle ne peut avoir de reméde que la mort. Si mes priéres, ajoûta Madame, peuvent quelque choſe auprès de vous, vous ne mourrez pas. Je le veux, & je vous l'ordonne. Tachez de domter la violence de votre paſſion. Ramenez-la au point où elle doit être. Songez qu'on prend intérêt à votre vie. En même tems elle lui ôta de la main le portrait qu'il tenoit, & qu'il avoit fermé. L'amour vous a fait avoir ce portrait, continua-t-elle. Je ſçai de qui il eſt, & je vous le rens ; mais ſongez que vous ne le tenez plus que de l'amitié. Tider reprit le portrait des mains de Madame, & ſe jettant à ſes pieds avec tranſport, Vos bontés me couvrent de honte & de confuſion, lui dit-il. Je vivrai, puiſque vous me l'ordonnez, mais je vais tâcher de me vaincre. Du moins ſuis-je bien réſolu de ne me préſenter jamais devant vous, que je n'aye remporté ſur moi-même cette pénible victoire. Madame applaudit à une réſolution ſi juſte, & le quitta un moment après. Il ſe retira chez lui, & y rencontra Alfred, à qui il raconta ce qui venoit de lui arriver, & la réſolution qu'il avoit priſe. C'en eſt fait, Alfred, lui diſoit-il, je

ne-

ne verrai plus Madame. Je me condamne à un éxil éternel. Ce ne ſont point ſes rigueurs qui le cauſent, c'eſt la raiſon. Je ne dois rien eſpérer de Madame. Ne la faiſons point repentir de la conduite qu'elle a euë avec nous. Hélas! reprenoit-il, qu'il me ſera cruel de ne plus voir cette aimable Princeſſe! Alfred, pourrai-je ſurvivre à ce malheur? N'importe, ajoûta-t-il avec un ſoupir, je ne puis que mourir en fuyant ces lieux. Que ſçais-je ce que je ferois, ſi j'y reſtois?

Il ſe confirma tellement dans le deſſein de s'éloigner, qu'il réſolut de partir dès le lendemain pour la Hongrie. Elle étoit dès ce tems-là le théatre de l'honneur & de la gloire. Tider s'aſſura d'y trouver une glorieuſe mort.

Il avoit à peine pris ce parti, que le Duc de Bourgogne entra dans ſa chambre. Sa nouvelle dignité n'avoit rien diminué de l'amitié qu'il portoit à Tider. Il l'embraſſa avec autant de joie que lui pouvoit permettre la mort de ſon pére, arrivée depuis fort peu de tems. Il lui dit enſuite, que la révolution, que venoit de cauſer en France l'union de cette Monarchie avec l'Angleterre, ruinoit abſolument les deſſeins que Tider avoit ſur la Province de Galles; mais qu'il tâche-

roit à lui procurer une fortune qui l'empêcheroit de les regretter. Tider le remercia en des termes auſſi nobles que reconnoiſſans, & lui apprit que n'étant pas réſolu de ſervir le Roi d'Angleterre, il avoit formé le deſſein d'aller acquérir quelque réputation en Hongrie. Le Duc de Bourgogne tâcha en vain de l'en détourner; & lorſqu'il reconnut qu'il ne le pouvoit vaincre, Suivez donc des mouvemens ſi généreux, lui dit-il. En quelque lieu de la terre que vous ſoyez, comptez ſur mon amitié; mais ne gardez point un ennemi auſſi puiſſant que le Roi d'Angleterre. Je le preſſentis hier ſur vos intérêts. Il vous eſtime, & ne vous hait point. Souffrez que je vous diſe, que, quelque juſtes que ſoient vos prétentions ſur la Province de Galles, vous pourrez difficilement les faire valoir, ni en chaſſer un Roi, le plus puiſſant de l'Europe. Tider lui avoua, qu'il ne penſoit plus à une conquête impoſſible; ſur quoi Monſieur de Bourgogne lui dit, qu'il avoit fait conſentir le Roi d'Angleterre à lui laiſſer la jouiſſance ſa vie durant du Comté de Milford; & il obligea Tider, après quelque réſiſtance, à le ſuivre chez ce Prince. Le Roi d'Angleterre eſtimoit Tider. Il ſe ſouvenoit du combat terrible

où

où ce vaillant homme lui avoit fait courir un ſi grand danger. Il reçut ſes ſoumiſſions avec diſtinction, & l'ayant nommé Lord, en préſence du Duc de Bourgogne & d'une partie de la Cour, il ôta le manteau du Comte d'Arondel & le mit ſur les épaules de Tider, qu'il créa Comte. Tider ſe faiſoit beaucoup de peine en s'humiliant devant ce Roi, ſon rival. Cependant il ne fit rien qui lui pût déplaire, & après l'avoir ſalué profondément, il ſe retira.

Son équipage étant prêt pour partir le lendemain, il alla remercier le Duc de Bourgogne de ſa généroſité. Ce Prince prit des meſures pour lui faire toucher juſqu'en Hongrie la penſion qu'il lui donnoit. Il ſe chargea encore de faire expédier l'acte qui aſſuroit au nouveau Lord les revenus du Comté de Milford. Tider étoit accablé de tant de bienfaits. Il laiſſa quatre de ſes domeſtiques pour en aller prendre poſſeſſion; & lui, avec Alfred & quatre autres qui lui reſtoient, prit le chemin de Hongrie. L'Empereur Sigiſmond en étoit pour lors Roi. Le Duc de Bourgogne, par un ſurcroît d'affection pour Tider, lui avoit écrit en ſa faveur. Ainſi l'Empereur le diſtingua des autres volontaires. L'heureux état de ſa fortune auroit

dû le rendre content, si son ame eût été capable de joie; mais il trouva qu'il n'aimoit pas moins Madame à Bude qu'à Paris. Il vouloit l'oublier, & jamais elle n'avoit été si présente à son esprit. Lorsqu'il étoit seul dans sa tente, il en étoit occupé. Au milieu d'une Cour superbe, il y révoit sans cesse. Dans le fort du combat, elle étoit l'ame des actions prodigieuses de valeur qu'on admiroit en lui.

Madame apprit du Duc de Bourgogne le départ de Milord Tider. Elle admira sa vertu, & plaignit sa destinée. La confidence qu'elle avoit faite à la Fayete la soulageoit infiniment. Quelquefois elle s'entretenoit avec elle de ce malheureux Seigneur. Elle disoit toujours qu'elle vouloit l'oublier, & elle en parloit sans cesse. La Fayete ayant sçû le voyage de Milord en Hongrie, désespéra de le voir revenir àelle. Elle prit, comme Madame, la résolution de l'oublier, & n'y réussit pas mieux qu'elle. Les blessures qu'avoit faites Tider étoient trop profondes, & l'absence les augmentoit au lieu de les diminuer.

La Cour étoit toujours à Troie, & l'on y devoit célébrer le mariage de Madame avec le Roi d'Angleterre. Cette Princesse avoit enfin pris son parti, & s'étoit

toit réſoluë de ſubir de bonne grace le joug qu'on lui impoſoit. Elle avoit de l'eſtime pour le Roi d'Angleterre. Il l'aimoit avec tendreſſe ; elle ne lui voulut rien laiſſer voir qui la rendît indigne de lui.

Le Duc de Gloceſtre n'avoit point fait céder la paſſion injuſte qu'il avoit conçuë pour Madame, ni à ſa propre vertu, ni à ce qu'il devoit au Roi ſon frére. Son audace & ſa préſomption l'empêchérent de faire les réflexions, qu'un Prince vertueux n'auroit pas manqué de faire dans une pareille occaſion. Il voyoit avec déſeſpoir le bonheur du Roi d'Angleterre. Il ſouffroit cruellement de ne le pouvoir traverſer ; & ayant ſouvent ſurpris Madame dans une langueur qui approchoit beaucoup de la triſteſſe, il ſe perſuada qu'elle épouſoit le Roi d'Angleterre avec chagrin.

Il étoit un jour auprès d'elle, dans le tems que ce Roi, qui devoit épouſer Madame le lendemain, marquoit à cette Princeſſe, dans les termes les plus vifs, qu'il étoit moins ſenſible à la Couronne qu'elle lui apportoit en dot, qu'au bonheur qu'il ſe faiſoit de la poſſéder. La préſence du Duc de Gloceſtre ne contraignoit point le Roi d'Angleterre. Il ne ſongeoit pas

que toutes ſes paroles étoient preſque autant de coups de poignard pour l'infortuné Duc. D'un autre côté, les réponſes ſages & modeſtes de Madame, peut-être un peu moins tendres qu'elles n'euſſent dû être, modéroient le déſeſpoir de ce Prince. Elles lui confirmoient la penſée qu'il avoit euë que Madame n'épouſoit le Roi ſon frére, que forcée d'obéir au Roi; & un moment après il étoit aſſez préſomptueux pour s'imaginer qu'elle auroit eu plus de panchant à l'épouſer luimême.

Le Roi d'Angleterre ſortit d'auprès de Madame, & le Duc de Gloceſtre demeura. Madame tourna les yeux de ſon côté, & ce Prince trouva tant de douceur & de charmes dans ſes regards, qu'il les prit pour une de ces marques d'une paſſion réciproque. Alors il ne conſulta que ſa hardieſſe, & s'approchant de Madame avec une tendreſſe mêlée de violence: Que la fortune eſt injuſte! lui dit-il d'une voix baſſe. Ce n'eſt pas aſſez, Madame, qu'elle donne aux aînés la dignité de Roi, il faut qu'elle nous faſſe leurs eſclaves, & qu'elle ſouffre qu'ils nous enlévent encore ce que nous eſtimerions plus que leur Couronne. Mais faut-il que vous reſſentiez auſſi ſes injuſtices? Ma-

Madame démêla dans les regards de ce Prince le ſens de ces paroles hardies. Elle en fut d'abord étonnée, & en conçut enſuite de l'indignation. Elle eut pourtant la prudence de feindre de ne les pas comprendre. Je n'entens rien, Monſieur, répondit-elle, à ce que vous me dites, & je n'ai jamais eu ſujet de me plaindre de la fortune. Auſſi-tôt, craignant que le Duc ne s'expliquât plus ouvertement, elle ſe leva d'auprès de lui, & alla joindre la Reine. Le Duc de Gloceſtre fut détrompé, d'une maniére cruelle, de la penſée que ſa témérité lui avoit fait avoir.

Le ſoir, lorſque Madame fut ſeule avec la Fayete, elle lui dit la converſation qu'elle avoit euë avec Monſieur de Gloceſtre. Serois-je aſſez malheureuſe, diſoit-elle, pour avoir inſpiré de l'amour à ce Prince! Cette paſſion fera-t-elle tout le malheur de ma vie? J'ai vû ſans chagrin l'amour de Tider, qui n'auroit jamais dû ſoupirer pour moi. Je penſois que ce fût le plus grand malheur qui pût arriver à la fille d'un Roi de France; celui d'être aimée du Duc de Gloceſtre me paroît mille fois plus terrible. Il va être mon beau-frere; il me paroît digne d'horreur. Ne ſuis-je deſtinée qu'à inſpirer des paſſions condamnables?

Le lendemain, qui étoit le jour de la Trinité, la Reine & Madame de Charolois conduisirent Madame à l'Eglise, où le Duc de Bourgogne & le Duc de Clarence avoient accompagné le Roi d'Angleterre. Les Seigneurs des trois Cours de France, d'Angleterre, & de Bourgogne, grossissoient cette assemblée, l'une des plus illustres du monde. L'Archevêque de Sens, Henri de Savoisi, fit la cérémonie du mariage. Le Duc de Clarence posa sur la tête de Madame la Couronne Royale, & le Roi d'Angleterre conduisit lui-même la Reine sa femme à l'Hôtel de Ville de Troye, où il y eut un festin d'autant plus superbe, qu'il y avoit cent tables également bien servies, dressées la plûpart sous des tentes de drap d'or, & dont la magnificence cédoit à la beauté de la nouvelle Reine, qui faisoit tout l'ornement de cette fête, comme elle en étoit tout le sujet.

Les trois Cours prirent peu de jours après le chemin de Paris, & l'entrée des deux Rois & des deux Reines dans cette grande Ville fut encore une fête magnifique. Elles se firent successivement, & avec le même éclat. Les ruës étoient tapissées, & les chemins couverts de fleurs. Le premier jour fut destiné à l'entrée des deux

deux Rois, tous deux à cheval, la Couronne ſur la tête, le Roi à la main droite,& le Roi d'Angleterre à la gauche. Le Duc de Bourgogne étoit derriére eux. Ils étoient environnés de tous les Princes & de tous les Seigneurs de leur Cour. Ils allérent deſcendre à Notre-Dame, où ils firent leur priére, & de-là ils ſe retirérent, le Roi à l'Hôtel de S. Paul, & le Roi d'Angleterre au Louvre.

Avec un ordre & une cérémonie à peu près égale, les deux Reines entrérent le lendemain dans Paris. On ne peut rien ajoûter aux cris & aux acclamations des Pariſiens à la vûë de la Reine d'Angleterre, qui frapoit leurs yeux du plus vif éclat: & ſi ce ſouvenir eſt honteux pour eux, en ce qu'ils ſembloient ſe réjouïr d'un mariage qui portoit un coup mortel à la France; on peut excuſer les acclamations qui leur échapérent ſur la beauté extraordinaire de cette jeune Princeſſe, qui ne leur permettoit pas de conſulter leur raiſon. Le Duc de Gloceſtre ne voyoit qu'avec des yeux de fureur la félicité du Roi ſon frére. Son amour déſeſpéré lui avoit ôté tous les ſentimens d'amitié qu'il devoit à ce Prince, & la crainte ſeule le retenoit dans le devoir. La conduite de la Reine, ſage & raiſonnable,

lui avoit fait connoître qu'il s'étoit trompé dans les fentimens qu'il lui avoit imputés. Mais au lieu que la prudence de fa réponfe, en lui ôtant l'efpérance, eût dû modérer fa paffion, il fembla qu'elle lui eût donné de nouvelles forces. Il ne s'attacha pas un moment à la combattre. Il ne s'occupoit que des moyens de la fatisfaire; & bien que le bon fens ne lui en procurât aucun, il s'opiniâtra à en rechercher. Il les attendit de la fortune, & toute la précaution qu'il prit fut de cacher fon extravagance au Roi fon frére.

La Reine d'Angleterre évitoit Monfieur de Glocestre avec un foin qui le défefpéroit. Le mariage l'avoit attachée au Roi d'Angleterre; elle n'avoit pas de peine à fe défendre de la paffion du Duc de Glocestre. Milord Tider, quoiqu'abfent & bien inférieur à ce Duc, étoit un plus dangereux rival. Il fe préfentoit fans ceffe à la penfée de la Reine, tantôt comme le plus parfait Seigneur de l'Europe, tantôt comme un malheureux qui ne l'étoit devenu que pour l'avoir aimée; & fans ces deux fentimens d'amour & de pitié, Tider difputoit encore au Roi d'Angleterre le cœur de la Reine fon époufe. Sa vertu lui reprochoit fes penfées; mais l'abfence de Milord Tider, qui felon

les apparences devoit être éternelle, & l'austérité de son devoir, qui l'unissoit si étroitement au Roi d'Angleterre, la rassuroient contre ses scrupules.

Monsieur de Glocestre cherchoit les occasions de s'expliquer plus clairement. Sa passion, que la vûë de la Reine augmentoit de jour en jour, étoit parvenuë à un tel point, qu'il ne pouvoit plus la modérer. Comme il étoit aussi vain qu'amoureux, il crut aisément que la Reine d'Angleterre n'avoit pas entendu le sens des paroles qu'il lui avoit dites à Troye. Il se reprochoit de les avoir dites obscurément. Pour peu qu'il eût consulté les soins qu'elle apportoit à le fuïr, il se seroit détrompé de cette imagination ridicule; mais il est bien difficile de n'être pas aveugle lorsqu'on tâche à se tromper soi-même. Monsieur de Glocestre vouloit parler à la Reine, & cherchoit à s'enhardir plûtôt qu'à s'intimider.

Le rang qu'il tenoit à la Cour lui fournit bien-tôt l'occasion qu'il souhaitoit avec tant d'empressement. Le Roi d'Angleterre fit un voïage à Londres, & laissa le Gouvernement de Paris au Duc de Glocestre; mais ce Prince ne pensoit guére aux affaires de l'Etat. L'absence du Roi son frére lui parut trop favorable pour

n'en pas profiter. Ce Duc étoit logé au Louvre; & ayant appris un ſoir que la Reine d'Angleterre ſe promenoit dans le jardin accompagnée de ſes filles, il y deſcendit avec une promtitude extraordinaire. La Reine trembla en le voïant. Elle tenoit le bras de la Fayete. Mademoiſelle de la Fayete, dit-il en ôtant cette fille d'auprès de la Reine, voudra bien, Madame, que je vous rende le ſervice que vous receviez d'elle. Il prit auſſitôt le bras de la Reine, & la Fayete ſe retira à quelques pas de-là avec les autres filles qui l'accompagnoient. Cette Princeſſe reſſentoit une émotion cruelle. Monſieur de Gloceſtre s'en apperçut. Vous me paroiſſez troublée, lui dit-il, Madame, mais ce n'eſt pas vous qui le devez être ici; & vous voyez un infortuné Prince, qui n'a plus connu de repos depuis le moment qu'il vous a vûë.

La Reine étoit ſi interdite, qu'elle n'avoit pas la force d'interrompre le Duc de Gloceſtre. Auſſi continua-t-il à parler avec aſſez de rapidité. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, pourſuivit-il, que vous avez pû reconnoître mes ſentimens. La douleur que m'a cauſée le bonheur du Roi mon frére, & la tendreſſe de mes regards, auroient dû vous les apprendre. Je vous aime,

aime, Madame. Vous avez ſurmonté un Prince juſqu'ici invincible ; mais il n'y a pas lieu de s'en étonner. Vous pourriez remporter des victoires plus difficiles, & vous devez, Madame, être adorée de toute la terre.

Pendant que Monſieur de Glocestre parloit, la Reine avoit un peu repris ſes eſprits ; & enfin ſe faiſant un crime d'écouter ſi longtems ce Prince, Ne ſoyez pas ſurpris, Monſieur, lui dit-elle, ſi je vous ai laiſſé parler ſi tranquillement. L'horreur du diſcours que j'entendois avoit glacé tous mes ſens, & d'abord je voulois douter que j'euſſe bien entendu. Avez-vous donc oublié, & que je ſuis la femme du Roi d'Angleterre, & que vous êtes ſon frére ; ou la vertu des filles de France vous eſt-elle ſi ſuſpecte, que vous les croyïez accoûtumées aux plus grands crimes? Oui, Monſieur, j'avois reconnu votre extravagance, j'en avois eu la même frayeur, qu'elle m'inſpire encore aujourd'hui ; mais je m'étois flatée, que la raiſon & l'honneur vous raméneroient à votre devoir. Faites-y réfléxion, & ſoyez certain, que ce ſecret ne ſera jamais divulgué. C'eſt toute l'indulgence que j'aurai pour vôtre paſſion. Etouffez-la, ſi vous voulez que je vous rende l'eſtime

que

que j'avois d'abord pour vous, & que votre amour criminel m'a entiérement ôtée.

Je ne m'attendois pas à un traitement plus doux, reprit Monſieur de Gloceſtre; mais, Madame, que parlez-vous de crime & d'horreurs? Où croyez-vous donc que ma paſſion aſpire? Ai-je été le maître de ne vous point aimer? & me ſuis-je flatté, en vous aimant, d'aucune eſpérance? Le plaiſir de vous voir, de vous témoigner ma tendreſſe par la ſoumiſſion la plus reſpectueuſe, eſt tout le but de mon amour. Souffrez ſeulement........... La Reine l'interrompant; Je fais un crime, lui dit-elle, ſi je vous écoute davantage. Je n'aurai avec vous à l'avenir de commerce que celui de la plus exacte bienſéance. Je vous défens de me parler jamais d'une flamme qui m'outrage; & ſi vous l'oſez faire malgré ma défenſe, j'en avertirai le Roi votre frére. Et qu'ai-je a craindre de lui? interrompit à ſon tour Monſieur de Gloceſtre. Ce Frére, qui n'a de plus que moi qu'une naiſſance injuſte & chimérique, m'ôtera-t-il une vie qui m'eſt odieuſe? N'ai-je pas eu des yeux pour vous voir & pour vous aimer auſſi-bien que lui? Penſez-vous que je ſois ſon eſclave? Je n'examine, ni ſes droits, ni les vôtres, dit

la

la Reine avec assez de hauteur. Il me suffira qu'il m'empêche d'entendre des discours, auxquels je ne suis pas accoûtumée. Le Duc de Glocestre vouloit repliquer ; mais la Reine appella la Fayete, & se retira dans son appartement sans regarder seulement ce Prince.

Lorsqu'elle fut dans sa chambre, elle ne put retenir les larmes que le dépit d'un amour odieux avoit excitées. Elle ne cacha rien à la Fayete de tout ce qu'il lui avoit dit. Elle prit avec elle des mesures pour éviter ce Prince, & elle s'affermit dans la résolution de déclarer sa folle passion au Roi d'Angleterre, s'il continuoit à la persécuter.

Monsieur de Glocestre, d'un autre côté, demeura dans le jardin du Louvre, abandonné aux transports les plus violens. Comme il ne connoissoit dans ses passions ni la raison ni la vertu, il n'y eut point d'extrémité où il ne se portât pour parvenir à les satisfaire. La fierté de la Reine ne put l'obliger à la haïr. Toute son aversion tomba sur le Roi son frére. Il avoit trouvé que ses affections s'étoient tournées vers Monsieur de Clarence, Prince aussi doux & aussi vertueux que Monsieur de Glocestre étoit violent & débauché. Il s'étoit souvent plaint de la mé-

médiocrité de son appanage. L'intérêt de son amour se joignit à tant de raisons ; il ne regarda plus le Roi d'Angleterre, que comme un rival insupportable.

La guerre continuoit entre le Roi d'Angleterre & le Dauphin, avec une fureur qui devoit bien-tôt la terminer. Les commencemens en furent heureux pour le dernier. Le Duc de Clarence fut défait à Baugé dans une sanglante bataille, où il perdit la vie. Le Duc de Glocestre fut le seul de son parti qui en ressentît de la joie. Ses inclinations étoient opposées à celles de ce Prince, & sa mort le rendoit héritier présomptif de l'Etat.

Il ne conserva pas long-tems l'espérance d'une succession si considérable. La grossesse de la Reine l'en priva. La joie qu'en eut le Roi d'Angleterre combattit la douleur que lui avoit causée la mort de Monsieur de Clarence. Il emmena la Reine en Angleterre, où il souhaitoit qu'elle fit ses couches. Elle fit ce voyage avec plaisir; il la délivroit de la vûë de Monsieur de Glocestre.

La Reine accoucha à Londres d'un fils qui fut aussi-tôt proclamé Prince de Galles. Les deux Royaumes signalérent leur joie par les plus éclatantes fêtes, & le Roi attendit la santé de la Reine pour retour-

ner

ner en France avec elle. Ils firent une seconde entrée dans Paris plus ſuperbe que la premiére. La beauté de la Reine d'Angleterre, bien loin d'être diminuée par ſes couches, en étoit, pour ainſi dire, rehauſſée; & les peuples enchantés ne pouvoient la regarder ſans raviſſement. Il n'y avoit point de beauté qui pût être comparée à la ſienne.

Le vif éclat dont elle brilloit ne contribuoit pas à éteindre la paſſion du Duc de Gloceſtre. L'abſence de la Reine, & la certitude de n'en être pas aimé, avoient livré ſon cœur aux douleurs les plus cuiſantes; mais quelque déſeſpéré que fût ſon mal, il n'en vouloit point guérir. Il ne rejettoit aucun des projets que l'amour lui fourniſſoit, encore qu'ils ne fuſſent appuyés d'aucun fondement vraiſemblable.

TROISIEME PARTIE.

IL y avoit à la Cour de France un Aſtrologue Italien, dont la Religion étoit fort ſuſpecte, à cauſe d'une infinité de prédictions que l'évenement avoit vérifiées. Celle qui l'avoit le plus mis en vogue,

gue, étoit ce qu'il avoit dit au feu Duc d'Orleans du tems & du genre de sa mort, La Duchesse d'Orleans l'avoit amené d'Italie. Elle l'avoit produit à la Cour, & il y étoit estimé généralement; mais peu de gens l'osoient consulter sur leur destinée, parce qu'il ne prédisoit jamais que des choses funestes, & qu'il ne les prédisoit que trop véritablement. Cet homme étoit un jour dans la chambre de la Reine, lors que la Reine d'Angleterre & le Duc de Glocestre y étoient aussi. J'ai vaincu, leur dit la Reine, la foiblesse que j'avois de n'oser sçavoir ce qui me doit arriver; & ayant déja vécu quarante-cinq ans assez heureusement, j'ai fait venir Fernandi pour lui demander si la fin de ma vie répondra à son commencement. Quoi, dit le Duc de Glocestre, peut-il sur le champ vous rendre raison de ce que vous souhaitez? Je ne le pourrois pas faire pour tout le monde, répondit Fernandi; mais il y a peu de Princes & de grands Seigneurs à la Cour, dont je n'aye tiré l'horoscope. Vous sçavez, interrompit Monsieur de Glocestre, ce qui arrivera à toute la Cour? Je le sçai sans doute, dit l'Astrologue; mais je ne l'aprens qu'à ceux qui le veulent sçavoir, si ce n'est pour les sauver quelquefois des dangers qui les mena-

menacent. Je n'oubliai rien pour détourner Monſieur le Duc de Bourgogne d'aller à Montereau ; mais il fut entrainé par ſa deſtinée. Eh ! de grace, reprit le Duc de Gloceſtre, lorſque vous aurez ſatisfait la Reine, hâtez-vous de m'apprendre quel ſera mon ſort. Je n'ai rien que d'heureux à apprendre à la Reine, ajoûta l'Aſtrologue. Ainſi, je le puis dire hautement. Vôtre Majeſté, continua-t-il, doit joüir d'une longue vie, qui ne ſera traverſée que par des afflictions médiocres, & elle l'achevera dans un très-profond repos.

La Reine témoigna beaucoup de joie de ce qu'elle venoit d'apprendre. L'impatience de Monſieur de Gloceſtre éclatoit ſur ſon viſage. Souhaitez-vous, Madame, dit-il à la Reine d'Angleterre, que Fernandi s'explique ſur votre deſtin ? Les apparences ne vous en promettent pas un moins heureux que celui de la Reine. Elles nous trompent quelquefois, répondit la Reine d'Angleterre, & j'aime mieux pouvoir eſpérer que ma félicité continuë, que de m'expoſer à apprendre des infortunes certaines. Parlez donc hardiment ſur les miennes, dit le Duc à l'Aſtrologue, & ne craignez point de m'étonner. Il y a long-tems que je ſçai que la fortune m'en deſtine de cruelles. Vous n'aurez

pas

pas à vous plaindre de la fortune, reprit Fernandi; vous ne ferez jamais moins puiſſant que vous êtes, & vous le ferez long-tems. Il faut plus entrer dans le détail, dit Monſieur de Gloceſtre, & dire tout ce que les Aſtres vous ont appris à mon égard. Puiſque vous me l'ordonnez, répondit l'Aſtrologue, je ne vous célerai plus rien. L'amour fera tout le malheur de vôtre vie. Il vous deſtine à des flammes illégitimes. Vous épouſerez une Princeſſe, qu'il vous ſera défendu d'épouſer. De grandes révolutions ſuivront ce mariage; & ce ne ſera que longtems après, que vous mourrez d'une mort violente. Il reſte une choſe à vous apprendre, que je ne puis confier qu'à vous ſeul.

Monſieur de Gloceſtre pouvoit à peine contenir la joie qui le tranſportoit. Les malheurs, dont on le menaçoit, n'étoient pas capables de balancer le plaiſir que lui faiſoit l'idée d'épouſer un jour la Reine d'Angleterre. Il ne douta pas un moment que ce ne fût le ſens des paroles de Fernandi; & la Reine d'Angleterre, ayant ſurpris ſes yeux tout brillans d'amour & de joie, pénétra ſa penſée. Elle rit en elle-même de la foibleſſe du Duc. Cependant, elle ne laiſſa pas de s'allarmer. Monſieur de Gloceſtre ne put retenir ſon impatien-

patience. Il demanda pardon aux Reines ; & sortit avec l'Astrologue, qu'il emmena dans le jardin de l'Hôtel de St. Paul. Ce fut-là, que Fernandi acheva de combler les vœux du Duc, en l'assurant qu'il régneroit un jour. Le Duc voulut ensuite l'obliger à lui dire la destinée de la Reine d'Angleterre ; mais Fernandi s'en excusa en des termes, qui firent connoitre au Duc, qu'il n'obtiendroit pas ce qu'il demandoit. Je serois indigne des graces que je tiens du Ciel, dit-il à ce Prince avec fermeté, si j'étois capable d'en abuser. & comme c'étoit à vous seul que je pouvois confier ce qui vous regarde, il n'y a que la Reine d'Angleterre, qui puisse apprendre de moi ce qui la concerne.

Dans la disposition, où étoit déja le Duc de Glocestre, de tout entreprendre pour réussir dans son amour, il lui faloit beaucoup moins que les promesses de Fernandi, pour le porter aux résolutions les plus désespérées. Mais lorsqu'il envisagea tout le bonheur auquel il étoit destiné, le Trône & la possession de la Reine d'Angleterre, il ne se fit plus de scrupule de tout hazarder pour y parvenir ; & il s'imagina qu'il seroit indigne de la fortune qui lui étoit réservée, s'il ne contribuoit à l'avancer.

Le

Le Dauphin avoit affiégé Cofne fur la Loire. Le Roi d'Angleterre déclara qu'il vouloit aller en perfonne faire lever ce fiége, & décider dans une bataille à qui le Royaume de France appartenoit plus légitimement, à lui, ou au Dauphin. La veille de fon départ, il donna à toute fa Cour un Feftin fomptueux. Il mangea en public avec la Reine fa femme, vétu de fes habits Royaux, & tel qu'il fembloit plûtôt un Dieu qu'un Homme. Ce fut là, que dans un verre d'une liqueur exquife, on lui fit avaler un poifon d'autant plus dangereux, qu'il ne devoit pas faire fon effet fur le champ, mais qu'il devoit le miner infenfiblement, & le confumer jufqu'à la mort. En effet, il s'en apperçut fi peu, que dès le lendemain il alla fe mettre à la tête de fon armée; mais deux jours après, le poifon commença à fe faire fentir. Il fe plaignit des cruelles douleurs qui l'agitoient au dedans du corps. Les Ducs de Gloceftre & de Betford fes fréres étoient auprès de lui, fenfibles à fon mal, & qui fembloient le partager. Mais le premier en paroiffoit fi touché, qu'on l'eût cru plus malade même que le Roi. Malgré fa maladie, ce généreux Prince continua fa route; mais il fe trouva fi mal à Melun, qu'il fut obligé de s'arrêter. Il

laiffa.

laiſſa au Duc de Bourgogne le ſoin de faire lever le ſiége de Coſne, & s'étant mis en litiére, il ſe fit porter à Vincennes dont l'air lui étoit fort bon. Les Princes ſes fréres l'y ſuivirent, & la Reine d'Angleterre y accourut bien-tôt, effrayée du danger qui menaçoit ſon Epoux, & tourmentée des cruels ſoupçons que les prédictions de l'Aſtrologue Fernandi avoient fait naître dans ſon ame. Elle trouva le Roi à l'extrémité ; & ſes Médecins ne lui cachérent pas, qu'une chaleur dévorante avoit brulé ſes entrailles, & qu'il lui reſtoit peu de tems à vivre. Jamais ce Roi n'avoit paru ſi grand qu'à ce dernier moment de ſa vie. Il écouta ſans trembler l'arrêt de ſa mort. Il ne ſe plaignit, ni de la cauſe de ſa maladie qui n'étoit pas naturelle, ni de la cruauté de ſon deſtin qui tranchoit ſes jours au milieu de ſa vie & de ſes victoires. Il ordonna ſeulement qu'on l'avertît lorſqu'il n'auroit plus que deux heures à vivre. Enſuite, il ſembla être inſenſible aux douleurs qui le déchiroient, bien qu'elles fuſſent les plus cuiſantes qu'un homme eût jamais ſouffertes. Il régla les affaires de ſon Etat avec une merveilleuſe tranquillité. Il donna la Régence d'Angleterre au Duc de Gloceſtre, & celle de France au Duc de Betfort. Il com-

commanda que le Prince de Galles fût élevé en Angleterre, & confia son éducation à la Reine & au Cardinal de Vicestre son oncle. Il régla les affaires de ses deux Etats avec tout le bon sens & toute la présence d'esprit imaginable, & finit en embrassant la Reine, & en la recommandant à ses deux Fréres dans les termes les plus tendres.

L'état où se trouvoit pour lors cette infortunée Princesse étoit digne de pitié. Elle voyoit mourir son Mari d'une mort précipitée. Elle en étoit la cause innocente. Encore qu'elle n'eût jamais aimé le Roi avec beaucoup de tendresse, elle l'avoit infiniment estimé; il étoit le plus grand des hommes. La vertu de la Reine avoit fait tout ce qu'une tendresse sincére auroit pû faire. Elle perdoit ce mari, qui la laissoit en proie aux fureurs du Duc de Glocestre. Elle lisoit dans les yeux de ce Duc son amour désespéré; & prévoyant sa grandeur future, il n'y avoit rien qu'elle ne craignît de son emportement. Elle n'osoit expliquer au Roi toutes ses craintes. Peut-être l'eût-elle fait inutilement. Ainsi, tout son parti étoit de s'abandonner à la violence de sa douleur, & de verser un torrent de larmes. On vint avertir le Roi, que sa fin étoit proche. Alors il fit sortir

ſortir tout le monde de ſa chambre, où il ne retint que la Reine & ſon Confeſſeur. Il s'occupa, dans le peu de tems qui lui reſtoit, des ſentimens les plus pieux ; & enfin il expira entre leurs bras, laiſſant aux deux Nations qu'il avoit gouvernées, des regrets ſenſibles de ſa perte.

Peu de jours après, Charles VI. Roi de France mourut, & Henri fils du Roi d'Angleterre fut proclamé Roi de France & d'Angleterre, quoique Charles VI. eût laiſſé un fils, légitime héritier de la Couronne, & qui appella à Dieu, & à ſon épée, de l'injuſtice que lui avoit fait le Roi ſon pére.

Le Duc de Gloceſtre ne vit pas plûtôt le Roi ſon frére mort, qu'il prit la poſte pour Calais, d'où il arriva en trois heures en Angleterre. Il entra à Londres en Souverain. Il convoqua le Parlement, & ſe fit donner la qualité de Protecteur, encore que le feu Roi ne l'eût nommé que Régent, & que la dignité de Protecteur fit ombre à l'autorité Royale.

La Reine d'Angleterre étoit occupée à Paris à pleurer la mort de ſon Epoux. Ce qu'elle devoit au fils, qu'il lui avoit laiſſé, la retira bien-tôt de ſa retraite. Elle craignoit l'ambition de Monſieur de Gloceſtre. Le nom de Protecteur qu'il venoit

d'uſurper lui faiſoit voir de quoi il étoit capable; & encore qu'elle fût aſſurée d'eſſuyer en Angleterre les plus indignes perſécutions, elle ne héſita pas d'y paſſer, pour ſauver la vie & la Couronne au Roi ſon fils. Elle s'embarqua donc pour l'Angleterre, où elle arriva heureuſement. Le Protecteur vint au devant d'elle, & la conduiſit à Weſtminſter, où le Cardinal de Viceſtre amena le jeune Roi. La vûë de cet enfant, dont la beauté étoit achevée, la conſola en quelque maniére de ſes chagrins. Elle s'aſſûra de tous les Officiers de ſa Maiſon, & prit des précautions pour ſa vie, qui peut-être la ſauvérent à ce Prince.

Le Protecteur jugea à propos de donner quelques mois à la douleur de la Reine, avant que de l'entretenir d'un amour que le tems augmentoit infiniment. Il s'attacha à affermir ſon autorité en Angleterre, où il étoit obéi & reſpecté autant que s'il eût été Roi. Il avoit de grands égards pour la Reine. Il affecta dans ces commencemens de ne lui rien laiſſer voir de ſa premiére paſſion. Elle ſe flatoit, que la raiſon l'auroit forcé de l'éteindre. Quelques ſujets qu'elle eût de le haïr, elle ſentoit diminuer ſon reſſentiment, à meſure qu'elle ſe confirmoit dans cette penſée.

La

La nouvelle de la mort du Roi d'Angleterre fut bien-tôt répanduë par toute l'Europe. La Cour de Hongrie en fut instruite. Milord Tider fut un des premiers qui l'apprit. Il y menoit une vie languissante, que les bontés de l'Empereur Sigismond n'adoucissoient point. Il faisoit une triste expérience de la puissance de l'amour. Sa passion n'étoit soutenuë, ni par l'espérance, ni par la raison. Il devoit présumer, que la Reine d'Angleterre étoit autant attachée au Roi son Epoux, que l'exigeoit le mérite de ce Prince. Il étoit à cinq cens lieuës d'elle; il comptoit de ne la voir jamais. Cependant, il l'aimoit plus éperduement qu'il n'avoit encore fait; & l'absence, au lieu de le guérir, ne servoit qu'à le rendre plus désespéré.

Le Roi d'Angleterre est mort, disoit-il un jour à son cher Alfred. Je m'imagine, que la Reine est accablée d'embarras & d'affaires. Aura-t-elle des serviteurs fidelles & affectionnés pour entrer dans ses intérêts? Vous n'en sçauriez douter, répondit Alfred: le Roi a laissé deux fréres aussi braves qu'expérimentés, & les deux Cours de France & d'Angleterre sont remplies des plus vaillans Capitaines de l'Europe. Hélas! reprit Milord Tider,

ils ne peuvent avoir pour la Reine le même empressement & le même zéle que moi. Prenez garde, Seigneur, repliqua Alfred, à ne vous pas abuser vous-même. Je vois que vous brulez de retourner en Angleterre ; mais daignez faire réfléxion aux malheurs que vous attireront les restes d'une flamme mal éteinte. Vous souffrez, & vous vous contraignez depuis deux ans. Voulez-vous perdre tout le fruit de vôtre absence? Eh, penses-tu, interrompit Tider, qu'elle ait diminué la violence de ma passion? Elle l'a augmentée, Alfred, poursuivit-il, jusqu'à un tel point, que je ne puis plus vivre sans voir la Reine. Ah! puisque la fortune m'a délivré d'un rival si redoutable, retournons, retournons en Angleterre. Aucun espoir ne m'y suivra; mais je verrai ce que j'aime. Je borne là mes espérances. Seigneur, lui dit Alfred, songez-vous bien que vous lui avez promis de ne la voir jamais, que vous n'eussiez surmonté la flamme injuste qui vous dévoroit? Hélas! je ne m'en souviens que trop, répondit tristement Tider, & je dois en effet m'en souvenir. Partons cependant pour l'Angleterre. Voyons la Reine, & tenons lui nôtre parole. Je ferai en sorte de ne paroître jamais devant elle.

Tout

Tout ce que put dire Alfred ne put retenir l'impatient Tider. Aucune considération ne l'arrêta ; & craignant que l'amitié de l'Empereur ne fût un obstacle à son départ, il ne prit point congé de lui. Il laissa à ses gens le soin de son équipage. Il leur donna rendez-vous à Londres ; & prenant la poste avec Alfred pour Hambourg, il s'embarqua pour l'Angleterre. Un vent favorable les fit arriver en peu de jours, & il entra dans Londres avec une agitation, que la joie & la crainte excitoient dans son cœur.

Le lendemain qu'il fut arrivé, il alla avec Alfred loüer un appartement vis-à-vis le Palais de Westminster. Personne n'en pouvoit sortir, qu'il ne l'apperçût distinctement. Le jour même, il vit sortir la Reine avec le Cardinal de Viceftre & la Fayete. Que cette vûë lui causa de trouble ! La beauté de la Reine étoit arrivée à sa perfection. A peine put-il retenir l'émotion qui le pénétra. Il suivoit le carrosse des yeux. L'idée de la revoir l'entretenoit sans cesse. Cependant, il persistoit dans la résolution de ne point paroitre devant elle. Elle ne peut, & elle ne doit jamais m'aimer, s'écrioit-il. Que me serviroit de lui montrer un amant odieux ? Peut-être me défendroit-elle

une vûe qui fait tout le bonheur de ma vie.

Il passa deux ou trois mois à mener cette triste vie. Il sçavoit tous les lieux où alloit la Reine. Il ne manquoit guére de s'y trouver, mais il évitoit avec soin d'en pouvoir être vû. Il se confondoit pour l'ordinaire dans la foule, & affectoit des lieux obscurs & éloignés, où les regards de cette Princesse ne pénétroient pas.

Alfred voulut en vain le détourner d'une conduite si étrange, & le presser même, pour l'en retirer, de voir la Reine. Il ne quittoit jamais Londres, tant qu'elle y étoit. Cette Princesse alloit passer toutes les semaines deux jours à Windsor. Pendant ce tems-là, Milord Tider alloit à une Maison de campagne d'un ami d'Alfred, qui étoit sur le chemin de Windsor; & lorsque la Reine revenoit à Londres, il y retournoit après elle.

Cette Princesse n'étoit pas plus heureuse que lui. L'image de Tider étoit toûjours gravée au fond de son cœur; mais si son absence & la raison ne l'en avoient pû bannir, elles avoient au moins établi dans son ame un calme & un repos qui lui eût permis une vie assez tranquille, si des malheurs étrangers n'e fussent point venus la troubler. L'amour du Protecteur commençoit à paroître. Elle étoit menacée

des

des plus effroyables malheurs. Il avoit laissé passer les six premiers mois du deuil de la Reine ; & pendant ce tems-là, il s'étoit, pour ainsi dire, rendu le maître de l'Angleterre. Après ce terme, il eut pour cette Princesse des assiduités qui lui devinrent suspectes. Il fit entendre des soupirs. La Reine fut bien-tôt importunée d'un amour qui la faisoit fremir. Elle se trouva fort embarrassée, de la maniére dont elle devoit traiter ce Prince, que sa puissance & sa brutalité ne rendoient que trop redoutable. La prudence lui conseilloit de le ménager, de peur qu'il n'ôtât au jeune Roi & la vie & la Couronne : mais la vertu & l'honneur étoient si opposés à cette conduite, que la Reine ne la put goûter. Elle redoubla seulement ses soins pour la vie du Roi, & prit le parti d'ôter absolument toute espérance au Duc de Glocestre.

Ce Prince, voyant que ses soupirs n'étoient pas assez intelligibles, prit la premiére occasion qui se présenta pour les expliquer. Un jour qu'en parlant du feu Roi il l'aperçût assez triste, N'avez-vous pas, lui dit-il, assez répandu de larmes depuis la mort de cet Epoux? N'est-il pas tems que vôtre cœur connoisse la joie & le plaisir? La veuve d'un Roi, répondit la

Reine, ne doit connoître que la douleur. Elle a les pleurs en partage pour le reste de ses jours, & l'on n'en peut trop verser quand on a fait une perte semblable à la mienne. J'avoüerai, Madame, qu'elle est grande, reprit le Duc Protecteur, mais elle n'est pas irréparable ; & vous sçavez bien qu'il est un Prince au monde dont vous êtes plus éperdûment aimée que vous ne l'étiez du feu Roi. J'avois oublié, dit la Reine, les circonstances d'une passion insolente. Comment osez-vous, Monsieur, me les ramener? Etes-vous déja las de l'intelligence que nous avons l'un avec l'autre? J'en veux former une plus étroite, repliqua le Duc de Glocestre. Ne donnez point à cet amour des noms odieux, elle est trop avant imprimée dans mon ame, pour croire que la cause en puisse être illégitime. Songez que sa violence a d'autant plus augmenté, que j'ai eu pour vous la considération de la tenir cachée depuis six mois. Je ne la puis plus retenir. Vous allumez des feux qui ne s'éteignent jamais. Il a été un tems, il est vrai, que l'espoir m'étoit défendu. Le Ciel a levé cet obstacle. Il ne tiendra qu'à vous que ma passion ne devienne légitime, & qu'un hymen glorieux ne vous fasse un devoir de m'aimer autant que je vous

aime.

aime. La patience de la Reine échapa à ces derniéres paroles. Laquelle de mes actions, lui dit-elle avec une fierté méprisante, vous a fait croire que j'étois capable de tant d'indignités ? Vous, le frére de mon époux,& l'oncle de mon fils, vous me proposez de vous épouser? Vous, le sujet de l'un & de l'autre, & qui n'avez de puissance que ce que vous en tenez d'eux? Depuis quand l'inceste est-il permis parmi les Anglois? Depuis quand les Reines se mesallient-elles? Je n'ai point de termes assez forts, pour vous marquer mon indignation. Vous me proposez un crime, qui fait horreur à la nature même. Je me pourrois servir de cette raison pour couvrir un refus si légitime; mais afin de ne vous point laisser d'espérance, sçachez que quand vous ne seriez point mon Beau-frére, vous ne deviendriez jamais mon Epoux.

La Reine n'attendit point la réponse du Duc de Glocestre. Elle passa dans son cabinet, & en ferma rudement la porte. Monsieur de Glocestre demeura tout interdit de ce qu'il y avoit de méprisant dans cette réponse; mais elle ne lui inspira ni colére, ni douleur. Il avoit en main l'autorité supréme. Il prit son parti sur le champ, & résolut d'enlever la Reine. Sa

délicatesse ne s'effraïa point d'un projet si indigne d'un honnête homme. Elle m'épousera, disoit-il, lorsqu'elle sera en ma puissance. Si elle persiste à le refuser, je satisferai du moins un amour, dont je ne puis plus retenir la fureur & l'impétuosité.

Il communiqua son dessein au Comte de Rochester. C'étoit un homme, qui suivoit aveuglément les volontés du Protecteur, & qu'il avoit élevé. Il lui dit, qu'il vouloit enlever la Reine, la premiére fois qu'elle iroit à Windsor, & la conduire à Glocestre, où l'Evêque de Londres les marieroit. Il le chargea de chercher quelques soldats déterminés, outre six de sa garde dont il étoit certain. Il ne vouloit que dix ou douze hommes, afin de sauver l'éclat. D'ailleurs, la Reine n'étoit suivie que de quatre de ses gardes lors qu'elle alloit à Windsor. Elle laissoit le reste à Westminster, où elle croyoit qu'il n'y en pouvoit trop avoir pour la sureté du Roi. Rochester s'adressa à un ami, qui avoit une maison de plaisance sur le chemin de Windsor, & il lui confia le secret du Duc Protecteur. Cet Anglois se chargea de lui trouver six hommes, & en parla à Alfred, qui courut en avertir Tider. Ce Lord frémit du danger que couroit la

la Reine, & bénit le Ciel de l'occaſion qu'il lui procuroit de la ſervir. Il conſerva toute la préſence d'eſprit qui étoit néceſſaire pour exécuter un projet ſi glorieux, & Alfred offrit par ſon ordre à l'ami de Rocheſter cinq hommes dont il répondit. Rocheſter voulut les voir. Ne connoiſſant point Tider, il le confondit avec les autres, & leur commanda de ſe trouver deux jours après au Palais du Duc Protecteur, où l'on devoit leur donner des armes & des chevaux. C'étoit le jour que la Reine avoit déclaré qu'elle partiroit pour Windſor.

Tider n'héſita pas à faire avertir la Reine de tout ce qui ſe paſſoit; & malgré l'exactitude avec laquelle il vouloit lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée, de ne paroître devant elle qu'avec des ſentimens qui lui convinſſent, il fut agréablement flatté de la néceſſité de lui écrire & de la voir. Il envoya donc Alfred au Palais avec une lettre qui demandoit à cette Princeſſe la permiſſion de lui parler; mais le Protecteur avoit pris ſes meſures là-deſſus. Celui qui gardoit la porte du Palais de Weſtminſter, ayant été gagné par ce Prince, avoit ordre de ne laiſſer entrer aucun inconnu, ſans le faire parler au Duc Protecteur. On y voulut conduire

Alfred; & il aima mieux retourner vers Milord.

Tider ne ſe trouva pas peu embarraſſé de ce contre-tems. Il ne voulut plus inſiſter à avertir la Reine, de peur de donner de plus grands ſoupçons au Duc de Gloceſtre. Milord Rocheſter avoit eu l'imprudence de dire à ſon ami le nombre de gens qui accompagneroient le Duc, & ſon ami n'en avoit pas fait un ſecret à Alfred. Tider forma là-deſſus le deſſein de rendre à la Reine un ſervice eſſentiel. Son amour lui perſuada, que c'étoit non ſeulement une excuſe pour la revoir, mais encore un expédient pour s'inſinuer dans ſon cœur.

Il fit placer ſur le chemin de Gloceſtre ſix hommes bien armés, qui devoient ſe joindre à lui, lorſqu'il paſſeroit avec le Duc Protecteur. C'étoient d'anciens ſerviteurs de ſa Maiſon, entiérement dévoüés à ſes ordres. Les trois qui devoient accompagner, avec lui & Alfred, le Duc Protecteur, n'étoient ni moins vaillans ni moins fidelles. Il ſe flatta qu'avec ce ſecours il feroit échoüer l'entrepriſe du Duc de Gloceſtre.

La veille du jour que la Reine devoit partir, elle alla entendre la Meſſe à S. Paul. Milord Tider étoit pour lors à une feнê-

fenêtre du logis qu'il occupoit devant Weſtminſter. La Reine jetta par hazard les yeux de ce côté-là, & elle rencontra ceux de Milord. Tous ſes ſens ſe troublérent à cette vûë; ſon cœur s'émut, & ſa ſurpriſe ne ſe put cacher. Ah! la Fayete, dit-elle à cette fille qui étoit avec elle, regarde, je te prie, à cette fenêtre. La Fayete y regarda en effet; mais Tider, qui s'étoit apperçû que la Reine l'avoit reconnu, s'en étoit promtement ôté. Cette Princeſſe ne l'y vit donc plus, & ce fut une circonſtance qui lui fit croire qu'elle ne s'étoit pas trompée. Hélas! dit-elle, je viens de voir à cette fenêtre le malheureux Tider. La Fayete ne fut pas moins émûë que la Reine, parce qu'elle n'avoit pas réuſſi mieux qu'elle à le bannir de ſon cœur. Votre Majeſté, lui répondit-elle, n'a pas bien examiné les traits du Cavalier qu'elle a vû. Il n'y a guéres d'apparence que Milord Tider ſoit à Londres, ſans qu'elle en eût été avertie. Il eſt peu d'hommes comme Tider, repliqua la Reine. Mon cœur en conſerve une idée qu'on ne peut guéres ſurprendre; mais enfin banniſſons-la. Je ne veux pas même éclaircir ſi je me ſuis trompée; j'ai toujours craint la vûë de Tider. Je me reproche ſans ceſſe les ſenti-

timens qu'il m'a inspirés. La Reine changea aussi-tôt de conversation ; & après avoir entendu la Messe, elle revint au Palais, non pas sans tourner la tête vers le lieu où elle avoit cru voir Milord. Plus le Duc Protecteur approchoit du moment qui devoit lui livrer cette Princesse, plus il s'abandonnoit à la joie. Le soir qui précéda le jour de son entreprise, il ordonna à Rochester de lui amener les gens qu'il avoit choisis. Rochester obéït. Tider & Alfred parurent au nombre de ses soldats, avec des habits qui ne les en distinguoient pas. Le Duc de Glocestre avoit vû Tider à la Cour de France; mais, outre qu'il y avoit près de deux années, il l'avoit peu pratiqué : Ainsi, il ne le reconnut point. Il remarqua cependant son air, & parut faire plus d'estime de lui que des autres. Il leur commanda de suivre exactement les ordres qu'il leur donneroit, & leur promit des récompenses proportionnées au service qu'il attendoit d'eux. On étoit dans les jours de l'année les plus chauds. La Reine monta en carrosse dès le point du jour, afin d'arriver à Windsor avant la grande chaleur. Elle n'avoit que la Fayete avec elle. Cette heure-là accommodoit tout-à-fait le Duc Protecteur. Il sor-

tit

tit de Londres par un autre chemin, & atteignit la Reine à un quart de lieuë de la Ville. Il commanda au cocher, avec la derniére fierté, de s'arrêter. A peine se fut-il nommé, que le cocher & les autres gens de la suite de la Reine, étonnés, ou par le nombre de ceux qui le suivoient, ou par le respect qu'ils avoient pour lui, s'arrêtérent, & le laissérent approcher avec les siens du carrosse de cette Princesse. Elle avoit frémi lorsqu'elle avoit entendu sa voix, & avoit prévû les malheurs qui la menaçoient. Reprenant cependant l'assurance que lui donnoit son rang, Quelle importante affaire, dit-elle au Duc de Glocestre, vous fait sortir de Londres si matin, & interrompre mon voyage? C'est l'amour, Madame, répondit Monsieur de Glocestre d'une voix assez basse pour n'être entendu que de la Reine. J'ai reconnu qu'un devoir trop sévére vous retenoit; que je ne serois jamais heureux, si je vous laissois écouter vos scrupules. Comment! lui dit la Reine, en parlant aussi haut qu'il avoit affecté de parler bas, pousseriez-vous les projets de votre insolent amour jusqu'à faire violence à votre Reine? Seriez-vous capable d'une lâcheté aussi infame? Ne parlez pas si haut, Madame, reprit le

Duc

Duc d'un ton ferme. Ma partie eſt faite de maniére que vos plaintes ne la rompront pas. Ma conduite, il eſt vrai, paroît un peu éloignée de cette ſoumiſſion aveugle que j'ai toujours euë pour vous; mais vous reconnoîtrez par la ſuite, qu'elle n'eſt pas moins reſpectueuſe. Ne craignez rien, Madame, d'un Prince qui vous adore. C'eſt à Gloceſtre qu'il va vous conduire. On y lévera vos ſcrupules. On vous fera connoître qu'il n'eſt pas toujours défendu d'épouſer la veuve de ſon frére. Cette alliance m'engagera doublement dans les intérêts du Roi votre fils, & vous conviendrez un jour que vous étiez injuſtement prévenuë contre moi. Je vois, repliqua la Reine le cœur ſerré de douleur, que je ne ſuis pas ici en état de me faire obéir. Cependant il en eſt encore tems. Ne pouſſez pas plus loin un crime effroyable. Quelque puiſſant que vous ſoyez, ne vous flattez pas qu'on vous applaudiſſe ſur un pareil attentat. Songez qu'un honnête homme ne doit devoir qu'à ſoi-même la conquête de celle qu'il aime, & ſoyez perſuadé que je préférerai la mort au mariage que vous me propoſez, à moins que votre brutalité n'aille auſſi à m'y forcer, & qu'elle n'achéve de traiter avec la derniére ignomi-

minie la veuve & la mére de vos Rois. Je ferois fâché, répondit le Duc de Glocestre, que vous eussiez de si grands sujets de vous plaindre de moi; mais vous tiendrez dans peu un autre langage. Il s'éloigna en finissant ces paroles, & commanda au cocher de prendre le chemin de Glocestre.

Tider étoit parmi les gens du Duc Protecteur, avec ceux qu'Alfred y avoit introduits. Il fut témoin de tout ce que fit le Duc; & la fureur que sa conduite lui inspira agita si violemment son ame, qu'il fut plusieurs fois sur le point de le poignarder: mais la crainte de le manquer, & l'espérance de lui arracher bien-tôt cette glorieuse proie, suspendit la rage qu'il ressentoit. La Reine, d'un autre côté, étoit pénétrée de la plus sensible affliction. Elle connoissoit le Duc de Glocestre capable de tout entreprendre. On ne pouvoit le haïr plus violemment. Elle le soupçonnoit de tant de crimes, & elle lui en avoit tant vû commettre, que sa haine ne pouvoit avoir un fondement plus légitime. Dans cet état pitoyable, elle songeoit quelquefois à Tider. Elle étoit bien éloignée d'en attendre du secours. Elle le connoissoit assez, cependant, pour être convaincuë qu'en une pa-

pareille occaſion, il lui ſacrifieroit ſa vie avec joie.

Le carroſſe de la Reine étant arrivé au lieu où Milord Tider avoit fait cacher ſix des ſiens, ils ſortirent avec impétuoſité, & le firent arrêter encore une fois. Le Duc Protecteur fut ſurpris de ce contre-tems. Il prit ces ennemis pour des voleurs, & crut que ſon nom les mettroit en fuite. Il ſe nomme donc; mais cela fit un effet tout à fait contraire. Tider l'attaque avec une valeur bien au-deſſus de celle du Duc. Le Duc l'évita; & ſe voyant trahi par une partie de ſes gens, il excita l'autre à le venger. Les Gardes du Duc Protecteur étoient les plus braves des Anglois. Ce qu'il y eut de plus ſurprenant, c'eſt que les ſix Gardes de la Reine ſe joignirent au Protecteur, malgré les cris de cette Princeſſe, qui les exhortoit à la tirer des mains de ce raviſſeur. On combattit avec toute la furie imaginable. Tider, qui vit que le ſuccès balançoit, commença à douter qu'il lui dût être favorable. Cependant il ne perdit point le jugement: il avoit le viſage découvert, & la Reine le reconnut auſſi-tôt. Sa vûë paſſa dans ſon eſprit pour une eſpéce d'enchantement. Les actions qu'il fit pour la ſauver étoient encore plus ſurprenantes.

Le

Le Duc de Glocestre fut trois fois prêt de périr. Comme Milord se précipitoit au milieu des plus braves ennemis, il fut blessé presque dans toutes les parties de son corps. Il perdoit son sang de tous côtés. Soutenu cependant par une valeur héroïque, il joignit une derniére fois le Protecteur, & lui déchargea sur la tête un coup d'épée qui lui ôta le jugement. Il fuit vers Londres à toute bride, & six des siens qui restoient le suivirent. Le malheureux Tider tomba, & la Reine ne vit bien-tôt plus, ni le vaincu, ni le vainqueur.

Elle passa pour lors du plus cruel désespoir à la pitié la plus touchante. Tider mourant rappella dans son cœur tout ce qu'il y avoit eu jamais de plus vif. Elle descendit promtement de carrosse, & avec les plus précieux de ses ornemens elle tâcha d'arrêter son sang qui couloit en abondance. Il n'y avoit heureusement que fort peu de chemin de-là à Windsor, en sorte que par les sollicitations d'Alfred la Reine remonta en carrosse avec la Fayete. Alfred mit auprès d'elle l'infortuné Milord, qui ne pouvoit connoître l'honneur & le bonheur qu'il avoit. On arriva presque aussi-tôt à Windsor, où Tider fut mis dans un lit, & d'où

la Reine manda de Londres ſes Médecins avec toute la diligence poſſible.

Après qu'elle eut donné ſes premiers ſoins à la conſervation d'une vie qui lui devoit être ſi précieuſe, elle ſongea à prévenir le Duc de Gloceſtre, qui étoit capable de ſacrifier l'Etat pour ſe venger de l'inſulte qu'il croyoit avoir reçûë. Elle écrivit au Cardinal de Winceſtre, & ne lui cacha rien des emportemens du Duc Protecteur. Elle lui apprit toutes les particularités, & de ſon amour, & de ſon enlévement; & ne lui céla que la maniére dont elle avoit été tirée de ſes mains, qu'elle attribua à la valeur & à la fidélité de ceux qui avoient pris ſon parti. Elle finit en lui recommandant la vie du Roi, & en le priant d'examiner les actions du Protecteur, & de lui envoyer à Windſor une garde qui la pût mettre à couvert de l'inſolence du Duc de Gloceſtre. Le Cardinal de Winceſtre étoit le plus honnête homme d'Angleterre, & par conſéquent l'ennemi des violences du Duc Protecteur. Il mania cette affaire avec toute la prudence imaginable. Il mit auprès du Roi quatre nouveaux Officiers entiérement attachés à lui, & il fit partir les Gardes de la Reine & les ſiens pour Windſor. Cela faiſoit environ quatre cens hom-

hommes. Le Marquis d'Hutington les commandoit, jeune homme de mérite & de réputation.

Le Duc Protecteur étoit véritablement pénétré de rage. Il ne sçavoit à qui imputer l'injure mortelle qu'il avoit reçûë. Il avoit bien vû que les actions prodigieuses de Tider lui avoient plusieurs fois arraché la victoire ; mais il ne sçavoit point son nom, & il ne croyoit pas qu'il fût le chef de l'entreprise. Plus il tâchoit de l'approfondir, plus sa raison se perdoit. Il bruloit du desir de se venger, & sa fureur ne trouvoit point de victime qu'elle se pût immoler. Dans cette incertitude, il souffroit des maux infinis. Les remors & la confusion de son crime venoient se joindre à tant de chagrins. Il songeoit avec quel front il paroîtroit devant la Reine, ayant encore la foiblesse de l'aimer. Cependant il fut obligé de garder le lit quelques jours pour les blessures qu'il avoit reçûës dans ce combat. Ce fut là qu'il apprit que la Reine avoit mandé ses gardes & ceux du Cardinal de Wincestre. Il soupira de douleur à cette nouvelle, qui lui fit connoître qu'il avoit manqué une occasion, qui ne se présenteroit jamais. Il en pensa couter la vie à Rochester, qui n'avoit pas sçû choisir des

des amis fidéles. Il fut disgracié, & le Protecteur crut lui faire grace de lui laisser la vie.

La Reine goûta quelque calme lorsqu'elle se vit en sureté à Windsor, & ne fut plus occupée que du danger où étoit Milord Tider. Ses blessures étoient si profondes, que les Chirurgiens n'en purent décider aux deux premiers appareils; & ce ne fut qu'au troisiéme qu'ils répondirent de sa vie. La Reine en fut sensiblement touchée, & la Fayete partagea sa joie. Il n'avoit pas été au pouvoir de cette fille d'oublier Tider. Ni son absence, ni l'amour de la Reine qu'elle connoissoit, ni la confidence de cette Princesse, n'avoient pû la détacher d'un homme qui ne l'avoit jamais aimée. Elle étoit persuadée que l'amour de Tider pour la Reine l'avoit ramené à Londres; mais il est des passions que la raison désavouë, & que le cœur conserve toujours. La Fayete n'avoit pû être témoin du combat de Tider & du Protecteur, sans ressentir une crainte mortelle. Elle l'avoit vû tomber avec désespoir. Sa joie put à peine demeurer cachée, lorsqu'elle sçût qu'il n'étoit plus en danger. La Reine en avoit trop elle-même, pour remarquer celle de la Fayete. Elle ne la dissimuloit point devant

vant elle, ignorant les raiſons qui l'y euſſent pû obliger.

Si-tôt que Milord Tider put parler, il demanda des nouvelles de la Reine. On lui apprit qu'elle étoit à Windſor, où il étoit lui-même depuis ſa bleſſure, & qu'elle y étoit en ſureté. Ce fut là le remède le plus certain pour avancer ſa guériſon. La Reine le vint voir, lorſqu'elle crut le pouvoir faire ſans l'incommoder ; & elle lui témoigna, en des termes fort touchans, ſa reconnoiſſance pour le ſervice qu'elle avoit reçû de lui. Tider l'aſſura qu'il en étoit déja glorieuſement récompenſé par l'honneur qu'elle lui faiſoit. Il ajoûta néanmoins avec un ſoupir, que la Reine entendit trop bien, que la fortune ne lui avoit pas été auſſi favorable qu'il l'eût ſouhaité; que ſi elle avoit écouté ſes vœux, elle auroit ſauvé la Reine, & terminé des jours qu'il traînoit depuis ſi long-tems dans l'infortune. La Reine ne répondit pas préciſément au ſens de ces paroles. Elle lui marqua ſeulement, qu'elle prenoit part à ſa ſanté, & elle le quitta quelque tems après. Elle continua à le voir preſque tous les jours qu'il reſta encore au lit. Tant de bontés, & ſa jeuneſſe, l'en tirérent bien-tôt. Ce Lord fut guéri en un mois, & ſes Médecins lui permirent de quitter la chambre. Il

Il commença par aller remercier la Reine de la part qu'elle avoit prise dans sa maladie. Elle le reçut avec joie, mais non pas sans émotion. Le dernier service de Tider avoit, non-seulement surmonté la résolution qu'elle avoit prise de l'oublier, mais encore tellement établi ce Lord dans son cœur, qu'il n'y avoit jamais été plus puissant. Ce n'étoit plus une inclination secrette qu'elle s'osoit à peine avouer à elle-même, & que sa gloire étouffoit aussi-tôt qu'elle commençoit à paroître: C'étoit une passion impétueuse, que la reconnoissance approuvoit, & que la raison ne pouvoit plus détruire. Tout lui parloit pour Tider. Elle étoit sans cesse occupée du souvenir, qu'elle lui devoit l'honneur & la vie, & que sans lui elle seroit l'esclave de l'homme du monde qu'elle haïssoit le plus.

La Reine laissa donc voir à Tider une partie de ce qu'elle pensoit; & lorsqu'il croyoit lui rendre graces des soins dont elle l'avoit honoré, il reçut de cette Princesse des complimens proportionnés à l'action qu'il avoit faite. Il n'y avoit, lui dit-elle, que le vaillant Tider, de qui je pusse espérer du secours si à propos. Ensuite, elle lui demanda par quel hazard il étoit en Angleterre, & comment il avoit

il avoit appris le deſſein du Protecteur. Tider s'embarraſſa à cette demande. Que puis-je dire à votre Majeſté, lui répondit-il ? Je vai devenir criminel. Elle ſe ſouvient peut-être de la parole que je lui avois donnée en la quittant. Hélas, Madame, je ne l'ai point exécutée. Il m'a ſemblé que ma paſſion tiroit des forces de mon éloignement. J'étois revenu mourir en Angleterre. Je n'ai pu mourir innocent. Vôtre Majeſté ſçait mon crime. Pourquoi m'a-t-elle retiré d'une mort dont j'étois ſi proche, que j'avois ſi bien méritée, & que je rencontrois ſi glorieuſement ?

La Reine ſourit au diſcours de Tider. Milord, lui dit-elle, vous ne méritez point de mourir. Peut-être obtiendrez-vous du tems les ſentimens que vous ſouhaitez, & que vous devez avoir. Cependant, gardez le reſpect & la diſcrétion dûs au rang de celle que vous aimez. Ne l'obligez pas à changer les maniéres qu'elle a avec vous, & apprenez-moi comment vous avez été inſtruit de l'entrepriſe du Duc de Gloceſtre. Milord Tider lui raconta ſon ſéjour à Londres, le choix que Rocheſter avoit fait d'eux pour ſervir le Protecteur dans ſon enlévement, & la difficulté qu'il avoit trouvée à en avertir ſa

Majesté. Ils eurent ensuite une conversation générale, où le mérite de Tider se découvroit toujours à la Reine plus grand qu'elle ne se l'étoit imaginé.

Elle voulut passer une partie de l'été à Windsor, & fit venir ses filles d'honneur & ses Officiers; mais elle n'y voulut recevoir aucune visite. Tider étoit la cause de cette solitude. La Reine ne l'avoit fait connoître qu'au Marquis d'Hutington, à qui elle avoit confié l'entreprise du Duc de Glocestre, & que c'étoit Tider qui l'avoit rompuë par son ordre. Le Marquis lia bien-tôt amitié avec Tider. Il trouva qu'il étoit digne de la sienne. Ces deux Seigneurs avoient de l'esprit infiniment; leur conversation plaisoit à la Reine; elle jouoit avec eux une partie du jour;les soirs elle se promenoit dans les jardins de Windsor. L'art & la nature les avoient rendus les plus magnifiques de l'Europe.

Quelquefois la Reine se promenoit avec Tider, quelquefois elle étoit seule avec la Fayete; mais toujours ce Lord étoit présent à ses pensées. Elle les communiquoit à la Fayete, & lui causoit plus ou moins de douleur, selon que sa tendresse pour Tider étoit plus ou moins forte. Que fais-je ici,disoit-elle,d'un homme dont je sçai que je suis aimée, que je

ne

ne dois point aimer, & que j'aime cependant avec violence? Je lui dois, il eſt vrai, ce que j'ai de plus cher au monde; mais que puis-je inférer de ma reconnoiſſance? Comblons-le de bienfaits. Elevons-le. Je le puis faire, malgré le Duc de Gloceſtre. Le Cardinal de Winceſtre appuyera ma réſolution. Hélas! reprenoit-elle, je ſçai trop combien il mépriſe ces récompenſes vulgaires. Je l'ai déja vû une fois me ſacrifier ſa fortune. Il a expoſé ſa vie pour moi. Je connois ſa fierté & ſon orgueil. La Fayete, continua-t-elle, en prenant le bras de cette fille, crois-tu qu'il aſpire à de plus hautes récompenſes?

La Fayete, comprenant le ſens du diſcours de la Reine, étoit dans un embarras d'autant plus grand, que l'amour & la vertu partageoient ſon ame. Elle voyoit la Reine balancer, & capable de tout faire pour ſon amant. Si elle répondoit favorablement pour Tider, elle perdoit pour jamais l'eſpérance de le poſſéder, qu'elle n'avoit pu encore ôter de ſon cœur. Si elle ſuivoit dans ſa réponſe ce que lui dictoit ſa paſſion, il lui ſembloit qu'elle faiſoit à ſon amant une trahiſon indigne d'une ame généreuſe. Elle ſuivit donc le panchant de ſa vertu. Je ne

puis dire à votre Majesté, répondit-elle en se faisant une cruelle violence, jusqu'où Milord Tider aspire; mais je croi qu'il est peu de choses dont il ne se puisse flatter. Quoi! prétendroit-il épouser la Reine d'Angleterre, reprit la Reine en rougissant de honte? Je sçai, poursuivit-elle, que la veuve du Roi Jean se remaria à un Comte de la Marche; mais Tider n'approche point de ce rang, & je sors d'un Sang plus illustre que celui de cette Reine. La Fayete acheva de se vaincre, encore que le fond de son cœur fût percé d'une mortelle douleur. La Princesse dont vous parlez, dit-elle à la Reine en tremblant, étoit Reine d'Angleterre aussi bien que votre Majesté. Milord Tider se prétend issu d'une Maison aussi fameuse que celle du Comte de la Marche, & il a sans doute plus de mérite.

La Fayete flatoit agréablement la Reine, & déja elle se représentoit Tider fils de Leolin Prince de Galles, créé Comte de Milford, issu du Sang des Rois Bretons, quand la splendeur des Rois de France, ses ayeux, & la gloire de Henri V. son Epoux, vinrent fraper tout-à-coup ses yeux. Elle en fut éblouïe, son amour ne put soutenir un si grand éclat.

La

La gloire en triompha. Que répondrois-je, disoit-elle, à tous les Rois de l'Univers, dont je suis descenduë, & qui me sont alliés, si j'avois introduit Tider dans leur famille? Exposerai-je aux yeux de tout le monde ma honte & ma foiblesse? Serai-je dans les siécles à venir le modéle des Princesses mes alliées, & me verrai-je le reste de ma vie l'infamie des François, la honte des Anglois, & le mépris des uns & des autres? Non, la Fayete, non; le mérite de Tider, & ce que je lui dois, ne me peuvent faire oublier ma gloire. Je justifierois l'attentat du Duc de Glocestre, en faisant voir que je n'en étois pas indigne. Je donnerois au Roi mon fils la confusion de n'oser de sa vie me voir, ni entendre prononcer mon nom.

La Reine s'affermit de telle sorte dans cette derniére résolution, qu'elle se reprocha à elle-même l'incertitude où elle avoit été un moment auparavant. Elle projetta donc ce qu'elle vouloit faire pour l'élévation de Tider; & sur-tout elle jugea à propos de ne le plus laisser à Windsor. Ce Lord ignoroit le malheur dont il étoit menacé. Il jouïssoit tranquillement des plaisirs que lui fournissoit la vûë de la Reine. Son amour s'augmentoit sans

qu'il ſongeât à aucune ſuite. Il croyoit qu'il devoit toujours voir cette Princeſſe; il ſe faiſoit une idée d'une longue & douce félicité.

Il ſe promenoit dans un petit bois, qu'on avoit pratiqué dans le jardin de Windſor, un matin, qu'il croyoit la Reine encore au lit, lorſqu'il l'apperçut à quelques pas de lui avec la Fayete. Il n'oſoit par reſpect s'approcher d'elle; mais la Reine s'avançant vers lui, Je vous cherchois, Milord, lui dit-elle. Votre ſanté me paroît enfin rétablie; & il ne me pouvoit arriver une joie plus parfaite, que de vous devoir la vie & l'honneur, ſans qu'il vous en ait coûté que des bleſſures glorieuſes. Je vous ai aſſez retenu à Windſor. Il eſt tems que vous en partiez; mais ne reſtez point en Angleterre. Le Duc de Gloceſtre eſt devenu votre ennemi. Il y eſt trop puiſſant, & nous aurions peut-être de la peine à vous ſauver de ſa fureur. La France ſera votre azile. La Reine ma mére, & le Duc de Betfort mon beau-frére, m'acquitteront de ce que je vous dois. Je leur écris, & je leur mande le ſervice que vous m'avez rendu. Diſpoſez-vous donc à partir, Milord; & croyez que ce n'eſt pas ſans chagrin que je vous éloigne de moi.

Les

Les changemens que la Reine remarqua ſur le viſage de Tider à meſure qu'elle parloit, lui découvrirent la peine que lui cauſoit ſon diſcours. Madame, répondit-il, qu'eſt-ce que vôtre Majeſté me propoſe ? Que me parle-t-elle d'azile & de récompenſe, pendant qu'elle me procure le ſeul malheur auquel je ne pourrai ſurvivre ? Mais je n'ai qu'un mot à dire à vôtre Majeſté. Je m'étois promis, & je lui avois promis, de ne paroître jamais devant elle qu'avec des ſentimens que je pourrois avouer. Deux ans d'abſence, & quatre cens lieuës d'éloignement, n'ont pû ramener mon cœur à la raiſon. J'ai manqué à la parole que j'avois donnée à vôtre Majeſté, & je ſuis revenu à Londres. Mon crime eſt excuſable, puiſqu'il m'a fourni l'occaſion de vous rendre quelque ſervice. Je ne demande à vôtre Majeſté, que la permiſſion de paſſer le reſte de ma vie dans la maiſon que j'occupois devant le Palais Royal de Weſtminſter. Elle me ſera plus agréable que le ſéjour & les honneurs que vous me deſtinez en France, puiſque j'y pourrai quelquefois entrevoir vôtre Majeſté. Je flatterois une paſſion injuſte, repliqua la Reine, & je prolongerois vos malheurs, Milord, ſi je vous accordois une demande ſi dérai-

ſonnable. Vous n'êtes pas né pour être toujours malheureux : il faut abſolument que vous vous défaſſiez d'une paſſion qui vous le rendroit toujours. Vous ſçavez que je ne l'ai que trop flattée, que j'ai eu pour vous plus d'indulgence que je n'en devois avoir; mais je ne pourrois en autoriſer la ſuite, ſans un crime. La Reine d'Angleterre ne doit point ſçavoir que Milord Tider l'aime, & qu'il eſt caché à Londres pour la voir. Ignorez-le donc, Madame, interrompit Tider, & laiſſez-moi le ſoin de ma fortune: mais que vôtre Majeſté ſoit perſuadée, que je ne puis me vaincre, ni renoncer à l'eſpérance de la voir. Si vôtre Majeſté me l'ordonne abſolument, j'obéirai; mais ce ſera en finiſſant une vie qui me ſeroit inſupportable. Le Duc Protecteur ne cherchera pas long-tems ſa victime, & j'irai moi-même la lui préſenter.

Ce n'eſt donc pas aſſez, reprit la Reine, que votre départ m'afflige; vous voulez enfin m'offenſer. Vous le pouvez, Milord, & augmenter les chagrins que je reſſens. Cependant vous vous conſulterez. Reſtez encore trois jours à Windſor, & vous me direz enſuite votre réſolution. La Reine changea auſſi-tôt de converſation : & bien que la triſteſſe, qui

étoit

étoit peinte ſur le viſage de Tider, & l'amour qui paroiſſoit en ſes yeux, touchaſſent ſenſiblement le cœur de cette Princeſſe, ſa gloire avoit fait une telle impreſſion ſur ſon eſprit, qu'elle réſolut abſolument de bannir Tider, & d'éviter une vûë trop dangereuſe pour elle.

Les trois jours que la Reine avoit donnés à Tider ſe paſſérent, ſans que ce Milord fût capable de prendre une réſolution. Le déſeſpoir & la plus vive douleur le pénétroient. La Reine le vit en cet état le ſoir de ce dernier jour, & voulut enfin fixer ſon départ. Quel parti avez-vous pris, Milord, lui dit-elle dans la Salle de Windſor auprès d'une fenêtre, d'où chacun ſe tenoit éloigné par reſpect? N'avez-vous pas reconnu que je vous propoſois celui que vous devez ſuivre, pour peu que vous ayez de raiſon? J'ai reconnu, répondit Milord, que j'étois le plus malheureux de tous les hommes; mais, Madame, vous me pouvez rendre le plus fortuné. Ne m'ordonnez pas ſur-tout de vous quitter, ou commandez-moi de ceſſer de vivre. La Reine vit bien que rien ne pouvoit ramener Tider. Elle acheva de faire ſur elle-même le dernier effort. Puiſque vous ne voulez pas de vous-même entrer dans mes ſentimens,

mens, vous m'obligez enfin à une conduite que j'avois voulu éviter. Il vous doit être glorieux, Milord, que je vous défende l'Angleterre. Vous m'avez paru aimable, & vous m'avez ſauvé la vie; mais enfin, je ſuis Reine, & tous les trônes de l'Europe ſont remplis par ma Maiſon. Je ne vous en dis pas davantage. Vous m'entendez. Partez demain avant le jour. Je vous défens de reſter en Angleterre, & d'y revenir que je ne vous y rappelle. Laiſſez-moi le ſoin de votre fortune. Adieu, Milord. Obéiſſez. La Reine ſe retira auſſi-tôt à ſon appartement, dans la réſolution de ne plus voir Tider. Là, elle s'abandonna à la triſteſſe, que la grandeur de ſon rang l'avoit forcée de cacher à Milord.

Tider étoit reſté immobile dans la Salle de Windſor. Tant de penſées différentes ſe préſentoient à lui, qu'il en étoit, pour ainſi dire, accablé. Ce que la Reine venoit de lui dire l'avoit comblé de joie & de triſteſſe. On lui laiſſoit entendre aſſez clairement qu'il étoit aimé, & on le banniſſoit pour jamais. Quelle gloire, diſoit-il en lui-même, d'avoir ſurmonté la plus grande & la plus belle Reine du monde! Quelle cruauté de la perdre, & de ne la plus voir! Madame, s'écrioit-il, pourquoi

quoi avez-vous permis que j'entendiſſe des paroles ſi favorables ? Je vous aurois quittée avec moins de regret. Son irréſolution ne ſe pouvoit calmer. Tantôt ſa fierté s'applaudiſſoit que la Reine partageât ſa tendreſſe. Il oublioit dans ce moment tous les malheurs de ſa vie. Bientôt il ſe reſſouvenoit, qu'en apprenant un bonheur ſi peu eſpéré, on lui avoit prononcé l'arrêt de ſa mort, puiſqu'on lui avoit défendu une vuë ſi chére. Quelque avantageuſe que fût la raiſon de ſon banniſſement, il étoit toujours banni. Depuis trois mois, diſoit-il, je vois tous les jours la Reine; ſa converſation m'étoit permiſe ; on me ravit l'un & l'autre. L'on croit que j'y pourrai ſurvivre. Non, s'écrioit-il. Il faut mourir, ou n'être pas privé de ſa vûë.

Cette derniére idée appaiſa un peu ſa violence. Il ne déſeſpéra pas d'engager la Reine à lui permettre de la voir quelquefois. Quand elle auroit mis des années pour terme à la faveur qu'il demandoit, il en eût été content. La ſeule penſée de ne la voir jamais le déſeſpéroit. Il paſſa toute la nuit dans ces agitations. Le matin, lorſqu'il crut à peu près que la Reine étoit levée, il alla à ſon appartement. Milord Hutington étoit dans la premiére an-

tichambre avec quelques filles de cette Princesse. Il regarda Tider, & fut étonné de lui voir quelque chose de funeste dans les yeux. Il l'aborda, pour lui demander la cause de sa tristesse; mais Tider, sans lui répondre, pria une des filles de la Reine de le faire parler à la Fayete. Cette fille entra dans la chambre de cette Princesse, & lui amena bientôt la Fayete. Tider la pria en des termes très-pressans de supplier la Reine de sa part, qu'elle lui accordât encore une fois la permission de la voir. La Fayete souffroit cruellement, en voyant ces marques de la passion de Tider pour la Reine, elle qui en avoit une aussi brulante pour lui. Elle ne lui répondit rien, mais elle alla trouver la Reine, qui étoit en deshabillé dans son cabinet, & elle s'acquitta de la commission que Tider lui avoit donnée. La Reine avoit passé la nuit dans le trouble & dans le désordre. Elle ne souffroit guéres moins que Tider de l'absence qu'elle lui commandoit. C'avoit été par une force d'esprit extraordinaire, qu'elle avoit banni un amant qui lui étoit si cher. Elle craignoit, si elle s'exposoit encore à le voir, que sa foiblesse ne triomphât enfin de sa gloire. Aussi elle envoya la Fayete avec un refus.

Ti-

Tider le reſſentit vivement, & ſe trouva pour lors ſaiſi d'une eſpéce de déſeſpoir. Mademoiſelle, dit-il à la Fayete. Retournez, je vous en conjure, vers la Reine. Obtenez qu'elle ne porte pas plus loin la fureur qui me tranſporte. Je ne ſçai plus où je ſuis, & elle va me réduire à des extrémités qui m'étonnent. La Fayete, auſſi troublée que lui, retourna trouver la Reine, & lui dit encore que Milord Tider l'avoit engagée à revenir la prier de lui permettre de la voir. La Reine ſe choqua de la réſiſtance que Tider apportoit à ſes ordres. Elle défendit à la Fayete de lui en parler davantage. Cette fille retourna porter cette fâcheuſe réponſe à Tider. Il ſe promenoit à grands pas dans le même lieu où elle l'avoit laiſſé, & avec l'air d'un homme furieuſement tourmenté. Il vit revenir la Fayete, & comprit en la voyant qu'elle n'avoit rien obtenu. Alors ſa paſſion l'aveugla. Son tranſport troubla ſa raiſon. Il entra dans la ſeconde antichambre, & n'y trouvant perſonne qui l'arrêtât, il paſſa dans la chambre de la Reine. Les autres filles de cette Princeſſe qui y étoient avec la premiére Dame d'honneur du lit, furent extrêmement ſurpriſes de voir un homme entrer ſi librement dans la chambre de

la

la Reine ; mais leur étonnement s'augmenta, lorſqu'elles lui virent prendre le chemin du cabinet, dont la porte étoit entr'ouverte. La premiére Dame d'honneur du lit fit un cri, & courut pour ſe mettre au devant de Milord ; mais l'amour redoubla les pas d'un amant. Tider étoit déja dans le cabinet. Les femmes de la Reine continuoient leurs cris & leurs plaintes.

C'eſt une Loi auſſi ancienne que la Monarchie, qu'il eſt défendu à aucun Anglois d'entrer dans le cabinet de la Reine. Le Roi n'a pas lui-même ce privilége. Il péche contre ce qu'il doit à la pudeur & au rang de la Reine, lorſqu'il le fait ; & tout autre que lui qui y entre, ne fut-ce que par hazard, eſt criminel de haute trahiſon & digne de mort. La premiére Dame d'honneur du lit n'eſt reçûë dans ſa charge, qu'en faiſant ferment de n'y jamais laiſſer entrer d'homme ; & l'on n'avoit point d'exemple que cette loi eût jamais été violée.

La Reine frémit à la vûë de Tider. La honte & la colére la tranſportérent dans un même moment. Elle étoit en un état où jamais nul homme ne l'avoit vûë, décoiffée, les jambes nuës, & n'ayant ſur elle qu'un habit léger, qui laiſſoit voir une

une partie de ſa gorge & de ſes bras. Tider ne ſongeoit point à l'inſolence de ſon entrepriſe. Eclairé par l'amour ſeul, il vit ces beautés de la Reine avec un tranſport qui l'éblouït. Il n'avoit véritablement pour lors aucune connoiſſance de lui-même, & il étoit entraîné par un mouvement au deſſus de ſa raiſon. Il ſe jetta cependant aux pieds de cette Princeſſe. Je mourrai en cet état, lui dit-il, ou vous m'écouterez un moment. La Reine trembloit, & n'avoit pas la force de le repouſſer. Malheureux, lui cria-t-elle, qu'as-tu fait? Elle n'eût pas le tems de dire rien davantage. Les cris de la premiére Dame d'honneur du lit avoient attiré Hutington dans la chambre de la Reine, & toutes les autres femmes de cette Princeſſe. Le Palais de Windſor ſe trouva dans une conſternation terrible. La Reine ſortit de ſon cabinet dans une pâleur inconcevable. Elle vit l'horrible effet que l'action de Tider alloit produire. Arrêtez cet inſolent, dit-elle à Hutington. Que la premiére antichambre lui ſerve de priſon, & ſur-tout que ce qui vient d'arriver ne ſe divulgue pas. Les femmes de la Reine firent ſortir Tider du cabinet. Hutington l'arrêta dans la chambre de la Reine, & le conduiſit dans la premiére an-

antichambre, ſans que Tider réſiſtât. Il ne lui ſembloit pas qu'il connût tout ce qui ſe paſſoit. Lui ſeul au milieu de tant de trouble conſervoit une tranquillité ſurprenante.

Peu de tems après on fit monter Tider, par l'ordre de la Reine, dans un appartement haut où Hutington demeura avec lui; & par les ſoins de la Fayete le bruit de cette action ne paſſa pas l'appartement de cette Princeſſe. Lorſqu'Hutington fut ſeul avec Tider; Que venez-vous donc de faire, Milord, lui dit-il? Ignoriez-vous les loix ſévères qui défendent aux Anglois, ſur peine de la vie, d'entrer dans le cabinet de la Reine? Milord, répondit triſtement Tider, je ne les ignorois pas. J'ai réuſſi dans mon deſſein: je cherchois la mort, je l'ai trouvée. Ce diſcours ouvrit les yeux à Hutington. Il avoit déja ſoupçonné ce Lord d'avoir pour la Reine une inclination, qui avoit peu de rapport avec l'état de ſa fortune.

QUATRIEME PARTIE.

LA Reine étoit dans un état digne de pitié. Lorſque la Fayete fut de retour

tour auprès d'elle, cette Princeſſe lui découvrit toute ſa douleur, Etois-je réſervée, diſoit-elle à cette fille, à un affront ſi cruel, & le devois-je recevoir de Tider? Que va penſer Hutington? Que vont croire toutes mes femmes? Après cette avanture, auront-elles la moindre eſtime pour moi? Tider eſt entré dans mon cabinet. Tider a fait ce que le feu Roi n'avoit jamais entrepris; il m'a vûë en deshabillé. Puis-je encore paroître aux yeux des Anglois avec quelque gloire? Avois-je juſqu'ici tant ménagé ma réputation, pour la perdre en un moment, d'une maniére ſi honteuſe? Helas! ſi le Duc Protecteur l'apprend, balancera-t-il à croire, que je n'étois fiére que pour lui, & que je me ſuis abandonnée à un homme bien au deſſous de ſon rang?

L'affliction de la Reine croiſſoit, à meſure qu'elle réfléchiſſoit ſur ſon avanture. La Fayete tâchoit en vain de la conſoler. Tous ceux, qui ont vû la hardieſſe de Milord Tider, diſoit-elle à la Reine, ont bien reconnu, qu'il l'avoit euë malgré vous. Ah! répondit la Reine tout en colére, il n'en eſt pas moins criminel. C'eſt un inſolent, ſon ſang ſeul peut faire connoître que je n'étois pas de concert avec lui pour un ſi cruel outrage.

Il

Il doit mourir, la Fayete, il doit mourir. Vôtre Majesté, reprit-elle, songe-t-elle bien qu'elle doit l'honneur & la vie à Tider? Il vient de m'ôter l'un, continua la Reine brusquement; son attentat n'est pas moins grand que celui du Duc de Glocestre. J'aurai de la peine, il est vrai, poursuivit-elle, à prononcer l'arrêt de sa mort; mais c'est cet arrêt seul cependant qui peut me rendre ma réputation. Si Tider, reprenoit-elle, étoit d'une condition plus relevée, je pourrois l'épouser. Il n'y a point de milieu. Ah! je ne pourrai jamais me résoudre d'épouser Tider. Je perdrois ma réputation, en la voulant sauver. Je me couvrirois de honte & d'infamie. Hélas! que je suis cruellement combattuë!

La Reine s'étoit mise au lit. Elle y passa le jour, & toute la nuit suivante, dans des émotions & des troubles qu'on peut à peine exprimer. Non seulement le repos lui fut inconnu, mais encore elle souffrit toutes les peines dont un esprit peut être accablé. Le parti qu'il faloit prendre entre deux extrémités si cruelles, étoit si terrible, qu'il ébranloit sa constance, & son cœur succomboit sous les idées effrayantes qui l'environnoient.

Le matin, elle parut un peu plus tranquille. Elle manda à Hutington de lui ame-

amener Tider. Il parut devant elle avec un air si abbatu, qu'elle se sentit toucher de pitié en le regardant. Quel motif, Milord, lui dit-elle, vous a pû porter à un crime dont vous ne pouvez ignorer la peine? Aviez-vous si peu de respect pour moi, que vous eussiez formé le dessein de m'offenser impunément? Vôtre Majesté, répondit Tider, est persuadée que mon crime a eu une cause plus involontaire, & mon cœur n'a jamais eu de sentimens qui fussent éloignés de ce que je devois à ma Reine. En êtes-vous moins coupable, reprit la Reine? Votre audace est-elle moins criminelle? Et quelle idée pensez-vous qu'il en reste à ceux qui en ont été les témoins? Ignorez-vous les Loix d'Angleterre, & que ma réputation en est flétrie pour jamais? Ma vie la réparera entiérement, continua languissamment Tider: la mort sera une faveur pour moi. Mon seul déplaisir en mourant sera de vous avoir offensée. Cruel, lui dit la Reine, à quelle extrémité me réduis-tu, d'être forcée d'immoler ta vie à ma gloire? Hélas! Je sai ce que je dois à ta valeur. Dis-moi si tu sçais un moïen d'éluder nos loix, qui me puisse rendre ma réputation; dis-le-moi, & tu me trouveras assez reconnoissante pour sauver tes jours.

Je n'en sçai point, reprit Tider ; & quand j'en sçaurois un, rien ne pourroit m'obliger à vous l'apprendre. Que ferois-je, Madame, d'une vie qui m'est odieuse, sans cesse tourmenté par une passion criminelle, privé de la seule chose qui me la faisoit supporter ? Et moi, Tider, interrompit la Reine, j'en sçai un dont je vai me servir. Vous connoîtrez par-là combien vôtre vie m'est précieuse, puisque je me suis vaincuë en votre faveur, & que pour vous la sauver je consens à m'oublier moi-même. Il n'y a que l'époux de la Reine, qui puisse entrer dans son cabinet sans mériter la mort. Vous n'êtes pas Roi, Tider ; mais vous pouvez être l'époux de la Reine ; & puis qu'il faut vous perdre, ou vous épouser, mon cœur ne balance plus. J'oublie que vous m'avez offensée, & je me souviens seulement de vôtre amour, & de ce que je vous dois.

L'étonnement, les transports, & le ravissement de Tider se peuvent plûtôt concevoir qu'exprimer. Ils furent long-tems sans paroître autrement que par un silence plus éloquent que les expressions les mieux choisies. Il tomba aux pieds de la Reine. Son trouble & son désordre marquérent combien il étoit pénétré de reconnoissance. Madame, lui cria-t-il, ne vous

vous oubliez pas à ce point, que de descendre jusqu'à un malheureux, qui n'est recommandable que par l'amour qu'il a pour vous, que par un amour téméraire qui seul le rend digne du supplice. La Reine lui tendit la main avec une douceur charmante. Ne vous rabaissez point, Milord, lui dit-elle, lorsque je vous éléve jusqu'à moi; & croyez, quelque chagrin que votre hardiesse m'ait d'abord causé, que je ne puis être fâchée qu'elle m'impose la nécessité de vous épouser. Tider étoit si peu accoûtumé à être heureux, & passoit d'une telle extrémité à une autre, qu'il n'étoit pas extraordinaire que des paroles entrecoupées, qui avoient un sens confus, marquassent sa joie & sa surprise. Cependant, la Reine ne fit plus paroître d'incertitude, depuis qu'elle eut pris son parti; & elle fit la chose d'une maniére que Tider lui en eut une double obligation. Elle le releva avec bonté. Elle manda toutes ses femmes, qui avoient été présentes à l'action de Tider, & leur déclara en présence de Hutington, qu'elles ne devoient pas être surprises de voir l'action de Milord Tider impunie; qu'à la vérité, il n'avoit pas eu droit de la faire, mais qu'il n'avoit fait qu'anticiper la permission que le mariage pouvoit lui en

don-

donner. Enſuite, elle leur apprit qu'elle étoit réſoluë d'épouſer Tider ; & elle leur recommanda le ſecret d'une maniére à le faire obſerver, d'autant plus que la Reine avoit des bontés pour ſes domeſtiques qui l'en faiſoient adorer.

L'infortunée la Fayete ne put ſurvivre à la douleur, que le mariage de la Reine avec Tider lui donna. Son amour avoit été le plus malheureux dont on pût fournir l'exemple. Non ſeulement il n'avoit été accompagné d'aucune des douceurs qui le nourriſſent pour l'ordinaire ; non ſeulement celui qu'elle aimoit ignoroit ſa paſſion, mais encore elle aimoit ſans l'avoir jamais avoüé à perſonne. Confidente d'une rivale qu'elle ſçavoit être adorée, elle avoit reſſenti une jalouſie d'autant plus cuiſante, qu'elle l'avoit renfermée en elle-même. Elle voyoit que la Reine alloit épouſer Tider. Elle-même l'y avoit pouſſée. Elle ne s'en repentoit pas ; mais ſon corps ne put ſupporter l'effort qu'elle avoit fait ſur elle-même. Il lui prit une fiévre continue, qui dès le commencement de ſon mal le fit juger dangereux.

La Reine & Milord Tider furent affligés de ſa maladie, mais elle ne retarda pas leur bonheur. Le ſoir même, l'Abbé de S. Alban, premier Aumonier de la Rei-

Reine, les maria dans la Chapelle Royale de Windſor. Jamais un homme n'étoit paſſé du comble du malheur à la ſuprême félicité comme le fortuné Tider. Il deſcendit, pour ainſi dire, de l'échafaut, pour monter au lit de ſa Reine, d'une Reine dont il étoit aimé, & qu'il adoroit. Que ce mariage lui fut glorieux, qui le rendit poſſeſſeur de la plus grande de toutes les Reines, de la plus ſpirituelle de toutes les Princeſſes, & de la plus belle de toutes les femmes! Ce fut pour lors, que la Reine avoüa à Milord le foible qu'elle avoit ſenti pour lui dès le premier moment qu'elle l'avoit vû. Ils ſe rendoient compte de toutes les circonſtances de leur paſſion. Quelle délicateſſe! quelle tendreſſe! & qu'ils eurent lieu d'être contens!

Cependant, ayant appris que la Fayete étoit à l'extrémité, ils coururent la voir, & ils la trouvérent plus mal qu'on ne leur avoit dit. Ils remarquérent, que la peine de ſon eſprit ſembloit encore paſſer celle de ſa maladie. Quelque chagrin vous troubleroit-il? lui dit la Reine, avec cet air engageant qu'elle avoit pour la Fayete. M'auriez-vous caché quelque déplaiſir que vous nourririez dans vôtre cœur? La Fayete tourna ſes yeux mourans

rans vers Tider; puis regardant la Reine d'une maniére touchante; Oui, Madame, lui dit-elle, je vous ai caché un feu dévorant qui me tuë & qui me consume. Je n'en suis pas fâchée. Généreuse comme je vous connois, peut-être y eussiez-vous voulu apporter un reméde qui eût traversé votre bonheur. Je me suis tuë trois ans, & je me tairois encore, si la mort que je sens être proche n'éfaçoit la honte de ce que je vai dire. Pardonnez-moi, Madame, si je vous avoue, que depuis le jour où vous me laissâtes espérer que j'épouserois Milord Tider, j'ai été votre rivale. Dieu m'est témoin si je l'ai déservi auprès de vous, & vôtre Majesté le sçait aussi. Je meurs la victime de ce feu secret. Milord, songez quelquefois à ma destinée.

La Reine & Tider se regardoient l'un l'autre avec un étonnement réciproque. Ils ne sçavoient que répondre à ce discours. Ils l'auroient fait inutilement; la Fayete avoit avancé sa mort en parlant. Elle tomba en foiblesse. Lorsque la raison la quitta, la nature agit seule. Ses yeux s'attachérent sur Tider. Elle prononça trois fois son nom, & mourut presque dans le même instant. La Reine & Tider se retirérent affligés jusqu'au vif de ce triste & pitoyable spectacle. Deux ou

trois

trois jours leur en firent perdre l'idée, & l'amour leur ramena des momens plus agréables.

Ils n'étoient troublés que par la crainte d'être découverts par le Duc Protecteur. La puiſſance abſoluë qu'il avoit uſurpée en Angleterre, & le ſujet qu'il avoit de haïr Milord, leur faiſoient appréhender ſa vengeance. En effet, ce Duc ne fut pas plûtôt guéri des bleſſures qu'il avoit reçûës dans ſon injuſte entrepriſe, qu'il ſe ſentit entiérement occupé du déſir de ſe venger, tant de la Reine, que de ceux qui la lui avoient ravie. Ce n'eſt pas qu'il n'aimât encore cette Princeſſe; mais il déſeſpéroit de s'en faire aimer, & il jugeoit bien qu'après ce qui lui étoit arrivé, elle prendroit des meſures pour éviter de tomber une ſeconde fois entre ſes mains. Il n'y avoit que la force ouverte qui pût l'y remettre; mais il ne pouvoit guére s'en ſervir, ſans expoſer l'Angleterre aux fureurs d'une guerre civile. Cependant, comme ſon intérêt lui étoit plus précieux que le bien de l'Etat, il n'héſita pas à prendre ſa réſolution. Il cacha avec ſoin ce qui lui étoit arrivé, & ce ne fut que ſecrétement qu'il tâcha de découvrir par quel hazard la Reine avoit été ſi à propos ſecouruë. Les ſoins qu'il ſe donna là-deſ-

ſus furent inutiles. Il en fut déſeſpéré, & il ne s'affligea pas moins du parti que la Reine prenoit de ne plus venir à Londres, & de demeurer à Windſor avec cinq à ſix cens Gardes. Windſor ne pouvoit être forcé que par une armée de vingt mille hommes. Le Duc n'étoit pas moins embarraſſé de la conduite qu'il devoit tenir. Ces difficultés le rebutoient; & la fortune, qui vouloit favoriſer ces amans, engagea ce Prince dans de nouvelles paſſions, qui aſſoupirent celle que la Reine lui avoit inſpirée.

La Ducheſſe de Brabant aborda à Douvres, & envoya demander un azile au Duc Protecteur. Elle étoit fille d'Albert de Baviére, Comte de Hainaut, de Hollande, de Zelande, & de Friſe; & la nature ne s'étoit pas contentée de la faire naître héritiére de ces quatre Provinces, & par conſéquent la plus riche de l'Europe; elle lui avoit encore donné une beauté éclatante & autant d'eſprit qu'il en faut à une Souveraine. Le panchant, qu'elle avoit pour la galanterie, étoit le ſeul défaut conſidérable qu'on lui pût imputer; & ce fut aſſez pour rendre inutiles tant de belles qualités. La richeſſe de ſa dot, & ſon excellente beauté, l'avoient fait rechercher par tous les Princes de l'Europe. Le Com-

te son pére leur avoit préféré Monsieur, Duc de Touraine, second fils du Roi Charles VI. La jeune Princesse sembloit destinée au comble de la fortune. Le Dauphin, frére aîné du Duc de Touraine, mourut. Ce Duc lui succéda, & Madame se vit Dauphine de France, & l'héritiére présomptive de cette Couronne. Par un revers assez cruel de la fortune, le nouveau Dauphin fut empoisonné, & la Dauphine réduite à se retirer à Mons auprès du Comte son pére, qui mourut quelque tems après, & laissa tous ses Etats à sa fille sous la tutelle de la Comtesse de Hainaut sa mére.

La Dauphine, Comtesse de Hainaut, avoit été élevée avec un jeune Seigneur de Zelande nommé Borzell, qui avoit un grand mérite. Il étoit d'ailleurs parfaitement beau & bien fait. Ces qualités plûrent infiniment à la Dauphine. Borzell s'en apperçut. Il étoit hardi & téméraire; il devint amoureux de sa Souveraine. Il le lui avoüa, & elle ne lui en témoigna aucun chagrin. La Comtesse de Hainaut songea à marier sa fille. Elle étoit sœur du Duc Philippe de Bourgogne. Le second des fils de ce Prince avoit eu en partage les Duchés de Brabant, de Lothier, & de Limbourg. Ils confinoient aux Etats de

la Dauphine. La Comteſſe crut faire un grand coup de politique, de marier la Dauphine avec le Duc de Brabant, & d'unir par cette alliance ſept Provinces des Païs-Bas. Les Etats du Païs entrérent dans le ſentiment de la Comteſſe. Elle propoſa à ſa fille le Duc de Brabant. La Dauphine témoigna une répugnance invincible à l'épouſer. L'amour, qu'elle avoit pour Borzell, ne contribua pas peu à ſes refus. Le Duc de Brabant étoit petit, d'une complexion foible, & d'un eſprit doux. La Dauphine déclara à ſa mére, qu'il lui déplaiſoit. La Comteſſe ne la conſulta pas. Il étoit ſon neveu. Elle uſa d'autorité, pour faire conſentir ſa fille à ce mariage. Le Duc de Brabant épouſa la Dauphine. Peu de tems après, la Comteſſe s'applaudiſſant de ſon ouvrage, mourut à Mons.

Tant qu'elle avoit vécu, la Ducheſſe de Brabant s'étoit un peu contrainte avec ſon mari. Sa mort la laiſſa en liberté de marquer à ce Prince tout le mépris qu'elle avoit pour lui. Le Duc de Brabant tâcha d'abord de la ramener par la douceur, mais il l'entreprit inutilement. Elle le traitoit avec hauteur, elle le bruſquoit à tous momens, elle voyoit Borzell trop familiérement. Le Duc s'impatienta, & lui don-

donna des Gardes. Il fournit à la Duchesse le prétexte qu'elle souhaitoit. Borzell l'enleva une nuit, & la conduisit à un port de Zelande, d'où elle aborda à Douvres.

Le Duc Protecteur alla lui-même la recevoir dans cette Ville. Il la trouva plus belle encore qu'il ne se l'étoit figuré. Elle voulut se jetter à ses pieds, en implorant son secours contre les violences d'un Prince qui portoit le nom de son mari, mais qui n'étoit en effet que l'Usurpateur de ses Etats. Le Protecteur la releva au plûtôt, lui offrit toutes les forces d'Angleterre contre les injustices du Duc de Brabant, & la conduisit lui-même à Londres, où il la logea dans le Palais de Westminster. La Duchesse de Brabant avoit d'abord épousé le Dauphin de France, frére de la Reine. Cela obligea la Reine d'aller à Londres pout la recevoir, outre que la Duchesse tenoit parmi les Souverains un rang fort considérable. Tider ne suivit point la Reine. Quoique cette séparation dût être pour peu de jours, elle ne laissa pas de les affliger tous deux. Tider conjura la Reine de revenir incessamment. Cette Princesse lui tint parole, d'autant plus facilement, qu'elle trouva la Duchesse de Brabant dans des dispositions

tout-à-fait éloignées de celles que la Reine lui eût souhaitées. Elle vit le Duc de Glocestre; mais elle affecta pour lui un mépris, qui l'humilia plus que les plus sanglans reproches. La Reine arriva à Londres escortée de cinq cens Cavaliers, l'épée nuë à la main; & trois jours après elle retourna à Windsor avec la même suite. Les Anglois, qui se souvenoient de l'avoir vûë autrefois marcher avec si peu d'éclat, étoient fort surpris de cette différence. Le seul Protecteur en sçavoit la raison, & en soupiroit de rage.

La Duchesse de Brabant contribua à l'en consoler. Tout ce qu'elle appréhendoit le plus étoit de retourner avec son mari. Dans cette crainte, elle ne songea qu'à donner de l'amour au Duc Protecteur; & encore que cela fût impossible, parce que les blessures que la Reine faisoit ne pouvoient être guéries, elle crut y avoir réussi. Le Protecteur avoit peu de vertu. La Duchesse de Brabant étoit jeune & belle; l'ambition acheva de déterminer Mr. de Glocestre en sa faveur.

Depuis les prédictions de Fernandi, ce Prince avoit toujours eu en tête qu'il étoit destiné à régner, & il n'avoit pas perdu de vûë le trône d'Angleterre: mais les soins que le Cardinal de Wincestre prenoit

noit du Roi, & les ſoupçons de la Reine, lui avoient fait connoître qu'il ne lui ſeroit pas aiſé de ſe défaire de ce jeune Prince. La Ducheſſe de Brabant étoit Souveraine par elle-même des quatre plus belles Provinces de l'Europe; & ſi elles étoient au-deſſous du trône d'Angleterre, elles ne laiſſoient pas de rendre celui qui les poſſédoit le plus puiſſant Souverain après les Rois. Il lui parut facile de les arracher d'entre les mains du Duc de Brabant; & l'impoſſibilité où il ſe vit d'épouſer jamais la Reine le détermina enfin à prendre ce parti. Il fait à ſon tour l'amoureux de la Princeſſe de Brabant, & il lui propoſe de l'épouſer. La Ducheſſe n'eſt point effrayée du crime dont on lui parle. Elle accepte cette offre avidement. Il y avoit pour lors un Schiſme dans l'Egliſe, qui facilitoit les plus grands déſordres, y ayant un Pape à Rome, & un autre à Avignon. La Ducheſſe de Brabant expoſe devant ce dernier, que ſa mére l'a forcée d'épouſer le Duc de Brabant, & même qu'il n'a pû conſommer le mariage. Elle obtint là-deſſus une caſſation de ſon mariage. On la publie en Angleterre. Le lendemain elle épouſe le Duc de Gloceſtre; & l'on ne peut dire ſi l'Europe fut plus ſurpriſe de la nouveauté de

ce crime, que de la hardieſſe & de la promtitude avec laquelle il fut commis.

Ce ne fut pas ſans une extrême douleur, que le Duc de Gloceſtre ſe priva de l'eſpérance de poſſéder la Reine, l'objet continuel de ſes amours. La prédiction de Fernandi lui repaſſoit ſans ceſſe devant les yeux ; mais après ſon mariage avec la Ducheſſe de Brabant, il reconnut qu'il l'avoit accomplie, puiſqu'il avoit épouſé une perſonne à laquelle il lui étoit défendu naturellement de ſe marier, & que ce mariage l'avoit rendu Souverain. Il fit donc taire ſon amour, & s'abandonna à ſon ambition. Il paſſa en Hollande avec la Ducheſſe ſa femme & dix mille Anglois. Il ſoumit d'abord cette Province, la Zelande, & la Friſe. Le Hainaut ne lui réſiſta pas plus long-tems. Après avoir battu le Duc de Brabant, il entra triomphant dans Mons, & il y fut couronné Comte de Hainaut, de Hollande, de Zelande, & de Friſe.

Il eût été heureux, ſi l'amour ne l'eût point ſuivi juſques dans ſes nouveaux Etats ; mais il y apprit que la Reine, profitant de ſon abſence, étoit revenuë à Londres, & qu'elle avoit fait rendre par le conſeil du Roi une Déclaration pour aſſembler le Parlement ; que le prétexte

en

en étoit plausible, puisqu'elle vouloit y faire nommer le Cardinal de Wincestre pour Protecteur, à cause de l'absence du Duc de Glocestre. L'idée de n'avoir plus d'occasion de retourner en Angleterre, de ne voir jamais cette Reine dont l'image le suivoit toujours, l'y fit repasser avec une diligence prodigieuse. Il y réussit au-delà de ses souhaits. Il fut continué Protecteur. Tout fléchit sous son autorité; mais il en perdit sa nouvelle Couronne. Le Duc de Brabant profita de son absence. Il fut secouru par le Duc de Bourgogne son cousin, qui lui amena lui-même dix mille Flamans. La prétendue Duchesse de Glocestre fut vaincuë, assiégée, & prise dans Mons. Le Pape de Rome cassa son mariage avec le Protecteur; & pour comble de malheurs pour elle, elle fut remise entre les mains de son mari.

Le Protecteur repassa en Hollande avec une armée, mais trop tard; & bien-tôt il connut quel fondement il avoit dû faire sur la Duchesse de Brabant. Le Duc de Brabant mourut. Elle se remaria à Borzell, & y fit consentir le Duc de Bourgogne, en lui faisant une donation de tous ses Etats, dont elle ne se réserva que l'usufruit d'une partie. Le Protecteur ne

fut touché de son infidélité, que par rapport à son ambition. Il revint à Londres; & lorsqu'il fut débarrassé de ses projets, il fut surpris de sentir son cœur encore enflammé pour la Reine.

Deux années s'étoient écoulées durant les guerres de Flandre. La Reine les avoit passées presque toujours à Windsor. Elle faisoit de tems en tems quelques voyages à Londres, pour y voir le Roi son fils; mais le reste du tems elle le passoit à Windsor, où elle goûtoit la félicité la plus pure. Elle y étoit accouchée de deux Princes. Le tems n'avoit point diminué la passion ni le respect de Tider. Il étoit toujours l'Amant le plus tendre & le plus soumis. Quelque violent que fût son amour, il n'oublioit jamais qu'il avoit épousé sa Reine; & il gardoit auprès d'elle autant de respect, qu'il en avoit eu avant qu'elle eût bien voulu consentir à l'épouser.

Le retour du Duc Protecteur embarrassa la Reine. Elle étoit lasse de se contraindre, & elle se faisoit un scrupule de tenir si long-tems son mariage caché. L'amour & la considération qu'elle avoit pour son époux lui eussent fait vaincre facilement la honte qu'il y avoit pour elle de s'être alliée à un simple Gentilhomme; elle

étoit

étoit Reine, elle ne dépendoit de personne, & elle l'eût déclaré publiquement ſans la crainte qu'elle avoit de la violence du Protecteur. Si je n'appréhendois point de déplaire à ma Reine, lui diſoit un jour Tider, je lui propoſerois de quitter un Royaume où l'autorité d'un Tiran eſt puiſſamment établie, & où elle pourroit rentrer avec plus de ſûreté. Le Duc de Bourgogne m'a honoré d'une amitié ſinguliére. Il a pour vôtre Majeſté tout le reſpect & toute l'eſtime qui lui ſont dûs. J'oſe l'aſſurer qu'il ſe fera un honneur de vous recevoir dans ſes Etats, & de vous rétablir, s'il le faut, en Angleterre, dans l'autorité qui vous appartient. Mon cher Tider, répondit la Reine, vous ſçavez bien que l'ambition occupe peu mon ame; mais, croyez-vous que je puiſſe avec honneur abandonner mon fils & mon Royaume? Le Roi votre fils, repliqua Tider, eſt ſous la protection du Cardinal de Winceſtre. Pour votre Royaume, Madame, bien que vous y ſoyez, vôtre Majeſté ſçait bien qu'elle y a aſſez peu de pouvoir. Il faut autant aimer mon cher Tider que je l'aime, reprit la Reine, pour faire encore cette démarche; mais j'y conſens. Auſſi-bien il eſt tems que toute l'Europe ſçache que vous êtes mon époux.

Que feroit-ce fi vous veniez à mourir fans que ce fecret fût divulgué, & que les enfans que vous me laifferiez me comblaffent de honte & de confufion. D'ailleurs, vous avez à Londres un ennemi dont l'injuftice me fait trembler. Fuions-le, mon cher Tider: vous me tiendrez lieu de Fils & de Couronne. La Reine embraffa tendrement Tider en finiffant ces paroles, & lui permit d'écrire au Duc de Bourgogne pour s'affurer d'une retraite dans fes Etats. Alfred fut chargé de cette Lettre, & on lui défendit de paffer par Londres, où le Parlement étoit pour lors convoqué; mais le malheureux deftin de la Reine voulut que Rochefter rencontra Alfred à une lieuë au delà de Londres. Il le reconnut auffi-tôt pour un de ceux qui avoient fauvé la Reine des mains du Duc de Gloceftre, & dont il s'étoit informé depuis fi long-tems inutilement. Rochefter fe perfuada, qu'il pourroit rentrer en grace auprès du Duc Protecteur, s'il lui livroit Alfred. Il l'attaqua avec la fureur d'un ambicieux, fûr de fon coup. Alfred n'étoit fuivi que d'un Gentilhomme. Rochefter en avoit fix avec lui. Alfred fe défendit en vain. Il fut renverfé, pris & conduit à Londres au Protecteur. Ce Duc reffentit en le voyant toute la

joie

joie dont il étoit capable. Comme il refusa de parler, on le mit en prison, & on le menaça des tourmens les plus cruels. Alfred les eût sans doute bravés; mais la lettre de Tider au Duc de Bourgogne, que Rochester avoit trouvée sur lui, & que ce Lord présenta au Duc Protecteur, épargna à ce Prince la peine de tirer la vérité de la bouche d'Alfred à force de supplices. Le Duc l'ouvrit avec précipitation, & y trouva ces paroles.

SI vous gardez encore le souvenir d'un homme que vous avez autrefois comblé de bienfaits, vous allez connoître qu'il en conserve une parfaite reconnoissance. Ce n'est, Monseigneur, qu'à Vôtre Altesse au monde, que je puis confier un secret qui m'est mille fois plus précieux que la vie. J'ai eu le bonheur de plaire à la plus grande Reine de l'Europe, & de lui rendre quelque service qu'elle a trop estimé. Croiriez-vous, Monseigneur, qu'elle m'en a récompensé par le don de son cœur & de sa main? J'ai eu l'honneur de l'épouser. Elle pousse plus loin sa bonté. Elle veut que toute l'Europe l'apprenne; mais la tirannie de Monsieur de Glocestre, qui vous est peut-être connuë, est venuë à un si haut point, que la Reine n'est pas libre dans son propre Royaume. C'est à vous, Généreux Prince, qu'elle

qu'elle veut devoir la liberté qui lui manque. Elle compte de ſe retirer auprès de vous. Elle me charge de vous demander un azile, & même de vous témoigner, qu'en vous le demandant, elle en eſt comme aſſurée par la connoiſſance qu'elle a de votre générosité. Prenez, s'il vous plaît, confiance dans celui qui vous rendra cette lettre, & croyez qu'on ne peut plus vous eſtimer que le fait la Reine d'Angleterre, ni plus vous reſpecter que

OWENN TIDER.

Le Duc de Gloceſtre, en liſant cette lettre, tomba dans un étonnement ſi prodigieux, que la parole lui manqua pour l'exprimer, encore qu'on ne pût être, ni plus vif, ni plus emporté. Il vouloit douter de tout ce qu'il voyoit, & bien-tôt la jalouſie lui confirma l'engagement de la Reine, de la maniére du monde la plus cruelle. Il fut ſaiſi de fureur contre elle, & contre Tider. Il connut alors quel étoit ce Tider. Il ſe reſſouvint qu'il l'avoit vû à Troye au mariage du feu Roi, & ne douta plus que ce ne fût lui qui lui avoit enlevé la Reine. Il ſe remit tous les traits de ſon viſage: & lorſque tous ſes raiſonnemens lui eurent confirmé les vérités qu'il craignoit d'apprendre, il s'abandonna

na aux menaces les plus basses & les plus indignes. Il jura de perdre la Reine & son perfide amant. Son désespoir éclata par les paroles les plus injurieuses à la gloire de cette Princesse. Infame, s'écrioit-il, tu fuyois donc l'Himen du Duc de Glocestre, pour épouser le dernier des hommes? Tu affectois un scrupule ridicule, pendant que tu brûlois d'un feu honteux? Je ne t'épargnerai point. Tu as fait une tache à l'honneur du Sang Royal, que le tien seul peut éteindre.

Si la Reine eût été instruite de cet éfroyable malheur, elle eût bien pu rendre vaines ces terribles menaces : mais elle l'ignoroit entiérement, & vivoit sans rien souhaiter ni craindre, contente de la vie heureuse qu'elle menoit avec Tider, & flatée d'un avenir encore plus heureux. Malgré toute sa fureur, le Protecteur n'avoit pas encore ôté son cœur à la Reine. Ses premiers souhaits furent de sacrifier Tider à sa jalousie. Il trouva le seul moyen qui pouvoit le faire réussir dans ce dessein.

Il envoya à Windsor un Officier du Roi, qu'il avoit gagné depuis long-tems, avertir la Reine que le jeune Roi étoit dangereusement malade. C'en fut assez pour obliger cette Princesse à venir aussi-

tôt

tôt à Londres. Tider, comme s'il eût eu un pressentiment du malheur qui le menaçoit, offrit à la Reine d'aller avec elle, en lui disant, que parmi le trouble & la confusion du Parlement, il pourroit demeurer à Londres sans être découvert : mais la Reine n'osa l'exposer. Revenez donc bien-tôt, lui dit Milord, & songez que le Palais de Windsor, sans vous, m'est une prison très-ennuieuse. Et sans vous, Milord, lui dit tendrement la Reine, Londres & le trône même me semblent un désert épouvantable.

La Reine partit aussi-tôt; & comme la Province de Sussex étoit remplie de gens de guerre, que le Duc de Glocestre faisoit lever sous le prétexte de les envoyer en France; mais en effet pour être le maître du Parlement, elle ne laissa à Tider que les gens qui étoient à lui. Elle n'étoit pas encore à Londres, que Rochester escalada Windsor avec quinze cens Cavaliers. Quinze ou vingt personnes, qui voulurent défendre l'entrée du Palais, furent massacrées. Tider fut épargné, bien qu'il se précipitât à la mort. Il se défendit long-tems; mais le nombre l'accabla. Il fut pris, & enlevé à Harford.

La Reine, en arrivant à Westminster, demanda des nouvelles de la santé du

Roi.

Roi. On lui répondit,qu'elle étoit parfaite. Alors ſon cœur friſſonna. Elle chercha l'Officier qui étoit venu lui apporter ces nouvelles ; & ne le trouvant plus,elle ne douta point du malheur qui lui étoit arrivé. Un tremblement la ſaiſit. Elle retourna ſur ſes pas,dans l'eſpérance d'arriver encore aſſez tôt pour défendre ſon époux. Il n'en étoit plus tems. Le déſordre qu'elle apperçut en entrant dans Windſor , l'inſtruiſit de la vérité. La douleur, qui la pénétra , la fit tomber dans un entier abatement. La fiévre la prit. Elle ſe mit au lit , & la premiére Dame de la chambre commença à craindre pour le progrès de ſa maladie.

Quand Rocheſter eut appris à Monſieur de Gloceſtre la priſe de Milord Tider , ce Duc goûta tous les plaiſirs que la jalouſie & la vengeance peuvent donner , lorſque leurs fureurs ſont ſur le point d'être remplies. Il lui ſembloit déja voir expirer ſon ennemi. Son ame ſe repaiſſoit de ce doux ſpectacle. Il héſita long-tems , s'il ſe déferoit de Tider dans la priſon où il l'avoit fait conduire , ou s'il rendroit ſon ſupplice public. Sa cruauté ne put s'accommoder du premier parti ; & il lui ſembla que ſa vengeance ne feroit qu'imparfaite, s'il ne joignoit l'infamie à la

mort

mort qu'il destinoit à Tider. Il faloit pour cela observer quelques formalités, & il fit traduire Tider à la Cour du Banc du Roi, dont les Juges étoient ses créatures, & dont le Président même étoit frére de Rochester. Là, il accusa Tider de deux crimes de haute trahison ; le premier, d'avoir porté les armes contre le feu Roi dans la guerre de Galles; le second, d'avoir attenté à sa vie lorsqu'il lui enleva la Reine auprès de Windsor. Il est vrai qu'il n'avoit garde d'ajoûter cette derniére circonstance.

Tider s'étoit préparé aux plus cruels événemens, lorsqu'il s'étoit vû entre les mains du Duc de Glocestre. La réputation de la Reine étoit ce qui lui faisoit le plus de peine. Il fut surpris de se voir conduit à une Justice réglée. Il commença à se flatter de quelque espérance, & il ressentit une véritable joie que la Reine ne fût point mêlée dans les crimes qu'on lui imposoit. Il rappella pour lors tout son jugement. Il demanda des Avocats, & on ne lui en put refuser. Le soir même il écrivit à la Reine. Il avoit été assez heureux pour gagner un de ses Gardes, & celui justement qui étoit toujours dans sa chambre. Tider lui donna un diamant qu'il avoit au doigt d'un très-grand prix ;

&

& le Garde se chargea de faire tenir à la Reine la lettre qu'il lui écriroit, & de lui en rendre la réponse. Le Garde s'aquita de sa promesse. Un Anglois inconnu se rendit à Windsor par des chemins détournés, & remit la lettre de Milord entre les mains de la Reine.

Cette malheureuse Princesse, accablée d'une maladie violente, souffroit encore plus de la douleur qui accabloit son ame, que de l'extérieure qui affligeoit son corps. Elle avoit écrit deux lettres au Cardinal de Wincestre, mais elles n'étoient pas parvenuës jusqu'à Londres. Le Duc de Glocestre avoit eu la précaution de faire investir Windsor par quatre mille hommes qui étoient destinés pour la France, & qui malheureusement se trouvérent aux portes de Londres. Les deux hommes de la Reine furent arrêtés. On leur prit leurs lettres, qu'on envoya à Monsieur de Glocestre. La Reine apprit cette funeste nouvelle par un d'entr'eux, qui se sauva du lieu où on l'avoit enfermé.

Elle prit alors une résolution bien étrange, mais qui étoit bien digne de ce qu'elle devoit à son époux. Elle voulut aller à Londres, toute malade qu'elle étoit, & elle commanda qu'on tînt sa litiére prête. Elle se flatta que les troupes An-

Angloiſes auroient du moins quelque reſpect pour elle,& que les ordres du Duc de Gloceſtre n'auroient pas prévû cette démarche. Les remôntrances de la premiére Dame d'honneur du lit pour l'en détourner furent inutiles, & elle ſe levoit avec la fiévre, lorſqu'on lui apporta la lettre de Tider. Elle l'ouvrit avec une précipitation proportionnée à l'impatience où elle étoit d'apprendre ſa deſtinée. Elle y trouva ces paroles.

Il y avoit trop long-tems, Madame, que je jouïſſois de la ſuprême félicité. On m'a arraché d'auprès de vous, ſans doute pour m'ôter la vie. Il me reſte cette conſolation dans mon malheur, que la réputation de ma Reine n'y eſt point mêlée. On m'impute des crimes qui n'y ont aucun rapport. Que vôtre Majeſté ſe régle là-deſſus. Elle ne peut découvrir que quand elle voudra le ſecret qui fait toute ma gloire. Pour moi, je n'appréhende point la mort. Quelque honteuſe & quelque cruelle qu'elle puiſſe être, elle ne peut approcher dans ſon excès de la gloire dont j'ai joui. Je l'aurai toujours trop peu achetée. La douleur que vous cauſera ma mort eſt ce que j'y trouve de plus ſenſible. Ce n'eſt pas que je n'envisage avec horreur de perdre une Princeſſe que j'aimois avec tant de tendreſſe. Vôtre

tre Majesté me rend assez de justice là-dessus; mais mon amour a toûjours eu cette délicatesse, de ne regarder le plaisir & la tristesse que par rapport à vous. Adieu, ma chére & bien aimée Reine. Je ne vous mande point tout ce qui m'est arrivé. Rien ne m'a paru rude que votre absence.

La Reine ne put lire cette lettre sans la mouiller de ses larmes. L'amour n'avoit jamais réduit à un état si pitoyable une si illustre personne. Elle fit réponse sur le champ à Tider, encore qu'elle ne fût pas plus en état d'écrire, que d'aller à Londres. Elle donna la réponse à celui qui lui avoit apporté la Lettre. Il fut assez heureux pour la rendre au Garde qui la donna à Tider. Ce fut une consolation bien solide pour ce malheureux Seigneur. Voici ce qu'elle contenoit.

Ne me croyez-vous pas assez affligée, cher Milord? Devoit-il me venir de votre part un surcroit de douleur? Vous pensez, quand il s'agit de vos jours, que je veuille ménager ma réputation. Hélas! que ne vous puis-je sacrifier ma vie! Elle seroit heureusement employée à conserver la votre. D'ailleurs, je n'expose rien, en vous reconnoissant pour mon Epoux. Vous sçavez que la

seule

seule Tiranie de Mr. de Glocestre m'a fait garder le silence, & que nous étions sur le point de le rompre. On m'a ôté tout commerce avec Londres; mais malgré une maladie que mon malheur a causée, je vai monter en litiére pour m'y rendre. Je n'aurai point de honte de déclarer à toute l'Europe, que j'ai bien voulu vous épouser. Ceux qui vous connoîtront, Milord, ne seront pas surpris de mon choix. Le feu Roi mon Epoux ne me blâmeroit pas de vous avoir substitué à lui. Vous n'avez pas sa Couronne, mais vous avez son mérite. La politique m'a mariée une fois; l'amour l'a fait une seconde. Le feu Roi m'éleva, pour ainsi dire, en m'épousant, & moi je vous ai élevé. Il lui étoit libre de placer sur le Trône telle Reine qu'il auroit voulu choisir. Je n'ai pas eu moins de liberté que lui. Les loix d'Angleterre me le permettent, quoiqu'elles me conservent mon rang. Ne croyez donc pas, mon cher Epoux, que je demeure dans un silence, qui ne m'est plus permis. Je vai m'enfermer avec vous dans la prison où le barbare vous a conduit. Nous aurons le même sort; & si l'on voit Tider mourir pour avoir épousé sa Reine, on verra cette même Reine souffrir le même supplice pour avoir épousé Tider. Defendez-vous donc, je vous en conjure. Rejettez cette infame Calomnie. Je cours à votre secours. Publiez, montrez

cette lettre. Je ne rougirai jamais, que l'on ſçache que vous êtes mon Epoux, que je vous aime avec la dernière tendreſſe, & que je courrai toute ma vie la même fortune que vous.

CATERINE Reine.

Tider reçut cette Lettre dans le tems qu'on l'alloit conduire devant ſes Juges. Elle lui donna une joie, qui ne convenoit guére à l'état de ſa fortune. Le Duc de Gloceſtre eut la lâcheté de ſe trouver dans la Salle du Banc du Roi, & de ſe porter pour accuſateur contre Tider. Sa vûë n'intimida pas cet illuſtre accuſé. Il fit voir, en des termes qui couvroient le Duc de confuſion, combien il étoit ridicule de lui imputer les crimes qu'on lui impoſoit. Il avoüa, qu'il avoit autrefois porté les armes contre l'Angleterre; mais que c'étoit dans un tems où l'honneur l'y obligeoit indiſpenſablement; que Leolin ſon Pére lui avoit laiſſé une partie de la Principauté de Galles, & qu'il n'avoit rien fait en la défendant de contraire aux Loix d'Angleterre, auxquelles il n'étoit pas pour lors aſſujetti. Il ajoûta, que le feu Roi lui-même avoit oublié cette Guerre, lorſqu'il l'avoit créé Comte de Milford; & que, pour le rendre criminel, il faloit prou-

prouver qu'il eût porté depuis ce tems-là les armes contre l'Angleterre.

A l'égard de l'attentat qu'on lui imputoit contre la personne du Duc Protecteur, il soutint qu'il n'avoit fait autre chose que défendre l'honneur & la vie de la Reine; que le Duc de Glocestre avoit lui-même attenté sur sa personne sacrée; & qu'il demandoit à le prouver.

Le Duc fut embarrassé de ce reproche. Il rougit; mais s'étant remis en peu de tems, il repliqua, que ce n'étoit pas la Reine, qu'on devoit écouter sur les crimes de Tider; & qu'aussi-bien il couroit des bruits, qui n'étoient peut-être que trop vrais, que cette Princesse avoit des familiarités avec Tider, qui ne s'accordoient guéres avec la majesté & l'honneur de son rang.

Tider répondit avec fierté, qu'il étoit vrai que la Reine étoit infiniment élevée au-dessus de lui; mais que les têtes couronnées avoient cela de particulier, qu'elles rendoient dignes d'elles ceux qu'elles en approchoient; qu'il avoit eu le bonheur de plaire à la Reine; & que cette Princesse ne vouloit plus faire un mistére de l'engagement qu'elle avoit avec lui; qu'il apprit donc, qu'il étoit le mari de la Reine; & qu'il ne devoit plus l'accuser lui seul,

ſeul, mais encore cette Princeſſe; que l'inégalité, qui étoit entre elle & lui, avoit rendu d'autant plus grande l'obligation qu'il lui en avoit ; que ſi, cependant, il lui étoit permis de dire quelque choſe en ſa faveur, il remontreroit à ſes Juges, que le moindre de ſes avantages étoit d'être Lord d'Angleterre, & Comte de Milford, puiſqu'il étoit né Souverain de la Province de Galles ; que ſes ayeux avoient tenu le même rang, & qu'ils remontoient ſucceſſivement juſqu'à Calloüader, qui avoit eu parmi les Anglois le même rang qu'avoit occupé le premier mari de la Reine. Après cela Tider montra au Préſident de la Cour du Banc la lettre que la Reine venoit de lui écrire. Le Préſident la lut tout haut, & perſonne ne put douter de ce que venoit de dire Tider.

Alors, le Duc Protecteur entra dans une colére d'autant plus violente, qu'il ne voyoit point d'apparence de faire condamner Tider avec quelque ombre de juſtice. Il ſe leva donc avec rage, & s'écria qu'on n'avoit plus beſoin de preuves contre un homme qui venoit d'en fournir une ſi convainquante. C'étoit un traître, qui avoit ſuborné une jeune Reine, juſques-là le modéle de toutes les Princeſſes, & pouſſé ſon crime juſqu'à lui ôter l'hon-

neur ; que les loix d'Angleterre déclaroient criminels de haute trahiſon ceux même qui attentoient ſur la pudicité de la Reine. Aurez-vous donc, pourſuivit-il, un châtiment aſſez grand pour un perfide, qui a conſommé ce crime déteſtable ? Il a l'inſolence de ſe dire l'Epoux de la Reine, lui qui n'eſt pas digne de la regarder, qui eſt né hors d'Angleterre, & qui n'y eſt venu que pour faire cet affront mortel au Sang Royal, & couvrir toute la Nation d'un opprobre que le tems aura peine à effacer. Tider voulut répondre ; mais à un ſigne que le Protecteur fit au Préſident, les Gardes le reconduiſirent avec violence. Le lendemain, les Juges du Banc du Roi, ou plûtôt les Eſclaves du Duc de Gloceſtre, prononcérent l'Arrêt de mort de Tider. On alla lui en faire la lecture dans ſa priſon. Tider entendit avec horreur, qu'il étoit condamné à mort, pour avoir deshonoré la Reine, & attenté ſur la vie du Duc Protecteur. Ainſi, les deux plus glorieuſes actions de ſa vie ſervirent de prétexte à l'Arrêt de ſa perte. Tider rappella toute ſa conſtance dans ces derniers momens. Lorſqu'un de ſes Gardes lui rapporta, qu'un échaffaut étoit déja dreſſé dans la place de Weſtminſter, il l'écouta ſans changer de viſage. Il eſt vrai, qu'il

qu'il espéroit encore un peu dans l'arrivée de la Reine.

Cette Princesse étoit plus à plaindre que lui. Elle s'étoit évanouïe en montant en litiére, & la premiére Dame d'honneur l'avoit fait remettre au lit, où elle fut long-têms sans connoissance. Elle revint enfin à elle, & sa premiére idée fut que peut-être en ce moment son époux expiroit. Elle vit bien qu'elle ne pouvoit plus le secourir par elle-même; mais surmontant toute la répugnance qu'elle pouvoit avoir pour le Duc de Glocestre, elle se fit apporter de quoi lui écrire, & elle lui envoya un billet.

Le Duc ne le reçut point sans émotion. Il l'ouvrit, & y lut ce qui suit.

S'il vous reste encore quelque considération pour moi, venez à Windsor où je veux vous parler; mais venez. Il ne me reste peut-être que peu de momens à vivre.

CATERINE Reine.

Il eût falu être barbare, pour n'être point touché d'une lettre d'un stile si pitoyable. Le Protecteur, tout occupé qu'il étoit de fureur & de jalousie, aimoit pourtant la Reine avec une tendresse infinie. Il partit sur le champ pour Windsor, suivi de sa Garde, & il se flatoit déja de trou-

ver dans le cœur de cette Princeſſe quelque retour pour lui. Il arriva à Windſor, & fut conduit dans ſa chambre. La Reine ſe trouvoit plus mal. Votre derniére injuſtice, Monſieur, lui dit-elle, m'a miſe en l'état où je ſuis. Je ne tiens plus à la vie que par un fil léger, qui ſe va rompre. Vous m'avez toûjours perſécutée. Je ſçai qu'un amour fatal en eſt la cauſe. Faites, je vous ſupplie, que je meure en ceſſant de vous haïr, & marquez-moi que vous m'avez aimée, en m'accordant la vie de Milord Tider. Vous n'ignorez pas, que c'eſt mon Epoux. Ah! Madame, interrompit le Protecteur, ce nom lui ſera funeſte. Il ſera puni d'avoir ſçû mieux que moi trouver le chemin de votre cœur. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ajoûta la Reine. Vous étiez mon beau-frére, & la vertu ne me permettoit pas d'écouter des vœux injuſtes. Ils ne l'étoient point, s'écria le Duc. On auroit levé vos ſcrupules. Otez ce nom d'Epoux à Tider, c'eſt un malheureux dont l'inſolence mérite la mort. Mais voulez-vous, Madame, lui ſauver abſolument la vie? Oui, Duc, répondit la Reine, je le veux. Promettez-moi donc, reprit-il, que vous romprez un mariage odieux, pour en contracter un plus légitime avec un Prince, qui

qui n'a pas cessé de vous adorer, malgré tant d'indignités. C'est-là le seul prix de sa vie. Je ne m'étois pas trompée, répondit la Reine, lorsque je m'étois persuadée que vous conserveriez jusqu'à la fin votre caractére : & je ne me suis abaissée à vous prier, que pour ne manquer à rien de ce que je devois à mon cher époux. Je ne souhaite vivre que pour lui, & je ne veux qu'il vive que pour moi. O mon cher Tider, je n'espére plus te revoir que dans un lieu où nous ne craindrons plus les Tyrans. Elle se tourna en même tems de l'autre côté du lit; & le Duc de Glocestre, outré de rage de voir l'excès de son amour pour Tider, retourna à Londres tout furieux, & donna l'ordre en y arrivant de mener Tider au supplice. Cet infortuné Seigneur avoit appris par ce Garde qui étoit à lui, que les environs de Windsor étoient entourés de soldats. Ainsi, il s'imagina aisément, qu'on auroit empêché la Reine de venir à Londres. Il se prépara donc à la mort, & il vouloit écrire pour la derniére fois à cette Princesse, lorsqu'on le vint prendre pour le conduire sur l'échaffaut. Il demanda un moment de tems, ce qui lui fut refusé avec une barbarie épouvantable. Alors, il tira de sa poche le portrait de la Reine qu'il ne vouloit

 pas.

pas qu'on trouvât ſur lui après ſa mort, & il le donna à ce Garde, qu'il chargea de le porter à cette Princeſſe. Il tâcha d'oublier la cruauté de ſon Perſécuteur, & marcha vers le lieu de ſon ſuplice avec une fermeté également éloignée de l'inſenſibilité, & de l'abbattement. Il monta ſur l'échaffaut; & pendant que tout le peuple, accouru à ce triſte ſpectacle, plaignoit le malheur d'un Seigneur auſſi bien fait, encore jeune,& dont la phyſionomie étoit ſi heureuſe, Tider ne s'occupoit qu'à ſurmonter par ſa conſtance la honte du ſupplice qu'il alloit ſouffrir. Il conſerva donc ſur l'échaffaut la grandeur de ſon courage. Il ſe deshabilla lui-même. Il étendit ſa tête ſur le billot, & vit ſans frémir tomber la hache qui la ſépara de ſon corps.

Le Garde, à qui Tider avoit confié le portrait, le porta fidélement à la Reine, & lui fit le récit de cette ſanglante mort. Cette Princeſſe n'y parut preſque pas ſenſible. Sa douleur étoit parvenuë à un tel point, qu'elle n'en pouvoit donner de marques capables de l'exprimer. Elle récompenſa ce Garde. Enſuite, elle dicta à la premiére Dame d'honneur du lit un récit ſuccint, mais touchant, des principales circonſtances de ſa vie. Elle y joignit une lettre pour le Roi ſon fils, & chargea de

tout

tout cela Milord Huttington, à qui elle ordonna de le donner aux deux enfans que lui avoit laiſſés Tider ; lorſqu'ils auroient atteint l'âge de quatorze à quinze ans. Cela étant fait, elle fit venir ces deux Princes. Reſtes précieux de mon cher Tider, leur dit-elle, c'eſt vous que je charge de venger ſa mort cruelle. Elle les embraſſa enſuite ; & comme ſi elle n'eût plus rien eu à faire au monde, elle mourut dans la fleur de ſa jeuneſſe, & de ſa beauté, victime de l'amour & de la vertu.

Huttington prit ſoin de l'éducation des deux Princes, enfans de la Reine & de Tider, & il ſongea à les rendre dignes de l'un & de l'autre. Leur naturel prévint ſes ſoins, & l'Angleterre n'avoit jamais vû deux Princes ſi vertueux. Dès qu'ils commencérent à avoir quelque raiſon, on leur apprit à qui ils devoient leur naiſſance; & lorſqu'ils furent parvenus à quinze ans, Huttington leur remit la lettre que la Reine avoit écrite en mourant au Roi ſon fils. Il les conduiſit lui-même à ce Prince, qui avoit pour lors dix-huit ans, & qui venoit d'épouſer la célébre Marguerite d'Anjou, fille du Roi de Sicile. Il étoit avec elle, lorſqu'Huttington lui amena les deux Princes. Le Roi avoit appris aſſez confuſément, que la Reine ſa mére s'étoit remariée,

& même qu'elle avoit laiſſé des enfans de ſon ſecond mariage. Il reſſentit une émotion en les voyant, qui fut ſuivie d'une joie parfaite, apprenant par Huttington qu'ils étoient ſes fréres. La Reine admira leur beauté & leur grace; mais elle fut touchée d'une pitié bien vive, quand, liſant avec le Roi le Mémoire que la Reine ſa Mére avoit dicté de ſes malheurs, elle reconnut à quelles extrémités la fortune avoit réduit une ſi grande Princeſſe.

Outre la déclaration de la Reine & d'Huttington, le Roi ſe fit confirmer la naiſſance des Princes; & lorſqu'elle fut bien avérée, il remplit entiérement les volontés de cette Princeſſe. Il rendit à la mémoire de Tider les honneurs qui lui étoient dûs, & reconnut publiquement les deux Princes pour ſes fréres. Il créa Edmond l'ainé Comte de Richemond, & l'autre, que l'on appelloit Gaſpard, Comte de Pembroc; après quoi, il fit épouſer au Comte de Richemond l'héritiére de la Maiſon de Sommerſet.

Le Duc de Gloceſtre vit avec déſeſpoir la poſtérité de Tider élevée à une fortune éclatante. Une infinité de malheurs avoient ſuivi l'effroyable injuſtice qu'il avoit commiſe envers ce Seigneur. Les affaires des Anglois étoient inſenſiblement tombées.

Lui-

Lui-même, abruti par ses crimes, à la honte du Sang Royal, avoit épousé une fille de basse naissance, qu'il avoit auparavant entretenuë. Il lui restoit une ombre d'autorité, & elle lui fut ôtée par la nouvelle Reine, qui vengea hautement la feuë Reine, Mére du Roi son Epoux. Elle fit arrêter le Duc de Glocestre. On le chargea d'un nombre prodigieux de crimes; & ce fut pour en expier une partie, & surtout la mort de Tider, qu'il fut étranglé en prison. Il mourut sans enfans, & Dieu bénit la postérité de Tider & de la Reine. La Comtesse de Richemond mit au monde un fils, qui fut Comte de Richemond après son pére, & depuis Roi d'Angleterre sous le nom de Henri VII. Il ne dédaigna point de porter le nom de Tider, qui a été celui de la Maison Royale jusqu'à la Reine Elisabeth. Henri VII. laissa des enfans, dont la postérité occupe encore aujourd'hui le Trône d'Angleterre.

Fin du Tome Second.

T A-

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce

SECOND VOLUME.

